



3 1761 07354380 3







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME XVI.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. . .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLot, libraire.
AGEN.	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE.	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES.	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	AUG. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE.	DELSOL, libraire.
STRASBOURG.. . .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-FND. . .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON.	BINTOT, libraire.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

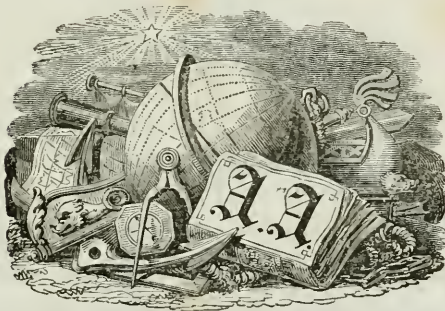
EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE
DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,
DEPUIS
LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MŒURS, COUTUMES,
GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.
ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,
RUE TARANNE, N^o 14.

M DCCC XXXIV.

G

161

1777

1833

+16



VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE SIXIÈME.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

.....

CHAPITRE II.

(1800-1820.)

—————

DAVID PORTER

(1812-1814.)

—————

PRÉLIMINAIRE.

Voici une des expéditions les plus hardies que la république des États-Unis d'Amérique du nord ait fait entreprendre contre la Grande-Bretagne, pendant la dernière guerre qui exista entre ces deux puissances. L'océan Pacifique en devint le théâtre, et le capitaine américain David Porter fut quelque

temps un ennemi aussi terrible à la marine anglaise que l'avait été le commodore Anson, en 1745, contre la marine espagnole, avec cette différence, pourtant, que l'amiral britannique brûla ou conserva toutes ses prises, tandis que Porter perdit plus tard presque toutes celles qu'il n'avait point d'abord détruites, et qu'il tomba de sa personne, en dernier lieu, dans les mains des Anglais. La relation qu'il donne de ses combats et de ses découvertes palpite d'un bout à l'autre du plus vif intérêt, surtout depuis le moment où il arrive aux îles Gallapagos et aux Marquises ou îles Washington, jusqu'à celui où il revient à Valparaiso. Nous le laisserons maintenant parler lui-même.

§ 1.

Passage de la Delaware aux îles du Cap-Vert, et de là au cap Frio.

Le 6 octobre 1812 le commodore William Bainbridge m'ordonna de préparer *l'Essex* pour une longue croisière; le lendemain je reçus ses instructions détaillées où il me désignait nos lieux de rendez-vous, et le jour suivant, une copie de ses ordres émanée de l'honorable secrétaire de la marine des États-Unis.

En conséquence je fis transporter sur le bâtiment désigné tous les objets qui pouvaient être

nécessaires à l'expédition, je renouvelai complètement ses voiles et ses agrès, enfin je le mis dans le meilleur état possible de service. Les vivres et les provisions de toute espèce furent aussi considérables que le permettaient nos magasins; nous prîmes en outre un grand nombre d'habillemens de rechange, et quantité de fruits, de légumes et de limons propres à combattre le scorbut.

Dans l'après-midi du 28, nous quittâmes les caps de Delaware¹ : le vent, qui soufflait du nord, changea peu à peu et souffla bientôt de l'ouest, frais et contraire, de sorte que nous ne pûmes qu'avec peine doubler les deux récifs de Chincoteague. Mon équipage, à l'époque de mon départ, se composait de trois cent dix-neuf personnes, entre autres un capitaine, cinq lieutenans, un lieutenant de marine, un munitionnaire, un tonnelier, un chapelain, un commis aux vivres, un chirurgien et deux aides, douze aspirans de marine, un contre-maître, trois canonniers, deux charpentiers, un armurier, un maître d'armes, un cuisinier, un fifre et un tambour; les autres étaient de simples matelots, des soldats de marine ou de terre et des mousses.

Le 23 novembre nous fûmes honorés d'une vi-

¹ A l'embouchure de cette rivière, qui vient de Philadelphie et se jette dans l'Atlantique, au-dessous de Washington, capitale des États-Unis d'Amérique.

site du dieu de l'Océan, accompagné d'Amphitrite et d'une suite nombreuse de diabolins, de barbiers, enfin de tous les personnages illustres qui forment son cortège ordinaire; et dans le courant de l'après-midi, tous les novices de l'équipage furent initiés à ses mystères. Neptune cependant et la plupart de ses gens firent si fréquemment leurs dévotions à Bacchus, que la divine troupe, avant même que la cérémonie du baptême fût à la moitié, pouvait à peine se tenir sur ses jambes; l'affaire fut donc confiée aux soins d'agens inférieurs qui surent bien raser et débarbouiller les néophytes avec aussi peu de compassion que Sa Majesté elle-même l'aurait pu faire. Au total, pourtant, les choses se passèrent avec moins de désordre et plus de bonne humeur que je ne m'y attendais; si les joues de quelques-uns furent impitoyablement écorchées, la seule vengeance qu'ils se permirent fut d'en raser d'autres à leur tour en les écorchant d'une manière encore plus impitoyable.

Le 24 nous parlâmes à un vaisseau portugais, se rendant de Madère à Saint-Barthélemi, dont le capitaine nous informa qu'une frégate anglaise, allant au cap de Bonne-Espérance, avait touché à Madère et y avait apporté la nouvelle de la guerre. Comme nous naviguions sous les couleurs anglaises, j'eus soin de paraître fort surpris de ce qu'il nous apprenait, et de le questionner en conséquence.

Le 26, au point du jour, nous découvrîmes l'île de Saint-Nicolas; peu après nous parlâmes à un brick portugais qui se rendait à l'île Saint-Antoine; le même jour nous pénétrâmes au milieu du groupe, et la nuit suivante nous passâmes en vue des îles de Sel et de Boavista. La première est haute, et peut se reconnaître à une montagne en forme de pain de sucre que l'on aperçoit dès qu'on découvre l'île; la seconde présente un aspect triste et sauvage.

Le 27, dans la matinée, nous étions entre les îles de Mayo et de Santiago. Sur le flanc des montagnes de cette dernière, nous pûmes distinguer plusieurs villages et de grands troupeaux de chèvres, mais l'aridité du sol, vu à distance, nous ôta presque tout espoir d'y trouver les rafraîchissemens dont nous avions besoin, puisque la seule végétation, les seuls arbres qui s'offrissent à notre vue étaient simplement quelques cocotiers épars. L'île, d'un aspect tout-à-fait sombre, ne paraissait aucunement cultivée, et j'avais formé la résolution intérieure de jeter seulement un coup d'œil dans la rade de Praya, pour voir si aucuns de nos vaisseaux de guerre n'y était mouillé, attendu que c'était le premier lieu de rendez-vous désigné par le commodore Bainbridge. A deux heures après midi, nous tournâmes la pointe orientale du port Praya, et pénétrâmes dans le havre, déployant les couleurs

d'Amérique; celles de Portugal flottaient en haut d'un mât de pavillon élevé sur une éminence à un coin des ruines d'un fort, au fond de la baie et en face de la ville. Il n'y avait dans cette baie qu'un petit schooner portugais; comme cependant je désirais obtenir quelques renseignemens sur le commodore, puisqu'il m'avait fixé ce jour comme celui où il devait quitter Praya pour faire voile vers Fernando de Neoronha, je pris le parti d'envoyer à terre mon lieutenant, avec une personne qui sût parler portugais, et pour avoir un prétexte plausible, je l'autorisai à déclarer au gouverneur que nous étions une frégate américaine manquant de vivres, à lui demander la permission de nous en procurer, à l'informer que nous le saluerions avec notre canon, pourvu qu'il nous rendît coup pour coup, et que s'il me permettait de jeter l'ancre, je saisisais la première occasion d'aller moi-même lui présenter mes respects. De retour à bord, mon lieutenant m'annonça qu'il était impossible de voir le gouverneur qui faisait son somme de midi, mais que le sous-gouverneur l'avait assuré que nous pourrions nous procurer toutes les provisions dont nous avions besoin, que le salut nous serait rendu coup de canon pour coup de canon, et que le gouverneur serait flatté de me voir à terre; qu'il avait paru surpris que nous demandassions la permission d'entrer dans le havre,

et avait fini par nous offrir ses services pour le renouvellement de nos provisions.

Le lendemain 28, à neuf heures du matin, je me rendis donc auprès de son excellence, avec plusieurs de mes officiers. Son accueil fut des plus gracieux, et je suis persuadé qu'il éprouva beaucoup de plaisir à nous voir dans le port. Il exprima son vif regret que la guerre les eût privés des avantages que leur procurait le commerce américain; ainsi, tous les objets de première nécessité, entre autres la farine, qu'ils tiraient naguère des ports d'Amérique, leur manquaient absolument; et pour subsister, ils étaient réduits à se nourrir uniquement des maigres productions de l'île. Il me dit qu'un sac de farine, et toute autre provision de bouche dont nous pourrions disposer en sa faveur lui seraient infiniment agréables; enfin il m'invita à dîner avec lui, quelque mal servie que dût être sa table, ajoutant que si je voulais encore lui faire le même honneur le lendemain, il tâcherait de me traiter un peu mieux. J'acceptai son invitation sans plus de cérémonie qu'il n'en mettait à me l'offrir; et quoique les mets qu'on nous présenta fussent peu variés, je fis un excellent repas : la table en outre était couverte des meilleurs fruits que j'eusse jamais mangés sous les tropiques; les oranges surtout étaient délicieuses.

Il n'y a qu'une trentaine de blancs dans la ville

de Praya¹ le reste de la population se compose d'esclaves et de nègres libres, formant un total d'environ trois mille âmes, dont quatre cents soldats. Tous les officiers, à l'exception de trois ou quatre, sont mulâtres, et leur aumônier est un nègre qui possède d'excellentes manières. Les soldats sont en général nus depuis la ceinture jusqu'à la tête, et l'on peut assurer, sans craindre de s'écarter en rien de la vérité, qu'il n'y a pas dans tout Praya cinq mousquets capables de servir. Rien de plus commun que de voir un nègre nu monter la garde avec seulement un canon de mousquet sur son épaule. La cavalerie était dans une tenue correspondante, montée sur des ânes, et armée de sabres rompus. Tous les canons destinés à défendre la place, quoique nombreux, de fort calibres et braqués sur des positions avantageuses, ne sont pas en meilleur état que les mousquets et les sabres des nègres. Trente hommes pourraient prendre le port Praya et enclouer tous les canons.

Praya peut être reconnue à un vieux fort qui s'élève sur la pointe Tubaron, à l'île de Quails où plusieurs canons sont placés, à la citadelle et à la ville de Praya, enfin au mât de pavillon que l'on aperçoit sur une éminence à l'extrémité de la pointe

¹ En 1828, c'est-à-dire dix-huit ans après Porter, le capitaine Benjamin Morrell n'a pas trouvé à Praya plus de quarante blancs, et la population nègre n'était pas augmentée depuis 1812.

orientale qui forme la baie. La ville est située dans une plaine, au sommet d'un roc immense qui domine la baie, et dont les flancs du côté de la mer sont tout-à-fait perpendiculaires, rendant tout accès impraticable, excepté par deux routes, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, qui ont été pratiquées dans le roc et sont fort escarpées. Les maisons, ou plutôt les cabanes, excepté celles des principaux officiers, sont bâties de moellons, hautes d'un seul étage, et couvertes avec des branches de cocotier. La police de Praya est sévère; personne n'a la permission de porter sur soi des armes, et si je n'eusse été certain qu'il n'y avait pas de meilleures armes dans l'île, j'aurais supposé que c'était dans la crainte d'une insurrection qu'ils avaient simplement mis dans les mains de leurs soldats nègres des mousquets sans batterie et des moitiés de sabres.

Praya ne fait aujourd'hui aucun commerce. Elle n'aurait absolument aucune importance sans les navires qui de temps à autre viennent y toucher pour renouveler leurs provisions, et si elle n'était la résidence du gouverneur général des îles du Cap-Vert, qui, outre un traitement de deux cents livres sterling par mois ¹ qu'il reçoit de la couronne, se permet encore de rançonner odieusement les capitaines des bâtimens étrangers qu'amène auprès de lui le besoin de vivres.

¹ 5,000 francs.

Santiago, outre toutes les espèces de fruits des tropiques, produit encore du sucre, de l'indigo, du café supérieur pour la saveur et la qualité, une espèce de vigne dont le fruit donne une précieuse teinture, du coton, et dans les années fertiles, du blé en telle abondance qu'on en peut faire des exportations considérables pour Madère et les Canaries. Des manufactures d'une espèce de schall en coton, porté par les femmes de l'île, sont établies presque dans chaque famille. Ces schalls offrent à l'œil un tissu extrêmement net, quoiqu'ils soient formés d'un grand nombre de bandes étroites, mais si ingénieusement rattachées les unes aux autres que la couture est à peine visible. On fabrique aussi dans le même genre des couvertures de lit.

A notre départ de Santiago, le 29 novembre 1812, nous fîmes d'abord voile au sud-est dans le dessein de tromper les habitans de Praya, et de leur persuader que nous marchions vers les côtes d'Afrique. Mais lorsque nous fûmes à telle distance qu'on ne pouvait plus apercevoir notre vaisseau de la ville, je fis gouverner au sud-sud-ouest afin d'aller toucher à l'île Penedo de San-Pedro, située, dit-on, par 0 degré 55 minutes de latitude nord, et suivant Blunt, par 29 degrés 10 minutes de longitude ouest ¹. Toutefois les Français l'ont placée à 29 de-

¹ Il s'agira dans cet ouvrage partout du méridien de Greenwich.

grés 34 minutes de longitude ouest, par rapport à Paris, ce qui correspond à 29 degrés 14 minutes ouest de Greenwich. Dans les indications de la route à tenir pour aller aux Indes orientales, cette même île est placée entre 0 degré 55 minutes et 1 degré 20 minutes de latitude nord, et par 31 degrés 25 minutes de longitude ouest, par rapport à Londres. Mais comme tous ces calculs ont été établis d'après la route qu'ont tenue des vaisseaux venant de Sainte-Hélène et de l'Ascension, au lieu de l'être par des observations astronomiques, je voulais déterminer la véritable position de l'île, dans le cas où il nous serait possible de la rencontrer. Nous n'y réussîmes pas.

Le 11 décembre nous passâmes l'équateur à 30 degrés de longitude ouest. Le 12, à deux heures après midi, nous découvrîmes sous le vent une voile qui avait l'apparence d'un brick de guerre anglais; nous lui donnâmes la chasse toutes nos voiles déployées, et à six heures elle fit un signal. Dans le dessein d'induire son capitaine en erreur, et afin qu'il nous laissât l'approcher, je fis de mon côté tous les signaux britanniques que j'avais appris à connaître pendant ma dernière croisière, mais sans effet.

Au coucher du soleil, nous vîmes le bâtiment que nous chassions hisser les couleurs britanniques, et lorsque l'obscurité fut venue, continuer

ses signaux de nuit. A neuf heures nous n'en étions plus qu'à une portée de mousquet : comme je désirais ne l'endommager qu'aussi peu que possible, je donnai ordre de ne pas tirer les grands canons. Je le hélai, je lui commandai d'amener ses voiles de perroquet, de suspendre sa marche, en un mot de se reconnaître notre prisonnier; mais comme, au lieu d'obéir, il manœuvrait de manière à nous échapper, je fis tirer sur lui une volée de mousqueterie qui malheureusement tua un homme à son bord, et le bâtiment fut aussitôt en notre pouvoir. C'était le paquebot Nocton, appartenant à Sa Majesté Britannique, et se rendant à Falmouth, fort de dix canons et de trente-un hommes d'équipage. La nuit même nous les fîmes passer sur *l'Essex*, ainsi qu'une somme de 55,000 livres sterling¹ que nous trouvâmes à bord.

Le 13 je dépêchai notre prise vers l'Amérique, sous les ordres d'un lieutenant de marine, avec dix-sept de nos prisonniers, ce qui m'obligea d'embarquer avec eux un nombre égal de mes gens. La prise fit voile au nord-ouest, et nous poursuivîmes notre route au sud.

Dans l'après-midi du 14 nous découvrîmes le haut pic de la pyramide qui s'élève sur l'île de Fernando de Noronha. Nous louvoyâmes le reste du jour et toute la nuit de manière à nous trouver

¹ 1,375,000 francs.

au lever du soleil à l'entrée du havre, où nous ne pénétrâmes cependant pas pour plus de prudence.

Cette île, qui appartient au Portugal, est située par 3 degrés 54 minutes 28 secondes de latitude sud, et par 32 degrés 36 minutes 38 secondes de longitude ouest, par rapport à Londres. Elle est bien fortifiée de toutes parts; mais sa population consiste seulement en quelques misérables Portugais exilés, nus des pieds à la tête, outre une chétive garnison. Le gouverneur est renouvelé tous les trois ans, et jouit pendant la durée de ses fonctions dans l'île du privilège d'en appliquer les revenus à la rétribution de ses propres appointemens. Les bœufs, les chèvres, les cochons et la volaille y abondent, ainsi que le blé, les melons et les cocos. Il n'y a dans l'île aucune femme, et il ne peut y en avoir aucune, je ne sais pour quel motif, si ce n'est pour rendre ce lieu d'exil encore plus affreux. Elle produit du bois en quantité; mais les Portugais ne permettent aux marins d'en couper pour l'approvisionnement de leur vaisseau que dans une petite île voisine, à l'est de Fernando, appelée *l'île au Bois*. Cette dernière est passablement bien cultivée, et fournit presque tous les légumes que consomment les habitans de la précédente. Ils n'ont pas une seule chaloupe, et leur unique moyen de communication entre l'île au Bois et Fernando est un petit radeau, soigneusement gardé dans un des

forts, et ne pouvant porter que deux hommes. On peut prendre sans peine beaucoup de poissons dans les eaux de l'île.

Après avoir quitté Fernando de Noronha, nous dirigeâmes notre course vers le cap Frio, second lieu de rendez-vous qui m'avait été indiqué, sans rencontrer aucune aventure.

§ 2.

Croisière le long des côtes du Brésil. Arrivée à l'île Sainte Catherine. Départ. Passage autour du cap Horn. Arrivée à l'île de Mocha.

Dans la matinée du 25 décembre 1812 la couleur de l'eau nous indiqua que la sonde trouverait aisément fond, et que par conséquent nous ne tarderions pas à découvrir terre. En effet, nous la découvrîmes à midi. La terre que nous distinguâmes d'abord était haute et irrégulière, et j'avais toute raison de croire qu'elle dépendait d'un groupe d'îles situées au nord du cap Frio. Nous gouvernâmes donc au sud vers le cap, que nous découvrîmes à quatre heures après midi. Nous stationnâmes dans ces parages pour attendre au passage les navires se rendant à Rio-Janeiro, car ce point est toujours celui qu'ils tâchent d'atteindre lorsqu'ils viennent du nord aussi bien que de l'ouest, et on le regarde comme très favorable dans ces mers à une croisière contre le commerce de l'ennemi.

Le 29, au point du jour, nous aperçûmes une voile sous le vent; nous lui donnâmes aussitôt la chasse; mais ce ne fut qu'à neuf heures du soir que nous parvîmes à la joindre et à nous en rendre maîtres: c'était un schooner anglais, *l'Élizabeth*, allant de Rio en Angleterre.

Nous croisâmes sous les mêmes latitudes jusqu'au 19 du mois suivant, mais sans apercevoir aucun vaisseau ennemi. Le 19 janvier 1813 nous allâmes mouiller à l'île Sainte-Catherine. Il y avait alors environ soixante-dix ans que les Portugais s'étaient établis dans cette île. La ville, qui paraissait être en état de prospérité, est située sur le point de l'île qui est le plus voisin du continent, et peut contenir une population de dix mille âmes. Elle est la résidence du gouverneur général¹, et semble être une place de commerce fort importante: plusieurs bricks et schooners, à l'époque de notre visite, étaient mouillés devant la ville; les boutiques étaient nombreuses, bien approvisionnées de marchandises, surtout en ce qui concernait les vivres; mais ces vivres se vendaient à un prix exorbitant. La position de la ville est agréable; la baie qui s'ouvre en face d'elle paraît commode, et les habitans ont l'air industrieux. Cette baie est défendue par trois forts: l'un est situé au bout d'une langue de terre qui s'avance vers le continent;

¹ Cette île est maintenant sous la domination brésilienne.

l'autre, vis-à-vis le milieu de la ville, et sur une petite île nommée *l'île du Grand-Rat*, avec laquelle on communique par une chaussée. Le troisième et principal fort domine la ville elle-même; quoique bâti seulement par les Portugais lors de leur établissement dans l'île, la végétation a été si rapide, que les murailles sont presque cachées par les arbres qui ont poussé de toutes parts. Sur cette citadelle sont quinze ou vingt canons de différens calibres, mais sans doute inoffensifs : les affûts sont dans un état de détérioration pitoyable, et la garnison ne consiste qu'en une vingtaine de soldats à demi nus¹. Il y a une église dans la citadelle; en place de cloche, nous vîmes suspendu à la porte un morceau de levier en fer faisant l'office d'un marteau et servant ainsi à appeler les fidèles. A l'entrée des appartemens du gouverneur sont les ceps, espèce de machine en bois à laquelle on attache les soldats pour leur infliger un châtiment : cette machine était si luisante et si bien polie, que nous ne pûmes nous empêcher de conclure qu'elle servait souvent. A une lieue et demie du fort principal, le long de la côte et derrière d'immenses rochers, sont les maisons où logent les habitans qui se livrent à la pêche de la baleine, ainsi que les magasins, les chaudières et les réservoirs pour l'huile.

¹ Tout cela est mieux administré et mieux gardé aujourd'hui par les soins du gouvernement de l'empereur du Brésil.

La couronne a le privilège exclusif de pêcher dans la baie ; elle y emploie environ cinq cents personnes , qui chaque année s'emparent d'environ cinq cents baleines , lorsqu'elles viennent dans la baie donner naissance à leurs petits , et qu'elles sont alors tout-à-fait incapables de se défendre. La pêche se fait seulement au moyen de petites chaloupes : l'huile est déposée dans un immense réservoir taillé tout exprès dans le roc , pour être de là transportée en Portugal ou ailleurs.

Les maisons de la ville sont en général bien bâties , et les campagnes environnantes , soigneusement cultivées , offrent à l'œil un aspect enchanteur. Mais rien ne saurait être comparable à la beauté de la grande baie qui s'étend au nord , formée par l'île de Sainte-Catherine et le continent. Tout semble réuni pour embellir la scène : de délicieux villages entourés de jolies maisons ; des côtes qui graduellement s'élèvent en montagnes , et couvertes jusqu'à leurs sommets d'arbres qui conservent une perpétuelle verdure ; un climat toujours salubre et tempéré ; de petites îles , semées çà et là , également revêtues de verdure ; un sol extrêmement productif ; tout est combiné de façon à faire , en apparence , de ce pays le plus délicieux pays du monde. Nous arrivâmes malheureusement à Sainte-Catherine dans la plus mauvaise saison pour les fruits ; nous ne pûmes par exemple nous y procurer d'oranges ,

tandis qu'à d'autres époques les oranges y sont et très abondantes et peu chères.

Les insulaires paraissent être les plus heureux de tous les sujets du gouvernement portugais. Les paysans sont bien vêtus; tout dans leur intérieur annonce la joie et l'aisance. Les femmes sont belles et gracieuses dans leurs manières; les hommes ont la réputation d'être jaloux d'elles, et je crois que ce n'est pas tout-à-fait sans raison.

Nous quittâmes le 26 l'île de Sainte-Catherine pour doubler l'extrémité méridionale de l'Amérique. Pendant notre route, nous aperçûmes souvent sur la mer de ces traînées jaunâtres qui s'étendent sur un espace de plusieurs lieues, et que les marins appellent sperme de baleine; mais je ne saurais dire s'ils les attribuent à leur véritable cause. Je n'ignore cependant pas qu'il est notoire que les baleines se déchargent en quantité considérable d'une substance jaune qui flotte à la surface de l'eau, et je pense que de là provient ce que nous rencontrâmes si fréquemment. Ces traînées avaient l'air d'huile sale, et l'eau n'en était pas colorée à plus de deux ou trois pieds de profondeur. Toutes celles que nous remarquâmes bordaient la côte, aussi loin que nous pûmes voir; et d'après cette circonstance, si je n'eusse été certain qu'elles étaient causées par des baleines, j'aurais cru qu'elles avaient été produites par une écume

apportée de la côte par des courans. Mais notre distance d'abord, et ensuite leur extrême régularité, auraient dû m'empêcher d'adopter une pareille opinion, outre qu'il ne semble pas probable qu'une marée pût produire plus d'une de ces lignes; tandis que nous en rencontrions souvent trois, et quelquefois plus, seulement distantes d'un ou deux milles, et parallèles les unes aux autres. Elles avaient rarement plus que la largeur du vaisseau, et à la première vue ressemblaient beaucoup à des récifs.

La terre que nous aperçûmes d'abord, et que nous tâchâmes de doubler, fut le cap de San-Diego, sur la côte de la Terre des États. Mais la violence du vent, la fureur avec laquelle se brisait la mer contre les récifs qui entourent cette île, et enfin l'obscurité de l'atmosphère, tout se réunit pour que nous renoncassions à notre dessein. Si j'en juge par l'aspect que nous présenta en cette circonstance la Terre des États, et d'après les descriptions qu'en ont faites d'autres navigateurs, je suis porté à croire qu'aucun lieu du monde ne saurait paraître plus horrible. Les récifs semblaient être à environ un demi-mille de la côte; et pendant que nous naviguions en vue, toute la mer, bouleversée par la violence du courant, n'était qu'écume autour de ces récifs, et la crainte seule d'une destruction instantanée aurait pu me décider à la

traverser en cet endroit. Il nous fallut donc nous rapprocher un peu du continent.

Le lendemain 14 février 1813, à midi, nous distinguâmes au nord le cap Horn, et au nord-ouest l'île de Diego-Ramirez. Des nuages noirs et épais, dont le ciel était couvert, jetaient bien une nouvelle horreur sur ces lieux, dont l'aspect était déjà par lui-même si sombre et si inhospitalier; mais la température de l'air et la tranquillité de l'Océan étaient si différentes de tout ce que nous avions attendu et redouté, que nous ne pûmes nous empêcher de sourire à propos de notre crédulité et de notre sottise, nous qui avions d'abord ajouté foi à des récits de voyages que nous trouvions maintenant exagérés et faux. Ou même, si nous admettions pour un instant l'exactitude de leurs détails, nous étions forcés d'attribuer principalement les désastres et les infortunes des précédens voyageurs à leur imprudence et à leur inhabileté. Comme nous avions cherché à nous mettre en garde contre tout accident que nous pensions avoir à craindre, nous osions espérer que la fortune serait plus favorable à notre entreprise qu'elle ne l'avait été à la leur. Mais tandis que nous nous abandonnions à ces riantes espérances, les nuages qui étaient suspendus au-dessus du cap Horn fondirent sur nous avec une telle impétuosité, que nous perdîmes la terre de vue.

Nous continuâmes cependant à naviguer dans la direction qui semblait devoir nous permettre d'atteindre le but de notre croisière. Ainsi le 18 nous étions par 60 degrés 7 minutes de latitude sud, et par 76 degrés 20 minutes de longitude ouest, et je jugeai que nous étions suffisamment avancés vers l'ouest pour être à même de doubler la côte de la Terre de Feu, si le vent nous donnait la possibilité de marcher vers le nord. Nous fûmes assaillis vers la fin du jour par une horrible tempête, dont nous profitâmes pour continuer notre route. Le 22, cependant, et quoique nous eussions fait bonne route, nous découvrîmes, à notre extrême désappointement et regret, que nous étions seulement par 75 degrés 20 minutes de longitude ouest, ce qui est à peu près la longitude du cap Pilar, point le plus occidental de la Terre de Feu.

Mais le 24 j'eus la vive satisfaction d'observer que nous avions atteint vers l'ouest le 80^e degré; et comme le vent changea pour souffler du nord-ouest, je ne doutai plus que nous ne pussions effectuer enfin notre passage dans l'océan Pacifique.

Enfin, le 5 mars 1813, après avoir dépassé la parallèle du Chili, nos souffrances et nos périls parurent terminés; le temps était agréable et doux, un vent favorable soufflait du sud, et tout l'équipage se portait alors mieux que jamais depuis que nous avions quitté les États-Unis. Nous étions tous

pleins d'enthousiasme et ardents à concevoir l'espérance de rencontrer d'un moment à l'autre quelque navire ennemi. Mon intention était de naviguer alors vers Mocha, petite île inhabitée sur la côte du Chili, dont elle est éloignée d'environ huit lieues, et située par 38 degrés 15 minutes de latitude. Je savais qu'elle était souvent visitée par les bâtimens britanniques qui faisaient la contrebande ou se livraient à la pêche de la baleine le long des côtes. De là j'avais le dessein d'aller toucher à Sainte-Marie, autre île inhabitée, à quelques lieues plus au nord, et aussi fréquentée par les mêmes navires. J'espérais qu'au moyen de mes prises je me procurerais les vivres et toutes les autres provisions dont nous avons besoin, de manière que nous serions dispensés d'aborder à la Conception, point fort important, car je désirais causer à l'ennemi autant de mal que possible sans donner l'alarme sur la côte du Chili.

Dans la matinée du 6, l'île de Mocha nous apparut au nord-ouest, à une distance de vingt milles environ, et il nous sembla que nous n'étions pas moins éloignés du continent. Nous gouvernâmes vers l'île, sondant toujours à mesure que nous avancions : la profondeur de la mer décrut toujours régulièrement jusqu'à deux milles et demi de la partie méridionale de l'île, où nous trouvâmes dix brasses d'eau. De ce côté s'avance une

pointe de sable sur laquelle nous vîmes un vieux arbre, et qui se termine par des rochers d'une étendue d'un quart de mille. Nous doublâmes cette pointe à la distance d'une lieue et avec dix brasses d'eau ; alors la profondeur de la mer fut bientôt de cinquante brasses. Distinguant vers le milieu de l'île une vaste échancrure , nous y pénétrâmes et jetâmes l'ancre à environ deux milles du rivage.

§ 3.

Mocha. Arrivée à Valparaiso. Départ.

L'île de Mocha est haute et peut être aperçue de fort loin. Dans la partie septentrionale la terre s'anime graduellement et forme une longue pointe basse bordée de quelques rochers à la distance d'un quart de mille. Du côté occidental règne sur une longueur de trois lieues un récif étroit qui sans l'élévation de l'île serait extrêmement dangereux, et sur lequel la mer, lorsqu'elle est houleuse, se brise avec une grande violence. Cette île, qui est située par 38 degrés 21 minutes 37 secondes de latitude sud, et par 74 degrés 38 minutes 26 secondes de longitude ouest, a environ vingt milles de circonférence. Elle se présente aux yeux du marin couverte de verdure et sous un aspect enchanteur ; les collines sont jusqu'à leurs sommets plantées d'arbres d'une taille majestueuse ; il y a

même au bord de la mer des massifs d'arbres nombreux, de sorte que rien n'est plus facile que d'y faire du bois. Les navires peuvent ainsi s'approvisionner d'eau excellente à plusieurs beaux ruisseaux qui vont se jeter dans l'Océan du côté occidental de l'île.

Mocha, où les Espagnols vinrent vers la fin du dernier siècle former un établissement, fut bientôt abandonnée par eux, peut-être à cause des frayeurs que leur inspiraient les boucaniers. Elle est maintenant fréquentée, comme nous l'avons déjà dit, par des bâtimens qui se livrent à la contrebande, à la pêche de la baleine ou à la chasse des veaux marins, qui abondent toujours sur les rochers et dans les criques. Diverses espèces d'oiseaux aquatiques s'y trouvent aussi en grand nombre, et les bois sont remplis d'oiseaux terrestres de toute sorte. Des pommes et du pourpier poussent dans différentes parties de l'île.

Le 7 nous remîmes à la voile dans la matinée pour aller toucher à l'île Sainte-Marie. A cinq heures du soir nous n'étions plus qu'à trois lieues de la partie sud-ouest de cette île; mais il me fut impossible d'en approcher davantage et d'y mouiller, comme j'en avais eu le projet; voici la raison : je n'avais qu'une seule carte de toute la côte de l'Amérique, et encore sur une si petite échelle, qu'elle ne pouvait servir à m'indiquer que la direction de

la côte, la projection des caps principaux, etc. ; même sur la carte unique dont j'étais possesseur, l'île Sainte-Marie n'était marquée que comme un point. Je n'avais aucune vue de la terre, aucune description des havres sur cette côte, et je me trouvais grandement embarrassé, vu l'extrême prudence avec laquelle j'étais forcé de naviguer. J'espérais cependant sortir de cet embarras dès la première prise que j'aurais le bonheur de faire, et mon désir de me procurer des cartes était aussi vif qu'on peut se l'imaginer, car, dans la circonstance, de bonnes cartes étaient pour nous le plus grand trésor que nous pouvions rencontrer. Nous croisâmes donc pendant plusieurs jours entre la Conception et Valparaiso pour attaquer ceux des vaisseaux de nos ennemis que le hasard amènerait dans cette partie de l'Océan. Mais notre croisière fut infructueuse ; nous n'aperçûmes aucun bâtiment. C'est pourquoi nous nous rapprochâmes de la côte du Chili.

Dans l'après-midi, le 13, nous aperçûmes la pointe de terre située à trois ou quatre lieues sud-ouest de la baie de Valparaiso, et appelée *Quarantilla* par les Espagnols. Cette pointe, lorsqu'on vient du sud, peut être reconnue en ce qu'elle s'incline par une pente douce vers la mer, et que près de son extrémité se trouve une petite île raboteuse, ou plutôt un large rocher dont la hauteur

est à peu près celle de la mâture d'un vaisseau. Vers le soir, ne découvrant aucune voile, je résolus de naviguer vers le havre et de voir le plus tôt possible si nous n'avions rien à espérer dans ces parages. Nous doublâmes donc, toutes nos voiles déployées et à la distance d'une demi-lieue, la pointe de Quaranmilla. Après l'avoir tournée nous distinguâmes quelques rochers épars peu éloignés du rivage, et bientôt après nous aperçûmes une belle baie dont les rives étaient couvertes de sable, et où nous vîmes quelques chaloupes de pêche dont les équipages se livraient à cette occupation. Désirant avoir quelque communication avec elles, je hissai le pavillon britannique, et fis signe que nous avions besoin d'un pilote; mais aucune chaloupe ne parut disposée à nous approcher. Au fond de la baie était un petit enclos avec une hutte; sur la pointe dont nous étions le moins éloignés s'élevait un autre petit bâtiment qui semblait couvert en tuiles. Sur les flancs des collines voisines paissaient plusieurs troupeaux. Tels étaient les seuls indices de civilisation que nous eussions encore remarqués sur la côte, et rien ne semblait montrer que nous approchions de la plus importante ville du Chili. A l'exception de quelques bestiaux qui paissaient sur d'arides rochers, des deux huttes mentionnées plus haut, et des misérables pêcheurs que nous avions vus travailler, la côte offrait en cet endroit

le même aspect de désolation que partout ailleurs ; car, depuis que nous avons quitté Mocha, nous l'avions toujours examinée avec attention. C'était en vain que nous cherchions des yeux ces beaux villages, ces collines bien cultivées et ces vallées fertiles que nous pensions devoir rencontrer dans cette partie du monde.

Toute la côte est bordée par des rocs noirs et sombres coupés perpendiculairement, et dont la mer bat les flancs avec furie. Au-delà de ces rocs, le pays paraît horriblement triste. Des collines jaunes et nues, où les torrens ont creusé de profonds ravins, où l'on voit clair-semés des buissons gris, voilà tout ; du reste, pas un arbre de quelque hauteur. Lorsque le temps était beau nous apercevions toujours les Andes ; et comme ces montagnes étaient toujours couvertes de neige, elles ne pouvaient guère nous donner une idée plus favorable de l'intérieur du pays.

La pointe qui s'offrit ensuite à notre vue, et sur laquelle était située la petite maison recouverte en tuiles, était la pointe d'Angels. Je savais qu'elle formait l'extrémité la plus occidentale de la baie de Valparaiso. Comme elle nous apparaissait entourée de quelques écueils, nous la doublâmes à la distance d'environ un demi-mille, sondant toujours, mais sans trouver de fond, même à une profondeur de soixante brasses. Après l'avoir tournée, je cher-

chai avec ma lunette soit la ville de Valparaiso , soit quelque objet qui indiquât que nous en approchions : une vaste berge couverte de sable se présenta d'abord à mes regards du côté opposé , puis ce fut une troupe considérable de mulets descendant de la montagne par un chemin sinueux ; enfin l'instant d'après , toute la ville , les vaisseaux mouillés dans le port avec leurs pavillons au vent , et les forts qui le défendaient , s'élancèrent pour ainsi dire de derrière les rochers , et bientôt nous fûmes sous les canons d'une batterie prête à tirer sur nous. La scène qui se déroulait ainsi devant nous n'était ni moins agréable ni moins animée que soudaine et inattendue. Si nous n'eussions marché sur les couleurs anglaises , je me serais peut-être avancé davantage pour jeter l'ancre dans le port même ; mais un instant de réflexion me démontra que , vu les circonstances , il serait imprudent de le faire. Nous continuâmes donc notre route au nord , et en quatre heures nous fûmes à trente milles de Valparaiso. Chemin faisant nous aperçûmes deux bancs de rochers situés à grande distance de la côte : le premier à trois lieues de Valparaiso et à un mille du rivage , le second d'une étendue beaucoup plus considérable ; à deux milles du rivage et à vingt de Valparaiso , sur l'un et l'autre de ces deux récifs , la mer se brise avec vio-

lence , et plusieurs des rochers eux-mêmes sortent du sein des eaux.

Mais le jour suivant nous revînmes sur nos pas vers le port de Valparaiso , pensant avec raison que les navires espagnols que nous avions vus la veille prêts à partir, et qui nous avaient empêchés d'y pénétrer aussi , devaient s'être mis en route. Le gouverneur nous fit un accueil très gracieux , et nous invita même à le visiter dans sa maison. Lorsque j'allai lui rendre visite avec quelques-uns de mes officiers, nous trouvâmes chez lui une réunion de dames plus nombreuse et plus brillante que nous ne pouvions l'espérer à Valparaiso. Nous reconnûmes que leur toilette dénotait autant de recherche que de goût; que la plupart d'entre elles, excepté leurs dents, avaient le corps et le visage d'une beauté parfaite; que leur teint même était fort beau; enfin que leurs manières étaient en même temps modestes et attrayantes. Telle fut la première impression qu'elles produisirent sur nous lorsque nous entrâmes dans une salle qui contenait peut-être deux cents dames auxquelles nous étions tout-à-fait étrangers. On ouvrit le bal; vinrent d'abord des menuets, suivirent des contredanses, puis les dames eurent la complaisance et la patience d'essayer avec mes officiers une figure qu'on n'avait encore jamais exécutée dans leur pays... un cotillon; car leurs danses nationales

étaient trop compliquées pour que nous tentassions d'y prendre part avec elles. Au contraire, elles parvinrent bientôt, et sans peine, à pouvoir exécuter avec nous le cotillon; même elles y mirent tant de grâce, et d'ailleurs elles nous ravirent tellement par leurs jolies tailles, par leurs charmantes figures et par leur modestie, que nous crûmes un moment avoir été tout à coup transportés au milieu de nos belles compatriotes... mais l'illusion s'évanouit bientôt. Bientôt en effet commencèrent les *ballas de tierra*, espèces de danses qui consistaient à remuer le corps, les bras et les jambes de la manière la plus disgracieuse et la plus fatigante, tandis que les danseuses accompagnaient tous leurs mouvemens de gestes non moins libres que lascifs, dont l'énergie et la violence allaient toujours augmentant jusqu'à ce qu'elles fussent forcées, sans doute par l'irritation de leurs sens et assurément par la fatigue de leurs corps, de regagner leurs places.

Lorsque nous les examinâmes de plus près, nous reconnûmes que ces dames se défiguraient en se couvrant les joues de fard; cependant leurs traits sont agréables, et leurs grands yeux noirs fort brillans et fort expressifs. Si leurs dents n'étaient pas toujours gâtées par l'usage immodéré du *mate*, espèce de liqueur forte, elles pourraient encore, malgré leur teint foncé, être trouvées belles; sur-

tout par des gens qui avaient comme nous été si long-temps dans l'impossibilité de voir un visage de femme.

Un jour, vers le milieu de la semaine que nous passâmes devant Valparaiso, comme nous avions été à terre le matin, moi et le plus grand nombre de mes officiers, on vint tout à coup du vaisseau m'annoncer qu'une belle frégate apparaissait au large, se dirigeant vers le havre où elle semblait cependant nous avoir aperçus. Nous sautâmes tous aussitôt dans nos chaloupes et retournâmes à bord, où je trouvai tout préparé de manière que nous pûmes mettre immédiatement à la voile. Je reconnus bientôt que le bâtiment signalé était une frégate de trente-deux canons; je donnai ordre de couper les câbles; en un instant *l'Essex* vogua sous un nuage de voiles. Mais le vent qui jusqu'alors avait heureusement secondé nos desseins, venant tout à coup à tomber, il nous fallut mettre nos chaloupes à la mer, et remorquer notre vaisseau hors du havre à force de rames. Nous y réussîmes promptement, puisqu'une heure s'était à peine écoulée que nous avions joint la frégate... Mais alors, à notre extrême désappointement, nous reconnûmes que ce n'était pas un vaisseau ennemi : c'était simplement un portugais que son gouvernement avait envoyé à Rio-Janeiro, afin d'en ramener une cargaison de farine pour Lisbonne.

Nous ne pûmes rentrer dans le port que le lendemain. A notre retour nous reçûmes une invitation à dîner et à passer la soirée chez le gouverneur qui, comme l'indiquaient les drapeaux arborés sur la batterie en face de sa maison, avait pour la circonstance fait de grands préparatifs; et nous fûmes informés que la fête nous était donnée par ordre et aux frais du gouvernement supérieur du Chili. Les convives prirent place sous une vaste tente, ingénieusement ornée des pavillons de diverses nations; de riches tapis recouvraient le sol sous leurs pieds; le dîner fut servi dans la vaisselle plate, et à l'exception des lames de couteaux, tous les différens objets nécessaires au service qui parurent sur la table occupée par les gens de notre équipage étaient d'argent, uniquement d'argent. Il y avait au moins à ce dîner une vingtaine de services; mais comme nous n'avions pas été prévenus, nous attaquâmes les deux premiers d'un si bon appétit que dès le troisième il nous fut impossible de mettre encore un morceau dans notre bouche. Les officiers de la frégate portugaise et quelques négocians anglais s'attablèrent avec nous; mais lorsque les vins commencèrent à circuler, enflammant de plus en plus le patriotisme des Chiliens, on porta des toasts si énergiques, qu'ils jugèrent prudent de se retirer.

Comme le bal devait succéder au dîner sous la

tente, le gouverneur nous mena faire un tour de promenade et nous montra les fortifications qui étaient en assez bon état. A notre retour, nous trouvâmes les dames réunies, parées de leurs plus splendides atours, et plus que jamais couvertes de rouge. La nuit se passa fort gaîment, et nous ne retournâmes à bord que vers une heure du matin. Comme rien ne nous retenait plus, puisque nous avions renouvelé toutes nos provisions les jours précédens, je comptais mettre à la voile de bonne heure ; mais le lendemain nous reçûmes la visite du gouverneur, de sa femme et d'une quantité considérable d'autres dames, et nous ne pûmes partir que vers midi.

Je passai si peu de temps à Valparaiso, et mes occupations y furent si multipliées, qu'il ne m'a guère été possible de faire beaucoup d'observations sur les lieux, sur les usages et coutumes des habitans, non plus que sur l'état politique du pays. Aucune semaine de ma vie ne fut peut-être plus activement occupée, soit par le travail, soit par le plaisir ; et si l'ambition de servir notre pays n'eût complètement fait taire toute autre considération, nous n'aurions pas quitté Valparaiso sans beaucoup de regret. Mais durant notre relâche, deux navires espagnols en étaient partis pour Lima, et la certitude qu'ils informeraient l'ennemi de nos intentions rendit notre départ d'autant plus prompt et plus

nécessaire que j'avais toujours eu le projet de visiter cette côte avant de faire voile vers tout autre lieu. Personne n'ignore, en effet, que la côte du Pérou, et la partie de l'Océan qui de là s'étend jusqu'aux îles Gallapagos, sont les endroits favorisés où viennent pêcher les baleiniers anglais. Je voulais donc, après avoir côtoyé le Pérou, me rendre au milieu des îles ci-dessus désignées, et même arriver à l'île Albemarle, leur rendez-vous général, avant que le consul britannique de Lima n'eût l'occasion de leur faire savoir mon arrivée dans cette mer, car il semblait hors de doute qu'ils imaginassent que mon dessein ne se bornât pas à doubler le cap Horn, simplement pour le plaisir de visiter Valparaiso.

La ville de Valparaiso est agréablement située au fond de la baie, et fait un commerce considérable. En face de la ville est le havre, qui s'étend de deux à cinq câbles du rivage dans la baie. Les navires peuvent y mouiller en toute sûreté; il est à l'abri de tous les vents, ceux du nord exceptés, qui parfois y rendent la mer très houleuse. Plus d'un vaisseau a été jeté par ces vents sur ce rivage, et dans ces occasions tout a péri. Du côté oriental de la ville, vers le village d'Almandral, et près de quelques rochers, est élevée une croix en bois, comme monument de la perte d'un navire espagnol qui a fait naufrage en cet endroit et dont l'équi-

page entier a trouvé la mort au milieu des flots.

Les usages des habitants du lieu diffèrent tellement des nôtres, et peut-être de ceux de tous les autres peuples, que je ne puis m'empêcher d'en citer quelques-uns qui m'ont paru singuliers. Aux dîners de cérémonie, le convive principal est toujours placé entre le maître et la maîtresse de la maison, et leur unique soin semble être de le faire manger autant que possible. Or rien n'est plus aisé que d'y parvenir, lorsqu'il arrive que le convive, étranger comme moi, ne se doute pas des nombreux services qui doivent se succéder les uns les autres, tous de plus en plus appétissans.

Il y a dans leurs bals ou soirées une autre coutume qui d'abord me causa quelque embarras. Un très large plat d'argent, rempli d'une espèce de confiture, me fut présenté par un domestique, ainsi qu'une assiette et une fourchette. Croyant que tout le plat ne m'était pas destiné, je voulus prendre l'assiette : le domestique m'en empêcha. J'essayai alors de prendre le plat, mais il s'y opposa encore. Certain, cependant, qu'il fallait que je mangeasse de ces confitures qui m'étaient offertes, je résolus de le faire d'une façon qui me semblait naturelle et convenable à la fois : je pris l'assiette et la fourchette, et je me servis. Mais les yeux de toute la compagnie étaient tournés vers

moi, et je sentais bien que j'avais commis quelque sottise, ce dont je ne tardai pas à être convaincu. En effet, le domestique apporta une autre assiette et une autre fourchette, qui furent ainsi que le plat passées de main en main par toutes les personnes présentes, tandis que chacune se servait de la même fourchette pour prendre une bouchée de confitures, tenant avec soin la tête au-dessus du plat afin que rien ne tombât de sa bouche sur le plancher.

La manière dont ils boivent le *mate* n'est ni plus cérémonieuse ni plus propre. Lorsqu'on apporte la coupe qui le contient, une personne de la société souffle dedans au moyen d'un tube d'argent, jusqu'à produire une mousse abondante; on le regarde alors comme convenablement préparé. La même coupe et le même tube font ensuite le tour de la salle, et chacun en boit une gorgée, avec infiniment de plaisir et de satisfaction, à ce qu'il semble. L'usage est encore qu'un verre d'eau, une cuillère ou un cigarre soit servi à toute la société.

Les dames du Chili regardent comme tout-à-fait inconvenant de se promener bras dessus bras dessous avec un homme; et telle est leur susceptibilité qu'elles n'acceptent jamais sa main, si ce n'est pour danser: il est vrai que dans leurs danses elles mettent, comme nous l'avons dit, toute décence de côté. Elles sont du reste fort hospitalières et rem-

plies d'attentions pour les étrangers ; et si quelques-uns de leurs usages nous paraissent bizarres, nous pouvons être sûrs que plusieurs des nôtres ne leur semblent pas moins dignes de blâme.

Mais il me faut quitter enfin Valparaiso et continuer ma croisière.

§ 4.

Croisière le long des côtes du Chili et du Pérou. Arrivée aux îles Gallapagos.

Le 25 mars 1813, quelques jours après avoir remis à la voile, nous capturâmes une frégate péruvienne de quinze canons, *la Néréide*, qui elle-même faisait la course et s'était emparée peu auparavant de deux baleiniers américains dont nous trouvâmes à bord les capitaines et les équipages. Nous fîmes passer sur *l'Essex* tous nos compatriotes, nous mîmes *la Néréide* hors de service, et nous donnâmes à son commandant l'ordre de la reconduire à Lima, en lui remettant pour le vice-roi du Pérou une lettre où nous nous plaignions amèrement de ce que, pour complaire aux Anglais, il souffrit que ses subordonnés violassent la bonne intelligence qui avait toujours existé entre les États-Unis et les provinces de l'Amérique espagnole.

Après nous être séparés de *la Néréide*, nous allâmes jeter un coup d'œil dans la baie de Tongue ;

mais n'y apercevant aucun navire , nous continuâmes notre route vers Coquimbo. Au coucher du soleil nous étions à cinq milles de quelques petits rochers qu'on appelle *les Chinqes*, et qui sont situés à l'entrée de la baie. Je fis alors équiper une des deux chaloupes baleinières que nous avions prises à *la Néréide*, attendu qu'elles appartenaient évidemment aux deux navires par elle capturés, et j'envoyai un lieutenant reconnaître le havre, mettant moi-même en panne jusqu'à son retour, qui n'eut lieu que vers onze heures du soir. Nous étions convenus de certains signaux, au moyen desquels le lieutenant devait m'avertir si les deux baleiniers américains capturés par les Espagnols se trouvaient dans le port, et aussi être à même de revenir vers *l'Essex* avec sa chaloupe. Ces derniers signaux furent, à ce qu'il paraît, observés du rivage, car aussitôt que nous les eûmes faits, des coups de canon d'alarme furent tirés de la batterie, qui consistait, comme je l'appris ensuite, en six canons sans plate-forme et sans parapet. Notre chaloupe avait pénétré dans le havre; elle en avait fait le tour, et s'était tellement approchée du rivage et de la batterie, que nos gens entendirent parler à terre, sans cependant être aperçus. Comme les bâtimens que nous cherchions n'étaient pas dans le port, supposant qu'ils avaient sans doute été conduits à Lima, nous résolûmes de naviguer vers ce port.

Le 28 nous poursuivîmes donc notre route vers le nord , toutes nos voiles déployées, et le 3 avril nous aperçûmes les hautes terres de Nasia sur la côte du Pérou. Dès que nous eûmes passé le tropique du Capricorne nous rencontrâmes des poissons volans; nous n'en avons pas encore rencontré depuis que nous avons quitté le Brésil.

Le 28 avril, à six heures du soir, nous étions vis-à-vis l'île de Saint-Gallan; mais nous gouvernâmes au nord-ouest dans le dessein d'intercepter au passage les navires qui se rendraient à Callao. C'était une heureuse inspiration que ce projet, puisque nous parvînmes à reprendre un des deux bâtimens pris à nos compatriotes , *le Barclay*, au moment où il allait entrer dans le port ci-dessus désigné. Alors, et de compagnie avec *le Barclay*, nous dirigeâmes notre course à l'ouest-nord-ouest.

La ville de Callao est le port de mer de Lima , dont cette dernière ville est éloignée d'environ trois lieues. La rade de Callao n'est aucunement fermée; mais comme le vent y souffle toujours du sud, et jamais avec violence, comme d'ailleurs il est bien abrité de ce côté par des caps et par l'île de Saint-Lorenzo, on le regarde dans cette mer comme un des havres les plus sûrs pour les vaisseaux. Cette place est le centre de tout le commerce du Pérou: elle paraît bien fortifiée par des batteries disposées sur la côte; et de plus elle est, dit-on, défendue par

une formidable flottille de chaloupes canonnières. Les calmes qui semblent dominer dans la baie doivent en effet rendre ce mode de défense très convenable; et dans ce cas, il peut être fort dangereux pour les navires ennemis de s'aventurer au-delà de l'île Saint-Lorenzo. La pointe de Saint-Lorenzo serait une position très avantageuse pour un vaisseau qui voudrait bloquer Callao; car, de là, il pourrait par suite des calmes empêcher toute espèce de navires de pénétrer dans la baie, allant lui-même prendre le vent à une demi-portée de canon d'eux, tandis qu'ils le perdraient complètement après avoir doublé la pointe de l'île; se trouvant ainsi exposés à ses canons, sans qu'il redoutât les leurs, ses chaloupes les aborderaient et s'en rendraient maîtresses.

Pendant le temps que nous fûmes mouillés dans cette baie, nous vîmes un jour la mer pleine de petites taches rouges. Je supposai d'abord qu'on avait tué quelque cochon à bord, et qu'une partie de son sang s'était arrêtée autour de *l'Essex*. Mais après un examen plus attentif, je m'aperçus qu'elles avaient parfois un mouvement très rapide, et donnant ordre qu'on en pêchât quelques-uns dans un seau, je découvris que c'était simplement de jeunes écrevisses, de différentes tailles, mais en général d'un pouce de long à un dixième de pouce. L'Océan paraissait en être rempli; et du nombre

immense d'oiseaux qui étaient attirés vers cet endroit, je suis porté à croire qu'une quantité considérable de ces écrevisses étaient chaque jour dévorées. Elles ne semblaient obéir à aucune loi commune : toutes suivaient des routes différentes, chacune ne songeait qu'à elle seule ; et il est probable que ces petits animaux, aussitôt qu'ils sortent de l'œuf, cherchent leur subsistance chacun en leur particulier. Nous en mîmes deux dans une bouteille avec de l'eau de mer, et quand nous leur jetions des miettes de pain, ils les saisissaient et les mangeaient avec voracité.

Après avoir visité le port de Callao, nous fîmes voile à l'ouest-nord-ouest, comme je l'ai déjà dit, afin de passer entre les rocs de Pelado et les Hormigas. Le 6 mai, à deux heures après midi, le matelot en vigie sur le grand mât signala une voile : nous naviguâmes quelque temps dans la direction qu'il indiquait, mais nous reconnûmes bientôt que c'était le roc de Pelado, et nous continuâmes notre première route.

Le lendemain au point du jour je gouvernai à l'ouest, laissant *le Barclay*, qui nous suivait toujours, gouverner au nord, mais sans s'éloigner de manière à ne pouvoir plus ni distinguer mes signaux, ni me rejoindre vers la nuit. Nous naviguâmes de la sorte jusqu'à notre arrivée au cap Ajugia, dans la matinée du 10.

Chemin faisant nous passâmes près des îles Lobos de la mer et Lobos de la terre. Ces deux îles sont petites, situées à quelque distance du continent, et à cinq lieues l'une de l'autre, la première au nord-nord-ouest, et la seconde au sud-sud-est. Elles paraissent complètement dépourvues de végétation, et servent de résidence à une quantité considérable d'oiseaux dont les collines étaient couvertes. Nul doute qu'on ne puisse prendre sur ces îles un grand nombre de veaux marins, puisque ces animaux entourèrent notre navire, lors de notre passage, et que nous en pêchâmes un avec notre harpon. Là aussi la mer était couverte de pélicans et de différens autres oiseaux aquatiques, se nourrissant de petits poissons qu'on voyait par bandes innombrables, et toujours poursuivis par les veaux marins et par les marsouins. Ceux de ces poissons qui tentaient d'échapper aux mâchoires cruelles de leurs ennemis en s'élançant hors de l'eau, étaient immédiatement saisis par les nuées d'oiseaux qui voltigeaient sans cesse au-dessus d'eux.

Lorsque nous arrivâmes à la hauteur du cap Ajugia, nous eûmes une autre occasion de voir une scène semblable; et comme l'eau était parfaitement calme, le vent presque nul, nous pûmes l'examiner avec plus d'attention. Nous vîmes la mer bouillonner avec violence en plusieurs endroits; et dans

chacun des endroits où elle bouillonnait ainsi, nous remarquâmes une infinité de veaux marins, de grands poissons et d'oiseaux qui poursuivaient de petits poissons. En approchant d'un de ces endroits, l'eau eut tellement l'air d'être agitée par la violence de certains courans auxquels s'opposaient des rochers au fond de la mer, que je conçus un peu de frayeur, et crus devoir passer à côté. Mais à côté c'était encore le même phénomène. En conséquence, je résolus de passer outre sans y avoir égard. Au milieu de l'endroit ainsi agité, qui ressemblait beaucoup à de l'eau bouillant dans une marmite, nous vîmes des myriades de petits poissons réunis ensemble, comme s'il leur était impossible de se soustraire à ce violent tourbillon, dont la force était cependant telle, que notre navire déviait considérablement de sa route. Je n'ose assurer que ce bouillonnement de l'eau fût occasioné par une multitude de veaux marins et de gros poissons qui en poursuivaient de plus petits avec une ardeur infatigable. D'ailleurs, il se peut que des baleines ou d'autres poissons peut-être non moins grands qui ne se montraient pas à la surface prissent aussi part à cette poursuite et occasionassent l'agitation qui nous causa tant de surprise; car je ne saurais croire que les veaux marins seuls, si nombreux qu'ils auraient pu être, eussent produit une commotion si violente.

Une brise s'élevant, nous fîmes voile vers Payta, avec le dessein de jeter un coup d'œil dans ce port, et au coucher du soleil nous fîmes en vue de l'île de Lobos qui est située à peu de distance au sud. Le lendemain dans la matinée le temps était brumeux, ce qui d'abord nous empêcha d'apercevoir la selle de Payta, montagne fort irrégulière au sud de ce port, et qu'il est aisé de reconnaître dès qu'on l'a vue une fois, sa partie la plus haute formant une espèce de selle, et se terminant vers le nord par une pointe basse qui clôt le havre de Payta. Tandis que nous étions près de la côte, nous distinguâmes deux petites voiles en mer, et nous en approchâmes sans savoir quelle conduite nous devions tenir à leur égard; mais nous découvrîmes enfin que c'étaient de simples radeaux, marchant à la voile et ayant chacun six hommes d'équipage. J'avais un instant cru que ces radeaux étaient des pêcheurs de Payta; surpris cependant qu'ils s'aventurassent si loin de la terre, car nous en étions à environ sept lieues, je fus curieux de les examiner de plus près. Lorsque nous les eûmes joints, j'appris à mon extrême étonnement qu'ils venaient de Guayaquil avec des cargaisons de cocos, se rendant à Guacho, port sous le vent de Lima, et qu'ils étaient en route depuis trente jours. Ils manquaient d'eau et n'avaient à bord pour toutes provisions que quelques fruits gâtés. Nous vîmes cependant

un grand nombre d'arêtes de poissons sur leurs radeaux, ce qui nous fit supposer qu'ils pouvaient prendre en abondance les poissons qui sans doute les suivent pour se nourrir des petites morailles et des herbes dont les poutres de leurs embarcations sont couvertes. On ne saurait imaginer combien ces trains sont misérablement construits. Huit solives de vingt-cinq à trente pieds de long, à peine dépouillées de l'écorce, et trois autres attachées en travers avec une espèce de corde en herbe, forment le plancher; chaque bord est formé par deux solives superposées : le pont consiste en quelques pièces de bois grossières, placées obliquement, qui dépassent chaque bord de six pieds, et sont toutes, mais peu solidement, attachées ensemble. A l'avant et à l'arrière sont plusieurs poutres longues de trois à quatre pieds, fichées entre les solives qui forment le plancher, et tenant lieu de quille. Un mât pareillement fiché dans les poutres des planchers est soutenu, en place d'étambrais, par une sorte de cordage allant d'un bord à l'autre. A ce mât est hissée une grande voile de lougre en coton. Leur ancre consiste en une grosse pierre à laquelle est lié un bâton d'environ seize pouces de longueur servant de jat, et leur câble est une corde grossière faite d'écorce; enfin une simple rame tient lieu de gouvernail, et la cargaison se place ordinairement sur les solives qui forment le pont.

Les gens de l'équipage n'ont pas l'air moins misérable que la machine sur laquelle ils naviguent; et nous ne fûmes pas peu étonnés lorsque nous apprîmes que des radeaux pareils allaient souvent de Guayaquil à Lima, dont la distance est d'environ six cents milles, malgré le vent contraire, malgré la rapidité du courant. La navigation d'un de ces points à l'autre dure deux mois; et la meilleure preuve de la tranquillité de cet océan, qui dans cette partie mérite si justement le nom de Pacifique, c'est que le naufrage de ces embarcations, si frêles qu'elles soient, y est fort rare. Rien d'ailleurs ne démontre plus évidemment l'état peu avancé de civilisation dans lequel vivent les habitants de cette contrée, que de voir leur obstination à conserver des moyens de communication si defectueux, lorsque des bâtimens plus rapides leur seraient d'une si grande utilité, lorsque les matériaux sont à leur portée en telle abondance, et que le climat même exige une construction différente qui en outre rendrait complètement nuls les dangers de la mer en fureur. Mais ces peuples sont tellement restés en arrière des autres nations pour les arts et l'intelligence, que l'extérieur de tous les navires construits sur la côte espagnole de l'océan Pacifique trahissent l'extrême ignorance du constructeur aussi bien que celle du navigateur.

Les deux radeaux que nous rencontrâmes avaient

visité le havre de Payta, et pouvaient en conséquence me donner tous les renseignemens que je désirais. Ils n'y avaient aperçu aucun navire, à l'exception de deux ou trois petits bâtimens côtiers : c'est pourquoi, comme nous n'avions plus besoin de nous montrer dans ces parages, je fis route vers les îles Gallapagos, donnant ordre au *Barclay* de naviguer à l'ouest-nord-ouest, afin que nous pus-sions nous rejoindre à l'est de ces îles après avoir parcouru autant d'espace que possible. Nous navigâmes de la sorte jusqu'à ce que nous découvrissions l'île Chatham, et ce fut jusqu'à la matinée du 17 avril 1813.

§ 5.

Les îles Gallapagos. Prises.

Lorsque nous aperçûmes l'île Chatham, le 17, au point du jour, et à trente-cinq milles de nous, je supposai d'abord que c'était l'île de Hood, rendez-vous ordinaire d'un grand nombre de baleiniers. Comme c'était une des îles autour de laquelle j'espérais rencontrer des bâtimens ennemis, nous nous y dirigeâmes, avertissant le *Barclay* par un signal qu'il eût à suivre notre exemple; mais nous reconnûmes bientôt notre erreur, puisque nous découvrîmes l'île de Hood à l'ouest; changeant alors de route, nous gouvernâmes vers cette der-

nière. A sept heures du soir, nous arrivâmes au lieu de mouillage que l'on trouve dans la partie septentrionale de l'île, et qui est bien abritée contre les vents : un îlot, situé près de la côte, forme une baie sûre où un bâtiment peut mouiller dans douze brasses d'eau. Là, il est aisé de faire du bois, et l'on peut en outre prendre un grand nombre de tortues terrestres, fort estimées pour leur excellent goût et remarquables pour leur taille, puisqu'elles pèsent de trois à quatre cents chacune. Les navires qui viennent à la pêche de la baleine parmi ces îles prennent ordinairement à leur bord deux ou trois cents de ces animaux, qu'on entasse à fond de cale, où ils vivent quelquefois, si étrange que la chose puisse paraître, sans nourriture et sans eau pendant toute une année, et qui, à l'expiration de ce terme, lorsqu'on les tue, sont encore et plus gras et plus succulents.

N'apercevant aucun des baleiniers que nous cherchions, nous nous remîmes en route pour l'île Chatham, près de laquelle nous jetâmes l'ancre pour la nuit, ne jugeant pas prudent de naviguer avant le jour vers l'île de Charles que mon intention était de visiter ensuite. Deux récifs, en effet, situés l'un à deux lieues ouest-nord-ouest de l'île de Hood, et l'autre à environ neuf lieues ouest de la même île, sont, dit-on, très dangereux, et je voulais les éviter. Dès le matin nous partîmes, et

à deux heures de l'après-midi nous étions à l'entrée du havre de l'île de Charles. Cette île offre autant d'avantage que celle de Hood aux bâtimens qui viennent y relâcher, sinon que le havre n'est pas aussi sûr. Il est formé au nord-ouest par une pointe avancée, en face de laquelle on voit un roc extrêmement haut, noir et sourcilleux, que son extérieur m'a engagé naturellement à baptiser du nom de *roc Terrible*.

L'île de Charles, comme toutes celles du groupe, est montagneuse et couverte d'arbres de quinze à vingt pieds de haut, tous plantés très régulièrement sur les flancs des collines, qui offrent toutes des traces évidentes d'origine volcanique. Mais ce qui semble fort étonnant, c'est que tous les arbres de l'île, ou du moins ceux dont purent approcher les gens de notre chaloupe, et que nous examinâmes au moyen de nos lunettes, étaient morts et desséchés. Ce fait provient sans doute d'une chaleur excessive qui aura détruit l'humidité nécessaire à la végétation. Comme cette île est moins élevée que la plupart des autres, elle a probablement dû pour cette raison souffrir plus que celles qui sont et plus hautes et plus grandes, quoiqu'elles semblent avoir toutes souffert plus ou moins; et comme tous les arbres des îles que nous avons visitées paraissent avoir la même taille, sans même excepter ceux dont l'état est le plus florissant, il

est assez probable que la sécheresse a non-seulement été récente, mais encore qu'elle a affecté tout le groupé en même temps. En outre, les arbres n'atteignant nulle part une grande hauteur, il semble raisonnable de croire que la végétation est souvent arrêtée par des saisons extrêmement sèches. De là peut aussi venir que ces îles soient tout-à-fait privées de courans d'eau; car quoiqu'il pleuve rarement à terre et jamais en mer sous cette latitude, cependant les sommets des montagnes sont presque toujours couverts d'épais nuages; et la plus grande partie des vapeurs qu'ils renferment, au lieu d'être bue par le sol léger et spongieux des montagnes, descendrait en ruisseaux vers la mer, si les îles étaient suffisamment pourvues d'arbres qui condensassent davantage l'atmosphère et pussent entrelacer leurs racines de manière à empêcher l'eau de s'échapper dans les entrailles des montagnes.

Ces îles sont toutes évidemment d'origine volcanique; chaque montagne, chaque colline est le cratère d'un volcan éteint, et des milliers de petites crevasses qui se sont formées sur leurs flancs leur donnent l'aspect le plus affreux qui se puisse imaginer. La description d'une de ces îles peut s'appliquer à toutes les autres; toutes paraissent impropres à la résidence de l'homme ou des animaux quelconques qui ne peuvent, comme les tortues,

vivre sans nourriture ou tirer leur subsistance entièrement de la mer.

Outre le lieu où débarqua l'équipage de la chaloupe que j'envoyai à terre, et qui est situé au milieu de la baie où nous mouillâmes, laquelle est au nord de l'île et fut par nous appelée *baie d'Essex*, il y a dans la partie orientale de l'île un autre endroit où l'on peut aussi débarquer, qu'on nomme le lieu de débarquement de *Pat*. Cet endroit immortalisera peut-être un Irlandais, Patrick Watkins, qui, quelques années avant l'époque de notre visite dans l'île, abandonnant un navire anglais, y fixa sa résidence et se construisit une misérable hutte à un mille du lieu qui porte aujourd'hui son nom, dans une vallée qui contenait environ deux acres de terre susceptible de culture, les seuls qui peut-être dans toute l'île fussent assez humides pour être cultivés. Là, il parvint à faire pousser des pommes de terre et des citrouilles en grande abondance, qu'il échangeait généralement contre de l'eau-de-vie ou qu'il vendait pour de l'argent.

L'extérieur de cet homme, d'après les détails que j'ai recueillis sur son compte, était aussi repoussant que possible; des haillons cachaient sa nudité, et il était couvert de vermine; ses cheveux étaient rouges, sa barbe mêlée, sa peau horriblement brûlée par le soleil; enfin son aspect et toutes ses

manières étaient si sauvages que nul ne pouvait le regarder sans être frappé d'horreur. Pendant plusieurs années, cet être misérable vécut seul dans cette île déserte, sans aucun autre désir apparent que celui de se procurer de l'eau-de-vie en assez grande quantité pour se mettre dans un état d'ivresse complet; et alors, après qu'il s'était absenté de sa hutte pendant plusieurs jours, on le retrouvait tout-à-fait insensible, gisant à terre ou roulant sur les rochers des montagnes. Il paraissait être réduit au dernier degré de dégradation dont la nature humaine soit susceptible, et n'avoir de différence avec les tortues et les autres animaux de l'île que par sa passion effrénée pour la boisson. Mais cet homme, si dégradé et si misérable qu'il pût paraître, ne fut cependant ni exempt d'ambition ni incapable de se déterminer à une entreprise qui eût glacé de crainte le cœur de toute autre personne; il posséda même le talent de forcer plusieurs individus à le seconder dans son téméraire projet.

Il avait réussi à se rendre maître d'un vieux fusil, d'une certaine quantité de poudre et de quelques balles. Ce fut sans doute la possession de cette arme qui éveilla son ambition. Il se regarda comme le souverain de l'île, et bientôt éprouva le désir d'essayer de son autorité contre le premier être humain qui se trouverait sur son passage. Le hasard voulut que ce fût un nègre, commis à la garde

d'une chaloupe appartenant à un navire américain qui avait relâché à la hauteur de l'île pour s'y procurer des rafraîchissemens. Patrick se rendit à l'endroit du rivage où avait touché la chaloupe, armé de son mousquet qui était devenu son compagnon inséparable, et ordonna impérativement au nègre de le suivre, et sur son refus le tira deux fois avec son mousquet qui heureusement ne partit ni l'une ni l'autre fois; mais le nègre, intimidé, consentit à le suivre. Alors Patrick mit son mousquet sur son épaule, marchant devant, et tandis qu'ils gravissaient ensemble les montagnes, déclara fièrement au nègre qu'il était devenu son esclave, qu'il travaillerait désormais pour lui, et que la manière dont il serait traité, bonne ou mauvaise, dépendrait de sa conduite future. Au moment où ils allaient entrer dans un défilé étroit, le nègre, voyant que Patrick n'était pas sur ses gardes, le saisit entre ses bras, le jeta à terre, lui attacha les mains derrière le dos, et le chargeant sur ses épaules, l'emporta vers la chaloupe, d'où il fut transporté à bord du vaisseau lorsque les gens de l'équipage qui étaient en excursion dans l'île furent de retour. Un contrebandier anglais était alors aussi mouillé dans le havre : le capitaine condamna Patrick à être rudement fouetté à bord des deux vaisseaux, sentence qui fut mise à exécution; après quoi il fut reconduit à terre et emmenotté par les

Anglais, qui le forcèrent à leur faire connaître l'endroit où il cachait les quelques dollars ¹ que lui avait produits la vente de ses pommes de terre et de ses citrouilles, et qui les lui prirent. Mais pendant qu'ils étaient occupés à détruire sa hutte et son jardin, le malheureux parvint à leur échapper, et se cacha parmi les rochers dans l'intérieur de l'île jusqu'à ce que le vaisseau eût remis à la voile. Alors il sortit de sa cachette, et, au moyen d'une vieille lime qu'il enfonça dans un arbre, se débarrassa de ses menottes. Depuis il médita une vengeance terrible, mais cacha ses intentions. Des vaisseaux venaient toujours relâcher à son île, et toujours Patrick leur fournissait des légumes; mais de temps à autre il réussissait en administrant de fortes doses de sa liqueur favorite à quelques-uns des gens de leurs équipages, et en les enivrant au point d'être tout-à-fait insensibles, à les cacher jusqu'à ce que leur vaisseau eût remis à la voile. Alors, comme ils se trouvaient entièrement sous sa dépendance, ils s'enrôlaient volontiers sous sa bannière, devenaient ses esclaves, et lui-même était le plus absolu des tyrans. Par ce moyen, il se donna quatre compagnons, et fit ensuite tous ses efforts pour leur procurer des armes, mais inutilement. On suppose que son but était de surprendre quelque navire, d'en massacrer l'équipage et de s'en

¹ Le dollar équivaut à cinq francs.

emparer. Tandis qu'il méditait son plan, deux bâtimens, l'un anglais et l'autre américain, touchèrent à l'île et s'adressèrent à lui pour des légumes. Il leur en promit la plus grande quantité, pourvu qu'ils envoyassent leurs chaloupes à son lieu de débarquement, et que leurs gens vinssent les chercher jusqu'à son jardin, alléguant que ses esclaves étaient depuis quelque temps devenus si paresseux qu'il ne pouvait les faire travailler. Cette condition fut acceptée : deux chaloupes partirent de chaque vaisseau et vinrent aborder dans l'île. Tous les marins qui les montaient se rendirent à l'habitation de Patrick, mais ils n'y trouvèrent ni Patrick lui-même, ni un seul de ses gens. Après avoir attendu jusqu'à ce que leur patience se fût épuisée, ils retournèrent au rivage, où ils ne virent plus que les débris de trois de leurs chaloupes, sans aucune trace de la quatrième. Ils parvinrent cependant avec beaucoup de peine à gagner un autre endroit de la baie, où d'autres chaloupes furent envoyées à leur secours ; et les commandans des deux navires, redoutant quelque nouvelle fourberie, pensèrent que le plus sûr était d'abandonner l'île au plus vite, laissant Patrick et ses complices tranquilles possesseurs de la chaloupe volée. Mais avant de lever l'ancre, ils mirent dans un coffre, qu'ils attachèrent sur le rivage, une lettre où toute l'histoire était contée. Cette lettre fut trouvée par

le capitaine Randal, mais seulement après qu'il eut envoyé sa chaloupe vers le lieu de débarquement de Patrick chercher des légumes; et, comme on doit le penser, son inquiétude fut grande jusqu'au retour de ses gens : ils rapportèrent une lettre de Patrick, trouvée dans sa hutte, et conçue dans les termes suivans :

«..... J'ai souvent demandé à des capitaines de vaisseaux de me rendre une chaloupe ou de m'emmener hors de ce lieu ; mais ils ont toujours refusé. Aujourd'hui que l'occasion se présente de m'emparer d'une chaloupe, j'en profite..... J'ai long-temps tâché, à force de travail et de souffrances, d'accumuler une petite fortune qui me permît de vivre dans une certaine aisance; mais j'ai été plusieurs fois volé et maltraité, en dernier lieu par un capitaine anglais, qui n'a point eu honte, outre l'affreux châtimement qu'il m'a infligé, de me voler environ 500 dollars.....

«Aujourd'hui 9 mai 1809 je pars pour les îles Marquises. Qu'on ne tue pas la vieille poule; elle couve maintenant, et ses petits doivent bientôt éclore.»

Mais Patrick arriva seul à Guayaquil dans sa chaloupe découverte; ses compagnons de voyage périrent sans doute en chemin faute d'eau, ou peut-

être furent mis à mort par lui lorsqu'il s'aperçut que la provision d'eau diminuait. De Guayaquil il se rendit à Payta, où il s'éprit d'amour pour une demoiselle basanée, et obtint d'elle qu'elle voulût bien retourner avec lui dans son île, dont il lui peignit apparemment les beautés sous de brillantes couleurs ; mais son extérieur sauvage le fit regarder par la police comme une personne suspecte, et trouvé sous la tour de loc d'un petit bâtiment alors prêt à être lancé à la mer, soupçonné de mauvaises intentions, il fut incarcéré. Par suite de cette circonstance, l'île de Charles, ainsi que le reste du groupe des Gallapagos, peut rester bien long-temps inhabitée. Cette réflexion nous conduit naturellement à envisager la question relative à la population des autres îles semées dans l'océan Pacifique ; question sur laquelle tant de conjectures ont été avancées. Je ne hasarderai, moi, qu'un mot à ce sujet : les siècles passés peuvent avoir produit des hommes aussi entreprenans que Pat, et des femmes aussi disposées que l'était son amante à les accompagner dans leurs aventureux voyages. Puis, lorsque nous considérons la race qui pourrait provenir de l'union d'un Irlandais à cheveux rouges avec une compagne à peau de couleur cuivrée, il ne faut plus nous étonner des variétés innombrables de l'espèce humaine.

Si Patrick, sortant de prison, pouvait gagner

avec sa belle son île chérie , peut-être quelque navigateur futur, un jour qu'on ne songera⁷ plus ni à lui ni aux îles Gallapagos, surprendrait-il le monde par leur découverte et par les détails qu'il donnerait sur le peuple étrange dont elles seraient probablement habitées. D'après la souche dont serait sorti ce peuple , il est assez vraisemblable qu'il aurait un trait de caractère commun à tous les naturels des îles de l'océan Pacifique , une grande disposition à s'approprier le bien d'autrui. Cette circonstance pourrait faire confondre son origine avec celles de tous les autres.

Nous étions peu préparés au désappointement qui nous attendait à l'île de Charles : nous n'y aperçûmes aucun vaisseau ; mais chacun de nous se consola en pensant que nous arriverions bientôt à l'île Albemarle , et que dans la baie de Banks , lieu de rendez-vous général , nous serions amplement récompensés de toutes nos pertes de temps , de nos souffrances et de nos désappointemens. Favorisés par une bonne brise de l'est, nous quitâmes, le jour même de notre arrivée, la partie occidentale de l'île de Charles, nous dirigeant vers l'extrémité méridionale d'Albemarle, dont nous étions éloignés d'environ quarante-cinq milles, et que nous aperçûmes le lendemain au point du jour. Lorsque nous fûmes à huit ou neuf milles d'une pointe que j'ai appelée *pointe Essex*, et qui s'avance

au sud-ouest, située entre la pointe Christophe et le cap Rose, le vent tomba. Je pris alors ma chaloupe et me dirigeai vers la pointe susdite; j'y arrivai en deux heures, et je découvris dans une petite baie, derrière quelques rochers qui terminent la pointe, un endroit très favorable au débarquement : nous y abordâmes; mais, pénétrant dans les broussailles, nous ne pûmes nous défendre d'une extrême surprise et même d'une certaine frayeur lorsque nous vîmes des myriades de guananas d'une taille énorme et de l'aspect le plus hideux qu'on puisse imaginer. Les rocs formant la crique en étaient aussi couverts, et comme ils se précipitaient à la mer dès que nous en approchions, nous fûmes portés à croire qu'ils étaient d'une autre espèce que ceux qu'on rencontre aux Indes occidentales. En quelques endroits une demi-acre de terrain était tellement cachée par ces animaux, qu'un de plus n'aurait pu y trouver place; ils tenaient tous leurs yeux constamment fixés sur nous, et nous crûmes d'abord qu'ils se disposaient à nous attaquer; mais nous reconnûmes bientôt qu'ils étaient fort timides, et en quelques instans nous en tuâmes des centaines avec nos bâtons. Ceux que nous rapportâmes à bord furent trouvés excellens au goût, et même bien préférables aux tortues.

Nous rencontrâmes sur le rivage plusieurs veaux marins et une belle et grande tortue; mais comme

la chaloupe était petite, et que nous avions pour rejoindre le vaisseau une forte distance à parcourir en ramant, nous ne prîmes pas cette tortue, ne voulant pas nous embarrasser de son poids. Mes gens tuèrent quelques veaux marins qui étaient de l'espèce qui ne fournit pas de fourrure. Rien de plus lourd, de plus paresseux que cet animal lorsqu'il est sur le sable; il paraît incapable de faire le moindre effort pour échapper à ceux qui le poursuivent, et attend tranquillement le coup qui va lui donner la mort. Un petit coup sur le museau le tue à l'instant même; mais lorsqu'il est dans l'eau ou seulement sur les rochers, son agilité est merveilleuse; il semble alors être un animal tout-à-fait différent, vif, rusé, alerte à poursuivre sa proie et à éviter le chasseur, enfin très difficile à prendre. Nous trouvâmes aussi quantité d'oiseaux appelés *shags*, qui ne parurent s'alarmer aucunement à notre approche : nos gens en tuèrent avec leurs bâtons un grand nombre, qu'ils rapportèrent à bord. Ces oiseaux, à l'exception de quelques autres d'espèce aquatique, et de quelques grands lézards à tête rouge, ainsi que d'une sorte d'écrevisse, étaient les seuls animaux qui s'offrirent à nos regards. Après avoir vainement essayé de prendre du poisson, nous abandonnâmes la crique et nous suivîmes la côte vers le nord, dans l'espoir de découvrir un autre lieu de débarquement; mais nous

fûmes trompés dans cet espoir, car, après avoir ramé jusqu'à la pointe Christophe pendant un espace de quinze milles, nous trouvâmes la côte partout bordée de rocs escarpés contre lesquels la mer se brise avec une incroyable violence; ces rocs étaient couverts de veaux marins, de guanas et de pélicans; la mer était remplie de tortues vertes que nous aurions pu prendre aisément si dans notre chaloupe il y avait eu place pour elles, car souvent nous les approchions sans qu'elles fissent le moindre effort pour se détourner de notre passage. Des multitudes d'énormes requins nageaient autour de nous, et de temps à autre nous causaient d'assez grandes frayeurs, car ils s'avançaient hardiment vers notre chaloupe et saisissaient nos rames; or, notre chaloupe était d'une construction si légère qu'un de ces requins aurait pu la mettre en pièces: il nous fallait donc avec nos piques les tenir constamment à distance respectueuse.

A l'endroit où nous débarquâmes enfin, cinq milles environ au-dessus de la pointe Christophe, la plage était assez basse, le sol était riche et humide, la végétation rigoureuse, la plupart des arbres hauts de trente pieds, les taillis fort épais et poussant avec vigueur, l'herbe élevée d'une demi-hauteur d'homme. Il paraissait pleuvoir par torrens sur les hautes terres, mais nous ne vîmes rien qui

indiquât près de nous le voisinage d'un courant d'eau. Depuis la pointe Christophe les côtes sont bordées par des espèces de levées qui ont plusieurs centaines de pieds d'élévation, et qui sont aussi régulièrement formées des couches de pierres et de terre que si elles avaient été construites par les plus habiles maçons : ces couches successives ont chacune deux pieds d'épaisseur, et depuis la base jusqu'au sommet sont superposées avec une régularité merveilleuse, en lignes parfaitement droites et parallèles.

Remarquant qu'une brise s'élevait, je me hâtai de retourner à bord, car j'avais à m'occuper de toute autre chose que d'examiner la côte rocailleuse de cet horrible lieu, et de prendre des guanas ou des veaux marins. Dès mon arrivée je fis déployer toutes les voiles et nous gouvernâmes vers l'île Narborough, qui commençait à se montrer. Cette île a la forme d'un dos de tortue. J'espérais que nous en aurions doublé la portion septentrionale au lever du soleil, de manière qu'il nous restât toute la journée pour prendre possession de nos prises dans la baie de Banks, qui est située entre l'île Narborough et le cap Barclay, à l'ouest de l'île Albemarle. Cette dernière ressemble à un croissant dont le côté convexe regarde l'est ; et l'île Narborough, qui est presque ronde, se trouve placée dans la courbure formant la baie de Banks au

nord et la baie d'Élisabeth au sud , et laissant un passage intérieur d'une baie à l'autre. Les pêcheurs visitent chaque année la baie de Banks, entre mars et juillet, afin de poursuivre les baleines qui à cette époque la fréquentent en grand nombre pour s'y nourrir de sèches , sorte de petits poissons qu'amènent en cet endroit des courans très-rapides. Les bâtimens peuvent garder leurs positions dans cette baie , malgré les courans et les calmes qui dominent , et restent souvent plusieurs mois entre ce qu'on appelle le nez de tortue de l'île Narborough et la partie nord de l'île Albemarle. Mais s'il leur arrive d'être chassés hors de ces points, ils sont souvent tout un mois et plus avant de pouvoir reprendre leurs positions ; quelquefois même la flottille entière, qui généralement se compose de quinze ou vingt voiles, est chassée vers le nord jusque sous le 2^e degré de latitude, et ne peut revenir que lorsque les courans ont changé. Comme je savais tout cela, j'étais en proie à une vive inquiétude : nous avions fondé depuis long-temps nos plus belles espérances sur le nombre des vaisseaux ennemis que nous rencontrerions aux îles Gallapagos, et nous faisons monter ce nombre à dix ou douze, dont il serait aisé de nous rendre maîtres. Moi, en particulier, j'éprouvais un vif désir de connaître le résultat de notre visite à ces îles , et en même temps la crainte d'un désappoint-

tement qui , quoique possible , ne me semblait guère probable. Dans le dessein de vérifier au plus tôt si c'était mon espérance ou mes craintes qui fussent fondées , j'envoyai mon lieutenant jeter un coup d'œil le long de la côte septentrionale de Narborough et dans la baie de Banks , car les vaisseaux pouvaient avoir été pendant la nuit entraînés par le courant dans celle d'Élisabeth.

A une heure du matin mon lieutenant revint à bord. Il nous dit qu'il n'avait pu gagner le nez de la tortue que vers le coucher du soleil , et qu'il n'avait aperçu aucun bâtiment dans la baie , observant toutefois que le temps était brumeux , et que comme la baie , large de trente-cinq milles , n'est pas moins profonde , des vaisseaux pouvaient y être mouillés sans qu'il les eût distingués. Aussi chacun de nous se flatta-t-il encore que nous rencontrerions les baleiniers dans la baie ou dans une crique appelée *le Bassin* , et située sur la côte de l'île Albemarle , dans le passage qui sert de communication entre les deux baies ; là , en effet , se rendent souvent les vaisseaux pour se réparer , faire du bois et prendre des tortues. Nous nous mîmes donc aussitôt en devoir de vérifier la chose : chemin faisant , tandis que nous côtoyons l'île Narborough , les agrès de notre vaisseau étaient couverts de simples matelots et d'officiers que leur anxiété avait tous mis en mouvement , et qui examinaient

avec attention toutes les parties de la baie, mais sans apercevoir aucun bâtiment. Deux voiles, il est vrai, furent signalées, et cette nouvelle causa une allégresse générale qui, hélas! dura peu; car, au bout de quelques instans, on reconnut que ces voiles n'étaient autre chose que certaines parties de la côte qui se détachaient en blanc. Toutefois nous ne désespérâmes pas encore; il nous restait à examiner le bassin. Je me chargeai de cette expédition. La lune se leva : je fis mettre ma chaloupe en mer, et je partis. J'arrivai de grand matin au lieu de ma destination que je trouvai tout-à-fait favorable au mouillage du plus fort navire, mais je n'y aperçus pas les baleiniers que nous cherchions.

L'art de l'homme ne pourrait former un plus beau bassin; il a environ trois câbles de largeur à l'entrée, et s'élargit peu à peu jusqu'à cinq câbles : le fond en est circulaire. Il est de toutes parts environné par de hauts rochers, excepté vers le milieu, où se trouve le seul endroit propre au débarquement. Nous vîmes dans ce bassin quantité de poissons et de tortues vertes; à terre nous trouvâmes des guanans, des lézards, un petit serpent gris et une grande variété d'oiseaux. Les arbres étaient d'une belle taille, et dans le nombre nous en remarquâmes un dont le tronc et les branches laissaient découler abondamment une espèce de

substance résineuse. Nous cherchâmes long-temps l'endroit où l'on faisait de l'eau sans pouvoir le découvrir. Enfin nous aperçûmes sur un rocher quatre trous carrés, larges d'environ quatorze pouces, et profonds de sept ou huit, sans doute pratiqués à dessein avec une pioche, afin qu'ils reçussent l'eau qui pouvait descendre des rocs supérieurs. Celle que ces trous renfermaient alors était puante, saumâtre. Je les fis vider; mais pendant plus d'une heure que nous restâmes là, nous ne vîmes pas une seule goutte d'eau s'y diriger; d'où je conclus qu'il était impossible d'obtenir de l'eau en cet endroit, sinon peut-être après de fortes pluies.

Dans toute l'île, le sol est sec et léger, volcanique. Les cendres et d'autres indices que l'on rencontre sur la surface, ainsi que les innombrables cratères et les collines de laves qui paraissent de formation récente et sont presque absolument dépourvues de verdure, prouvent assez que l'île est sortie depuis peu d'années du sein de l'Océan. Ces montagnes arides boivent comme des éponges les vapeurs des nuages qui passent au-dessus d'elles; cette humidité fait vivre la misérable végétation répandue sur leurs flancs, mais ne forme nulle part de sources ou de courans d'eau propres à soutenir la vie animale. Sur un rocher nous vîmes écrits les noms de plusieurs vaisseaux anglais et américains dont les équipages avaient visité cette

partie de l'île ; à peu de distance était élevée une hutte en pierres, mais sans toit. Dans le voisinage nous vîmes beaucoup d'os et d'écailles de tortues. J'appris dans la suite que cette hutte était l'ouvrage d'un pauvre matelot anglais que son capitaine avait débarqué en ce lieu, manquant de tout, parce qu'il lui avait parlé en termes peu respectueux. Il y vécut près d'une année, ne mangeant que des tortues et des guanassas, ne se désaltérant qu'au moyen des gouttes d'eau que ses lèvres pouvaient recueillir le long des rochers. Enfin, pensant que personne ne viendrait le tirer de là, et craignant de périr faute d'eau, il prit la détermination d'essayer à tout hasard de gagner la baie de Banks, où les vaisseaux croisent pour la pêche de la baleine. Dans ce but, il se procura deux peaux de veaux marins qui gonflées d'air purent le soutenir sur l'eau ; et après avoir souvent failli devenir la proie des requins qui attaquaient sans cesse son embarcation, et qu'il éloignait avec le bâton qui lui servait de rame, il réussit à joindre au point du jour un bâtiment américain, où son arrivée inattendue surprit non-seulement, mais encore effraya l'équipage. Son extérieur était à peine d'un homme : ses vêtemens étaient des peaux de bêtes, ses yeux hagards, ses joues creuses, sa figure horriblement maigre, sa barbe longue et ses cheveux mêlés ; enfin on le prit pour un habitant de l'autre monde.

Le capitaine du vaisseau l'accueillit cependant avec toute la bienveillance imaginable.

.... De retour à bord, je cherchai long-temps avec le capitaine du *Barclay*, qui nous avait rejoints, comment il se faisait que nous ne rencontrassions aucun baleinier anglais; et la seule raison que nous pûmes imaginer fut qu'ils avaient, à la première nouvelle de la guerre, capturé tous les bâtimens américains, et qu'ils avaient quitté cette partie de l'Océan, les emmenant avec eux. Tandis que le *Barclay* pénétrait dans la baie, je fis voile vers la partie septentrionale d'Albemarle, et j'envoyai trois chaloupes à la pêche, car le poisson était fort abondant; je m'embarquai moi-même dans une quatrième, et je suivis bientôt les autres. Nous approchâmes du pied d'un roc immense, fort élevé et de couleur tout-à-fait noire, qui était évidemment la moitié d'un cratère, séparée de l'autre moitié par quelque violente convulsion de la nature, ou minée par l'action lente mais continue des courans, et peu à peu entraînée jusque dans la mer. Ce bloc de rochers, dont une pointe s'avance au sud dans l'Océan, forme une baie où sans doute les navires pourraient mouiller en sûreté. Du côté oriental de la pointe dont je viens de parler est une caverne remarquable, creusée par le choc régulier des flots qui, usant le dessous du rocher de manière à ce qu'il forme ce que les

Français appellent une *trombe dans l'angle*, ont pratiqué une complète excavation sous la pointe qui maintenant n'est plus soutenue, comme une arche, que sur un pilier. En moins d'une demi-heure nous eûmes pris autant de poissons que pouvaient en porter nos quatre chaloupes, et nous retournâmes vers *l'Essex*.

Le lendemain, le capitaine du *Barclay* vint à mon bord et m'assura que les baleiniers anglais devaient être quelque part vers le nord, où ils avaient été inévitablement entraînés par le courant. C'est pourquoi nous doublâmes le cap Berkley. Comme nous approchions de la pointe Albe-marle, qui est l'extrémité la plus septentrionale de l'île de ce nom, et à la hauteur de laquelle s'étend un récif d'une longueur de deux milles, le temps devint brumeux; et tandis que je parcourais l'horizon avec ma lunette, quelle fut ma joie quand il me sembla découvrir une voile! La plupart des gens de l'équipage crurent aussi l'apercevoir, et même, au bout de quelques minutes, nous en découvrîmes une seconde. Alors nous commençâmes à penser que la fortune s'était enfin lassée de mettre notre patience à l'épreuve, et chacun calculait déjà la valeur probable des prises que nous allions faire. Mais, à notre grande mortification, l'illusion s'évanouit bientôt : il paraît que nos yeux avaient été abusés par deux bancs de

sable qui, par suite du brouillard, avaient pris la forme de deux bâtimens. Je ne saurais dire quel fut à bord de *l'Essex* le découragement général. Tous désespéraient de faire la moindre prise autour des îles Gallapagos; moi-même, j'étais tout disposé à croire que les bâtimens britanniques n'étaient point dans l'usage de fréquenter ces îles, comme on nous l'avait assuré. Toutefois, je résolus de ne pas quitter le groupe tant qu'il nous resterait la moindre lueur d'espérance d'atteindre le but de notre voyage. Le courant nous entraînait toujours vers le nord avec une grande rapidité; le bois et l'eau, deux objets de la plus haute importance pour nous, commençaient à diminuer à bord, et il était vraisemblable que nous n'en trouverions sur aucune île du groupe, de l'eau surtout, excepté peut-être sur celle de James. C'est pourquoi je formai le projet de la visiter, moins dans l'attente d'y découvrir une source que dans l'espoir d'y rencontrer quelques vaisseaux anglais qui pouvaient avoir été toucher à cette île afin d'y faire provision de bois et de tortues, et qui attendaient qu'un changement de courant leur permit de gagner la baie de Banks. Si ce calcul devait encore être faux, j'étais résolu à étendre mes recherches parmi tout le groupe, car je ne pouvais imaginer qu'il eût été complètement abandonné par les baleiniers, et j'avais bien raison.

En effet, dans la matinée du 29, je fus éveillé en sursaut par les cris de voile ! voile ! que répétaient tous les gens de l'équipage attirés sur le pont. Cette fois, nos yeux ne se trompaient pas : on distinguait visiblement trois navires, et en quelques heures nous les eûmes capturés. C'était *le Montezuma*, *la Géorgienne* et *la Politique*, dont nous étions devenus maîtres sans la moindre peine, et dont la valeur pouvait être évaluée en Angleterre à plus d'un demi-million de dollars.

La possession de ces bâtimens, outre qu'elle ranima l'enthousiasme des gens de notre équipage qui commençait à se refroidir, eut encore un autre avantage non moins important, celui de remédier à tous nos besoins, un seul excepté, le manque d'eau. En effet nous y trouvâmes quantité de cordages, de voiles, de peinture, de goudron, ainsi que de tous les autres objets nécessaires à un vaisseau, et dont le nôtre manquait absolument, car les provisions que nous avions faites avant de quitter les États-Unis s'étaient détériorées au point de ne pouvoir nous servir. En outre, nous fîmes dès lors certains que nous ne manquerions pas de vivres pendant plusieurs mois : ces bâtimens, lorsqu'ils étaient partis d'Angleterre, les avaient pris pour plus de trois ans, et n'en avaient pas encore consommé la moitié. Enfin nos gens trouvèrent à leurs bords de quoi faire quelques repas délicieux :

ces baleiniers avaient touché récemment à l'île de James, et s'y étaient procuré un grand nombre de ces fameuses tortues, propres aux îles Gallapagos, et qui méritent bien le nom de tortues-éléphants. La plupart pesaient plus de trois cents livres. Rien n'est plus hideux et plus dégoûtant que l'extérieur de cet animal, mais aussi rien n'est plus délicat au goût et plus succulent.

Je confiai à deux aspirans de marine le commandement *du Montezuma* et de *la Politique*, leur marquant l'île de Plata et la baie de Tumbez, comme lieux de rendez-vous en cas de séparation. Quant à *la Géorgienne*, je l'examinai avec attention, et trouvai non-seulement que c'était un beau navire, mais encore qu'on le pouvait transformer en un excellent croiseur. En effet, il avait été construit pour le service de la Compagnie britannique des Indes orientales. C'est pourquoi je jugeai convenable de l'armer et de l'équiper complètement, de manière qu'il fit la course de concert avec *l'Essex*. Nous y transportâmes en conséquence seize canons, auxquels nous joignîmes plusieurs gros mousquetons, ainsi que tous les fusils, pistolets, sabres, et autres ustensiles de guerre qui étaient à bord des deux autres vaisseaux. Enfin nous parvînmes à le rendre aussi formidable pour l'armement qu'aucun des croiseurs britanniques avec lesquels il pouvait avoir affaire dans cet océan.

Alors, j'y établis mon lieutenant en qualité de capitaine, avec quarante-un hommes d'équipage, dont trente-cinq de *l'Essex* et six des navires capturés.

§ 6.

Ile de Porter. Départ des Gallapagos.

Le 12 mai 1813, à quatre heures du soir, nous aperçûmes terre dans une direction où nous ne pensions trouver aucune des îles Gallapagos. Nous naviguions alors au sud. Nous continuâmes notre route pendant toute la nuit, mais lentement, car le vent soufflait à peine. Toutefois, le matin suivant, nous n'étions plus qu'à environ quatre lieues d'une île dont le centre était fort élevé, tandis qu'elle descendait de toutes parts en longues pointes basses vers la mer, et que toute la partie du rivage qui s'offrait à nos regards était couverte par de belles grèves de sable. Cette île semblait surchargée de verdure, et présentait un délicieux aspect. Je supposai d'abord que c'était l'île de James; mais tous nos prisonniers, qui devaient pouvoir reconnaître cette île où ils avaient touché, déclarèrent que, quoiqu'elle eût une certaine ressemblance avec celle que nous avions devant nous, ils ne se rappelaient pas les grèves sablonneuses et les belles baies dont celle-ci paraissait environnée. Comme je

ne voyais d'ailleurs aucune correspondance entre la position réelle, tant de cette île que de toutes les autres du groupe, et celle qui leur est assignée sur la carte de Colnet, j'hésitais beaucoup à croire que ce fût l'île de James. Mais je pensais que vraisemblablement ce manque de correspondance provenait de l'inexactitude générale de la carte, où déjà nous avions remarqué un grand nombre d'erreurs en ce qui concernait la situation des îles. En effet les côtes d'aucune île de ce groupe ne sont correctement dessinées, et beaucoup d'îles mêmes y sont omises. Au reste, il n'est pas étonnant que le capitaine Colnet n'ait pas dressé une carte exacte des Gallapagos, puisqu'il navigua simplement autour du groupe sans jamais le traverser. Car s'il l'eût fait seulement deux fois comme nous le fîmes, la violence des courans et l'obscurité de l'atmosphère toujours brumeuse lui eussent démontré combien il est difficile de calculer la distance des différentes îles du groupe. Je doutais donc que l'île qui nous apparaissait fût celle de James, quoique sa grande étendue pût porter à le croire; mais sans m'arrêter à vérifier la chose, et tandis que mon lieutenant continuait sa route directe avec *la Géorgienne*, je passai entre notre île inconnue et une autre plus petite que nous avions à babord, qui me parut ressembler beaucoup à celle de Barrington. Mais comme tous déclaraient que c'était l'île Nor-

folk, je dois avouer que je ne sus plus dans quelle partie du groupe je me trouvais.

Avant de me séparer du lieutenant, j'envoyai une chaloupe lui porter mes instructions relativement aux routes différentes que nous devions tenir et aux endroits où il pourrait me rejoindre. Alors il fit voile pour doubler la partie méridionale de la grande île qui s'était trouvée sur notre chemin, et je naviguai au sud-sud-est avec mes autres prises et le *Barclay*. A midi le temps s'éclaircit, et à ma grande surprise, je découvris d'abord l'île de Gardner, puis quelques minutes après l'île de Charles. Nous reconnûmes alors que nous avions passé entre l'île Barrington et une belle grande île qui occupe la place assignée aux îles de Duncan et de James sur la carte de Colnet; et nous vîmes par-là que nous ne devions plus aucunement nous en rapporter à cette carte.

Dès que nous eûmes aperçu l'île de Charles, nous nous y dirigeâmes, et vers quatre heures après midi l'*Essex* était mouillé dans huit brasses d'eau, à un mille et demi de cette longue grève de sable qui s'étend en face du récif appelé *roc du Diable* ou *roc Terrible*. J'avais entendu dire qu'il y avait dans l'intérieur de l'île une source qu'on pouvait approcher en allant prendre terre à un certain endroit dont l'*Essex* était éloigné d'environ six milles. Le lendemain de notre arrivée, je me rendis vers

cet endroit : nous trouvâmes en effet la source indiquée à trois milles du rivage, et l'eau en était excellente. Mais la difficulté consistait à transporter les barils jusqu'au bord de la mer : nos hommes les plus vigoureux étaient épuisés de fatigue lorsqu'ils en avaient transporté un, et il leur était impossible de faire plus de trois voyages en vingt-quatre heures, vu la distance, le mauvais état du chemin et la chaleur qui était excessive. Malgré tous ces obstacles, je crus ne devoir pas négliger de faire ainsi de l'eau en quantité suffisante pour subvenir à nos besoins du moment. Je retournai pour prendre les arrangemens nécessaires, et chemin faisant je chargeai ma chaloupe d'excellent poisson.

La partie de l'île que nous avions traversée abondait en tortues qui fréquentaient le voisinage de la source ; nous en chassâmes plus de trente qui venaient boire, pendant une heure et demie que nous restâmes auprès. Mais nous ne pûmes en rapporter à bord qu'une seule, que nous choisîmes plutôt à cause de son air de vieillesse que pour sa grosseur, ou dans l'idée qu'elle devait être excellente au goût. Son poids était, il est vrai, de cent quatre-vingt-sept livres, mais il s'en fallait bien qu'on dût la regarder comme de forte taille.

De retour à bord, je réfléchis plus sérieusement aux difficultés que nous aurions à vaincre s'il fallait nous procurer de l'eau d'après le plan que

j'avais conçu ; et je vins à penser que peut-être en trouverions-nous dans le voisinage de la baie où nous étions mouillés. Connaissant le naturel flâneur des marins, je permis à une partie de l'équipage d'aller se promener à terre, certain que s'il y avait de l'eau quelque part à deux ou trois milles de nous, ils la découvriraient. Je ne m'étais pas trompé : lorsqu'ils revinrent le soir, ils m'apprirent qu'ils avaient trouvé plus de quarante ou cinquante barils d'eau dans les différens creux des rochers, à un mille et demi du rivage ; qu'il serait encore difficile de transporter les barils, mais que cette opération leur donnerait moins de peine en cet endroit que partout ailleurs. Je fis aussitôt débarquer les barils, on se mit courageusement à l'ouvrage, et si l'eau que nous recueillîmes n'était pas des meilleures, elle était cependant pour nous un trésor trop précieux pour que nous en perdissions une seule goutte.

Le troisième jour de notre arrivée nous découvrîmes de grand matin à l'ouest un bâtiment qui se dirigeait vers l'île. Comme le vent était très léger, je fis aussitôt armer les chaloupes afin de pouvoir l'attaquer ; mais lorsqu'il fut plus près, nous reconnûmes à certains signaux que c'était *la Géorgienne*. Son arrivée, quoique inattendue, me causa beaucoup de plaisir. Lorsque le capitaine vint à bord me rendre compte de son expédition,

il m'informa que, doublant la partie sud-ouest de l'île que nous avions supposée être celle de James, il avait découvert plusieurs autres petites îles et rencontré de rapides courans dont il avait failli être victime, puisque son vaisseau avait été entraîné fort près d'un roc élevé qui se trouve dans un passage large d'environ deux milles, et formé par la partie sud-ouest de l'île et une autre île plus petite. Après s'être tiré heureusement des récifs dont il était environné dans ces parages inconnus, se trouvant peu éloigné de l'île de Charles, il avait cru devoir y aller toucher avant de se rendre à Albemarle, dans l'espoir de rencontrer quelque bâtiment ennemi, mais ne pensant guère m'y trouver à l'ancre.

Au bout de quelque temps, j'envoyai *la Géorgienne* vers l'île d'Albemarle à la poursuite d'un bâtiment étranger qui devait avoir touché à l'île de Charles peu de temps avant nous, puisque nous vîmes sur le rivage des traces de pas fort récentes. Elle avait ordre de revenir nous joindre le plus tôt possible; dans le cas où nous serions partis avant son retour, elle était prévenue que j'enterrerais une lettre pour elle dans un certain endroit de l'île.

Lorsque *la Géorgienne* nous eut quittés, je proposai à quelques-uns de¹ mes principaux officiers d'aller examiner la grande île inconnue que nous avions découverte; ils acceptèrent joyeusement ma

proposition et partirent dans deux chaloupes avec des vivres pour une semaine. Cependant je m'occupai à recueillir pour la nourriture des gens de l'équipage le plus grand nombre de tortues possible, et ce nombre se monta à quatre ou cinq cents.

Nous remarquâmes dans l'île une espèce de cottonnier qui pousse naturellement, et un arbre d'une odeur et d'un goût très aromatiques, qui n'était autre que l'arbre déjà mentionné plus haut comme produisant en grande quantité une substance résineuse, et que nous avons observé dans l'île Albemarle. Les seuls quadrupèdes que nous rencontrâmes dans l'île de Charles sont des tortues, des lézards et quelques guanas marins. Une espèce de tourterelle, propre au groupe des Gallapagos, d'une taille petite et d'un beau plumage, y était fort nombreuse; et nos jeunes matelots prirent un grand plaisir à en tuer avec des bâtons ou des pierres, ce qui n'était nullement difficile, car elles se laissaient toujours approcher. Nous vîmes aussi beaucoup d'oiseaux moqueurs d'Angleterre, et un petit oiseau noir remarquable par la petitesse et la force de son bec, ainsi que par son cri aigu. Les oiseaux aquatiques n'étaient guère plus nombreux; parmi les diverses espèces qui fréquentent toutes les îles de ces mers, nous remarquâmes entre autres des sarcelles et des pélicans.

En parcourant l'île, nous trouvâmes le tombeau d'un marin qui était enterré depuis cinq ans. Sur l'endroit de la sépulture était élevé un poteau de bois sur lequel on pouvait lire son nom, son âge, sa profession. Son épitaphe se terminait par les quatre vers suivans que nous croyons devoir placer ici.

Passant, que le hasard amène dans ces lieux,
Je fus comme toi, rien... homme à démarche fière.
Mais si sous ce gazon mon corps n'est que poussière,
Au moins, j'espère au moins que mon âme est aux cieux!

Le tombeau était ombragé par deux superbes buissons d'épines qui répandaient au loin une délicieuse odeur; cet endroit devint un lieu de rendez-vous favori pour nos gens qui s'y assemblaient pour prendre leurs repas. Les monceaux de pierres qui avaient été pieusement placées sur les restes du défunt par ses compagnons servaient à nos gens de table et de sièges; et là ils burent plus d'un coup au repos de la pauvre âme.

Dans la matinée du 20 nous vîmes revenir les deux chaloupes qui étaient allées en expédition depuis une semaine. Les officiers m'apprirent qu'ils avaient complètement examiné l'île et déterminé la longitude et la latitude des points principaux; mais que malgré leurs recherches les plus minutieuses, ils n'avaient pu découvrir ni bon mouillage ni eau douce. D'ailleurs l'île, dirent-ils, abondait

en bois ; les tortues de terre et les tortues vertes y étaient fort nombreuses ; les premières avaient généralement une taille énorme ; nos gens en prirent une entre autres longue de cinq pieds et demi, large de plus de quatre, et épaisse de trois. De cette île on apercevait celles de James, d'Albemarle, de Norfolk, de Barrington, de Crouman, de Charles, et plusieurs autres ; mais aucune qui présentât la moindre ressemblance, pour la position ou la forme, avec celles que le capitaine Colnet appelle îles de Duncan et de Jarvis. Comme cette île n'était pas encore nommée, et que rien n'indiquait qu'elle eût été encore visitée, mes officiers me firent l'honneur de l'appeler *île Porter*.

Le lieu de débarquement sud-ouest de cette île est situé par 0 degré 42 minutes 14 secondes de latitude sud, et par 90 degrés 27 minutes 9 secondes de longitude ouest ; celui du nord-ouest par 0 degré 32 minutes 48 secondes de latitude sud, et par 90 degrés 23 minutes 54 secondes de longitude ouest ; enfin celui du nord-est par 0 degré 31 minutes 12 secondes de latitude sud, et par 90 degrés 12 minutes 45 secondes de longitude ouest.

Comme nous avions alors à bord autant de bois que nous en avions besoin, et toute l'eau qu'il nous avait été possible de nous procurer, ainsi que des provisions salées en abondance trouvées sur nos prises et une quantité de tortues, rien ne devait

nous retenir davantage à l'île de Charles. C'est pourquoi dans la matinée du 21 nous levâmes l'ancre et partîmes.

Le 24 nous découvrîmes l'île de Hood au nord-ouest, à dix lieues de nous. Comme nous étions alors favorisés par un bon vent de sud, je résolus de visiter cette île dans l'espoir d'y rencontrer quelque vaisseau ennemi, et je fis pavoiser en conséquence. Mais, vers le soir, le vent tomba, et comme un courant rapide se portait directement sur la partie sud-ouest de l'île, nous eûmes beaucoup de peine à empêcher que nos bâtimens ne fussent jetés à la côte. Nous tâchâmes toute la nuit de maintenir notre position, mais nous n'y réussîmes aucunement, car le matin nous vîmes à l'ouest l'île de Gardner, distante de trois lieues. Celle de Charles se présentait distinctement à nos regards. Je me déterminai donc à visiter d'abord le havre de cette dernière, comptant me rendre ensuite à l'île de Cocos, et chemin faisant jeter un coup d'œil dans la baie de Banks.

En conséquence nous fîmes voile vers l'île de Charles, et j'envoyai la chaloupe à terre déposer dans un endroit convenu de nouvelles instructions pour le capitaine de *la Géorgienne*. Il n'était pas encore revenu vers cette île depuis que nous étions partis, car nos gens y trouvèrent toutes choses dans l'état où nous les avions laissées.

Le 27 nous étions en face du cap Essex, situé dans la partie méridionale de l'île Albemarle. Dans l'après-midi du 28, comme nous naviguions vers le nord avec *le Montezuma* en toue, *le Barclay* et *la Politique* se tenant l'un et l'autre à certaine distance de *l'Essex*, afin que les bâtimens ennemis eussent moins la chance de nous échapper, les hommes de vigie à bord de *l'Essex* signalèrent une voile sous le vent. Lâchant aussitôt *le Montezuma*, qui ralentissait notre marche, nous lui donnâmes la chasse. Il nous fallut peu de temps pour joindre le bâtiment signalé, et nous en rendre maîtres : c'était un croiseur anglais, *l'Atlantique*. quelques instans après nous découvrîmes à l'horizon une autre voile; je mis quelques-uns de nos gens à bord de *l'Atlantique* que nous venions de capturer, et les envoyai au nord-ouest à la poursuite de l'autre bâtiment, tandis que je naviguais moi-même plus au nord. Par cette manœuvre, et malgré la nuit dont l'obscurité nous déroba plusieurs fois la vue de l'ennemi, le bâtiment que nous chassions tomba encore en notre pouvoir. C'était encore un anglais, *le Greenwich*, de dix canons, excellent voilier, et faisant la pêche de la baleine.

Notre flotte se trouva ainsi composée de six voiles, sans compter *la Géorgienne*. A bord des deux derniers navires capturés, je mis un nombre d'hommes suffisant pour servir leurs pièces de ca-

non, et j'en confiai le commandement à deux de mes meilleurs officiers. Mes forces étaient donc dans ces mers : *l'Essex*, portant quarante-six canons, et deux cent quarante-cinq hommes d'équipage; *la Géorgienne*, seize canons, et quarantedeux hommes; *l'Atlantique*, six canons, et douze hommes; *le Greenwich*, dix canons, et quatorze hommes; *le Montezuma*, deux canons, et dix hommes; *la Politique*, dix hommes. En tout, quatre-vingts canons, et trois cents trente-trois hommes, outre l'aspirant de marine et les six matelots qui étaient à bord du *Barclay*. Le nombre de mes prisonniers s'élevait à quatre-vingts.

Mes deux dernières prises, au moyen des provisions d'eau que nous y trouvâmes, me firent renoncer au projet d'aller toucher à l'île Cocos. Comme ces navires étaient bons voiliers, j'espérais qu'ils pourraient traîner après eux *le Barclay* et *la Politique*, tandis que je remorquerais *le Montezuma*, et que nous parviendrions ainsi à gagner une position d'où rien ne serait ensuite plus facile que d'intercepter au passage les vaisseaux qui se rendraient du continent aux îles Gallapagos, ou, dans tous les cas, de gagner l'île de Charles où je pensais rejoindre *la Géorgienne*, et, si elle n'y était pas arrivée, laisser des instructions différentes pour son commandant.

Le 6 juin nous arrivâmes en face de l'île Nar-

borough, et dans l'après-midi nous vîmes une épaisse colonne de fumée qui, s'élevant comme du centre et montant à une grande hauteur en l'air, nous offrit un grand et majestueux spectacle. Nous découvrîmes bientôt qu'un des nombreux volcans s'était mis en éruption, mais nous fûmes embarrassés pour déterminer la position de ce volcan. Les uns supposaient qu'il était sur Narborough, d'autres à l'est de Narborough et sur l'île d'Albemarle. Je partageais cette dernière opinion qui fut confirmée le jour suivant, quand nous pûmes examiner ce phénomène d'un autre endroit.

Les vents commencèrent alors à souffler du sud-est, et nous donnèrent enfin l'espoir de nous éloigner de ces îles, parmi lesquelles nous avions été si long-temps, et contre notre attente, retenus par des calmes et des courans. Les Espagnols les appellent les *îles Enchantées*, probablement à cause de l'extrême difficulté qu'ont les vaisseaux à en sortir. Ce nom semble bien appliqué, et si elles n'en avaient pas eu, c'est un de ce genre que j'aurais voulu leur donner. En effet, nous étions au milieu de ce groupe depuis le 18 avril, et pendant la plus grande partie du temps nous avons fait en vain tous les efforts possibles pour nous en éloigner.

§ 7.

Arrivée à Tumbez. Retour aux Gallapagos.

Nous passâmes le 8 juin au nord de l'île Abington, et de là nous fîmes voile vers la rivière Tumbez, avec l'intention toutefois de toucher chemin faisant à l'île de la Plata, pour y laisser une lettre à l'adresse du commandant de *la Géorgienne*. Je calculais, d'après les difficultés que j'avais éprouvées moi-même à reprendre le vent, qu'il ne pourrait atteindre l'île de Charles, et que par suite il ne prendrait pas connaissance des instructions où je lui enjoignais de se rendre à l'île de Cocos. Le trajet maintenant devenu complètement inutile, puisque nos récentes captures avaient amplement obvié à notre manque d'eau. Je désirais rejoindre mon lieutenant aussitôt que possible, et sûr de sa ponctualité, je me croyais tenu pour ma part à gagner en toute hâte le lieu du rendez-vous.

Rien de remarquable ne nous arriva depuis notre départ des îles Gallapagos, jusqu'au 14 que nous découvrîmes la côte du Pérou, par 0 degré 47 minutes 28 secondes de latitude sud. Dans la nuit du 16, marchant au sud-est, nous aperçûmes terre en face de nous; et comme le jour précédent nous avions suivi la côte, j'avais espéré que le matin nous serions arrivés à l'île de la Plata. Comme

l'atmosphère qui était brumeuse donnait à cette partie de la côte la forme d'une île, je crus complètement que c'était en effet l'île à laquelle je voulais aller toucher. Mais, au point du jour, nous n'étions plus qu'à deux milles et demi du continent, nous dirigeant vers un rivage couvert de sable, sur lequel je distinguai des pêcheurs qui tiraient leurs filets. Lorsque la nuit eut tout-à-fait disparu, je découvris le clocher d'une église, et bientôt après une ville dans les montagnes. Le brouillard venant enfin à s'élever, je pus voir une vaste étendue de côte, et alors je reconnus que j'avais pris le cap Lorenzo pour l'île de la Plata, et que j'avais été entraîné par le courant, qui avait changé durant la nuit, dans la profonde baie formée par ce dernier cap et par celui de Pasado, où se trouve l'excellent port de Manta, qui tire son nom d'un poisson ainsi nommé et qui se pêche en grande abondance dans la baie. J'aurais pu y mouiller en toute sûreté sans doute; mais il fallait absolument que je touchasse à l'île Plata, où j'étais presque certain de trouver de l'eau, du bois et un bon mouillage du côté de l'est, en face d'une petite baie sablonneuse. Là, dit-on, mouilla l'amiral Drake et y fit le partage de son butin. Comme j'avais ouï répéter maintes fois que l'île était peu fréquentée et qu'elle fournissait des chèvres et des cochons, je pensais que si les descriptions qu'on m'en avait faites étaient exactes.

Elle serait un lieu admirable de rendez-vous. Tous les bâtimens britanniques, tous les autres même, allant des Gallapagos à Tumbez, aussi bien que ceux qui partent du Mexique, de Panama, etc., etc., pour naviguer vers le sud, passent en vue de l'île de la Plata; et l'on peut en dire autant des navires qui naviguent vers le nord, partant de Lima et des autres points du Pérou ou de la côte du Chili. Nous supposions cette île d'autant plus propre à nos desseins que nous la croyions fort élevée, et que de ses parties les plus hautes on devait pouvoir examiner au loin l'horizon. Nous fîmes donc tous nos efforts pour atteindre ce lieu désirable qui commença à se présenter devant nous, au sud-est, dès que nous fûmes sortis de la baie. Dans la soirée du 16, nous doublâmes une partie de l'île de la Plata qui nous parut perpendiculaire et inaccessible, le ressac la battant avec une extrême violence des côtés du sud et de l'ouest. Sur les hauteurs étaient épars çà et là des poiriers sauvages et quelques autres buissons; en face de la partie méridionale, nous vîmes des îlots de rochers ou plutôt des morceaux de l'île, qui en avaient été évidemment détachés par la fureur de la mer. Tandis que nous faisons voile vers cette île, et que nous en étions encore éloignés de quatre ou cinq lieues, nous aperçûmes d'innombrables troupes de baleines, tous se dirigeant vers le nord avec une grande rapidité;

et les pêcheurs que nous avions à bord m'assurèrent qu'ils n'avaient jamais vu les baleines réunies en si grand nombre. Leur réunion et la rapidité de leur marche, dirent-ils, étaient un signe certain qu'elles avaient été récemment poursuivies par des baleiniers ou par un poisson qui les détruit, et qu'on appelle en conséquence *le tueur de baleines*. Lorsque nous sondâmes la profondeur de la mer autour de l'île, nous aperçûmes également une multitude de cette espèce de baleines qu'on appelle *dos à nageoires*.

Au point du jour j'approchai de l'île jusqu'à l'instant où je crus en être à deux milles; alors je mis en panne. Une petite voile fut aperçue à l'est, en chasse de laquelle j'envoyai *l'Atlantique* et *le Greenwich*; puis prenant deux chaloupes, j'allai examiner l'île, après avoir donné aux officiers de *l'Essex* l'ordre de louvoyer jusqu'à mon retour. Je reconnus bientôt que je m'étais trompé dans mon calcul relativement à notre distance de l'île: car lorsque j'y fus arrivé, ce fut à peine si je pus apercevoir nos vaisseaux. Du côté de l'est, je trouvais un rivage uni et recouvert de sable blanc, vis-à-vis lequel la mer était calme et offrait, selon toute apparence, un mouillage. Sondant à une portée de fusil de la côte, nous ne pûmes trouver fond avec vingt-deux brasses de corde; et quoique je débarquasse dans tous les endroits où la chose fût

possible, je ne trouvai d'eau fraîche nulle part, malgré les plus minutieuses recherches. Je puis dire avec certitude que l'île de la Plata ne renferme aucune source. La seule eau qu'on pourrait y recueillir serait celle des pluies; or, il ne pleut que fort rarement sur cette côte, et le bois n'y est point assez abondant pour approvisionner des vaisseaux.

Cette île a été beaucoup fréquentée par les pêcheurs de perles et de poissons destinés à être salés. Nous en eûmes la preuve manifeste dans les énormes tas de coquilles d'huîtres à perles, dans les monceaux de sel, dans les emplacements déblayés, nivelés et entièrement préparés pour sécher le poisson, qui sont plus nombreux sur cette île que sur aucune de celles que j'ai visitées dans ces mers. Les seuls oiseaux que nous aperçûmes furent des éperviers-vaissaux de guerre. Nous ne vîmes de veaux marins ni sur l'île ni aux environs, et seulement deux tortues à quelque distance du rivage; nous ne remarquâmes sur la côte ni animaux ni trace d'animaux. L'aspect général de l'île est le plus triste qu'on puisse imaginer. Elle a environ huit milles de circonférence, et ne me paraît offrir aux navigateurs aucun avantage qui les puisse engager à y toucher. Quoiqu'elle ait été, dit-on, la station favorite des boucaniers qui s'y établissaient pour attendre au passage les convois des navires

espagnols, j'incline à croire, vu le manque de mouillage, que la chose n'est pas. Mais j'avoue que, la trouvant si défectueuse sous tant de rapports, je ne l'ai pas examinée sous celui-là avec autant de soin que je l'eusse pu faire.

Le 19 nous aperçûmes l'île de Saint-Close ou du Deadman ¹. Elle est située à l'entrée de la baie du golfe de Guayaquil, et doit son dernier nom à son extrême ressemblance avec un cadavre dont la tête serait tournée à l'ouest. Son aspect n'est pas moins désolé que celui de l'île de la Plata; elle a environ trois milles de long, et fort peu de largeur. On y trouve, dit-on, un bon mouillage vers le nord. Toute notre petite flotte se dirigea vers la rivière Tumbez qui se jette dans le golfe du côté méridional, et mouilla par cinq brasses et demie d'eau. Le récif le plus éloigné de l'embouchure de la rivière était alors à un mille, et au sud-ouest de nous, l'île du Deadman au nord-ouest. Le ressac se précipite avec une grande violence sur la ligne de rocher qui barre l'embouchure de la Tumbez aussi bien que sur le rivage, et d'abord j'eus peu l'espérance de pouvoir renouveler nos provisions.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre¹, sur ma prière le capitaine de l'un des vaisseaux par nous capturés se rendit à Tumbez pour sonder le gouverneur relativement à l'accueil qu'il était disposé à nous faire.

¹ *Deadman* signifie *homme mort*.

lui portant de ma part un riche présent et l'invitation de venir à mon bord. Il devait aussi m'excuser auprès du gouverneur de ce que je n'allais pas moi-même lui rendre visite, et dire que j'étais indisposé. Aussitôt que mon ambassadeur fut parti, nous commençâmes à faire du bois et de l'eau.

Son excellence reçut fort bien mes officiers, et les accompagna le lendemain à leur retour. J'allai moi-même à terre le jour suivant visiter la ville, ou plutôt le village de Tumbez. Cette ville est située sur la rive gauche de la rivière et à six milles de l'embouchure. De là jusqu'à la mer le sol est partout bas, semblable à celui des bords du Mississippi, couvert de jones et de roseaux; et çà et là, sur ses parties les plus élevées, se trouvent les huttes où se sont établis les naturels pour cultiver la terre qui produit en grande abondance du cacao, du blé, des melons, des oranges, des citrouilles, du sucre, des pommes de terre, etc. Leurs habitations sont construites en roseaux et recouvertes de jones, ouvertes de tous côtés, et le plancher est toujours à environ quatre pieds de terre, crainte des alligators qui sont très nombreux dans ces marécages et d'une taille énorme. Nous y vîmes une multitude de dindons sauvages qui causaient de grands dommages aux cultivateurs, ainsi que des perroquets, des vautours, des éperviers, des hérons, des pélicans, des courlieux blancs et

une grande variété d'oiseaux plus petits, remarquables par leur beau plumage. La rivière était remplie de poissons, quelques-uns de grosse taille, parmi lesquels abondait le poisson à scie. Elle serpente assez agréablement à travers les basses terres et a plusieurs petits bras par lesquels le trop plein de ses eaux se décharge dans l'Océan. Des arbres, entraînés par le courant au milieu de son lit, en rendent la navigation dangereuse, soit qu'il faille remonter ou descendre. Les moucheronns étaient nombreux et insupportables; enfin, sous toute espèce de rapports, cette rivière ressemble beaucoup au Mississipi, excepté pour la largeur et la profondeur, puis qu'elle n'a nulle part plus de soixante-quinze verges de large, mais qu'en certains endroits elle est fort profonde.

.... J'arrivai à Tumbez vers onze heures. Pendant que la femme du gouverneur préparait elle-même le dîner qu'il devait m'offrir, je me promenai dans la ville qui consistait en une cinquantaine de maisons absolument pareilles à celles des bords de la rivière, sinon que les roseaux étaient placés plus près les uns des autres comme dans un ouvrage d'osier, et que les intervalles, dans certaines maisons, entre autres celles du gouverneur et du curé, étaient remplis avec de la terre. Les habitans me firent la plus amicale réception; partout ils m'invitèrent à entrer dans leurs huttes, où chiens,

cochons, volailles, ânes, hommes, femmes et enfans étaient réunis pêle-mêle, et d'où je m'estimais toujours heureux de pouvoir sortir au bout de quelques minutes, à cause des innombrables essaims de puces dont elles étaient infectées. La maison du gouverneur n'était pas plus exempte de ce fléau que celles des gens du peuple, à en juger par sa femme et ses enfans dont les corps nus étaient couverts d'une multitude de grosses pustules rouges.

Les hommes du pays semblent être de la dernière classe de ceux qui se disent civilisés. Les femmes, quoique belles de corps, vives, gaies et jolies de figure, manquent absolument de cette grâce modeste qui seule peut rendre une femme aimable à nos yeux. Apprenant que je pouvais disposer de quelques présens en leur faveur, les habitans accoururent en foule vers la résidence du gouverneur, les uns avec un bouquet, les autres avec une paire de volailles, une demi-douzaine d'œufs, quelques oranges, des melons d'eau, des chèvres et toute autre chose qui leur avait paru capable d'exciter ma générosité. Je leur eus bientôt distribué le peu d'objets que j'avais apportés avec moi, et qui consistaient principalement en morceaux d'étoffes; et pour qu'ils cessassent d'être importuns, il fallut que je leur promisse de revenir mieux muni de cadeaux.

Dans la matinée du 24 nous découvrîmes trois

vaisseaux qui pénétraient dans la baie, et nous crûmes d'abord que c'étaient des ennemis; mais lorsqu'ils furent plus près nous reconnûmes au signal qu'il fit que le premier des trois était *la Géorgienne*; et bientôt après le capitaine de ce navire vint à bord de *l'Essex*. Il m'apprit qu'il avait capturé près l'île de James trois bâtimens britanniques : *l'Hector*, de onze canons, *la Catherine* et *la Rose*, de huit canons chacune, dont les trois équipages s'élevaient à soixante-quinze hommes.

La Géorgienne et ses prises mouillèrent auprès de nous, et notre flotte se trouva alors être de neuf voiles. Comme *l'Atlantique* était beaucoup supérieur à *la Géorgienne* pour la dimension, l'extérieur, la rapidité et tous les autres avantages nécessaires à un croiseur, je donnai aussitôt l'ordre d'y transporter vingt canons. Le capitaine de *la Géorgienne* et son équipage passèrent alors sur *l'Atlantique*, que je baptisai du nom d'*Essex-Junior*.

Lorsque nul motif ne me retint plus à Tumbez, je donnai, le matin du 30, le signal du départ. Le 1^{er} du mois de juillet nous sortîmes du golfe de Guayaquil, et nous naviguâmes à l'ouest pour prendre les vents alisés de l'est, qu'il est rare de rencontrer avant d'être à cent ou cent cinquante lieues du continent.

Le 9 juillet, après avoir terminé l'équipement de *l'Essex-Junior*, je donnai ordre à son comman-

dant de se diriger sur Valparaiso avec les prises *l'Hector*, *la Catherine*, *la Politique*, *le Montezuma* et le bâtiment américain *le Barclay*. Mes instructions verbales étaient de laisser *le Barclay* à Valparaiso, et d'y vendre les autres navires au plus haut prix possible, s'il ne jugeait plus convenable d'envoyer *la Politique* aux États-Unis, puisqu'elle avait à bord une cargaison d'huile de baleine qu'on ne pouvait vendre qu'à perte sur cette côte. Avant de nous séparer, je lui remis d'autres instructions écrites et cachetées qu'il ne devait ouvrir qu'à son départ de Valparaiso, et dont la substance était de venir me joindre à l'île de Chitahoo ou Santa-Christiana, une des Marquises; il devait m'y trouver à l'ancre ou se procurer de mes nouvelles dans la baie Résolution vers la fin de septembre ou le commencement d'octobre.

Comme j'étais alors par 7 degrés 15 minutes de latitude sud, et presque dans la longitude des Galapagos, je quittai *l'Essex-Junior* et son convoi, et je naviguai à l'est jusqu'à ce que je les eusse perdus de vue. Je fis alors voile vers les îles Gallapagos, que je croyais fort convenable de visiter une seconde fois, attendu qu'il était parvenu à ma connaissance que trois bâtimens anglais avaient quitté Tumbez une quinzaine de jours avant que j'y arrivasse.

Le 12 j'aperçus l'île de Charles et je mis en

panne pour la nuit. Dans la matinée du lendemain, les gens de l'équipage que j'envoyai à terre m'apprirent à leur retour qu'ils avaient remarqué sur l'île des traces évidentes de la visite d'autres vaisseaux depuis le nôtre. Cette information nous donna bon espoir. En conséquence je fis voile vers la baie de Banks, et j'arrivai à minuit vers la partie sud d'Albemarle, où je mis en panne, afin de pouvoir examiner attentivement cette partie de l'Océan au point du jour. Le lendemain, en effet, comme nous marchions au nord toutes nos voiles déployées, nous aperçûmes, vers onze heures, dans la baie de Banks trois bâtimens qui marchaient sous le vent à quelque distance les uns des autres. Je donnai la chasse à celui du milieu, et nous l'eûmes bientôt capturé. C'était un navire anglais, *le Charlton*, de dix canons. Le capitaine m'informa que les deux autres bâtimens étaient *le Seringapatam*, de quatorze canons, et *le Nex-Zélandais*, de huit.

Quoique je fusse vivement préoccupé du désir de ne pas laisser échapper ces deux navires, je pus encore remarquer les opérations de la nature sur le côté sud de Narborough et sur la partie méridionale d'Albemarle. Narborough paraissait avoir subi de grands changemens depuis notre dernière visite par les violentes éruptions de ses volcans, et alors il n'y avait pas moins de quatre cratères fumant sur cette île, et un sur la partie méridio-

nale d'Albemarle. J'aurais dû mentionner que , peu d'heures après avoir quitté l'île de Charles , nous vîmes un volcan s'enflammer avec beaucoup de fureur vers le centre , ce qui ferait naturellement croire à l'existence d'une communication sous-marine entre eux.

Continuant notre chasse , nous capturâmes successivement *le Seringapatam* et le *Nex-Zélandais*. Comme *le Charlton* était un vieux vaisseau et en outre mauvais voilier , je le rendis à son capitaine , après y avoir fait passer tous nos prisonniers , en lui donnant ordre de le conduire à Rio-Janeiro. Les deux bâtimens augmentèrent notre petite flotte.

Nous fîmes d'inutiles efforts pour nous diriger au sud-est ; les courans nous entraînèrent au nord , et le 22 nous découvrîmes l'île de Wenam au sud-sud-est , et celle de Culpepper à l'ouest-nord-ouest. Je compris alors que toutes tentatives pour gagner l'île de James serait infructueuse , à moins que les courans ne vinssent à changer. A deux heures , comme nous n'étions plus qu'à une très petite distance de Wanam , nous allâmes la visiter avec trois chaloupes. Cette île , comme les Gallapagos , est évidemment d'origine volcanique. On voit de maigres broussailles çà et là semées sur son sommet ; ses côtes sont de toutes parts inaccessibles ; elle n'a aucun mouillage ; sa circonférence est de sept ou

huit milles. On trouve au sud et au nord deux îlots qui ne sont éloignés de l'île que de deux cents verges. Mais il n'y a aucun danger, excepté celui qui pourrait résulter de la force des courans, à l'approcher de quelque côté que ce soit, car de tous les côtés l'eau est assez profonde pour que les plus forts vaisseaux s'avancent jusqu'à peu de verges du rivage. Nous y vîmes peu de tortues et seulement un veau marin. Les seuls oiseaux que nous aperçûmes étaient des grenats et des mouettes. Sur la côte nord-ouest je découvris l'entrée d'une caverne, très petite à l'ouverture, dans laquelle je pénétrai avec ma chaloupe jusqu'à une centaine de verges environ, et à en juger par le choc de la mer contre les flancs et par l'écho que produisait la voûte, je calculai qu'elle devait avoir quarante verges de large et vingt de haut. Mais nous étions dans une complète obscurité : la crainte de ne plus retrouver ma route pour sortir m'empêcha d'avancer plus loin. L'eau avait partout assez de profondeur pour recevoir un vaisseau de ligne, et ce fut dans cette caverne, ainsi qu'à l'entrée, que nous prîmes le plus de poissons. L'appât était presque inutile, car telle était leur voracité qu'ils mor-daient l'hameçon nu. La plupart étaient de l'espèce appelée morue de rocher, et les gens de notre équipage les trouvèrent délicieux.

Je pris alors le vent pour naviguer au sud et à

l'ouest, dans l'espoir d'échapper à l'influence des courans et de pouvoir ainsi gagner de nouveau les îles Gallapagos. Le 24 je me décidai pour plusieurs raisons à envoyer *la Géorgienne* aux États-Unis : la principale était que ce vaisseau avait une complète cargaison d'huile de baleine qui vaudrait aux États-Unis environ cent mille dollars, tandis que nous ne pouvions la vendre sur la côte sans faire de grands sacrifices.

Le 2 août, comme nous étions près de l'île Abington, j'eus l'occasion d'en examiner la côte occidentale ; et sous un haut rocher tout-à-fait inaccessible, en face d'une grève de sable, à trois quarts de mille de la côte, je trouvai un bon mouillage dans vingt-deux brasses d'eau, bien abrité contre les vents par une pointe qui s'étend au nord-ouest de celle qui est appelée par Colnet *le cap Chalmers*. Mais l'endroit ici désigné n'offre qu'ancrage et abri ; il est impossible de pénétrer dans l'île de ce côté. Je ne doute cependant pas qu'on ne puisse débarquer ailleurs ; et d'après la verdure que l'on remarque dans l'intérieur de l'île, je suis porté à croire que, comme dans toutes les autres, on y trouve des tortues. Nous en prîmes une sur la petite grève vis-à-vis l'ancrage, et nos gens pêchèrent une grande quantité de poisson dans la baie. J'essayai de gravir une petite colline au sud de la baie, et la seule qui parût être accessible, afin de mieux

examiner la baie et voir si nous n'avions pas à redouter d'écueils ou d'autres dangers. Mais je fus bientôt forcé de renoncer à ma tentative, car les laves, les cendres et d'autres matières volcaniques qui cédaient constamment sous moi rendaient ma route très difficile pour monter et très dangereuse pour descendre. De là, je me dirigeai vers le nord de l'île, qui n'est absolument formée que de laves noires et durcies, et qui, manquant de toute végétation, a l'air de devoir son existence à une éruption de volcan dont l'époque est peu éloignée. Nous trouvâmes toute la partie de l'ouest et du nord inaccessible et présentant un aspect horriblement triste. Nous y tuâmes un grand nombre de veaux marins, et après avoir chargé nos chaloupes de poisson, nous retournâmes au vaisseau.

§ 8.

Ile de James. Port Rendez-Vous.

Dans la matinée du 4, à six heures nous étions entre l'île de James et Albemarle, traversant ce passage qui a environ dix-huit milles de large pour gagner le havre que nous apercevions depuis quelque temps, lorsque le *New-Zélandais*, qui était assez loin de nous, fit un signal pour nous avertir qu'il avait découvert une voile à l'est. Mais, après avoir couru dans cette direction, nous reconnûmes

que c'était un roc qui s'élève vis-à-vis la partie orientale de l'île de James. Cet incident nous empêcha de pénétrer dans la baie avant deux heures et demie passées. Nous y mouillâmes alors à un quart de mille du milieu du rivage, ayant au nord-nord-ouest la partie sud-ouest de l'île Albanes, au nord-ouest le cap Marchall sur l'île Albemarle, et au sud-ouest la partie occidentale de la baie.

Dès notre arrivée nous commençâmes à faire notre provision de tortues, le grand objet pour lequel tous les vaisseaux touchent aux îles Galapagos. Quatre chaloupes se rendaient en conséquence à terre chaque matin, et revenaient à la nuit rapportant de vingt à trente tortues chacune, qui pesaient environ soixante livres. En quatre jours nous en eûmes à bord une quantité dont le poids pouvait être de quatorze tonneaux. Or, c'était autant que la place nous permettait d'en prendre. Elles restèrent empilées sur le gaillard d'arrière pendant quelques jours, sous un tendelet qui, en les garantissant du soleil, les rend tout-à-fait immobiles, afin qu'elles eussent le temps de décharger le contenu de leurs estomacs; après quoi nous les emmagasinâmes à fond de cale, comme nous eussions fait de toute autre espèce de provisions, pour les en retirer au besoin. Les navires ne sauraient prendre pour la mer un genre de vivres plus avantageux que les tortues de ces îles. Elles passent

une année sans manger ni boire, et la seule chose à laquelle il faille faire attention est de conserver intacte leur écaille.

L'écaille des tortues de l'île de James est quelquefois extrêmement mince et se brise fort aisément; mais il en est surtout ainsi lorsqu'elles commencent à devenir vieilles. Alors, soit par suite des nombreuses chutes qui leur arrivent quand elles montent ou descendent les montagnes, soit par l'action seule de la nature, leur écaille devient très raboteuse et lève par larges plaques qui l'amincissent beaucoup et la rendent facile à briser. Celles de l'île de James paraissent être une espèce entièrement distincte de celles des îles de Hood et de Charles. La forme de l'écaille de ces dernières est allongée, relevée par devant à la manière d'une selle espagnole, de couleur brune et d'une grande épaisseur. Elles sont dégoûtantes à voir, mais bien plus grasses que celles de l'île de James, et leurs foies sont regardés comme des morceaux exquis. Les tortues de l'île de James sont rondes, lourdes, et noires comme l'ébène, quelques-unes agréables à l'œil; mais leur foie est noir, dur lorsqu'il cuit, et leur chair beaucoup moins estimée que celle des autres.

La plupart des tortues que nous prîmes à bord furent trouvées près d'une baie dans la partie nord-est de l'île, à environ dix-huit milles du vaisseau. Dans le nombre il n'y en avait que

trois qui fussent mâles : les mâles se reconnaissent aisément à la queue qu'ils ont beaucoup plus longue que les femelles. Comme nous rencontrâmes ces dernières dans les endroits bas et sablonneux , et que toutes sans exception avaient de dix à quatorze œufs dans le corps, il est presumable qu'elles étaient descendues des montagnes tout exprès pour pondre. Cette opinion est d'autant plus fondée que nous ne vîmes parmi elles aucune tortue mâle ; les trois de ce genre que nous trouvâmes étaient à une distance considérable sur les montagnes. Une particularité extraordinaire dans cet animal est qu'il a le sang chaud. Je laisse aux gens plus instruits que moi dans l'histoire naturelle le soin de rechercher la cause d'une circonstance si singulière ; mon affaire est de rapporter les faits, non d'en raisonner.

La température de l'air, aux îles Gallapagos, varie de 72 à 75 degrés ; la chaleur du sang de la tortue est toujours de 62. Malgré les plus minutieuses recherches, aucune apparence d'eau douce ne s'offrit à nous dans le voisinage de l'endroit où nous prîmes les tortues, quoique plusieurs gens eussent exploré le pays à une grande distance de la côte. Chacun de ces animaux, cependant, avait dans l'estomac une certaine quantité d'eau, dont le goût n'était nullement désagréable, et que même on boirait volontiers si l'on était pressé par la soif.

Cette circonstance , ainsi que la verdure de l'île , me feraient croire qu'il y a des sources dans les montagnes , mais que l'eau qui en sort est bue par les laves et les cendres desséchées qui composent principalement l'île , avant qu'elle puisse arriver jusqu'à la mer. Les œufs des tortues sont parfaitement ronds , blancs , et d'un diamètre de deux pouces et demi. Il s'en faut de beaucoup qu'ils soient succulens lorsqu'on les fait cuire ; car ils sont alors secs , sans goût , et le jaune n'est guère meilleur que de la sciure de bois dans la bouche.

Les guanans de terre et de mer abondent dans cette île , ainsi que différentes sortes de tourterelles qui sont très faciles à tuer , fort grasses et délicieuses. Nous prîmes une grande quantité de poissons , tant au filet qu'à l'hameçon et à la ligne , soit autour du navire , soit avec nos chaloupes près des rochers.

Nous trouvâmes la carte dressée pour cette île par le capitaine Colnet suffisamment exacte pour ce dont nous en avions besoin. Mais nous ne vîmes nulle part ni ses délicieuses forêts , ni ses charmans ruisseaux , ni ses sièges de pierres et de terre faits par les boucaniers , où nous pussons nous reposer après avoir vainement cherché et ruisseaux et forêts. Séduit par la description des beautés de l'île , je m'avançai au sud-ouest jusqu'à la crique de Watson , et tournant la seconde pointe

à partir de l'endroit où nous avions mouillé, je débarquai dans une petite baie, sur une rive formée de petits morceaux de corail. Nous crûmes reconnaître que c'était le lieu où avaient pris terre les équipages des différens navires qui avaient visité l'île pour s'y approvisionner de tortues. Là en effet le sol est uni, ainsi que dans une vaste vallée qui se trouve entre deux montagnes remarquables, ou plutôt deux cratères de volcans éteints, ressemblant beaucoup l'une à l'autre. On peut s'avancer pendant trois milles environ sans éprouver d'autre inconvénient que celui qui résulte de l'intense chaleur du soleil (car il n'y a pour s'en garantir que quelques arbres rabougris dépouillés de feuilles), et du grand nombre de trous creusés par les guanas dans les cendres et chauffés par le soleil, où l'on tombe quelquefois. Je dois ajouter qu'en outre il arrive souvent de rencontrer sur sa route des lits de laves pointues. Aux promeneurs qui sont pieds nus, ou dont les souliers ne sont pas solides et munis de fortes semelles, cette transition des laves pointues aux cendres chaudes et des cendres chaudes aux laves pointues est également agréable, car la douleur qu'ils éprouvent à marcher sur les unes ou sur les autres est toujours si grande, qu'on ne peut la supporter long-temps de suite, et qu'il y a une espèce de soulagement à changer de souffrance. Cependant, comme je re-

venais à l'endroit du rivage dont j'étais parti pour faire mon excursion, je découvris dans l'île des beautés que je n'y avais pas encore aperçues. Un arbre d'une taille assez haute avait pris racine dans le sable, et répandait autour de lui un agréable ombrage. Après avoir pris pour siège les pierres d'alentour, nous fîmes un joyeux repas avec des tortues et différens poissons pris dans le voisinage, repas pour lequel notre promenade dans les lieux enchanteurs décrits par le capitaine Colnet avait considérablement aiguisé notre appétit. Nous vîmes une multitude d'oiseaux moqueurs d'Angleterre, des éperviers ressemblant à des faucons, une grande variété de petits oiseaux, parmi lesquels les uns n'étaient pas sans analogie avec le moineau franc, les autres avec le serin brun; nous remarquâmes aussi le petit oiseau noir déjà vu par nous à l'île de Charles, ainsi qu'un autre oiseau noir avec une poitrine rouge. Nous rencontrâmes peu de veaux marins, et parmi les oiseaux aquatiques seulement des pélicans et des sarcelles. Nous aperçûmes quelques petits serpens tout-à-fait pareils au serpent rayé si commun en Amérique, et un grand nombre de lézards.

Au fond du cratère de la montagne située au nord de l'île, et au bas de laquelle nous débarquâmes, quelques-uns de mes gens qui étaient allés à la recherche des tortues m'informèrent qu'ils

avaient trouvé un baril d'eau douce contenue dans le creux d'un roc. C'est là toute l'eau que nous découvrîmes dans cette partie de l'île ; encore fallut-il pour la recueillir s'exposer à des dangers et à des fatigues qu'auraient seuls osé courir des gens qui, comme nos matelots, avaient été long-temps retenus à bord d'un navire. Se trouvant tout-à-fait libres de leurs mouvemens lorsqu'ils étaient à terre, ils prenaient plaisir à faire d'immenses excursions et à vaincre des difficultés qui à d'autres eussent paru insurmontables.

Nous rencontrâmes de ce côté soixante-cinq tortues ; mais comme il les fallait transporter pendant un espace de trois milles au moins, et que ce travail était fort fatigant, ce fut la seule fois que nous visitâmes ce même côté. Ceux qui se dirigèrent vers le nord-est de l'île furent plus heureux, et nous dirent qu'ils avaient eu moins de peine à rapporter leur butin vers le rivage. Ils déclarèrent aussi qu'il y avait toute apparence d'un bon mouillage au nord-est, dans une baie dont l'aspect n'était pas moins favorable que celui de celle où nous avions jeté l'ancre. J'envoyai un de mes officiers la sonder et l'examiner ; il m'apprit à son retour que les vaisseaux pouvaient mouiller à un demi-mille de la côte dans treize brasses d'eau. Cette baie était à dix-huit milles de celle où nous avions mouillé :

je l'appelai *baie d'Adam*, du nom de l'officier qui était allé l'examiner.

Nous visitâmes ensuite la baie et la vallée de l'Eau douce, comme les a nommées Colnet. On voit que des navires ont jeté l'ancre dans cette baie. Nous y trouvâmes quantité de cruches cassées, du genre de celles qui servent aux Espagnols à transporter leurs liquides; nous vîmes un profond ravin, évidemment formé par de violens torrens; mais il était parfaitement sec, et paraissait l'être depuis fort long-temps. Je fis trois visites à la vallée de l'Eau douce, la première lors de notre arrivée, les deux autres après d'abondantes pluies; mais toutes mes recherches furent inutiles, bien que je remontasse le lit du torrent jusqu'au sommet de la montagne. Comme j'allais m'embarquer pour retourner à bord, j'observai trois ou quatre petits oiseaux de la grosseur d'un moineau voltigeant vers un endroit humide, sur le flanc d'un rocher qui s'élevait presque au-dessus de ma tête. Un examen plus attentif me fit reconnaître que les petits oiseaux de cette espèce se rendaient toujours à cet endroit pour se désaltérer au moyen de gouttes d'eau qui sortaient du rocher; et même je finis par découvrir un peu plus bas un petit bassin grossièrement taillé dans la pierre, et destiné à recevoir l'humidité qui peut-être à certaines époques découle plus abondante des flancs des rochers.

Lors de ma visite le bassin était tout-à-fait sec ; et je n'eusse pas deviné quelle en pouvait être la destination , si je n'avais remarqué les traces d'une pioche ou de quelque autre instrument de fer.

.... Il me faut remplir maintenant un douloureux devoir... mentionner ici un duel qui me causa le plus affreux chagrin , puisque le résultat de ce duel fut la mort prématurée d'un jeune officier qui donnait de grandes espérances. Mais quel besoin de rapporter en détail les circonstances qui donnèrent lieu à cette fatale rencontre et firent mettre en pratique un usage qui déshonore l'espèce humaine ? Je dirai donc seulement que les deux adversaires , sans que je fusse informé de rien , se rendirent à terre au point du jour , et qu'au troisième feu M. Cowen tomba mort. Ses restes furent ensevelis le même jour à l'endroit où il était tombé , et nous plaçâmes sur sa tombe l'inscription suivante :

« A la mémoire de John Cowen , lieutenant à
« bord de la frégate *l'Essex* de la marine des États-
« Unis , qui mourut en l'année 1813 , âgé de vingt-un
« ans. Sa perte sera toujours regrettée par son pays ,
« comme toujours pleurée par ses amis , et cama-
« rades... »

Pendant que nous étions à l'ancre dans la baie de l'île de James (que j'appelai *baie de Cowen*) , nous

débarquâmes nos chèvres, afin qu'elles pussent paître, laissant à terre une personne chargée du soin de les garder durant le jour et de leur donner de l'eau. Comme elles étaient toutes bien apprivoisées, et ne s'écartaient pas du lieu de débarquement, nous les laissions même chaque nuit dans l'île. Il y avait un jeune mâle et trois femelles, dont une de race galloise était pleine, ayant été couverte par un bélier péruvien à cinq cornes que nous avons trouvé sur une de nos prises; les autres étaient de race espagnole. Nos brebis paissaient de même à terre; mais un matin, lorsqu'elles y avaient déjà passé plusieurs jours et plusieurs nuits, la personne qui les gardait se rendant comme à l'ordinaire dans l'île pour leur porter de l'eau, ne trouva plus aucune chèvre. Elles avaient toutes disparu comme d'un commun accord. Elles se dirigèrent sans doute vers les montagnes de l'intérieur, où leur infailible instinct les conduisit aux réservoirs ou aux sources qui permettent aux tortues de subsister. Par suite de cette circonstance, des navigateurs trouveront peut-être un jour dans l'île de James d'abondans troupeaux de chèvres, au moyen desquels ils pourront renouveler leurs provisions; car, comme elles ne seront pas molestées dans l'intérieur de l'île, où le besoin d'eau devra les retenir, il est probable qu'elles multiplieront très rapidement. Peut-être la nature, dont les

voies sont si mystérieuses, a-t-elle saisi cette occasion pour doter cette île d'une race d'animaux qui sont, par leur espèce, presque aussi capables de supporter une disette d'eau que les tortues dont elle abonde maintenant; peut-être aussi la nature fera-t-elle que la race qui naîtra d'une chèvre galloise et d'un bélier péruvien sera mieux adaptée au climat que toute autre.

Je laisse à de plus habiles le soin d'expliquer comment toutes ces îles se trouvent munies de tortues, de guanans et d'autres animaux de l'espèce des reptiles. Il ne m'appartient pas d'énoncer même des conjectures à ce sujet. Je dirai simplement que ces îles ont été, suivant toute apparence, récemment créées, et que les animaux ci-dessus mentionnés sont peut-être les seuls du règne animal qui puissent y subsister, car il n'y a que les îles de Charles et de James qui jusqu'à présent m'aient paru assez humides, même pour des chèvres. Nul doute que le temps n'ordonne les choses autrement; et l'on peut voir, après bien des siècles, les îles Gallapagos couvertes d'une population aussi nombreuse que tant d'autres parties du monde. Maintenant elles ne sont habitées que par des tortues, des guanans, des lézards et des serpens. Ces animaux existent aussi ailleurs. Pourquoi d'autres, qui sont ailleurs existans, ne seraient-ils pas un jour transportés de même aux îles Gallapagos?

Un fait, remarqué par moi et par d'autres gens de l'équipage le jour qui précéda la disparition des chèvres, dut nous porter à penser que le hasard seul n'avait pas dirigé leurs mouvemens. Nous observâmes qu'elles burent toutes une quantité d'eau extraordinaire, la vieille galloise surtout : de sorte qu'il semble qu'elles voulurent prendre leurs précautions, afin de pouvoir gagner les montagnes. Ce fait, qui paraît tenir du merveilleux, je le certifie comme l'exacte vérité, dont je ne me suis jamais départi le moins du monde, quoi que j'aie pu rapporter dans le cours de ce récit.

Je fis alors voile vers la baie de Banks, de compagnie avec mes prises, leur fixant comme lieu de rendez-vous, en cas de séparation, la petite crique de l'île Narborough. J'atteignis cette baie le 12, et je donnai ordre aux bâtimens capturés de gagner la crique plus haut désignée, après avoir remis mes instructions au capitaine du *Greenwich*. Comme nous allions nous séparer, je lui enjoignais, s'il ne me voyait pas revenir six semaines après mon départ, de se rendre à Valparaiso avec le *Séringapatam*, après avoir retiré du *New-Zélandais* tous les objets précieux et brûlé ce vaisseau.

§ 9.

Iles Gallapagos. Départ pour les îles Washington.

Le 24 je me dirigeai moi-même vers la crique de l'île Narborough pour rencontrer les chaloupes dans lesquelles j'avais commandé aux équipages du *Seringapatam* et du *New-Zélandais* de venir me rejoindre. Vers une heure je les aperçus dans l'île Narborough, sur une grève de sable où ils avaient pris terre pour attendre notre arrivée. Environ une heure après, ils montèrent à bord au nombre de vingt-un hommes. Nous arrivions alors à l'entrée du passage qui se trouve entre Narborough et Albemarle. Sur les rives de cette dernière nous vîmes, tandis que nous la côtoyions, un grand nombre de tortues; et les veaux marins ne cessèrent de jouer autour de nous pendant que nous parcourions le passage qui peut être convenablement appelé un détroit.

Durant cette navigation, je fus à même de voir comment les veaux marins parviennent à dévorer leur proie lorsqu'ils sont dans l'eau, ce qui avait été un mystère pour moi, car ils n'ont pas de pieds pour s'aider à déchirer en morceaux les grands poissons qu'ils saisissent souvent. Un de ces animaux s'approcha de notre navire, tenant un large poisson rouge dans sa gueule. Ce poisson était en-

core vivant et se débattait avec une violence extraordinaire ; le veau marin se sortait hors de l'eau jusqu'à la poitrine, puis, tournant la tête vers une de ses épaules, semblait recueillir toutes ses forces, et, la jetant alors violemment vers l'autre, lançait le poisson à grande distance de lui-même, en même temps qu'il en arrachait une bouchée qui était incontinent avalée ; répétant cette action, il dévorait en peu de minutes tout le poisson qui, d'après sa taille, ne devait pas peser moins d'une dizaine de livres. C'était en vain que les faucons, les pélicans et d'autres animaux aquatiques qui voltigeaient autour de lui s'efforçaient de lui dérober sa proie ; son agilité déjouait tous leurs efforts : il les empêchait même de saisir les parcelles de chair qui souvent s'échappaient du poisson lorsque le veau marin le lançait loin de lui.

Après être sorti du détroit, je traversai la baie, et à minuit j'eus doublé l'extrémité méridionale d'Albemarle. Nous luttâmes jusqu'au 29 contre les courans qui nous poussaient à l'ouest. Alors cependant le vent tourna au sud et nous permit d'atteindre l'île de Charles le 31. J'y envoyai une chaloupe déposer dans un lieu convenu de nouvelles instructions pour le commandant de *l'Essex-Junior*, et ensuite je fis voile vers l'île Chatham, passant à petite distance de l'île Barrington dont les approches ne semblent aucunement dangereuses. Vers

le coucher du soleil le matelot de vigie signala une voile au nord-ouest; aussitôt nous lui donnâmes la chasse; mais au bout de quelques instans nous reconnûmes du haut du grand mât, avec nos lunettes, que c'était un des deux rocs qui sont situés vers l'extrémité septentrionale de l'île Porter, et que nous avons appelés *rocs de Bairbridge*. La nuit le temps devint sombre et brumeux; et à dix heures, me croyant peu éloigné de l'île Chatham. je mis en panne, l'avant du vaisseau tourné au sud-ouest. Le matin le roc Kicker, situé à l'entrée de la baie Stephen, nous apparut à l'est-nord-est, distant de dix milles environ. Je me dirigeai vers ce roc; et à neuf heures avant midi je jetai l'ancre dans la baie de Stephen par douze brasses d'eau, le roc Kicker étant à l'ouest-demi-nord, le roc Dalrymple au sud-ouest, la pointe occidentale de la baie au sud-ouest demi-nord, et la pointe septentrionale au nord-nord-est. Chemin faisant nous passâmes au nord du roc Kicker, à la distance de deux câbles, et nous ne trouvâmes pas le fond avec trente brasses de corde.

L'aspect de ce roc est fort remarquable, et c'est par lui qu'on peut le plus sûrement reconnaître la baie. Il est fort élevé, plat sur le sommet, et, vu de certains côtés, il ressemble beaucoup à un château. Du côté de l'ouest le roc est fendu depuis le faite jusqu'à la base, et la partie détachée se

tient comme un obélisque sur une base très étroite, et semble, à la voir si effilée, prête à tomber au moindre souffle de la brise. La baie est spacieuse, bien abritée des vents, et l'on y trouve un lieu de débarquement commode sur une petite grève de sable blanc. Au nord-ouest de notre mouillage est une petite crique offrant un abri sûr aux navires qui ne tirent pas plus de dix pieds d'eau. Là nous trouvâmes un très grand nombre de tortues marines d'une excellente qualité, dont nous fîmes ample provision ; quelques-unes pesaient plus de trois cents livres. On les rencontre toujours à marée basse, couchées sur les petites grèves de sable, au-dessous des rochers. Nous tuâmes aussi une multitude de veaux marins, dont les peaux nous servirent à fabriquer des chaussures dans le genre de celles des Indiens de l'Amérique septentrionale, ce qui remédia au manque de souliers qui commençait à se faire sentir. Nos marins convertirent également ces peaux en bonnets, en chapeaux et en différens autres articles à leur usage. Nous recueillîmes dans l'île quantité de poires sauvages, beaucoup plus grosses que toutes celles que nous avions rencontrées ailleurs : elles étaient sur des arbres bas, poussant parmi les laves qui bordent la baie ; quelques-unes avaient la grosseur d'une orange et presque le goût délicieux de ce fruit. Le jus cuit avec du sucre faisait un excellent sirop, tandis que

les pelures nous donnaient de savoureuses conserves avec lesquelles nous fabriquions des gâteaux et des tartes. Nous vîmes dans des endroits marécageux des sarcelles et des pluviers ; mais comme j'avais défendu l'usage des armes à feu , crainte de diminuer notre provision de poudre , nous ne pûmes nous en procurer aucun. Nous prîmes en abondance diverses espèces de poissons , mais pas une seule tortue , quoiqu'il soit à peu près certain que ces animaux abondent dans d'autres parties de l'île.

La végétation , dans la partie qui avoisine la baie , était entièrement brûlée , et , à l'exception des poiriers sauvages , il n'y avait aucune verdure pour le soutien de la vie animale. Ces arbres étaient plantés de telle sorte parmi les pointes aiguës formées par les laves , qu'il serait impossible aux tortues d'en approcher. Nous vîmes en quelques endroits des écailles et des ossemens de ces animaux ; mais ils paraissaient fort anciens. Nous ne pûmes pénétrer très avant dans l'intérieur de l'île , à cause de la peine qu'on éprouve à y marcher ; et je ne permis pas aux chaloupes d'étendre leurs recherches au-delà des pointes de la baie , voulant que nous fussions toujours prêts à lever l'ancre lorsque l'occasion l'exigerait ; d'ailleurs le grand nombre de tortues que nous avons prises à l'île de James ne nous permettait pas d'en recevoir davantage à

bord , dans le cas où l'île Chatham nous en eût offert. Nous ne remarquâmes aucun guanas de terre , et seulement quelques lézards parmi la race des reptiles. Les oiseaux de terre étaient rares ; ceux de mer assez nombreux , mais d'espèces peu variées.

Cette île , comme toutes celles du groupe , est d'origine volcanique ; mais les ravages paraissent ici moins récents que sur la plupart des autres. Ses productions végétales sont les mêmes , à l'exception du cotonnier , dont je n'ai vu aucune trace. Mais , vu l'extrême sécheresse , il peut avoir péri dans la partie que nous visitâmes , tandis qu'il existe dans l'intérieur , où il y a quelque apparence de verdure. Dans l'île de James , aussi bien que dans celle de Charles , le cotonnier pousse avec une vigueur extraordinaire : la plupart des arbres ont huit ou dix pieds de hauteur. Il paraît être de la même espèce que celui des bords du Mississipi , mais ne rapporte pas en aussi grande quantité ; son coton est de qualité inférieure , et il est probable que la culture l'améliorerait beaucoup.

Le sol de ces îles , quoique sec et brûlé , semble riche et productif ; et s'il y avait un courant d'eau douce , elles pourraient devenir très importantes pour un peuple commerçant qui viendrait y établir des colonies : elles offrent de bons havres , sont situées dans le plus beau climat du monde et

dans le voisinage des parties de l'Océan les plus favorables à la pêche de la baleine; enfin les tortues et les autres animaux dont elles abondent présentent aux navigateurs un moyen sûr de pouvoir toujours renouveler leurs provisions. Rien n'y manque hormis l'eau, encore suis-je convaincu qu'on pourrait y découvrir des sources : une belle source, en effet, fut découverte dans l'île de Charles, non loin des côtes et dans un endroit où l'on ne pouvait s'attendre à rien de semblable. Nous avons vu, d'après les résultats obtenus par Patrick, que les pommes de terre et les citrouilles, ainsi que d'autres légumes, y peuvent être cultivées avec succès; donc, des travaux bien dirigés amélioreraient considérablement l'état de ces îles.

L'île Chatham est d'un aspect peu différent de celui des autres : la terre dans l'intérieur est haute, bouleversée en collines irrégulières par l'action des volcans, et les côtes sont bordées par d'énormes morceaux de lave. Au nord de la baie se trouve un pic élevé au bas duquel Colnet dit avoir rencontré un ruisseau d'eau douce. J'examinai soigneusement l'endroit et ne pus en découvrir une goutte. Sur cette île la marée monte et descend de huit pieds.

Après avoir complètement nettoyé notre vaisseau, nous quittâmes l'île Chatham le 3 septembre, naviguant vers l'île Hood, où nous jetâmes l'ancre

le 7 dans une baie au nord formée par une petite île et quelques îlots. A l'est, j'appelai la baie *baie de Rodgers*, et l'île qui la forme *île de Rodgers*, en l'honneur du commodore de ce nom. Nous pêchâmes quantité de poissons, mais nous ne pûmes nous procurer plus de cinquante tortues, fort petites il est vrai, mais de qualité bien supérieures à celles trouvées dans l'île de James. A l'extérieur elles étaient semblables à celles de l'île de Charles, très grasses et délicieuses. Les productions végétales de l'île de Hood sont les mêmes que celles des autres îles. Elle est aussi d'origine volcanique, et semble n'avoir pas souffert depuis long-temps du ravage des volcans. Nous n'aperçûmes que quelques oiseaux, les mêmes que dans le reste du groupe. Nous vîmes peu de lézards, et aucuns guanans ni serpens. Nous tuâmes quelques veaux marins; mais nous rencontrâmes beaucoup de tortues sans en prendre aucune. Toutes nos recherches d'eau douce furent infructueuses. Le bois est rare, petit et mauvais; enfin toute l'île avec tout ce qu'elle renferme paraît dépérir et se consumer faute de pluies.

Nous restâmes à l'ancre jusqu'au 8 septembre, dans l'espoir que *l'Essex-Junior* viendrait nous y rejoindre ou que nous apercevriions quelque bâtiment étranger, puisque c'est l'île vers laquelle se dirigent tous les baleiniers, qui, pour se rendre à

Albemarle, passent entre elle et l'île Chatham. Le 8 nous remîmes à la voile, après que j'eus envoyé à terre une lettre pareille à celles que j'avais laissées dans les îles de Charles et de James. Mon projet était de croiser quelques jours dans les parages voisins : c'est pourquoi je naviguai vers l'est, sans jamais perdre l'île de vue. Je continuai cette manœuvre jusqu'au 13, que je me dirigeai vers l'île de Charles, examinant l'île de Hood, et cherchant à découvrir dans ma route le récif de M'Gowen... Je puis maintenant déclarer avec certitude que ce récif n'a jamais existé que sur la carte du capitaine Colnet.

Vers la partie nord-ouest de l'île de Hood, à deux milles et demi de la côte, est un récif de quelque étendue : il faut avoir soin de l'éviter. Tel est le seul danger que je pus découvrir : or, la mer s'y brise avec tant de violence qu'on peut toujours l'apercevoir de manière à s'en détourner assez tôt. Ce n'est cependant pas le récif de M'Gowen, qui, sur la carte de Colnet, est presque situé à mi-chemin entre l'île de Hood et celle de Barrington, et précisément sur la route des vaisseaux qui passent entre les îles de Hood et de Chatham pour se rendre à celle de Charles; tandis que le récif dont je parle est fort rapproché de l'île de Hood, à laquelle il est même joint par d'autres rochers.

Après avoir examiné l'île de Charles, je navi-

guai vers le cap Essex dans la partie sud d'Albemarle, avec l'intention de croiser plusieurs jours à neuf ou dix lieues de cette île. Le 14 nous arrivâmes au point où je voulais prendre position, et nous mîmes en panne à minuit. Le lendemain, au point du jour, nous découvrîmes au sud un vaisseau qui nous parut immobile. Nous lui donnâmes la chasse et le capturâmes au bout de quelques heures. C'était un navire anglais, *le sir Andrew Hammond*, de vingt canons, et de trente-six hommes d'équipage; je donnai le commandement de ce bâtiment à un de mes officiers, avec l'ordre de se diriger vers le havre où s'étaient rendues les autres prises, et que j'avais nommé *port Rendez-vous*. Peu après je naviguai moi-même vers ce port.

L'époque était alors arrivée à laquelle je devais attendre *l'Essex-Junior*. S'il ne m'avait pas rejoint le 2 du mois suivant, j'avais résolu de lui laisser des lettres, et de gagner les Marquises ou les îles Washington, afin de nettoyer à fond notre vaisseau, d'en réparer les agrès, et de le fumiger pour y détruire les rats. Ils s'étaient tellement multipliés qu'ils nous causaient de très grands dommages, détruisant nos provisions de toute espèce. Le 30, à midi, nous aperçûmes un bâtiment au sud de la baie, et bientôt une chaloupe qui se dirigeait vers le havre. Une brise favorable venant à s'élever, le bâtiment tourna la pointe sud-est de Narborough,

et dès lors nous crûmes tous reconnaître que c'était *l'Essex-Junior*, opinion dans laquelle nous ne tardâmes pas à être confirmés par l'arrivée à notre bord de son commandant qui l'avait quitté le matin dès le jour, tandis qu'il ne pouvait avancer faute de vent. Son retour fut salué par les joyeuses acclamations de tout l'équipage; et à trois heures après midi *l'Essex-Junior* lui-même vint mouiller près de nous. Le capitaine de ce vaisseau avait laissé *le Montezuma*, *l'Hector* et *la Catherine* à Valparaíso; et envoyé *la Politique* aux États-Unis, attendu qu'il lui avait été impossible de vendre avantageusement le navire ou la cargaison à Valparaíso.

Le lendemain de son arrivée, je fis passer de son bord sur le mien quantité de rum et d'autres provisions; après quoi, comme rien ne nous retenait plus dans le port que le manque de vent, nous fîmes tous nos préparatifs pour remettre à la voile. Mais nous ne pûmes partir que dans l'après-midi du 2 octobre, une légère brise qui alors s'éleva de la terre nous permettant de sortir du havre. Mais comme elle souffla bientôt du sud, nous louvoyâmes la plus grande partie de la nuit suivante pour sortir du détroit que je nomme *détroit de Décatur* et pénétrer dans la baie du sud ou d'Élisabeth.

Maintenant je vais récapituler les importants services rendus à notre pays par notre croisière dans l'océan Pacifique. En premier lieu, par nos prises

nous avions complètement ruiné cette branche principale du commerce britannique, la pêche de la baleine sur les côtes du Chili et du Pérou, puisque nous avions capturé tous leurs vaisseaux à l'exception d'un seul. Par ces prises nous avions enlevé à l'ennemi la valeur de deux millions cinq cent mille dollars; et de plus nous l'avions privé des services de trois cent soixante marins à qui j'avais rendu la liberté sous leur parole de ne pas servir contre les États-Unis jusqu'à ce qu'ils eussent été régulièrement échangés. En outre, nous les avions mis dans l'impossibilité matérielle de nuire à nos propres baleiniers, dont deux seulement furent pris, et encore avant notre arrivée dans ces mers. Après que nous y eûmes pénétré, nos baleiniers, qui s'étaient réfugiés à la Conception et à Valparaíso, sillonnèrent hardiment l'Océan à la poursuite des baleines. Lorsque *l'Essex-Junior* alla toucher à Valparaíso, quatre d'entre eux y étaient déjà revenus avec des cargaisons complètes, et n'attendaient plus qu'un convoi qui les protégéât jusqu'à quelque distance de la côte pour profiter des mois d'hiver afin de gagner un port des États-Unis. Cette protection, *l'Essex-Junior* put la leur fournir lorsqu'il repartit lui-même de Valparaíso; et ces quatre navires, aussi bien que ma prise *la Politique*, naviguèrent de compagnie avec lui jusqu'à ce qu'ils eussent suffisamment dépassé les limites dans les-

quelles croisent ordinairement les vaisseaux armés de la Grande-Bretagne.

§ 10.

Passage aux îles Washington.

Après avoir quitté les îles Gallapagos, mon intention était de naviguer à l'ouest, vers l'équateur ou dans le voisinage, pour tâcher de rencontrer un groupe qu'on dit avoir été découvert par les Espagnols, et qui est marqué sur quelques cartes. Mais, après réflexion, je résolus de me diriger plutôt vers les îles Washington, attendu que l'exécution de mon premier dessein m'eût fait dépenser du temps, dépense que je n'étais pas en droit de me permettre, puisque le but du gouvernement qui m'envoyait dans ces mers était de nuire à l'ennemi, et non de faire des découvertes; et si quelque accident arrivait au navire précisément parce que j'aurais suivi cette route, je ne savais pas comment je me justifierais de m'être écarté du chemin qui devait nous conduire directement au lieu de notre destination. Je ne mettais pas en doute l'existence de ces îles; car plusieurs de mes prisonniers disaient avoir conversé avec des personnes qui les avaient vues, mais ils n'en connaissaient ni la situation exacte ni les ressources. Je me décidai cependant à faire voile vers le nord avant de gagner

la latitude des Marquises, dans l'espoir de découvrir quelques terres ignorées, et en conséquence je gouvernai de manière à rencontrer ces terres. Mais comme nous eûmes mauvais temps et que la mer était grosse, je naviguai plus au sud après quelques jours, jusqu'à ce que j'eusse atteint le neuvième degré de latitude; puis je dirigeai ma course à l'ouest.

Le 6 octobre, trouvant que plusieurs de mes prises nous occasionaient un retard considérable, je me déterminai à envoyer *l'Essex-Junior* aux Marquises. Le motif qui me faisait agir ainsi était fondé sur une ferme croyance que *la Marie-Anne*, navire que mon lieutenant M. Downes avait laissé à Valparaiso, toucherait à ces îles en se rendant aux Indes. La cause de ma persuasion était que le capitaine de ce bâtiment avait souvent déclaré, en présence de M. Downes, son intention de doubler le cap Horn, et le fait, qu'il était à court de bois, article qu'il ne pouvait se procurer à Valparaiso sans le payer fort cher, ce à quoi le capitaine de *la Marie-Anne* ne semblait guère disposé. En outre, il y avait alors à Valparaiso un capitaine américain d'une grande habileté, qui avait récemment fait le voyage de ce port à la Chine, avait touché chemin faisant à l'île de Christiana, une des Marquises, et s'y était abondamment pourvu de rafraichissemens et de bois, de même qu'à un précédent voyage. Comme une

étroite liaison existait entre ces deux capitaines, l'un anglais et l'autre américain, j'étais convaincu que le second engagerait le premier à suivre la même route et à toucher aux mêmes îles que lui. Je ne doutais pas d'ailleurs que l'anglais n'eût égard à ce conseil, car je ne pouvais me persuader que personne fût assez fou pour braver les mers orageuses du cap Horn, afin de se rendre aux Indes, lorsqu'il était si aisé d'avoir pendant toute la route bon vent et beau temps. Je croyais donc que les déclarations faites en présence du lieutenant Downes avaient simplement pour but de donner le change à cet officier. C'est pourquoi, convaincu qu'il toucherait à Christiana, j'ordonnai à mon lieutenant de s'y rendre avec le vaisseau qu'il commandait, et ensuite de me rejoindre au port Anna-Maria, dans l'île de Nooaheevah, une des îles Washington, port que je désignai aussi aux autres vaisseaux comme lieu de rendez-vous en cas de séparation. En conséquence le lieutenant Downes déploya toutes ses voiles, et au coucher du soleil nous le perdîmes de vue.

Depuis l'époque du départ de *l'Essex-Junior*, jusqu'au 22 octobre que nous aperçûmes l'île de Teebooa, l'une du groupe des Marquises, il ne nous arriva rien de remarquable. Pendant le cours de cette navigation, le temps se maintint toujours beau; le degré de la température augmenta gra-

duellement à mesure que nous nous éloignâmes davantage des Gallapagos ; mais ni rafales, ni tonnerre, ni pluie n'accompagnèrent la chaleur. Deux de mes prisonniers, au moment où nous apercevions terre, furent légèrement atteints du scorbut ; mais, à cette exception près, nous n'avions pas un malade à bord. Nous vîmes fréquemment des oiseaux du tropique, des hirondelles de mer, des mouettes et d'autres oiseaux qui indiquent le voisinage de la terre, mais en plus grand nombre entre la longitude de 100 et 105 degrés que partout ailleurs, excepté aux environs des Marquises où nous en observâmes une multitude la veille du jour que nous découvrîmes la terre. Le même jour nous vîmes aussi d'immenses troupes de baleïnes, de toutes tailles, qui se dirigeaient lentement vers le nord. En route nous remarquâmes encore quantité de poissons volans dont la plupart avaient les ailes rouges. Ils sont beaucoup plus gros que les autres, et ne se réunissent jamais en bancs. Depuis notre départ des Gallapagos, nous fûmes constamment entraînés à l'ouest par un courant dont la force diminua peu à peu jusqu'à l'instant où nous aperçûmes l'île ; nous trouvâmes alors qu'il ne parcourait plus que douze milles en vingt-quatre heures, tandis que les premiers jours nous remarquâmes le soir que nous avions dévié de vingt-cinq milles à l'ouest.

Commes les gens de l'équipage avaient fort peu d'occupation pendant cette traversée, et que je croyais, à cette époque plus qu'à toute autre, avoir beaucoup à craindre que le scorbut ne se déclarât parmi eux, je crus nécessaire de les arracher à cet état de nonchalance et d'apathie dans lequel tombent toujours les esprits des hommes lorsqu'ils sont abandonnés à l'inaction. Tous ignoraient et le lieu de notre destination et mes projets; je ne vis aucun inconvénient à les en instruire; et comme le contentement m'a toujours paru un des plus sûrs conservateurs de la santé, je crus devoir administrer à mes gens une dose de ce remède qui me semble en effet avoir beaucoup contribué à les conserver bien portans. La note suivante leur fut communiquée; et quiconque connaît le caractère des marins peut aisément concevoir l'effet qu'elle produisit. Pendant le reste du voyage, leurs discours et leurs pensées ne roulèrent que sur les plaisirs et les nouveautés qui les attendaient dans un nouveau monde.

« Nous naviguons vers les îles occidentales avec deux objets en vue : d'abord, afin que nous puissions mettre le vaisseau en tel état qu'il nous soit permis de profiter de la saison la plus favorable pour retourner dans notre pays. Ensuite, je désire, après vous avoir si long-temps retenus en mer, vous procurer les délassemens et les plaisirs que

vous avez bien mérités par votre excellente conduite.

« Nous allons visiter un peuple très enclin au vol, plein de perfidie, dont la conduite n'est réglée que par la crainte ou par des vues d'intérêt. Il faudra ne rien mettre à leur disposition, être toujours sur nos gardes, surtout éviter par tous les moyens possibles les querelles et les disputes. Il faudra traiter ces sauvages avec douceur, mais jamais ne se fier à eux, et redoubler de vigilance alors qu'il semblera que leur amitié pour nous est plus certaine. Que le sort des nombreux marins qui ont péri sous les coups des insulaires de la mer du Sud nous soit un exemple utile.

« Il est présumable que de notre trafic avec eux naîtront des contestations. Pour les éviter, je désignerai un vaisseau où devront se traiter ces sortes d'affaires, et je choisirai un officier et quatre hommes qui surveilleront tous les échanges. Il est positivement défendu de trafiquer avec les naturels, si ce n'est par l'intermédiaire des personnes qui seront en conséquence choisies par moi.

« Ni canots, ni naturels mâles, à l'exception peut-être des chefs que je désignerai, ne pourront sous aucun prétexte s'approcher de *l'Essex* ou des autres navires, si ce n'est de celui où se feront les échanges. Si tout le monde remplit avec zèle les devoirs que lui impose la discipline, et veille à ce

que toutes ces dispositions soient strictement observées, je permettrai aux gens de l'équipage d'aller se divertir à terre. Mais cette indulgence cessera du moment où je découvrirai qu'il y a relâche de vigilance ou d'application.

« Signé PORTER.

« A bord de la frégate *l'Essex*, octobre 1813. »

§ 11.

Iles Washington. Rooahaoga.

Le 23 octobre 1813, à midi, le matelot en vigie sur le grand mât découvrit terre au sud-ouest. Comme notre latitude était alors 9 degrés 6 minutes sud, et la longitude suivant le chronomètre 138 degrés 27 minutes ouest, je supposai que cette terre était l'île de Hood, une du groupe des Marquises, découverte par lord Hood tandis qu'il était aspirant de marine avec le capitaine Cook ; et d'après sa position, ce n'en pouvait être une autre. Cependant la description qu'a donnée de cette île l'historien de ce voyage répond si peu à l'île de Hood telle que nous l'avons vue, que j'aurais eu de grands doutes relativement à son identité, si sa longitude et sa latitude n'eussent pas l'une et l'autre correspondu à celles qu'ont désignées Cook, Hergest et d'autres navigateurs. Cook décrit l'île de Hood comme montagneuse, remplie de vallées, entièrement couverte d'épaisses broussailles, et

ayant un circuit d'environ quinze ou seize lieues. L'île de Hood, vue par nous, est une masse de rochers nus, inaccessible de tous cotés, dépouillée de verdure, et d'une circonférence d'environ trois milles. Lorsque j'aperçus cette île, qui est la plus méridionale du groupe appelé *les Marquises de Mendana*, et découvert par les Espagnols, je mis en panne afin de donner à mes prises, qui étaient encore à une distance considérable derrière moi, comme elles y avaient été pendant presque toute la durée de notre passage, le temps de venir me rejoindre. Lorsqu'elles m'eurent rejoint, je me dirigeai un peu plus vers le nord, avec peu de voiles, afin de rencontrer l'île de Rooahaoga, une du groupe découvert par le capitaine Roberts de Boston, au mois de mai 1792. Le groupe fut nommé par lui, *groupe Washington*, et il donna aux différentes îles qui le composent les noms de *Jefferson*, *Adams*, *Hamilton*, etc. Elles avaient été aperçues l'année précédente (1791) par le capitaine Ingraham, de la même ville; mais il en avait simplement désigné la position.

Le 20 juin 1791, le capitaine Marchand, Français de nation, faisant voile sur le navire de commerce *le Solide*, vers la côte nord-ouest de l'Amérique, vit quelques-unes de ces îles et en détermina la position. Le lieutenant Hergest, de la marine britannique, les aperçut aussi le 30 mars de l'an-

née 1792, examina leurs côtes, en dressa une carte, et les décrivit plus soigneusement qu'aucun autre navigateur. Le capitaine Marchand et le lieutenant Hergest, ignorant à ce qu'il paraît qu'elles eussent été précédemment vues et nommées par les capitaines Ingraham et Roberts, donnèrent à chaque île des noms particuliers. Celles qu'avait vues le capitaine français reçurent de lui les noms d'*îles Marchand, Baux, les deux Frères, Masse, Chanal*, d'après lui-même, ses commettans et ses officiers. Le groupe fut appelé par lui *îles Révolution*, en l'honneur de la révolution française. Le lieutenant Hergest les nomma *îles de sir Henri Martin de Rion, de Trevanien*, et *rocs d'Hergest*; mais ce qui pourrait faire croire qu'il n'ignorait pas qu'elles eussent été déjà découvertes, il laissa à deux d'entre elles le nom d'*îles de Roberts*¹. Le lieutenant Hergest fut tué aux îles Sandwich, en chemin d'aller rejoindre Vancouver. Celui-ci, en l'honneur de son malheureux ami, appela le groupe *îles d'Hergest*.

Il est possible, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, qu'aucun de tous ces navigateurs n'ait su, à l'époque où ils rencontrèrent ces îles, qu'elles avaient été découvertes et nommées quelques mois avant par des Américains; mais le capitaine Mar-

¹ Il y a ici une espèce d'anachronisme, puisque Marchand et Ingraham virent ces îles en 1791, et que la découverte de Roberts est de 1792. Il semble étrange que sur une question de date le voyageur américain donne prise lui-même à la critique.

chand en fut instruit à Canton, et cependant se crut encore le droit de les nommer. Le lieutenant Hergest ne les découvrit guère que deux ans après qu'elles avaient été vues par des capitaines américains. Son ignorance de ce fait semble moins probable; et comme dans le courant du voyage de Vancouver, ouvrage qui contient des remarques du lieutenant Hergest, nulle mention n'est faite de la découverte dont les Américains ont l'honneur, comme l'histoire de ce voyage n'a été mise au jour qu'après la publication de la découverte faite par Ingraham, à peine pouvions-nous croire que les Anglais, toujours si jaloux de s'attribuer le mérite de faire des découvertes nouvelles, aient bien voulu accorder à nos compatriotes la gloire stérile d'avoir rencontré par hasard un groupe d'îles qui, avant le mois de mai 1791, étaient inconnues au monde. M. Fleuriu lui-même, le savant éditeur du voyage de Marchand qui fut évidemment écrit pour rivaliser avec celui de Vancouver, a commis une faute pareille par suite de cette partialité nationale qu'il dit tant mépriser; et malgré notre bon droit, bien fondé sur une découverte dont il n'ignore pas, il a désigné ces îles sous les noms que Marchand leur avait donnés. Il a eu cependant la générosité de reconnaître qu'elles ont été découvertes pour la première fois par les Américains; mais, malgré cet aveu, il n'a pu se dépouiller assez de sa partialité

nationale pour leur conserver les noms sous lesquels nos compatriotes les ont désignées. Ces substitutions de noms, comme Fleurieu le remarque avec justesse, ne peuvent que mettre de la confusion dans la géographie, et par la suite donner naissance à des incertitudes et à des doutes sur les époques des découvertes. Fleurieu cherche à prouver que les Français ont découvert ce groupe avant les Anglais, et dans la discussion néglige absolument nos titres à cet honneur. Peut-être ne nous a-t-il pas considérés comme des rivaux dignes de ces deux grands peuples, et ne nous accorde-t-il pas plus de mérite qu'il n'en accorderait à un des naturels de ces îles pour y être né ¹. Tout le mérite d'un navigateur, dit-il, consiste à trouver ce qu'il cherche, et non à faire des découvertes accidentelles; mais alors où est le mérite du capitaine Marchand pour avoir trouvé ce groupe, s'il en ignorait auparavant l'existence? Cependant Fleurieu parle de cette découverte comme d'un des incidens les plus remarquables du voyage de Marchand, et se glorifie outre mesure de ce qu'elles ont été vues par un citoyen français avant d'avoir été visitées par un serviteur du gouvernement britannique. Quoi qu'il en soit, l'histoire et la géographie attribueront la gloire de cette découverte à Ingraham; et quels que soient les noms qui se-

¹ Voilà bien la susceptibilité américaine dans toute sa nudité.

ront donnés à ces îles par la partialité française ou anglaise, la postérité les connaîtra sans doute sous le seul titre *d'îles Washington*.

Après cette digression qu'il me fallait faire pour que justice fût rendue à mes compatriotes, je vais reprendre la suite de mon récit.

Dans la matinée du 24 octobre 1813, nous découvrîmes l'île de Rqoahaoga, ainsi appelée par les naturels, mais par nous, *île d'Adams*, une des îles du groupe Washington. Son aspect, à la première vue, n'offrait rien de plus agréable que les îles nues et désolées parmi lesquelles nous avions séjourné si long-temps. Mais lorsque nous approchâmes davantage, des vallées fertiles, aux beautés desquelles ajoutaient encore de charmans ruisseaux et des groupes de maisons, ainsi que des bandes de naturels qui du haut des collines nous invitaient à venir à terre, produisirent un contraste qui fut beaucoup à l'avantage des îles que nous allions visiter. En effet, l'extrême fertilité du sol, dont nous pûmes nous former une idée après avoir tourné la partie sud-est de l'île, produisit parmi nous des sensations auxquelles nous étions peu accoutumés, et nous fit convoiter les fruits dont tous les arbres semblaient être surchargés.

Tandis que nous tournions cette partie de l'île, nous vîmes s'avancer vers notre navire un canot monté par huit naturels, dont l'un était assis à

l'avant et avait la tête ornée de quelques feuilles jaunes que de loin nous prîmes pour des plumes. Ils s'avancèrent vers nous avec beaucoup de précaution, et ne se hasardèrent pas à nous approcher avant que nous ne fussions nous-mêmes fort près de leur île. Mais aucune persuasion de notre part ne put les décider à venir à notre bord, quoique nous leur offrissions des morceaux de cercles de fer, des couteaux, des hameçons et d'autres objets que nous supposions devoir leur paraître précieux. Nous avions avec nous un naturel de l'île de Taïti qui parvint, mais après beaucoup de difficultés, à leur faire comprendre nos désirs, et qui les assura à plusieurs reprises de nos dispositions amicales. Ils vinrent alors se placer sous notre poupe, et après que nous leur eûmes descendu au moyen d'un seau attaché à une corde plusieurs des objets ci-dessus désignés, ils nous renvoyèrent par la même voie quelques poissons et un de leurs ornemens qui consistait en une ceinture faite de fibres de cocotier et garnie de petites dents de cochon, seuls articles qu'ils pussent nous donner en échange. Ils nous répétaient souvent le mot *tayo*, qui signifie ami, et nous invitaient à débarquer dans leur île, nous assurant par les gestes les plus expressifs que nous serions bien reçus. Leurs corps étaient entièrement nus, et leur parure principale consistait en lignes noires et bizarres, tracées au moyen du

tatouage dont ils étaient couverts. Je leur montrai des dents de baleine, objet auquel je savais que les naturels de ce groupe attachaient beaucoup de prix. Ils parurent en effet les désirer ardemment, et promirent, si nous voulions les leur donner, de retourner à terre et de nous rapporter en échange des fruits et tout ce que nous pourrions souhaiter.

Lorsqu'ils nous eurent quittés, j'allai au-devant de plusieurs autres canots qui s'étaient détachés des différentes criques dont la côte était dentelée; mais rien ne put les décider à s'approcher de notre vaisseau. Je désirais cependant obtenir quelques rafraîchissemens, et surtout faire connaissance avec un peuple sur lequel on avait encore si peu de notions. Un des canots déploya un pavillon blanc : je fis aussitôt hisser un pareil emblème de paix, et après avoir attendu quelque temps, voyant qu'ils avaient peu envie de venir à bord, je donnai ordre qu'on mît à la mer deux chaloupes, où je descendis avec un certain nombre de matelots armés, et je m'avançai vers eux. Je les eus bientôt approchés, et par l'entremise du Taitien je leur protestai que nous étions amicalement disposés à leur égard, que nous voulions leur acheter les objets qu'ils avaient à nous vendre, et qui consistaient en cochons, fruits à pain, cocos, etc. Par le même interprète je leur appris que j'irais à terre et que j'y resterais comme otage s'ils consentaient pendant

ce temps-là à venir sur notre vaisseau. Quelques-uns s'y décidèrent alors, mais le plus grand nombre me suivit vers le rivage, où les naturels étaient réunis en groupes, armés de leurs lances et bâtons de guerre, ou arrivaient en foule de tous les côtés. Il n'y avait parmi eux ni femmes ni enfans ; et quoique mes deux chaloupes fussent bien armées, je ne jugeai pas convenable de les mettre à même de pouvoir nous attaquer, événement dont le résultat eût été la mort de plusieurs d'entre eux. En conséquence j'ordonnai au lieutenant M'Knight, qui était dans une chaloupe, de rester en deçà du ressac qui battait avec beaucoup de furie sur le rivage, tandis que je m'en approchais dans l'autre. Là j'échangeai des morceaux de cercles en fer et d'autres objets contre des ornemens et des fruits. Quelques-uns de ces ornemens étaient beaux et consistaient en plusieurs pièces de bois nettement jointes ensemble en forme de gorgerin et couvertes de petites fèves rouges artistement attachées au moyen d'une matière résineuse. Au bout de quelques minutes, les lances et bâtons de guerre furent déposés, et des essaims de naturels nagèrent vers moi chargés des produits de leur île. Tous semblaient se réjouir fort que nous eussions à leur offrir d'aussi rares objets que de vieux morceaux de fer, auxquels ils attachaient tant de prix, qu'ils nous donnaient un cochon de belle taille pour un

bout de fer de quelques pouces. Quelques-uns, pour témoigner leur joie, dansaient sur la rive avec les gestes les plus extravagans, tandis que d'autres exprimaient leur satisfaction en poussant des cris et en frappant des mains; et quoique je les payasse toujours d'avance pour les objets que je recevais d'eux, ils ne montrèrent de la mauvaise foi en aucun cas, hormis un seul. Trois hommes se présentèrent à moi, chacun avec un fruit d'arbre à pain. Pour m'amuser de leur embarras, je leur donnai deux hameçons à partager entre eux. Ils consentirent tous trois à l'échange; mais quand j'eus remis les hameçons, l'un d'eux s'enfuit à la nage avec son fruit, refusa de le livrer, et parut fort ravi du tour qu'il m'avait joué, croyant sans doute qu'il serait moins difficile de partager les hameçons entre deux qu'entre trois. Les deux autres semblèrent irrités contre leur camarade, et m'engagèrent par signes à le poursuivre et à le battre; et comme l'un d'eux avait un bâton à la main, je le priai d'infliger lui-même un châtiment au coupable. Il m'assura qu'il le ferait; mais ce fut pure assurance.

Malgré ces relations assez amicales, il était évident que nous leur inspirions de grandes frayeurs. Ils approchaient toujours de la chaloupe d'un air soupçonneux et craintif; et chaque fois que nous leur présentions un objet ils reculaient avec ter-

reur et battaient en retraite jusque sur la côte avec une extrême précipitation. Ce manque de confiance de leur part était bien propre à diminuer la mienne à leur égard ; et quand même le ressac m'eût permis d'aller à terre , je n'eusse pas regardé comme prudent de m'y aventurer. Un des naturels , cependant , osa se hisser le long du bord de la chaloupe de manière à regarder dedans , et , y voyant un pistolet , témoigna un violent désir d'en devenir possesseur. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à lui faire lâcher la chaloupe , et pour l'intimider je dirigeai le canon du pistolet contre lui ; mais mon geste le transporta de joie , puisqu'il tendit aussitôt la main pour recevoir l'arme : d'où je conclus que ces insulaires ignoraient encore l'usage des armes à feu.

Après avoir demeuré environ deux heures avec eux , je naviguai vers une petite crique , à deux milles plus loin sous le vent , où étaient assemblés une cinquantaine d'hommes et trois femmes. Plusieurs des hommes étaient élégamment ornés de plumes noires , de larges gorgerins semblables à ceux que nous avons achetés , et d'une espèce de manteau fait d'étoffe blanche ressemblant un peu à du papier. Ils portaient tous à la main un bel éventail blanc et de grosses touffes de cheveux attachées autour des poings , de la ceinture et des chevilles , avec de larges ornemens de couleur

blanche et de forme ovale , apparemment destinés à remplacer leurs oreilles qu'ils cachaient , et des colliers de gros coquillages ou de dents de baleines. Ces naturels ainsi groupés formaient un spectacle assez agréable à l'œil ; ils étaient tous tatoués sur tout le corps ; et supposant qu'un des mieux habillés du groupe était le chef , je lui donnai à entendre que notre but était de trafiquer avec eux , et que nous venions avec des intentions amicales , leur montrant en même temps des hameçons , des cerceles de fer et des couteaux , dont la vue sembla leur causer un vif plaisir. Ils m'informèrent que leur chef , qu'ils appelèrent Othaïough , n'était pas encore arrivé ; mais peu de minutes après ils me montrèrent un vieillard qui s'avancait , entièrement nu , à l'exception d'une pièce d'étoffe attachée autour de sa ceinture , et d'une couronne de feuilles de palmier sur sa tête. Ils me dirent que c'était leur chef , et d'après quelques mots qu'il leur adressa , ils déposèrent de nouveau armes et ornemens pour se jeter à l'eau et gagner la chaloupe. Je fis à chacun un petit présent ; mais ils n'avaient plus à nous offrir en retour que leurs femmes ; et deux d'entre elles n'étant âgées que de seize ans , toutes deux également belles , ils les considéraient sans doute comme le présent le plus agréable qu'ils pussent nous faire.

Quittant ces bons insulaires , je retournai vers la

frégate, où j'appris que les échanges avec les canots qui s'en étaient approchés n'avaient pas donné lieu à la moindre altercation. Chemin faisant je passai fort près de plusieurs canots qui retournaient au rivage, et tous les naturels qui les montaient exprimèrent leur contentement par les expressions de la joie la plus extravagante. L'un d'eux, dans le ravissement de son cœur, dit que telle était sa satisfaction qu'il voudrait être à terre pour danser. Quand j'eus rejoint le vaisseau, les officiers m'apprirent que les naturels qui étaient venus à bord avaient témoigné beaucoup de surprise à la vue des chèvres, des brebis, des chiens et autres animaux ; mais que ce qui avait paru les étonner le plus, c'était une grande tortue des îles Gallapagos. Il semblait qu'ils ne pussent pas se rassasier de la voir ; et pour la contempler plus à leur aise, ils s'étaient couchés dans toute la longueur de leur corps autour d'elle sur le pont. On pensa que c'était leur coutume lorsqu'ils voulaient examiner à loisir un objet qui attirait leur attention, coutume qui indique bien l'indolence naturelle de ce peuple : et cependant il y a des faits qui semblent ôter le droit de lui adresser un tel reproche, car en certaines occasions ces insulaires déploient une force et une agilité miraculeuses, par exemple lorsqu'ils dirigent leurs canots ou gravissent des rochers. Les hommes de cette île sont extrêmement beaux, de

haute taille, et bien proportionnés; ils possèdent une grande variété de traits et de physionomie, et une singulière différence est à remarquer dans la couleur de leur peau, qui généralement est cuivrée; mais quelques-uns ont le teint aussi clair que l'auraient des blancs qui travailleraient exposés au soleil d'un climat chaud. Les vieillards, et particulièrement les chefs, sont tout-à-fait noirs; mais cette noirceur provient du tatouage dont ils sont entièrement couverts, et il faut examiner de près leur peau pour s'en apercevoir. Lorsque l'œil s'est une fois familiarisé avec des hommes ornés de cette manière, on découvre bientôt dans la peau d'un vieillard ainsi tatoué une richesse vraiment comparable à celle qu'on remarque dans un morceau de bois d'acajou habilement travaillé. Après une minute d'examen, on peut distinguer une multitude de lignes courbes, droites et irrégulières, tracées avec netteté, goût et symétrie, et cependant sans ordre, à ce qu'il semble, ni plan général. Les jeunes gens, dont la beauté de la peau contraste avec les ornemens de tatouage, ont, sans doute à la première vue un aspect plus agréable que les vieillards qui sont tatoués des pieds à la tête; mais au bout d'un certain temps, on incline à penser que le tatouage est un ornement aussi indispensable à un naturel de ces îles, que des habits à un Européen. La façon nette et habile dont cette

espèce d'ornement est exécutée nous étonna beaucoup. Nous ne pûmes nous empêcher de croire qu'il y avait parmi eux des tatoueurs de profession aussi célèbres sans doute que nos plus fameux tailleurs ; car nous remarquâmes par la suite que les classes riches et hautes étaient plus complètement et plus habilement tatouées que celles d'un rang inférieur : preuve suffisante que l'opération du tatouage se paie.

Les jeunes filles que nous eûmes l'occasion de voir étaient, comme je l'ai déjà fait observer, belles et bien faites ; leur peau était d'une douceur et d'une finesse extrêmes, et la couleur de leur teint pas plus foncée que celle de nos brunettes d'Amérique si fameuses pour leur beauté. Leur modestie était plus évidente que celle des femmes de tous les autres lieux que nous avons visités depuis le commencement de notre voyage ; et si elles se laissaient, quoique cependant avec beaucoup de timidité et de répugnance, présenter nues aux étrangers, ne peut-on dire que c'était pour se conformer à un usage qui leur enseigne à sacrifier à l'hospitalité tout ce qu'il y a de plus estimable ?

Les canots de ces insulaires ne sont pas d'une construction aussi parfaite que je m'attendais à les trouver. Ils leur coûtent néanmoins beaucoup de travail, et sans doute de temps, vu les outils avec lesquels ils sont faits. Les naturels connaissent

l'usage du fer, mais sa rareté parmi eux est évidemment démontrée par le désir qu'ils témoignent d'en devenir possesseurs de quelques morceaux. Il est donc fort probable que leurs canots sont fabriqués avec des outils de pierre ou avec ceux qu'ils ont pu créer au moyen des bouts que leur auront laissés en passant divers navigateurs. Ces canots sont généralement longs de quarante pieds, larges de treize pouces, et profonds de dix-huit. Ils sont formés de plusieurs pièces d'arbres à pain, taillées en forme de planches, et jointes ensemble avec les fibres de l'écorce intérieure du cocotier. Les joints sont couverts en dedans et en dehors par des bandes de bambou, attachées au bord de chaque planche de manière à maintenir sur les fentes une espèce d'étoupe aussi faite d'écorce de cocotier, qui ne les empêche cependant pas de donner si bien passage à l'eau qu'il faut toujours que deux personnes s'occupent à la vider. La quille est une poutre qui s'étend sur toute la longueur du canot, et qui semble seule le maintenir droit. Trois planches minces, placées en manière de séparation, divisent l'intérieur en quatre parties, et servent à empêcher que les deux bords ne s'écartent ou ne se rapprochent. Des boute-lofs disposés en travers à l'avant, au milieu et à l'arrière, avec une longue pièce de bois léger suspendue à leurs extrémités, empêchent que l'embarcation ne chavire. La dé-

coration de ces canots consiste en une proue plate qui avance d'environ deux pieds, et dont la surface est grossièrement ciselée de façon à représenter la tête de quelque animal. La poupe projette une pièce de bois mince, longue de six ou huit pieds, et recourbée comme le bout d'un patin hollandais. Leurs rames sont artistement faites, d'un bois dur et noir, fort bien polies. Les manches en sont minces, les lames de forme ovale, très larges vers l'extrémité, et se terminant par une pointe qui ressemble à un bec de faucon. Tous les canots étaient sans voiles, et les insulaires ne paraissent pas savoir les diriger avec beaucoup d'adresse et de dextérité. Dans quelques criques je remarquai des charpentes de chaloupes construites d'après un modèle différent, moins longues et plus larges que les canots ordinaires; mais je ne vis aucune de ces chaloupes montée par les insulaires qui visitèrent notre vaisseau.

Vers le coucher du soleil je tournai la partie occidentale de l'île, et je découvris une baie dans laquelle nous pénétrâmes après avoir doublé quelques îlots, et qui paraissait offrir un bon mouillage à l'abri de tous les vents, et un emplacement commode pour débarquer à terre. La vallée qui s'étendait au fond de cette baie avait l'apparence d'une extrême fertilité, et plusieurs maisons étaient semées parmi les groupes d'arbres. L'aspect général

de ce côté était vraiment délicieux, mais nous n'aperçûmes ni canots ni naturels. Il est probable que, intimidés par le nombre de nos vaisseaux, ils avaient tous quitté leur résidence habituelle et s'étaient retirés dans l'autre partie de l'île.

§ 12.

Ile de Madison. Guerre Happah.

Après avoir dépassé l'île je mis en panne pour la nuit et j'ordonnai à mes prises, à mesure qu'elles rejoignaient, d'en faire autant. Nous eûmes là de fortes rafales et quelques averses de pluie. Le lendemain, au point du jour, je naviguai vers l'île de Nooaheevah ¹, que j'appellerai désormais *île de Madison*, et que nous avions alors à l'ouest, éloignée d'une dizaine de lieues. Je donnai donc, dès le jour, le signal du départ, et nous fîmes voile vers la pointe qui forme le côté oriental de la baie sous le vent, appelée par le lieutenant Hergest, qui semble l'avoir découverte le premier de tous les navigateurs, *baie de Comptroller*. Cette pointe est escarpée, et la côte depuis là jusqu'au nord semble complètement inaccessible. Toute l'île semble avoir autrefois beaucoup souffert des ravages volcaniques. Tandis que je me dirigeais vers la baie de Comptroller, j'aperçus un roc à

¹ Ou Noha-Hiva, et, selon Kruseustern, Noukahiva.

fleur d'eau qui était distant de la pointe d'un mille et demi à deux milles. Je laissai ce roc à tribord, et je pénétrai dans la baie qui était profonde, spacieuse, et paraissait tout-à-fait sûre et commode. Elle renferme plusieurs baies intérieures qui semblaient offrir de bons endroits pour le débarquement; plusieurs jolis villages étaient situés non loin de la rive, et l'on voyait les habitations disséminées parmi les arbres des vallées, dont la culture paraissait témoigner des actifs tableaux d'une nombreuse population. Plusieurs canots se détachèrent de la pointe, mais aucun ne paraissant disposé à nous visiter, je naviguai vers une île petite mais haute, à environ deux lieues sous le vent, que je supposais former d'un côté l'entrée du havre où je comptais jeter l'ancre. Le havre fut nommé *Port Anna Maria* par le lieutenant Hergest. Après une heure environ, nous découvrîmes la baie qui parut nous offrir tous les avantages que nous pouvions souhaiter. On peut la reconnaître à l'île ci-dessus mentionnée, petite mais élevée et rocailleuse, qui forme le côté oriental, ainsi qu'à une autre île semblable, sinon que sa consistance est plus conique, qui forme le côté occidental de l'entrée à la baie de Comptroller, et une masse de rochers rouges, les seuls qu'on aperçoive.

La pointe qui forme avec l'île rocailleuse le côté oriental de l'entrée de la baie est remarquable par

une raie blanche qui s'étend depuis son sommet jusqu'à la mer, et qui de loin ressemble à une nappe d'eau s'élançant des rochers. Cette raie peut se voir d'une très grande distance, et d'une manière sûre vers l'entrée du havre. Entre chacune des petites îles susdites et la grande île elle-même sont des passages pour de petites chaloupes; et comme elles semblaient placées là par la nature pour la protection du port, puisqu'elles l'abritent de la fureur des vents et de la mer, et qu'elles offrent des positions propres à des batteries, je les nommai *les Sentinelles*.

En pénétrant dans la baie, je tournai la Sentinelle orientale, à distance de la côte d'une longueur et demie de vaisseau, et nous trouvâmes fond à trente-cinq brasses d'eau. L'eau était parfaitement claire; il n'y avait aucun danger à craindre; le vent soufflait dans la direction du havre, et je croyais que la force était suffisante pour que nous pussions manœuvrer au fond de la baie dont la profondeur paraissait être de quatre milles. Mais cependant je fus bientôt convaincu que je m'étais trompé dans mes calculs, car quoique la place ne nous eût pas manqué pour exécuter nos manœuvres si le vent nous eût convenablement secondés, il me fallut renoncer à mon projet précisément parce que les risées changeaient à chaque instant de direction, tantôt soufflant avec violence, tantôt cessant tout

à coup , de sorte qu'il était impossible de faire marcher un navire avec ses voiles. Je fis donc jeter l'ancre à l'entrée , par trente brasses d'eau , pour attendre qu'un moment plus favorable nous permît de continuer notre route , et j'ordonnai aux prises de mouiller dans les environs jusqu'à ce que l'*Essex* fût tout-à-fait en sûreté. L'opération du mouillage était à peine terminée , que nous vîmes une chaloupe quitter la côte et venir vers nous avec trois hommes blancs , dont un était absolument nu , sauf une pièce d'étoffe qui lui couvrait le bas du corps ; et comme il était tatoué de la tête aux pieds , je ne pus douter qu'il habitât cette île depuis longtemps.

Je supposai que ces gens étaient des matelots qui avaient abandonné les navires sur lesquels ils étaient venus là ; et dans cette idée je ne voulus permettre ni qu'ils nous approchassent bord à bord ni que nos gens liassent avec eux la moindre conversation. Cette mesure de rigueur me parut nécessaire , parce que j'apercevais ces blancs d'un côté de l'île où je m'attendais plutôt à ne voir que des naturels. Je redoutais de leur part beaucoup d'embarras ; et dans un moment de contrariété , je refusai de répondre à leurs questions , leur ordonnant de s'éloigner du vaisseau. Plusieurs canots étaient en route vers nous , mais lorsque les blancs les rejoignirent ils retournèrent tous vers la

côte; et quand ils eurent atteint le rivage, un nombre considérable de naturels les entourèrent, armés de lances et de bâtons de guerre: j'eus alors quelque peur de m'être trompé en ne traitant pas ces étrangers avec plus de politesse. Comme je désirais établir avec les naturels les plus amicales relations, je craignais que les blancs ne leur représentassent mes desseins sous un jour défavorable, et ne parvinssent à les indisposer contre moi. Pour réparer ma faute autant que possible, si j'en avais commis une, je fis armer et équiper quatre chaloupes, et je me dirigeai moi-même vers le rivage avec une partie de mes gens. Le rivage fut abandonné à notre approche; mais quand nous eûmes débarqué, je vis venir au-devant de moi un des trois individus qui les premiers s'étaient approchés de *l'Essex*.

A mon extrême surprise, je découvris que c'était un aspirant de la marine des États-Unis, nommé John Maury, qui, profitant d'un congé, s'était embarqué avec le lieutenant Lewis sur le navire *la Pensylvanie* pour se rendre à Canton, d'où ils avaient ensuite fait voile pour cette île afin de s'y procurer du bois de sandal. Ils y avaient passé plusieurs mois; mais le lieutenant Lewis, après avoir complété sa cargaison, était retourné à Canton, laissant M. Maury et plusieurs hommes de l'équipage dans l'île, afin d'y recueillir une cargaison nouvelle

qu'il reviendrait chercher. Or, il y avait déjà deux mois qu'ils attendaient le retour du vaisseau; et la nouvelle de la guerre entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, que nous leur apprîmes, détruisit toutes leurs espérances de le voir jamais revenir. C'est pourquoi M. Maury et ses compagnons, n'imaginant pas pouvoir autrement sortir de leur affreuse position, me supplièrent de les recevoir à bord. J'y consentis pourvu que le lieutenant Lewis ne revînt pas avant mon départ. L'individu dont j'ai déjà parlé, qui était venu vers le vaisseau dans un état de nudité complet, se nommait Wilson et était Anglais de nation. Il avait résidé pendant plusieurs années parmi les différentes îles Marquises, ainsi que parmi celles du groupe de Washington. Il parlait la langue des naturels avec autant de facilité que la sienne, et était tout-à-fait devenu Indien, sauf la couleur.

L'extérieur de Wilson m'avait d'abord fort mal prévenu en sa faveur; mais je reconnus bientôt que c'était un brave et digne garçon, toujours disposé à rendre service, et dont l'unique défaut était d'aimer beaucoup le rum. Aussi Wilson ne tarda-t-il guère à devenir mon favori, et même celui de tout notre équipage. Il nous était indispensablement nécessaire; et sans son secours, je n'eusse réussi à rien sur cette île. Sa connaissance de vieille date avec les insulaires et la facilité avec laquelle

il parlait leur langue levèrent toutes difficultés dans nos relations avec eux. Aussi dois-je dire une fois pour toutes que dans les entrevues et dans les conversations qui eurent lieu entre les naturels et moi, ce fut Wilson qui nous servit d'interprète et dont la généreuse intervention nous permit de nous comprendre les uns les autres. Telle était alors la bonne opinion que j'avais conçue de cet homme ; mais depuis j'ai eu lieu de me convaincre qu'il n'était qu'un coquin et un hypocrite consommé.

Lorsque je m'élançai seul sur le rivage et m'avancai vers un groupe de naturels qui étaient rassemblés près de la maison où demeurerait l'aspirant Maury , toutes leurs craintes parurent se dissiper. Les femmes, qui s'étaient retirées à distance, vinrent rejoindre les hommes ; et même le débarquement de tous ceux de nos gens qui m'avaient accompagné ne sembla causer aucun trouble parmi eux. Le son de notre tambour parut leur être fort agréable ; et les mouvemens réguliers des soldats de marine excitèrent vivement leur surprise. Ils disaient que nos soldats étaient des esprits ou êtres d'une classe différente des autres hommes. Je commandai l'exercice à feu, et l'explosion des mousquets occasiona peu de frayeur parmi les insulaires, excepté parmi les femmes qui généralement se détournèrent et couvrirent leurs oreilles

de leurs mains. Les hommes et les jeunes enfans prêtaient une extrême attention au bruit des balles qui entraient dans l'eau ; mais à chaque décharge tous se baissaient incontinent, comme s'ils eussent voulu éviter le coup, bien qu'ils se tinssent derrière les gens qui tiraient. Après être resté quelque temps avec eux, je leur distribuai des couteaux et des hameçons qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir ; mais, différens des naturels de l'autre île, ils ne nous offrirent rien en retour.

Remarquant que les montagnes qui entouraient la vallée étaient couvertes d'innombrables groupes de naturels, j'en demandai la cause, et j'appris qu'une tribu guerrière résidant au-delà des montagnes était depuis plusieurs semaines en guerre avec les habitans de la vallée, dans laquelle ils avaient fait plusieurs incursions, détruit les huttes, ravagé les champs et coupé un grand nombre d'arbres à pain. Je fus aussi informé que leur dessein était de renouveler leur visite le jour même ; mais on supposait qu'ils en seraient détournés par la vue de nos vaisseaux. Je demandai s'il était possible de leur envoyer un message ; et on me répondit que, bien qu'ils fussent en guerre ouverte et ne s'accordassent mutuellement aucun quartier, il y avait certaines personnes dans l'une et l'autre tribu qui pouvaient librement et sans obstacle aller et venir d'une tribu à l'autre, par exemple un homme qui,

appartenant à une tribu, avait épousé une femme appartenant à l'autre. Je demandai si quelqu'une de ces personnes était présente ; on m'en montra une , alors je la priai de se rendre vers les Hap-pahs et de leur dire que j'étais venu avec des forces assez considérables pour les chasser de leur île ; et que s'ils osaient entrer dans la vallée tant que j'y résiderais, j'enverrais un corps de troupe les châtier ; enfin qu'ils eussent à s'abstenir de toute hostilité pendant mon séjour dans l'île , et que s'ils avaient des cochons ou des fruits dont ils pussent disposer en notre faveur , il leur serait permis de venir et de trafiquer en toute liberté avec nous , attendu que je ne laisserais pas les habitans de la vallée leur causer mal ou injure. Ensuite je parlai aux naturels de la vallée même , qui avaient écouté attentivement et avec une apparence de plaisir le message envoyé aux Hap-pahs , et je les assurai que j'étais venu avec les dispositions les plus bienveillantes ; que je leur paierais tous les produits de l'île qu'ils voudraient bien nous céder ; qu'ils devaient nous regarder comme des frères , et que je les protégerais contre les Hap-pahs , s'ils osaient encore descendre de leurs montagnes. Je les engageai à laisser chez eux lances , frondes et bâtons , leurs seules armes de guerre , afin que nous pussions les distinguer des Hap-pahs. Je leur dis encore que je considérerais comme ennemis tous ceux qui

se montreraient armés devant moi ; mais en même temps je les assurai qu'ils n'auraient aucunement besoin de recourir à ces armes, puisque j'avais la volonté et la puissance non-seulement de leur donner la plus ample protection, mais encore de châtier sévèrement leurs ennemis, à moins qu'ils ne se conformassent à l'avis que je leur avais envoyé. Tous m'écoutèrent avec beaucoup d'attention, et bientôt ils jetèrent de côté lances et bâtons.

Tandis que je prenais des mesures pour réunir mes officiers et mes gens qui s'étaient dispersés dans différentes directions, mon attention fut attirée vers un objet qui se présenta soudain à mes yeux.

Une belle jeune femme, âgée d'environ dix-huit ans, d'un teint assez clair, d'une démarche majestueuse, vêtue mieux et autrement que les autres femmes, approchait. Ses brillans cheveux noirs et sa peau étaient abondamment humectés d'huile de cocotier ; toute sa personne était fort soignée, son extérieur fort agréable. Comme je m'informai qui pouvait être cette noble dame, on me répondit qu'elle se nommait Piteence et qu'elle était petite-fille du chef ou plus grand homme de la vallée, laquelle s'appelait *Gattaneva*. J'appris ensuite que cette jeune personne, sur la figure de laquelle on n'apercevait aucun de ces gracieux sourires qui animaient la physionomie des autres, était tenue

en grande estime à cause de son rang et de sa beauté, et je sentis que par politique il m'était nécessaire de témoigner quelque politesse à un personnage si important. Elle reçut mes avances avec une froideur et une fierté qui auraient convenu à une princesse, et repoussa avec une rigidité qui m'étonna toutes les libertés que je voulais prendre. Cependant cette dame, comme le reste des femmes de l'île, obéit bientôt aux conseils de son propre intérêt, et forma une liaison avec un de mes officiers; même elle ne garda pas long-temps fidélité à l'amant de son choix, et se montra bientôt tout-à-fait déhontée dans ses amours.

La première fois que j'allais à terre, j'appris que Gattanewa était un village fortifié qu'on m'indiqua, sur le sommet d'une des plus hautes montagnes. Ils ont deux de ces places fortes, une au faite de la montagnè susdite, l'autre plus bas dans la vallée, et défendant un des principaux passages. La manière dont ils fortifient leurs places consiste à ficher en terre, droits et les uns près des autres, des troncs de gros arbres hauts d'une quarantaine de pieds, les solidifiant au moyen de fortes poutres placées en travers et bien attachées qui présentent sur la cime d'une colline d'accès difficile, un parapet d'une étendue considérable que l'on ne pourrait détruire sans artillerie. Par derrière est élevé un échafaudage qui soutient une espèce de plate-forme

où les guerriers montent au moyen d'échelles, et d'où ils lancent contre les assaillans des pluies de traits et de pierres. Celle de ces citadelles où résidait alors Gattanewa est située au bord d'un précipice immense que les naturels ont creusé dans la montagne pour servir de fossés à la place, et qui doit leur avoir coûté beaucoup de travail ; l'autre est plus à droite, et, comme je l'ai déjà fait observer, plus bas dans la vallée. Je n'eus pas plutôt compris qu'ils avaient un chef auquel je pouvais m'adresser, que je désirai vivement le voir. Un messager lui fut en conséquence expédié ; et après avoir réuni mes gens, je retournai à bord, où bientôt après notre arrivée je trouvai tout l'équipage souhaitant que nous pussions conduire *l'Essex* dans le port, afin d'y jeter l'ancre. Les matelots avaient sans doute appris de ceux d'entre leurs compagnons qui étaient allés à terre, quel bon accueil nous avions reçu ; et tandis que je songeais à attendre le vent pour m'aider dans la manœuvre, ils se mirent à remorquer le navire avec les chaloupes, et au bout de quelques heures, *l'Essex* se trouva mouillé en parfaite sûreté au fond de la baie, ayant à tribord une grève de sable blanc, et n'étant qu'à un demi-mille de la côte. Nous avions aperçu *l'Essex-Junior* qui mettait en panne lorsque nous commencions à remorquer ; mais le lieutenant Downes ne jeta l'ancre que tard

dans la soirée. Il vint alors à mon bord, et m'apprit qu'il n'avait rien pu découvrir touchant le navire à la poursuite duquel je l'avais envoyé. Les prises ne vinrent mouiller autour de nous que le jour suivant. Lorsque notre vaisseau se balançait enfin sur ses ancres, la côte était bordée de naturels des deux sexes; mais les femmes étaient plus nombreuses et agitaient leurs manteaux blancs ou cahoes pour nous engager à venir à terre. Les matelots me supplièrent à plusieurs reprises de leur permettre d'accepter ces invitations, et je ne pus m'y opposer plus long-temps. Les chaloupes furent mises en mer et dirigées vers le rivage; là, après que nos gens en furent sortis, les femmes en prirent soudain possession et insistèrent pour qu'on les conduisît au vaisseau. Celles qui s'emparèrent ainsi de nos chaloupes en quelques instans étaient de tout âge et de tout rang, depuis soixante ans jusqu'à dix, les unes remarquables par leur beauté, les autres par leur laideur. Toutes paraissaient être d'une extrême affabilité, et plusieurs d'entre elles, qui avaient déjà visité d'autres vaisseaux de passage, avaient appris des matelots quelques mots anglais qu'elles prononçaient trop bien pour ne pas être comprises.

L'objet réputé le plus précieux dans cette île, aussi bien que dans toutes les autres du groupe, est la dent de baleine. Je m'en étais aperçu tandis

que j'étais à terre ; et sachant que nous en avions une certaine quantité à bord de la frégate , je résolus de les acheter à quelque prix que ce fût des gens de l'équipage qui en étaient possesseurs , attendu que c'était le seul objet contre lequel les insulaires consentaient à échanger leurs cochons , l'unique animal qu'on élève dans l'île. Je me procurai à peu près toutes les dents qui se trouvaient sur le vaisseau , en les payant jusqu'à un dollar la pièce ; mais la plupart étaient trop petites pour avoir beaucoup de prix. Je ne puis me dispenser de parler ici du goût singulier de ces peuples pour cet ornement bizarre qu'ils portent suspendu autour du cou , et quelquefois taillé en forme de pendants d'oreilles. Nul joyau , si précieux qu'il soit , n'est la moitié autant estimé en Europe ou en Amérique que ne l'est dans cette île une dent de baleine. J'ai vu les naturels pousser de longs éclats de rire et crier de joie parce qu'ils devenaient possesseurs d'un pareil trésor. L'ivoire , si beaux qu'en soient et l'espèce et le travail , ne saurait entrer en comparaison dans leur estime. L'ivoire est porté par les classes inférieures et pauvres , façonné en forme de dents de baleine , et faisant pendants d'oreilles , tandis que les personnes de rang et de richesses portent seules des dents véritables. Peut-être se fera-t-on une idée de la valeur qu'y attachent les insulaires , quand on saura

qu'un navire de trois cents tonneaux peut recevoir une cargaison de bois de sandal dans cette île, au prix de dix grosses dents de baleine. A ce prix, les naturels couperont le bois, l'apporteront du haut des montagnes les plus éloignées, et le chargeront même sur le navire. Cette cargaison en Chine se vendrait à peu près un million de dollars. J'ai vu ce bois de sandal, si estimé par les Chinois; mais leur prédilection à cet égard ne me paraît pas moins ridicule que celle des insulaires à l'égard des dents de baleine. Ce bois en effet ne semble pas susceptible de recevoir une grande polissure, et la couleur n'en est pas agréable; mais il a une délicieuse odeur; et le principal usage auquel l'emploient, dit-on, les Chinois, est de le brûler dans leurs temples, et d'en extraire une huile qu'ils regardent comme très précieuse.

L'attitude guerrière des Happahs, qui occupaient encore leurs positions sur les montagnes, me fit attendre un jour ou deux avant de commencer les réparations que nous devions faire à la frégate. J'avais ouï dire qu'il y avait sous le vent une baie qui nous serait commode pour nos travaux, et que les naturels qui en habitaient la vallée étaient en paix. Cependant elle nous présentait moins de commodité que celle où nous étions mouillés alors; et il n'était aussi aisé ni d'y entrer ni d'en sortir. Je n'avais pas encore déterminé l'endroit où nous

établirions notre campement, afin d'y débarquer nos barils à eau, et d'y élever des tentes pour nos tonneliers, nos voiliers, nos charpentiers, enfin pour tous les ouvriers dont le travail serait indispensable pour faire à *l'Essex* les grandes réparations dont il avait tant besoin. Je n'osais pas m'engager trop vite dans l'entreprise, de peur de rencontrer ensuite des obstacles imprévus qui me fissent regretter d'avoir agi avec trop de précipitation.

L'endroit qui paraissait le plus propre à notre dessein était une plaine qui s'étendait au-delà de la grève couverte de sable en face de laquelle nous étions mouillés. Cette plaine, ombragée par de beaux arbres, n'avait pas d'habitans, et était séparée de la partie habitée de la vallée par une colline très convenable à l'érection d'un fort, puisqu'elle commandait toute la baie aussi bien que la vallée entière. L'endroit dont je parle ici comme favorable à notre campement se trouvait situé entre les deux tribus hostiles; et j'avais appris que par des motifs de religion aucun des deux partis ne l'avait visité depuis le commencement de la guerre. Espérant qu'ils continueraient à s'en tenir éloignés, je résolus de m'y établir dans le cas où je me déciderais à commencer mes réparations. Tandis que je réfléchissais à cette affaire, on m'annonça que Gattanewa était arrivé; voulant montrer

mon respect pour ce chef, et en même temps le convaincre de mes intentions amicales, je lui envoyai à terre une grosse truie anglaise, présent le plus agréable que je susse pouvoir lui faire. les dents de baleine exceptées, attendu que ces insulaires désirent beaucoup améliorer la race de cet animal.

Dès que mon cadeau lui eut été remis, Gattawewa vint à bord dans une chaloupe que je lui avais envoyée, accompagné de M. Maury. Depuis mon arrivée dans l'île, j'avais eu plusieurs fois l'occasion de voir des guerriers; la plupart étaient richement ornés de panaches faits avec les longues plumes de la queue des oiseaux du tropique; et de grosses touffes de cheveux étaient attachées autour de leur ceinture et de leurs chevilles. Ils portaient un manteau de couleur quelquefois rouge, mais plus souvent blanche, d'une étoffe ressemblant à du papier et fabriquée avec une écorce d'arbre, jeté non sans élégance sur leurs épaules, avec de larges ornemens d'oreilles dont la forme était ronde ou ovale, fabriqués avec des dents de baleine, de l'ivoire ou une espèce de bois uni et léger blanchi au moyen de la chaux. A leur cou pendait une dent de baleine, ou un coquillage soigneusement poli; une espèce de ceinture, d'étoffe pareille à celle des manteaux, sinon qu'elle était plus grosse, faisait plusieurs fois le tour de leur

corps ; et les extrémités se rattachaient par devant de manière à former une sorte de tablier. Cet accoutrement, avec une lance noire et bien polie d'environ douze pieds de longueur, ou un bâton richement sculpté qui se porte sur l'épaule, constitue en quelque sorte l'uniforme d'un guerrier de cette île, dont le corps est en outre couvert d'un riche et élégant tatouage, exécuté de façon à exciter notre admiration. Tel est le fidèle portrait des guerriers ordinaires que j'avais vus ; c'est pourquoi je me formais une très haute idée du chef de ces guerriers. Mais quelle fut ma surprise lorsque Gattanewa parut devant moi ! C'était un débile vieillard d'environ soixante-dix ans ; il n'avait pour tout vêtement qu'un mauvais manteau déchiré sur le dos, pour tout ornement qu'un bout de feuille de palmier attaché autour de la tête : un long bâton semblait l'aider à marcher ; sa figure et son corps étaient aussi noirs que ceux d'un nègre, tant ils avaient été souvent tatoués ; enfin sa peau était calleuse , et paraissait se lever par écales, tant il avait bu de kava, espèce de racine dont le jus est fort échauffant. Tel était l'extérieur de Gattanewa, et même la quantité de kava qu'il avait prise avant de me visiter lui donnait un air de complète stupidité. Après qu'il fut demeuré quelque temps sur le pont, je voulus lui faire concevoir une haute idée de notre force ; et en conséquence j'assemblai

tout mon équipage : il parut à peine s'en apercevoir. Je fis alors tirer un coup de canon qui ne sembla produire sur lui d'autre effet qu'une sensation douloureuse : il dit que cela lui avait fait mal aux oreilles. Je l'invitai ensuite à descendre dans la cabine, où rien n'attira particulièrement son attention, jusqu'à ce que je lui montrasse quelques dents de baleine. Cette vue tira le vieillard de sa léthargie, et, pour le contenter, il fallut que je lui permisse de les manier, de les mesurer et de les compter à maintes reprises, ce qui paraissait lui causer un plaisir infini. Après qu'il eut souvent recommencé ce manège, je retirai les dents, et peu après je lui demandai s'il avait vu dans le vaisseau quelque chose qui lui plût, ajoutant que s'il me désignait cette chose, je le prierais de l'accepter. Il me répondit qu'il n'avait rien vu qui lui plût autant que les dents de petites baleines; je lui donnai suivant ma promesse celles qu'il me désigna. Il les enveloppa soigneusement dans un coin de son manteau, me suppliant de ne dire à personne qu'il eût sur lui des objets d'une aussi grande valeur. Je lui assurai que je ne le dirais pas; alors le vieillard s'étendit par terre et se mit à dormir. Il s'éveilla au bout de quelque temps, et me pria de le reconduire à terre. Il était alors un peu revenu de sa stupidité : avant son départ, il me demanda de changer de nom avec lui, et voulut que je lui

promisse de l'aider dans la guerre contre les Hap-pahs. Je consentis aussitôt à sa première demande; mais, relativement à la seconde, je répondis que mon intention était de demeurer en paix avec tous les habitans de l'île; que je désirais qu'il conclût de nouveau la paix avec les Hap-pahs, et que je ne prendrais aucune part aux hostilités, à moins que les Hap-pahs ne descendissent dans la vallée, cas où je le protégerais lui et son peuple. Il me ré-pliqua qu'ils avaient maudit les os de sa mère morte depuis peu de temps; que, puisque nous avions changé de noms, elle était maintenant la mienne, et que j'étais tenu d'épouser sa cause. Je lui répondis que je réfléchirais à cela, et ce fut la seule réponse que je jugeai convenable de faire au sophisme du vieillard.

Le matin suivant il m'envoya un cadeau qui consistait en cochons et en plusieurs canots chargés de fruits que je distribuai entre les équipages des différens vaisseaux.

Je détachai alors mes voiles et les envoyai à terre; je fis aussi débarquer mes barils à eau, et j'en formai un enclos assez spacieux pour servir à tous nos projets. Le navire fut tiré aussi près que possible du rivage, et nous commençâmes avec ar-deur nos travaux. Une tente fut dressée au milieu de l'enclos, et la défense du lieu confiée à un corps de soldats de marine. Dans l'après-midi, comme

plusieurs officiers étaient allés à terre visiter les villages , j'aperçus tout à coup un corps considérable d'Happahs descendant des montagnes dans la vallée à travers les arbres à pain qu'ils se mirent bientôt à détruire. Je fis aussitôt tirer le canon pour que tous mes gens revinssent à bord , craignant que quelques-uns d'entre eux ne tombassent sous les coups de l'ennemi , attendu que ceux des naturels avec qui nous avions établi amitié ne semblaient pas s'apercevoir de cette invasion. Au bruit de notre artillerie , le corps principal fit soudain halte , et bientôt après tous remontèrent dans les montagnes , car leurs adversaires commençaient à se mettre en route pour leur disputer le passage. Mes gens avaient regagné le navire ; et comme les Happahs s'étaient avancés jusqu'à un demi-mille de notre camp , et avaient réussi à détruire deux cents arbres à pain , il était nécessaire que nous pussions nous mettre mieux à l'abri de leur audace. L'ambassadeur que je leur avais envoyé revint bientôt dire que malgré ma défense ils étaient descendus dans la vallée , et qu'ils avaient détruit les arbres à pain sans que nous osassions nous y opposer ; qu'ils nous regardaient comme des lâches ; qu'ils visiteraient dans quelques jours notre camp et emporteraient nos voiles. Certain , d'après ce que j'avais déjà vu , qu'ils étaient capables de tenter l'exécution de leur menace , je crus devoir me pré-

parer à les recevoir; en conséquence j'envoyai tous les jours un quart de l'équipage de chaque vaisseau à terre, permettant à ces marins, qui étaient armés et qui devaient garder le camp, de parcourir la vallée et de se divertir.

J'avais en outre fait dresser pour moi-même une tente dans l'île, croyant que ma présence était nécessaire pour maintenir l'ordre et que ma santé exigeait que je passasse quelque temps à terre après avoir été si long-temps renfermé dans un vaisseau.

La menace des Happahs m'avait de bonne heure forcé de réfléchir à la ligne de conduite qu'il me conviendrait de suivre, afin d'éviter autant que possible toute hostilité avec eux, sans toutefois compromettre par trop de longanimité les avantages que je me promettais de mon séjour dans l'île, et surtout la sûreté de mes gens. Je résolus donc de leur faire voir l'effet du canon, de manière qu'ils ne fussent plus tentés de continuer la guerre. D'autre part, Gattanewa envoyait chaque jour demander notre assistance; je finis par lui répondre que si ses sujets voulaient traîner une de nos pièces de canon jusqu'au sommet d'une montagne que je lui désignai, j'enverrais des gens pour la servir et pour chasser les Happahs qui occupaient encore les collines. Tous les habitans de la vallée acceptèrent joyeusement ma proposition; je fis conduire la pièce à terre, mais je ne supposais

pas que les naturels fussent capables de la conduire seulement à mi-chemin. J'espérais cependant que cette démonstration effraierait les Hap-pahs ; de plus le transport de ce canon , dussé-je ne pas en retirer d'autre avantage , occuperait sans doute les insulaires une ou deux semaines et les tiendrait éloignés de notre camp , où le grand nombre de ceux qui nous visitaient commençait déjà à nous gêner et pouvait par la suite nous importuner encore davantage.

Lorsque le canon fut sur le rivage , je fis tirer quelques coups pour leur montrer quelle distance atteignait le projectile qui était lancé. Au premier coup , la gueule du canon était considérablement élevée ; ils parurent fort surpris de la longueur du temps que le boulet resta en l'air , plusieurs même avaient renoncé à le voir descendre , et un cri général d'admiration marqua l'instant de sa chute dans l'eau. Je fis ensuite pointer le canon de telle sorte que le boulet pût sautiller sur la surface de la mer. A chacun de ses bonds c'était une salve d'applaudissemens unanimes , comme si tous cédaient à la même impulsion. Enfin je fis tirer un coup à raisins , ce qui parut leur causer encore plus de plaisir que tout le reste ; ils embrassèrent et saisirent le canon , s'inclinèrent devant , le caressèrent avec amour , et finirent pas glisser dessous deux longs bâtons pour l'emporter vers la mon-

tagne. La première fois qu'ils essayèrent de le soulever à quelques-uns seulement, le poids parut les surprendre; ils prétendirent qu'il était attaché à la terre; mais bientôt ils l'enlevèrent lorsqu'un plus grand nombre mit ses forces en commun, et parurent l'emporter avec facilité.

Tandis que les naturels s'occupaient de leur canon chéri, je m'empressai de hâter autant que possible les travaux que nécessitait *l'Essex*. Pour que notre camp fût encore mieux défendu, j'envoyai à terre une seconde pièce de canon du même calibre, et de plus une longue pièce de muraille. Le navire fut bientôt débarrassé de ses agrès; les provisions de toute espèce, les vivres et les munitions furent transportés à bord des prises. Les charpentiers se mirent à boucher les fentes qui s'étaient pratiquées dans la carcasse du vaisseau, et les tonneliers à fabriquer de nouveaux barils pour l'eau, attendu que les nôtres étaient presque tous gâtés et que nos prises nous fournissaient d'abondans matériaux. Personne n'était obligé de travailler après quatre heures du soir. Le quart de l'équipage avait la permission d'aller à terre après cette heure et d'y rester jusqu'au matin suivant. Nous construisîmes aussi un four sur le rivage avec des briques trouvées sur les navires capturés; et tant que nous restâmes devant l'île, du pain frais d'excellente qualité fut distribué chaque jour.

aux gens qui étaient sous mes ordres. Ainsi nos marins se trouvaient mieux nourris et par suite mieux portans sans doute, outre qu'il nous était permis alors de garder notre biscuit pour le temps où nous remettrions à la voile. Tout allait aussi bien que je pouvais le souhaiter, et beaucoup mieux que je ne l'espérais. Seulement il fallait aviser au moyen de remplacer les provisions salées qui nous manquaient : or nous n'avions encore pu ni nous procurer assez de cochons pour en nourrir tout notre monde ni prendre de poissons avec nos filets, quoique nous l'eussions tenté plusieurs fois. Les naturels semblaient peu disposés à nous vendre des cochons et des fruits ; et d'après les renseignemens que j'avais pu obtenir, j'étais disposé à croire qu'il y avait assez grande disette des uns et des autres dans la vallée. Quelques-uns nous avaient été offerts en présens ; mais aucune persuasion ne pouvait décider les insulaires à nous en vendre, même pour des objets qui étaient regardés par eux comme d'une très grande valeur. Ils ne pouvaient en réunir un assez grand nombre pour les échanger contre nos dents de baleine, et ne consentaient en aucune occasion à s'en dessaisir pour des harpons, que nous pouvions leur céder en quantité.

Le lendemain du jour où le canon se mit en route vers les montagnes, le chef guerrier, nommé

Mouina, fut introduit devant moi. Il était grand, bien fait, âgé d'environ trente-cinq ans, d'une agilité remarquable, d'une figure intelligente et ouverte, enfin d'un extérieur tout-à-fait prévenant. Il venait de quitter les autres guerriers dans le village fortifié, et s'était rendu près de moi pour me prier de faire tirer un mousquet, qu'il appelait *un bouhi*, afin qu'il vît quel en était l'effet. Plusieurs individus de la tribu des Happahs étaient alors autour de notre camp, et je saisis avec empressement l'occasion qui m'était offerte de les convaincre que c'était folie de vouloir résister à nos armes à feu avec des frondes et des lances. Je visai plusieurs fois moi-même un but, afin de leur montrer que je ne manquais jamais d'atteindre un objet de la grosseur d'un homme. Je commandai ensuite aux soldats de marine de tirer à volées contre un baril, qui bientôt ressembla à un crible. Puis j'engageai les Happahs présents à retourner dire à leurs compatriotes que s'ils voulaient lutter contre nous ils sacrifieraient inutilement leurs vies; que mon intention n'était pas de détruire leur race, mais que ma propre sûreté et celle des tribus amies auxquelles j'avais promis protection, exigeaient qu'ils abandonnassent la partie des montagnes qui commandait la vallée où ils avaient constamment gardé leurs positions, agitant chaque jour leurs manteaux pour nous faire signe d'avancer, et

nous menaçant de leurs lances et de leurs bâtons. En effet, nous les avions aperçus par bandes nombreuses, se glissant parmi les herbes, le long des collines qui s'élevaient derrière le camp, et je devais craindre une attaque prochaine de leur part si je ne prenais des mesures pour les éloigner.

Mouina parut enchanté des effets de notre mousqueterie, et s'écria plusieurs fois : *mattee! mattee!* c'est-à-dire *tué! tué!* Les Happahs cependant répondirent que rien ne pouvait persuader leur tribu; que les bouhis ne leur feraient pas le mal que nous prétendions; qu'ils étaient déterminés à courir les chances d'un combat, et que s'ils étaient battus ils seraient alors disposés à conclure la paix, non avant. Je leur répliquai qu'ils ne me trouveraient plus aussi accommodant lorsque je les aurais battus; que je pouvais l'être encore, et que je leur ferais payer cher la peine qu'ils me causeraient. A cela ils répondirent qu'ils avaient abondance de cochons et de fruits, et qu'ils étaient prêts à tout sacrifier pour acheter mon amitié si je parvenais à les vaincre. Voyant que ces hommes singuliers s'obstinaient à essayer l'effet de leurs armes opposées aux nôtres, je crus que plus tôt ils seraient convaincus de leur folie, mieux vaudrait et pour eux et pour nous, attendu que nous serions délivrés de la crainte continuelle d'une attaque de leur

part. Je pensais d'ailleurs qu'en leur faisant bien comprendre quelles étaient nos intentions ils n'oseraient plus s'avancer assez près pour sentir tout-à-fait à leurs dépens les effets de notre mousqueterie. Enfin il était absolument nécessaire d'agir, car les Happahs présens me répétaient sans cesse que dans toute leur tribu on croyait que nous avions peur de les attaquer, puisque nous faisons de si belles menaces sans jamais les exécuter. Cette opinion commençait même à se répandre dans la vallée de Tieuhoy, celle que nous occupions, parmi les Havouhs, les Pakeuhs, les Houttas, etc.; car la vallée principale est subdivisée en vallées plus petites par des collines, et chacune de ces dernières est habitée par des tribus distinctes, gouvernées par leurs propres lois, ayant leurs chefs et leurs prêtres particuliers.

Mais avant que j'aile plus loin dans mon récit, il est peut-être convenable, pour l'intelligence du sujet, que je donne les noms des diverses tribus de l'île, ainsi que ceux des chefs de chaque tribu, autant qu'il m'a été possible de parvenir à les connaître.

Les tribus qui résident dans la vallée de Tieuhoy sont au nombre de six, et portent le nom collectif de *Taeehs*, c'est-à-dire *amies*. Gattanewa est le chef reconnu de quatre tribus, savoir : les *Pakeuhs*, les *Maorhs*, les *Honweeahs* et les *Hekuahs*. Il a, en

outre beaucoup d'influence sur les deux autres appelées , l'une *Hoattas* , dont Kecoponea est le chef , et l'autre *Harouhs* , qui est une parfaite démocratie sans chef. Le prêtre , qui s'appelle *Tawat-taa* , jouit aussi d'une grande influence sur le peuple , décide tous les cas de controverse , et fixe l'époque d'aller en guerre. Il paraît que quelques années auparavant ils avaient chassé leur chef , qui était un parent de Gattanewa , et un insigne gourmand. Le principal crime qu'on lui reprochât , autant que j'ai pu le savoir , était de guetter les enfans des familles pauvres , à leur retour de la pêche , et de leur prendre leur poisson. En conséquence , ces familles s'étaient réunies en corps et l'avaient expulsé de la vallée. Il alla se réfugier à Gattanewa , où il demeure maintenant. C'est l'homme le plus grand de l'île ; et son énorme taille , son air de pesanteur lui valurent bientôt de notre part le sobriquet d'éléphant.

Le fait est qu'on ne peut dire que ces peuplades vivent sous aucune forme de gouvernement , excepté sous la forme patriarcale. L'homme le plus vieux de la tribu , s'il possède le plus de terre , et s'il compte dans ses propriétés le plus d'arbres à pain et de cocotiers , est aussi le plus influent. Là , comme partout ailleurs , la richesse attire le respect et donne la puissance. Il y a parmi ces naturels une sorte de noblesse ; cette noblesse est héréditaire ,

et ils parlent avec orgueil de leur généalogie. Gattanewa fait remonter la sienne à quatre-vingt-huit générations, à environ quatorze cents ans, c'est-à-dire à l'époque où l'île reçut ses premiers habitans. Suivant la tradition, Oataia, ou le Jour, et Ananoona, sa femme, vinrent de Vavao, île sous Nooaheevah, et apportèrent avec eux l'arbre à pain, la canne à sucre, ainsi qu'une grande variété d'autres plantes. Ils eurent quarante enfans qui furent tous nommés d'après les plantes qu'ils avaient apportées avec eux, à l'exception de leur fils aîné, qui s'appela *Po*, ou Nuit. Ils s'établirent dans la vallée de Tieuhoy; mais comme ils avaient bientôt multiplié à l'infini, ils se dispersèrent sur différens points de l'île, prenant des plantes de chaque espèce, et habitèrent les vallées. Que cette tradition soit vraie ou fauleuse, il est certain que Gattanewa tire sa plus grande considération de ce qu'il a hérité de la puissance du grand Oataia, et toutes les familles les plus nobles de l'île recherchent avec empressement son alliance.

Les chefs, les fils et les petits-fils de chaque chef de l'île sont mariés à ses sœurs, filles ou petites-filles. Un grand nombre de ces dernières n'avaient pas encore de maris : leur jeunesse et leur beauté attirèrent bientôt l'attention de nos officiers; et comme elles ne les laissèrent pas soupirer en vain,

ils ne tardèrent pas à pouvoir se glorifier d'appartenir à la famille du grand chef.

Les peuplades appelées collectivement Happaïs résident dans une vallée qui s'étend au nord-ouest de la baie de Comptroller. Elles forment six tribus, savoir : les Nicekees, les Pachas, les Kickaïs, les Tatievows, les Tekaais et les Mattaahas ; les noms de leurs chefs sont : Mowattaeh, Peiowho Tekawanuohé, Kawatuah et Toneotufah ; ces tribus sont celles qui chaque jour nous provoquaient au combat.

Dans une baie sous le vent, appelée *Huchaheucha*, sont trois autres tribus : les Maamatuais, les Tiohais et les Cahhaahe ; leurs chefs se nomment Potunah et Mahitatahee. Elles sont alliées des Taechis et les secondent dans toutes leurs guerres contre les tribus qui résident à l'est de la vallée de Tieuhoy, quoiqu'elles se fassent quelquefois la guerre entre elles.

Au nord de la baie de Comptroller, une vaste et belle vallée pénètre fort avant dans l'île, et est habitée par une race nombreuse de guerriers qui s'appellent collectivement *Typees*. Cette vallée, qui est plus soigneusement cultivée que toute autre de l'île et parsemée de beaux villages, contient trois tribus : les Poheguhas, les Naeguhas et les Attaiyas. Tohenuch et Poheguah sont chefs de la première et de la seconde ; la troisième est une démocratie sans chef.

La vallée de Shoecume renferme trois tribus : Cahhunaka, Tomarahvaheena et Tiekeymaha : le chef principal est Temaa Tipee. Elles sont alliées des Typees et se mêlent toujours avec eux en paix et en guerre. Cette vallée aboutit également à la baie de Comptroller.

La vallée de Hannahow, située dans la partie orientale de l'île, est habitée par deux grandes tribus principales. La première, dont le principal chef est Tahchow, s'appelle *Hatecaah* et se subdivise en trois tribus, savoir : Mooackah, Attishou et Attestapwiheenah. La seconde, nommée *Woheaho*, se subdivise de même et forme les tribus des Attahacoes, Attetomcohoy et Attakakahaneuah.

Il y a encore, dans une vallée appelée *Tahtuah-tuah*, une petite tribu appelée *Tiakahs*.

Le nombre des guerriers que chaque tribu peut envoyer au combat est celui-ci : les Techechs, 2,500 ; les Happahs, 3.000 ; les Mahamatuahs, 2,000 ; les Typees, 3,500 ; les Showheus, 3,000 ; les Hatticahs, 2,500 ; les Wooheahos, 2,500 ; les Tatuhas, 200. Ce qui fait un total de 19,200 hommes. Dans un climat pareil et d'après la vie que mènent les naturels, ce nombre ne doit exciter aucun étonnement, car tous sont vigoureux et bien portans ; jeunes et vieux, tous sont agiles et forts, tous capables de manier une lance, un bâton ou une fronde. Leur manière générale de se battre con-

siste en de continuelles escarmouches. Les armées ennemies se réunissent sur les sommets de collines opposées que sépare une plaine. Un ou deux guerriers, revêtus de leurs plus beaux habits, richement ornés de coquillages, de touffes de cheveux et de pendants d'oreilles, s'avancent de chaque côté en dansant vers leurs ennemis, au milieu d'une grêle de traits et de pierres qu'ils évitent avec une extrême adresse, et se provoquent les uns les autres à un combat singulier. Ils sont bientôt suivis par un plus grand nombre qui sont à leur tour chassés ; et si, dans leur retraite, il leur arrive d'être renversés d'un coup de pierre, ils sont incontinent achevés à coups de lance ou de bâton, et emportés en triomphe. Les naturels ont deux espèces de lances dont ils se servent dans leurs batailles. Celles dont l'usage est le plus général sont longues d'environ quatorze pieds, faites d'un bois noir et dur, appelé *toa*, qui peut se polir autant que l'ivoire. Elles sont soigneusement travaillées et ne quittent jamais la main. L'autre espèce de lance est plus petite, d'un bois léger, et d'ordinaire les naturels la jettent à une grande distance avec beaucoup d'adresse. A cinq ou six pouces de l'extrémité où se trouve la pointe, ces lances sont percées d'une multitude de trous, de manière qu'elles puissent se rompre par leur propre poids lorsqu'elles entrent dans un corps, et ainsi être plus

difficiles à extraire. Leurs frondes sont faites des fibres de l'écorce du cocotier, et fabriquées avec une adresse et une netteté incroyables. Les pierres qu'ils lancent avec ces frondes sont de forme ovale, du poids d'une demi-livre, et toutes soigneusement polies au moyen d'un long frottement contre l'écorce d'un arbre. Ils portent ces pierres dans un filet suspendu à leur ceinture, et les envoient avec tant de force et de justesse que leur effet est presque égal à celui de la mousqueterie. Lorsqu'elles portent, l'individu atteint s'en trouve toujours mal; et les nombreuses cicatrices, les membres cassés, les crânes endommagés des naturels prouvent que, malgré leur grande dextérité à éviter ces projectiles, ils causent beaucoup de ravages dans leurs rangs.

Il n'est nullement rare de voir un guerrier portant les blessures de plusieurs coups de lance, dont quelques-uns lui ont traversé le corps; ceux-ci sont couverts de cicatrices qui leur ont été faites par des pierres; enfin j'ai rencontré des insulaires dont le crâne était tellement endommagé, qu'il présentait une cavité où l'on pouvait mettre toute la main. Cependant toutes ces blessures étaient parfaitement guéries, et paraissaient ne leur causer aucune souffrance.

J'aurai probablement l'occasion de parler plus tard de leur manière de guérir; mais je dois ici, tandis que je suis sur le sujet des crânes fracturés,

mentionner un usage qui est suivi par eux , et peut-être par d'autres , quoique jusqu'alors il m'ait été tout-à-fait inconnu. En quelque partie du crâne que soit la fracture, l'os est mis à nu , et cette fracture attentivement suivie jusqu'au bout ; là, on pratique dans le crâne un petit trou pour empêcher qu'elle n'aille plus loin. La même opération se répète à l'extrémité de chacune des fractures que peut avoir occasionées la fracture générale. Si quelques parties d'os se détachent, elles sont soigneusement replacées ; on panse la blessure avec de certaines herbes dont la vertu est bien connue des insulaires ; puis la nature, une espèce de régime et une bonne constitution font le reste. Il y a parmi eux des médecins et des chirurgiens de profession ; mais ils avaient beaucoup plus de confiance en notre habileté qu'en la leur.

Le 28 octobre , Gattanewa, avec plusieurs de ses guerriers , vint m'apprendre que le canon était au bas de la montagne où j'avais ordonné qu'on le portât, et qu'il aurait atteint le sommet avant que mes gens pussent l'atteindre. Lorsque j'examinai la montagne en question et que je songeais aux difficultés qu'ils auraient à surmonter, je pouvais à peine croire au rapport qu'ils me faisaient ; et cependant je n'imaginais pas dans quel but ils eussent voulu me tromper. Je leur répondis que le lendemain, au point du jour, quarante hommes avec leurs mous-

quets seraient à terre et prêts à marcher. Comme je supposais qu'il serait impossible à nos gens de gravir les montagnes s'ils étaient embarrassés du poids de leurs armes, je demandai qu'on m'envoyât quarante Indiens pour porter leurs mousquets, et un nombre égal pour se charger de nos vivres aussi bien que de nos munitions. Gattanewa me le promit ; c'est pourquoi nous prîmes tous les arrangemens nécessaires, et la conduite de l'expédition fut confiée au lieutenant Downes.

Dans l'après-midi de ce jour, je reçus la visite de Teiheataioa, femme de Gattanewa, accompagnée par plusieurs de ses filles et petites-filles. Tous les différens objets qui dans notre camp s'offrirent à leurs yeux attirèrent vivement leur attention, mais elles s'arrêtèrent surtout devant les brebis et les chèvres, qu'elles appelaient *boarka*, mot qui dans leur langue signifie *cochon*. Elles nommaient *manu*, mot qui désigne ordinairement la *tortue de mer*, la tortue terrestre des Gallapagos. Les diverses occupations de nos gens paraissaient beaucoup exciter leur surprise. D'ailleurs elles allaient de place en place, examinant tout avec une insatiable curiosité : comme tout ce qu'elles voyaient était entièrement neuf pour elles, leur admiration allait toujours croissant ; et quoiqu'elles ne comprissent pas le but de nos travaux, elles ne faisaient aucune question, mais portaient silencieu-

sement leur attention sur le premier objet qui ensuite attirait leurs regards. De cette façon, après avoir visité ma tente, elles visitèrent successivement les voiliers, les tonneliers, les charpentiers, les boulangers; et même la rotation de la meule à aiguiser ne les étonnait pas moins que le reste. Elles étaient comme des enfans que ravissent de joie des nouveautés qu'ils ne comprennent pas. Taiheataioa paraissait être intelligente et avait sans doute été une belle femme; elle portait encore des traces de beauté sur sa figure; et les jolis visages de ses filles et de ses petites-filles, dont les traits ressemblaient beaucoup aux siens, ne laissèrent dans mon esprit aucun doute qu'elle n'eût été jolie. Son air était distingué, ses manières étaient gracieuses. Je reconnus bientôt qu'elle n'était pas exempte de cette vanité si ordinaire à son sexe, car elle parut éprouver un vif plaisir lorsque je la complimentai de l'extrême ressemblance qui existait entre elle et ses petites-filles. Je leur fis cadeau de différens petits objets qui les comblèrent de joie; et la vieille femme me répéta souvent que, puisque j'avais changé de nom avec Gattanewa, j'étais maintenant son mari, et me montrant celles qui l'accompagnaient, qu'étant devenues par la même raison mes filles et mes petites-filles, elles attendaient de moi secours et protection.

Dans la matinée du 29, lorsque le détachement

que j'envoyais en expédition vers la montagne, et qui se composait d'une partie de l'équipage de *l'Essex-Junior* et de soldats de marine, fut arrivé dans l'île; lorsque les Indiens qui devaient transporter les armes, les vivres et les munitions se furent présentés, je donnai l'ordre du départ. Au même instant survint Gattanewa : il m'apprit que sa fille, qui était mariée à un chef des Happahs, venait de descendre des montagnes et était envoyée pour demander que je leur accordasse la paix. Notre détachement s'était mis en marche, tous les arrangemens avaient été pris : je craignais que les Happahs ne voulussent seulement gagner du temps; j'avais reçu de leur part toutes sortes de provocations, et ils occupaient encore leurs positions sur les montagnes. Comme la sollicitude que témoignait alors le vieillard pour la paix contrastait singulièrement avec son ardeur guerrière des jours passés, je crus un moment qu'il se machinait quelque trahison : je n'avais envoyé qu'une poignée d'hommes; et leurs armes, leurs munitions, leurs vivres, leurs vies même, étaient entre les mains des Indiens. Gattanewa se trouvait en mon pouvoir : je résolus de le garder comme otage jusqu'à leur retour. Je lui commandai d'envoyer aussi chercher sa fille, pour que je la retinsse également; mais il m'informa qu'elle était dans un état de grossesse fort avancé. et qu'elle n'aurait pas la force de

venir jusqu'à notre camp. Je répliquai que nous ne voulions lui faire aucun mal à lui-même, mais qu'il ne quitterait pas l'enclos avant que mes gens ne fussent revenus; que les Indiens de ses tribus étaient en possession de divers objets précieux qui nous appartenaient, et que si tous ces objets nous étaient rendus, il serait alors libre de retourner vers sa famille. J'ajoutai que la paix n'était plus possible qu'après une bataille; que je pourrais entrer alors en arrangement avec les Happahs, et que je respecterais un envoyé venant de leur part avec un drapeau blanc. Le vieillard paraissait fort contrarié de sa détention, et me demandait sans cesse si je ne le tuerais pas, dans le cas où quelqu'un de mes gens serait maltraité par les Happahs; mes assurances du contraire ne diminuaient ni son inquiétude ni sa frayeur. Le nombre des gens de l'équipage qui se trouvait alors au camp était de dix à douze ouvriers et d'une sentinelle : chacun était à sa besogne, lorsqu'une jeune Indienne qui s'était glissée dans les broussailles vint en courant vers nous, la terreur peinte sur son visage, et s'écria que les Happahs n'étaient plus qu'à une très petite distance de notre camp. Je fis tirer le canon d'alarme; tous mes hommes s'armèrent des armes qui s'offrirent sous leurs mains, et nous attendîmes l'attaque annoncée derrière notre retranchement, c'est-à-dire nos barils à eau; mais n'entendant point de

bruit, nous sortîmes et nous allâmes examiner les buissons; n'apercevant personne, nous crûmes que c'était une fausse alarme. Néanmoins, comme nous retournions au camp, nous remarquâmes une troupe d'ennemis qui avançaient parmi les roseaux et les herbes; nous leur tirâmes un coup de canon qui bientôt les fit déguerpir, et le reste du jour ils ne revinrent pas à la charge.

Vers onze heures, nous pûmes observer que nos gens avaient atteint les montagnes et chassaient les Happaïs de hauteurs en hauteurs. Ces derniers se battaient tout en faisant retraite, et défiaient nos gens de les suivre avec des gestes menaçans. Un naturel qui portait le drapeau américain l'agitait d'un air triomphant à mesure qu'il gagnait du terrain; et un grand nombre d'insulaires amis, armés comme de coutume, venaient à la suite de nos soldats. Nous vîmes Mossina seul s'avancer à la tête de tous, et il nous fut aisé de le reconnaître à son manteau écarlate, à son panache flottant. Au bout d'une heure nous perdîmes de vue les combattans, pour les apercevoir de nouveau quatre heures après, lorsqu'ils redescendirent des montagnes, les naturels portant cinq cadavres sur des bâtons.

Le lieutenant Downes et sa troupe arrivèrent bientôt après au camp, accablés de fatigue par suite d'un exercice auquel ils étaient si peu accoutumés. Il m'apprit qu'à leur arrivée au faite des

montagnes, les Happahs stationnés sur les sommets les avaient assaillis lui et ses hommes à coups de pierres et de traits ; qu'il les avait chassés de position en position, jusqu'à ce qu'ils se réfugiassent dans une forteresse élevée, de la manière déjà décrite, en haut d'une colline escarpée. Là, tous firent halte, au nombre de trois ou quatre cents. Ils défièrent nos gens de gravir cette colline, au bas de laquelle ils s'étaient arrêtés pour reprendre haleine. Au moment où M. Downes donnait ordre de la gravir, une pierre vint le frapper au ventre et il tomba privé de connaissance ; dans le même instant un des nôtres eut le cou percé d'un trait. Ce double événement allait peut-être forcer nos hommes à reculer ; mais M. Downes revint bientôt à lui, et, se trouvant capable de marcher, commanda une charge. Jusqu'alors notre détachement n'avait rien fait ; à sa connaissance, aucun ennemi n'avait encore été blessé. Les sauvages se moquaient de nos soldats, leur montraient le derrière par dérision, et les menaçaient avec le plus profond mépris. Les naturels nos amis commençaient aussi à penser que nous n'étions pas aussi formidables que nous le prétendions : il devenait donc absolument nécessaire que le fort fût pris à tout hasard. Nos gens poussèrent trois cris d'allégresse, et se précipitèrent au milieu d'une grêle de traits et de pierres que les naturels lançaient de derrière leur solide

barrière : ce fut seulement lorsque nos soldats entrèrent dans le fort qu'ils songèrent à battre en retraite. Cinq d'entre eux furent alors tués : il y en eut un surtout qui combattit jusqu'à ce que le canon du mousquet lui fût appliqué sur le front : le coup lui emporta toute la partie supérieure du crâne. Dès que cette place fut prise, toute résistance cessa. Les naturels pour qui nous combattions rassemblèrent les morts, tandis que d'autres coururent à un village situé dans la vallée, afin de s'emparer du butin, qui consistait en une multitude de tambours, de nattes, de calebasses, et d'autres ustensiles de ménage, ainsi qu'en cochons, cocos et autres fruits. Ils rapportèrent aussi une énorme quantité de la plante dont ils fabriquent leur plus belle étoffe, qui pousse presque aussi grosse que le poing, et qui est fort estimée par eux. Enfin, ils revinrent chargés de tous les objets que l'ennemi n'avait pas le temps d'emporter ; car il n'avait pas pris de précaution, ne pouvant croire qu'une poignée d'hommes les mettrait en déroute.

Ce fut un hideux spectacle que de voir comment nos amis indiens traitaient ceux qu'atteignaient nos balles : ils se jetaient sur eux et les achevaient à coups de bâton ; alors chacun semblait jaloux de teindre sa lance dans leur sang, que rien ne pouvait les décider ensuite à essuyer. La lance portait dès lors le nom du guerrier mort, et par suite de

cette illustration augmentait beaucoup de valeur.

Aussitôt que le détachement fut de retour, je fis relâcher Gattanewa, lequel parcourut d'un pas rapide la colline qui nous séparait du village.

Son alarme avait été grande, et la frayeur s'était tellement emparée de son esprit qu'il n'osa point retourner la tête, crainte de se voir encore exposé à quelque danger. Il avait appris des naturels que nous avions emporté le fort d'assaut; et comme c'était, suivant son opinion, une place pour ainsi dire imprenable, il croyait que rien n'arrêterait plus notre marche victorieuse. Il nous supposait plus redoutables que nous ne l'étions réellement, et craignait un allié si puissant. Je lui annonçai avant son départ que j'étais maintenant disposé à recevoir un envoyé des Happahs; mais dans son épouvante le pauvre vieillard ne songeait qu'à sa sûreté personnelle. Nous avons remporté une victoire qui lui semblait miraculeuse; et le nombre des morts rapportés comme trophées dépassait de beaucoup celui de toutes les batailles précédentes dont il pouvait se souvenir; car ces insulaires se battent des semaines, quelquefois même des mois, sans que nul ne périsse de part ni d'autre, quoiqu'ils donnent et reçoivent dans tous leurs engagements un grand nombre de graves blessures. Les Tayees avaient cependant, peu avant notre arrivée dans l'île, perdu un de leurs prêtres d'un très grand re-

nom, qui avait été tué dans une embuscade par les Happahs; et cette circonstance avait occasioné l'établissement d'un tabou très rigoureux qui était alors en pleine vigueur, et qui dura tant que nous restâmes dans l'île.

Je ne saurais dire avec quelles cérémonies s'établissent ces tabous qui sont tant respectés par les naturels. Ils sont cependant établis par les prêtres, d'après quelque motif religieux. Quelquefois ils sont généraux et affectés à toute une vallée, comme dans le cas présent; quelquefois ils ne frappent que sur une tribu; tantôt sur une famille, souvent sur une seule personne. Le mot tabou signifie *interdiction*, *embargo*, *défense*; et les restrictions qu'impose le temps de sa durée peuvent se comparer à celles du carême des catholiques. Pendant ce temps, ils souffrent de nombreuses privations; ils n'ont pas la permission de se peindre le corps, ce qui est leur ornement favori; la danse et le chant leur sont défendus; les chefs doivent s'abstenir de femmes; et même souvent ne pas entrer dans les habitations qu'elles occupent. Il y a des endroits taboués, où se font des festins, où se boit le kavá; des bâtimens taboués où l'on dépose les morts; enfin beaucoup d'arbres et même certaines promenades sont également taboués. Les femmes ne peuvent en aucune occasion entrer dans les salles de festin, qui sont dans des maisons élevées à la hauteur de six ou

huit pieds sur une plate-forme de larges pierres habilement taillées et réunies ensemble avec autant d'adresse que le pourraient faire nos plus habiles maçons. Ces maisons, quelquefois longues de cent verges et larges de quarante, sont enfermées dans un carré de bâtimens dont le style est d'une élégance bien propre à donner une très haute idée de l'industrie, du goût et de la persévérance d'un peuple qui est demeuré jusqu'à présent inconnu au reste de l'espèce humaine. Toutes les fois que nous considérons l'immense travail nécessaire pour amener de loin les énormes rochers qui forment les fondemens de ces édifices, car ils ont été tous amenés du bord de la mer, et la plupart ont huit pieds de long, quatre de large et autant d'épaisseur; toutes les fois que nous réfléchissons aux moyens employés pour donner à ces rochers une forme si parfaite avec des outils qui peut-être n'étaient guère plus durs que les matériaux mêmes, car l'extérieur du plus grand nombre de ces constructions atteste évidemment leur ancienneté, et l'on peut sans doute en faire remonter l'origine à une époque où les insulaires ne connaissaient pas le fer; toutes les fois que nous songions au nombre immense de ces maisons qui se rencontrent à chaque pas, combien grand n'était pas notre étonnement qu'un peuple dans l'état de nature, sans être secondé par aucun de ces moyens artifi-

ciels qui aident et facilitent tant le travail des hommes civilisés, pût avoir conçu et exécuté des ouvrages qui aux yeux de tous les spectateurs doivent paraître miraculeux ! Ces masses de pierres sont élevées dans un seul but de magnificence ; il ne paraît pas qu'elles soient de la moindre utilité : les maisons qu'elles supportent ne sont occupées que pendant les heures des festins, et semblent appartenir au public, car il a certainement fallu les forces réunies de tout un peuple pour construire de pareils édifices ; autrement, et malgré tous les efforts imaginables, bien des années se fussent écoulées avant leur entier achèvement.

Les maisons communes diffèrent peu de celles qui appartiennent aux simples particuliers, si ce n'est par l'élégance de l'architecture. Celles du nombre de ces dernières que je vais décrire ici sont situées autour d'une place publique, vers le milieu de la vallée des Hawouhs, et l'on en compte jusqu'à seize. Quatre forts piliers, faits de troncs d'arbres à pain, sont fichés en terre sur une même ligne, et ont une hauteur de vingt pieds ; à leur extrémité supérieure est une fourche destinée à recevoir un cocotier long et plus mince qui est soigneusement poli. Tel est, à proprement parler, le châssis des maisons et ce qui soutient le reste de la structure ; contre ce châssis, et inclinés d'environ cinq pieds, sont assujettis des bambous de

hauteur et de grosseur égales, à deux ou trois pouces de distance les uns des autres, et l'extrémité inférieure enfoncée en terre. Pour qu'ils aient plus de solidité, ils sont, avec non moins d'élégance que de force, attachés par des cordes d'écorce de différentes couleurs à ce tronc bien poli de cocotier dont il a été question plus haut. Par-dessus cette première rangée de bambous viennent se placer d'autres rangées de bambous petits, entrelacés plus horizontalement. Ainsi se trouve établie la charpente du derrière de la maison, qui forme aussi un des côtés du toit. A cinq pieds des quatre grands piliers, il y en a quatre autres moindres dont l'élévation n'est que de huit pieds, et qui ont aussi une fourche de manière à supporter un cocotier ou une solive convenablement façonnée. Cette solive s'étend aussi sur toute la longueur de la maison, et sert à soutenir la partie de devant du toit qui est faite des mêmes matériaux et solidifiée de la même manière que la partie de derrière du bâtiment. Quelquefois les bambous destinés à former les côtés latéraux de l'édifice ont douze pieds d'inclinaison ; de sorte qu'ils forment une petite pièce de chaque côté. Lorsque la charpente est ainsi disposée, on la recouvre avec des feuilles de palmiers d'abord, et ensuite d'arbres à pain qui, posées avec élégance et régularité, donnent à la maison un air agréable, en même

temps qu'elles la rendent solide et durable plus que ne pourraient le faire nos meilleures méthodes de couverture. Le bâtiment est alors divisé dans la longueur en deux parties égales, au moyen d'un tronc de cocotier qui, placé au milieu, va d'une extrémité à l'autre. La partie qui se trouve du côté de la façade est alors proprement parée de pierres unies; l'autre est couverte des plus belles nattes, et sert de chambre à coucher pour toute la famille; contre l'arbre du milieu, ils appuient leurs pieds, tandis qu'un pareil, placé le long du mur de derrière, leur fait l'office d'un oreiller. Quand l'extérieur et les parties les plus utiles de l'édifice sont terminées, on la décore en couvrant les bambous qui forment la charpente de filamens de cocotier teints en diverses couleurs et disposés de manière à produire des effets bizarres. Les colonnes qui soutiennent tout le bâtiment sont enveloppées d'étoffe très belle et très blanche, fermement assujettie au moyen de cordes d'écorce; de sorte qu'à certaine distance ellès ont l'air d'être enduites d'une espèce de peinture. Quelquefois aussi les colonnes, richement sculptées, représentent des dieux et donnent à l'extérieur de la maison une grandeur et une élégance qui, quoique d'un style différent de celles de tout autre peuple au monde, n'en sont pas moins fort remarquables.

Maintenant je reviens à mon récit Les Tayées

avaient rapporté les corps des cinq hommes tués dans l'assaut de la forteresse. Il n'y avait eu aucune perte de notre côté ni parmi nos alliés; seulement deux des nôtres avaient été blessés, et un Indien avait eu la mâchoire fracassée d'un coup de pierre. Je le revis le lendemain : les plaies avaient été soigneusement rapprochées au moyen de feuilles de palmier, et il paraissait peu souffrir. Un des morts, à ce qu'il semble, était un naturel de notre vallée qui s'était marié parmi les Hap-pahs. Ses parens avaient pris soin de son corps qui, trouvé par eux, avait été aussitôt enveloppé dans des nattes. Les autres cadavres gisaient, disait-on, sur la place publique, où les naturels se complaisaient à les voir étendus. J'avais été prévenu par les blancs à mon arrivée, et même par Wilson, que les insulaires étaient anthropophages; mais, malgré les plus strictes informations, je ne pus découvrir qu'ils les eussent vus mangeant de la chair humaine. Je désirais éclaircir davantage ce point, bien que les assurances qui m'étaient données à ce sujet dussent me laisser peu de doutes. Même, comme je causais un jour avec Gattanewa de cette horrible coutume, il n'hésita point à reconnaître qu'elle était quelquefois pratiquée par certaines gens; mais d'un air arrogant et superbe, il ajouta que personne de sa famille, depuis l'époque si reculée de son existence, n'était connu pour

avoir mangé de la chair humaine ou goûté d'un cochon qui était mort ou avait été volé. Il avoua que les autres mangeaient quelquefois leurs ennemis. Cependant, dans toutes celles de leurs guerres qui avaient eu lieu depuis que Wilson et ses compagnons habitaient l'île, il ne paraît pas qu'aucun être humain ait été mangé par eux, dans le sens que nous donnons à ce mot. Plusieurs des cadavres de leurs ennemis étaient tombés entre leurs mains, et avaient été vus intacts par les blancs plusieurs jours après le combat, jusqu'au moment même où l'odeur en devint trop désagréable pour que les naturels continuassent de les traîner après eux; et certainement on ne peut supposer qu'ils préférassent les manger dans cet état de putréfaction, quoique Wilson déclarât que c'était alors qu'ils s'en régalaient.

Jaloux d'approfondir un fait dont l'existence eût compromis d'une manière si grave l'honneur de tout un peuple qui d'ailleurs différait tant des simples sauvages, je me rendis le lendemain de la bataille, accompagné de Wilson et d'un soldat de marine, à la maison de Gattanewa, dans l'intention de réclamer les cadavres pour les enterrer, et en même temps pour tâcher de découvrir si les insulaires pratiquaient réellement cet ignoble usage. Les aveux de Gattanewa laissaient peu de doutes dans mon esprit, et cependant je ne pouvais sans

peine concilier cet usage avec la générosité et la bienveillance, qui étaient les principaux traits de leur caractère.

Ils sont d'une minutieuse recherche dans leurs personnes, se lavant trois ou quatre fois le jour ; d'une extrême propreté dans leur manière de préparer les mets et de les manger. Nous remarquions souvent que jamais un insulaire ne goûtait une chose avant de l'avoir sentie, et qu'il la rejetait toujours si l'odeur en était quelque peu désagréable. Comment se peut-il alors qu'un peuple si délicat, habitant un pays qui abonde en cochons, en fruits et en toutes sortes de légumes, préfère une charogne humaine, dégoûtante et pourrie, aux mets nombreux et exquis que lui offrent les vallées de son île ? La chose est impossible ; il faut qu'il y ait erreur. Je me rendis donc à la demeure de Gattanewa, que je trouvai remplie de femmes poussant les plus affreuses lamentations, et entourées d'une multitude de naturels du sexe masculin. A mon aspect ce fut un cri général de terreur ; tous fixèrent leurs yeux sur moi avec des regards d'épouvante et d'effroi. Je m'avançai vers la femme de Gattanewa, et la priai de me faire connaître la cause de cette alarme. Elle répondit que maintenant que nous avions détruit les Happahs, ils craignaient que nous ne tournassions nos armes contre eux-mêmes. Elle me prit la main, la baisa et mouilla

de ses larmes ; puis, la mettant sur sa tête, elle s'agenouilla pour me baiser les pieds. Elle me dit qu'ils voulaient bien être nos esclaves et nous servir : que leurs maisons , leurs terres , leurs cochons et toutes leurs propriétés étaient nôtres ; mais elle me supplia d'avoir compassion d'elle, de ses enfans, de sa famille, et de ne point les mettre à mort. Il semblait qu'ils se fussent excités à la peur la plus vive, et, me voyant venir vers eux accompagné d'une sentinelle, ils ne pouvaient me considérer que comme le démon de la mort.

Je relevai la pauvre femme de son humble posture ; je la priai de bannir ces craintes sans fondement ; je lui dis que je n'avais l'intention de faire de mal à aucun habitant de la vallée de Ticuhoy ; que si les Happahs avaient attiré sur eux notre vengeance et senti notre ressentiment, eux seuls en étaient cause. Je leur avais offert la paix, ils avaient préféré la guerre ; mon amitié que je leur offrais, ils l'avaient dédaignée. Poussé à bout, je les avais châtiés, mais j'étais apaisé. M'adressant alors à sa fille, femme intéressante d'environ vingt-trois ans, qui était venue demander la paix, je lui dis que je respecterais tout ambassadeur envoyé par sa tribu, portant un drapeau blanc ; que son mari pouvait se rendre auprès de moi en toute sûreté, et que je n'étais pas moins disposé à faire la paix que je l'avais été à punir leur insolence. J'exhortai

ensuite la femme de Gattanewa à tâcher de faire comprendre à tout le monde la nécessité de vivre en bonne intelligence avec nous ; que nous étions disposés à les regarder comme des frères ; que nous n'avions aucune intention hostile contre eux , et que , tant qu'ils nous traiteraient comme amis , nous les protégerions contre tous leurs ennemis ; qu'eux et leurs biens seraient en parfaite sûreté , et que j'infligerais le châtiment le plus exemplaire à celui de mes gens qui me serait dénoncé comme coupable de mauvaise foi envers un des naturels nos alliés ; mais que , si une pierre nous était jetée , si le moindre objet m'était dérobé à moi ou à mes gens , et que le criminel ne nous fût pas livré , je ferais de la vallée une scène de désolation.

La vieille femme prêta une attention extraordinaire à ce discours , tandis que Wilson l'interprète le lui traduisit ; et j'allais continuer , lorsqu'elle me pria de m'arrêter. Elle se leva alors , et commandant le silence à la multitude , qui s'était considérablement accrue depuis mon arrivée , elle prononça avec autant de grâce que d'énergie une harangue qui dura environ une demi-heure , exhortant les naturels , autant que je pus le comprendre , à se conduire d'une façon raisonnable , et leur expliquant les avantages qui résulteraient sans doute de la continuation de leur bonne intelligence avec nous.

Lorsqu'elle eut fini elle me prit affectueusement

la main et me rappela que j'étais son mari. Alors toute alarme cessa. Je demandai où était Gattanewa lui-même, et j'appris qu'il était sur la place publique, se réjouissant auprès des cadavres; mais on était allé le chercher. Je me dirigeai vers la place et rencontrai le vieillard qui revenait en toute hâte. Il était sorti dès le point du jour et n'avait encore pris aucune nourriture. Il tenait d'une main une coquille de coco pleine d'une espèce de préparation aigre faite avec le fruit de l'arbre à pain et fort estimée par les naturels, et de l'autre un poisson cru qu'il trempait dans le liquide à mesure qu'il le mangeait. Aussitôt cependant que Wilson lui eut donné à entendre que cette manière de manger le poisson m'était désagréable, il enveloppa le reste dans une feuille de palmier, et chargea un jeune homme de le lui garder jusqu'à ce qu'il trouvât un moment plus convenable pour continuer son repas. Chemin faisant vers la place, je remarquai plusieurs jeunes guerriers qui s'y rendaient aussi à grands pas, armés de leurs lances, au bout desquelles étaient attachés différens fruits qu'ils avaient l'intention d'offrir à leurs divinités. Comme j'approchais, je les entendis battre du tambour et célébrer leurs chants de guerre. J'aperçus bientôt cinq ou six cents naturels assemblés autour des cadavres qui étaient étendus à terre et encore attachés aux bâtons sur lesquels on les avait apportés du lieu

de l'action. Les guerriers étaient tous armés de leurs lances; et plusieurs larges tambours, élégamment recouverts d'étoffe, placés auprès des cadavres, résonnaient sous les coups de quelques naturels, tandis que Tawattea et un autre prêtre, plus élevés que le reste de la foule, présidaient à la cérémonie. « Ah ! dit Wilson, voilà qu'ils célèbrent leurs infernales réjouissances sur les corps des morts. » A ce moment, les insulaires s'aperçurent de mon arrivée. Aussitôt une horrible confusion se répandit parmi eux; les cadavres furent enlevés en un instant de l'endroit où ils gisaient et portés au loin dans les broussailles, avec des cris et des hurlemens qui indiquaient l'effroi des naturels. Je crus alors que les déclarations de Wilson étaient vraies, et mon sang se glaça d'horreur à l'idée du spectacle dont j'avais failli être témoin. Je leur commandai d'un ton impératif de remettre les corps à l'endroit où ils les avaient pris, refusant de faire un pas avant qu'ils n'eussent obéi. Ce fut avec beaucoup de répugnance qu'ils les rapportèrent; deux étaient soigneusement couverts de branches de cocotiers, les autres tout-à-fait exposés aux regards. Je les examinai tous avec soin, et, à ma grande surprise, je les trouvai intacts, sauf les mutilations provenant des coups de bâton qui leur avaient ôté la vie. Je m'informai alors pourquoi ils avaient emporté si vite les cadavres. Ils répondi-

rent qu'ils craignaient que la vue ne m'en fût désagréable. Je leur dis que je venais réclamer ces corps, et que je désirais qu'ils les portassent au camp, où était déjà creusée la fosse qui devait les recevoir. J'ajoutai que j'avais peur qu'ils ne voulussent les manger, et leur exprimai le plus vivement possible toute mon horreur pour cet usage. Ils m'assurèrent que telle n'était pas leur intention, et promirent de se rendre à nos désirs, en même temps qu'ils me prièrent de leur laisser encore les cadavres quelques jours pour qu'ils achevassent leurs cérémonies, et de leur accorder seulement deux des corps pour être offerts en sacrifice à leurs prêtres qui avaient été tués, m'assurant qu'ils les enterreront ensuite aussi profondément que je le désirerais. Gattanewa, Tawattea et l'autre prêtre joignirent alors leurs instances à celles de la foule, et m'informèrent que ce serait un grand sujet de triomphe pour leurs ennemis si je les privais de tous les cadavres et ne permettais pas qu'ils jouissent des avantages de la victoire remportée sur eux. Cédant à leurs sollicitations, et convaincu en quelque sorte que ces insulaires n'étaient point des cannibales, je consentis à ce qu'ils gardassent deux corps, à condition que les autres seraient envoyés au camp. Je remarquai que tandis qu'on rapportait les cadavres, tous évitaient avec soin non-seulement de les toucher, mais encore de

mettre la main sur les endroits ensanglantés des bâtons qui les soutenaient, et qu'ils se servaient d'une petite branche pour écarter les feuilles de cocotier dont les corps étaient couverts. En outre, une profonde horreur se peignit sur tous les visages lorsque leurs nombreuses blessures furent exposées aux regards; car je dois observer que ceux qui étaient ainsi couverts de feuilles portaient les innombrables traces des javelots dont ils avaient été percés au moment de leur mort, tandis que les autres avaient été achevés à coups de bâton après avoir été atteints par nos balles. Cette délicatesse à couvrir le corps blessé d'un ennemi, et leur précaution à éviter le contact du sang ou des membres du cadavre, ne me permettaient guère de croire que les naturels fussent anthropophages, quoiqu'ils ne niassent pas qu'il leur arrivât quelquefois de manger leurs ennemis, si pourtant nous ne nous sommes pas trompés sur leur dire; mais il se peut que nous les ayons mal compris.

En effet, pendant notre séjour parmi eux, nous ne sommes parvenus à connaître que très imparfaitement leur langue; mais, si peu que nous en connaissions, il nous est permis de dire qu'elle n'est pas riche. Quelques mots servent à énoncer tout ce qu'ils veulent dire; un seul mot a souvent plusieurs significations, comme, par exemple, le mot *motte* signifiant *je vous remercie*, *j'en ai suffisamment*.

ment, je n'en veux pas, gardez pour vous, emportez cela, etc., etc *Mattee* exprime tout degré de souffrance que peut éprouver une personne ou une chose, depuis le plus léger mal jusqu'à la mort la plus cruelle. Ainsi une piqûre au doigt est *mattee*; avoir mal quelque part que ce soit est encore *mattee*; *mattee*, c'est être malade; être grièvement blessé, c'est *mattee*; *mattee* est encore tuer et être tué; être brisé, en parlant des objets inanimés, souffrir le moindre dommage, être sali, tout cela s'exprime encore par le même mot *mattee*. *Motakee*, avec un léger changement de prononciation, signifie tous les degrés du bien, depuis une chose seulement tolérable jusqu'à un objet d'une perfection complète. Ainsi *motakee* voudra dire *assez bon, bon, très bon, excellent*. Il s'applique également aux qualités tant physiques que morales des personnes. On entendra donc par *motakee* qu'elles sont *bonnes, douces, bienveillantes, généreuses, humaines, passables, plaisantes, jolies, belles*. *Keheva*, qui signifie *mauvais*, n'a point une signification moins étendue que *motakee*, et les différens sens que lui donnent différentes inflexions de la voix sont tout-à-fait inverses de ceux de ce dernier mot. Il en est de même de beaucoup d'autres mots dans leur langue, c'est-à-dire de tous ceux que nous avons pu connaître. *Kie-kie*, qui signifie *manger*, signifie en outre *un importun*. Ce mot ne peut-il avoir encore un grand

nombre d'autres significations que nous ne connaissions pas ? ne peut-il signifier *couper*, *diviser*, *sacrifier* ? S'il a ces significations, je ne saurais le dire, et Wilson n'a pu me l'apprendre.

Mais, pour revenir à mon sujet, diverses circonstances m'ont porté à croire que, lorsque les naturels disaient qu'ils mangeaient quelquefois leurs ennemis, ils ne voulaient pas dire autre chose. Quant à l'offrande de leurs cadavres en sacrifice à leurs divinités, j'ai plus d'une fois eu l'occasion de m'en convaincre pendant que je résidai dans l'île. Malheureusement ces occasions se renouvelèrent souvent par suite des guerres que nous fûmes obligés de faire contre les tribus qui nous étaient hostiles. D'ailleurs on ne peut contester le plaisir qu'éprouvent les naturels à porter comme trophées les ossemens d'un ennemi. Ils conservent soigneusement son crâne et le suspendent dans leurs maisons. Ils fabriquent des harpons avec les os les plus gros, et quelquefois ils les sculptent fort élégamment. Avec les os plus petits, qu'ils taillent de manière à figurer leurs dieux, ils se font des colliers. Ils les convertissent aussi en manches d'éventails ou en ornemens destinés à embellir leurs conques de guerre. Enfin ils emploient ces os de toutes les manières qu'ils peuvent imaginer. Dans l'île, peu d'hommes ne possèdent pas de ces sortes d'ornemens. J'ai néanmoins remarqué qu'il

ne s'en trouvait aucun dans la maison et sur les différens individus de la nombreuse famille du vénérable Gattanewa, et je suis porté à croire que ce vieillard voulait énoncer ce fait quand je compris qu'il me disait que nul de sa famille n'avait mangé de chair humaine. Après cette petite digression, nécessaire pour venger l'honneur d'un peuple qui ne paraît pas mériter l'accusation de cannibalisme, je vais continuer mon récit.

Comme je l'ai déjà observé, à mon aspect la musique, si c'était de la musique, cessa; curieux de connaître autant que possible la religion et les autres cérémonies de ce peuple, j'informai Gattanewa qu'ils pouvaient continuer. Le prêtre remonta sur son estrade et les guerriers se remirent en ligne sur la place; le prêtre, après avoir agité une branche de palmier sèche, à laquelle était attachée une grosse touffe de cheveux d'homme, prononça quelques mots, qui furent suivis par trois acclamations que poussèrent les guerriers avec un ensemble parfait, et en frappant avec force dans leurs mains, après quoi les tambours battirent l'espace de cinq minutes, tandis que les guerriers chantaient tous à haute voix et avec des gestes énergiques. Ces chants s'affaiblirent peu à peu, et enfin régna un profond silence. Cette cérémonie recommença trois fois, et chaque fois les chants augmentèrent d'énergie aussi bien que les gestes. A

plusieurs reprises ils montrèrent les cadavres et parurent ensuite s'adresser à moi. Wilson me dit qu'ils chantaient la victoire qu'ils avaient remportée sur leurs ennemis, et remerciaient les dieux de m'avoir envoyé à leur secours. La cérémonie terminée, le prêtre me demanda si ce n'était pas *motakee* (très bien); et comme je lui répondis affirmativement, il parut en éprouver une vive satisfaction.

Je m'informai alors s'ils avaient entendu parler des Happahs depuis la bataille : ils me dirent qu'un guerrier de cette tribu était arrivé le matin même. Je demandai qu'on le fit venir : il s'avança, tremblant pour sa vie ; mais quand je lui présentai la main, ce que j'avais appris aux naturels à considérer comme un signe d'amitié, ses craintes parurent se dissiper. Je sus par lui qu'un grand nombre de ses compagnons avaient été blessés, que tous étaient en proie à une vive inquiétude, et ne désiraient rien plus ardemment que la paix. Je lui représentai la folie d'opposer leurs armes aux nôtres ; et pour le convaincre de la supériorité de nos mousquets, je visai avec le mien un arbre à quelque distance ; la balle pénétra au milieu, à peu près à la hauteur d'un cœur d'homme. J'engageai alors tous les guerriers à tâcher d'en faire autant avec leurs frondes ou leurs javelots ; mais ils secouèrent tous la tête comme pour reconnaître

l'infériorité de leurs armes. Le Hap̄pah fut fort étonné de la justesse avec laquelle nous tirions , et dit qu'il ferait tous ses efforts pour persuader à ses frères de se réconcilier avec nous. Je lui donnai un mouchoir blanc attaché à une lance , en le prévenant que le porteur de ce drapeau serait toujours respecté.

A mon retour au camp, j'y trouvai une ample provision de cochons , de cocos , de bananes , de fruits d'arbres à pain , de cannes à sucre et de racines de kava , provenant en partie du butin des Hap̄pahs , mais principalement des contributions que nous envoyaient les tribus de Tieuhoy.

§ 13.

Ile Madison.

Les cochons de cette île sont généralement d'une race petite et inférieure, mais il y en a d'autres qui sont aussi grands et aussi beaux que ceux de toute autre partie du monde. L'usage de les couper , opération dans laquelle les naturels sont très habiles , contribue beaucoup à les rendre plus gros et plus savoureux. Dans cette île la chair du porc est d'une délicatesse extrême. Nous tuions rarement les cochons de petite espèce qui nous étaient amenés ; mais dans les derniers temps de notre séjour parmi les Indiens , ils nous amenaient une si grande

quantité de leurs gros cochons que je pouvais nourrir tous mes gens de viande fraîche. Six de ces animaux suffisaient amplement à la nourriture de quatre cents hommes pendant un jour.

Suivant la tradition des naturels, il y avait plus de vingt générations ¹ qu'un dieu nommé *Haii*, visitant toutes les îles du groupe, avait apporté avec lui des cochons et des volailles qu'il y avait laissés. Il se montra d'abord dans la baie Hataootooa, qui est située du côté oriental de l'île, et là, creusa pour découvrir une source qu'il trouva en effet. L'arbre sous lequel il demeura pendant sa visite est regardé comme sacré par les naturels, qui le nomment *Haii*. Ils ne peuvent dire si ce dieu vint sur un navire ou dans un canot, ni combien de temps il resta parmi eux.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que les naturels appellent un blanc *othouah*, et que leurs divinités portent le même nom, ainsi que leurs prêtres lorsqu'ils sont morts. Un blanc est considéré par eux comme un être qui leur est supérieur; mais notre faiblesse et nos passions ont dû les convaincre que, comme eux, nous étions de simples hommes. Cependant, lorsqu'ils se comparent à

¹ Il faut observer qu'un homme est ici grand-père à cinquante ans et quelquefois plus tôt : de là trois générations existent dans une période de temps qui, d'après leur manière de compter, ferait de trois cents à trois cent trente années.

nous, toutes les différences sont à notre avantage.

Haïi était sans doute quelque navigateur qui, il y a quatre siècles, laissa les animaux ci-dessus désignés parmi les naturels. Mais nos récits des voyages faits dans cette mer ne remontent pas à une époque si reculée; et quand même ils y remonteraient, nous ne pourrions reconnaître ce navigateur d'après le nom que les insulaires lui ont donné.

Ils ne purent jamais parvenir à prononcer distinctement nos noms, malgré tous nos efforts pour les leur apprendre et toutes leurs tentatives pour les répéter. Ils me donnèrent le nom d'*Opotee*, ne pouvant approcher davantage de Porter. M. Downes fut appelé *Onou*, le lieutenant Wilmer *Wooreme*, le lieutenant M'Knight *Muscheetie*; enfin, le nom de chacun avait subi une altération pareille. Nous fûmes désignés par ces noms, et nous y répondîmes tant que nous restâmes parmi eux; il est même probable que nous n'en aurons pas d'autres dans leurs récits traditionnaires, et si nous ne trouvons pas d'autres moyens de transmettre nos noms à la postérité, nous ne serons sans doute pas beaucoup plus connus des navigateurs futurs que nous ne connaissons Haïi. Mais si nous ignorons quel est le navigateur qui, à cette époque reculée visita ces îles (il est d'ailleurs possible qu'il y ait erreur dans la chronologie des naturels), nous ne sommes pas en peine de savoir à quelle nation il

appartenait. Les naturels appellent un cochon *bou-artka*, ou plutôt *pouarka*; et il est vraisemblable qu'ils conservent encore à peu près le nom sous lequel il leur fut d'abord connu. Or, les Espagnols appellent un cochon *puerco*, donnant à ce mot une prononciation peu différente de celle que lui donnent les insulaires. Comme les Espagnols naviguèrent les premiers dans ces mers, il n'est guère douteux que les Madisoniens ne soient redevables d'un don si précieux à un navigateur de cette nation.

Les cocotiers poussent en grande abondance dans chaque vallée de l'île, et sont cultivés avec beaucoup de soin. Cet arbre est trop bien connu pour qu'il soit besoin de le décrire; cependant la manière dont ils le multiplient n'est pas sans intérêt. Lorsque les cocos sont mûrs, ils sont soigneusement recueillis sur l'arbre, auquel montent les naturels par le moyen d'une forte corde d'écorce qu'ils s'attachent aux deux pieds au-dessus de la cheville, de manière qu'ils ne puissent les écarter que de dix à douze pouces. Ils se cramponnent alors à l'arbre avec les bras, les pieds et les genoux; et la corde d'écorce s'accrochant aux fortes saillies de l'arbre empêche qu'ils ne glissent. De cette façon, élevant alternativement les pieds et les mains, ils grimpent avec aisance et rapidité au sommet de l'arbre le plus haut, d'où ils jettent les

fruits à terre pour les suspendre ensuite , réunis en paquets , à un cocotier près de leur demeure , et à une assez grande élévation du sol pour qu'ils soient en parfaite sûreté. On les y laisse sécher pour s'en servir au besoin. Dans cet état il arrive souvent qu'ils bourgeonnent près de la queue, et tous ceux-là sont recueillis pour être plantés. On les plante après en avoir brisé l'écorce et retiré une partie de l'intérieur qui , lorsqu'ils commencent ainsi à bourgeonner, consiste principalement en une substance molle et spongieuse , dont la noix se remplit au bout d'un certain temps. Cette substance est douce, agréable au goût, et fort estimée par les naturels. Ils enterrent alors l'écorce et font autour de l'endroit un petit enclos de pierre pour empêcher que les cochons ne déracinent le jeune arbre lorsqu'il commencera à pousser. Cet arbre porte fruit cinq ans après avoir été planté. Les insulaires disent que le cocotier fut apporté d'une île nommée *Ootoopoo*, par un dieu nommé *Taa*, il y a bien des générations. Ils supposent que cette île est située à peu près sous le vent de la Magdeleine, une des Marquises.

Pendant que je suis sur ce sujet , il faut que je demande la permission de mentionner plusieurs îles dont les naturels supposent l'existence, et qui nous sont entièrement inconnues. Ils sont si fermement imbus de cette opinion , que de larges canots

doubles ont souvent quitté l'île Madison et d'autres îles de ce groupe pour aller à leur recherche. Le grand-père de Gattanewa s'en alla à la découverte avec quatre grands canots, prenant avec lui ample provision de vivres et d'eau, ainsi que des cochons, des volailles et de jeunes plantes. Il était accompagné de plusieurs familles, mais depuis son départ on n'a point entendu parler de lui. Temaa, Tipee et toute sa tribu, depuis environ deux ans, avaient plusieurs larges canots doubles, construits dans le dessein d'abandonner leur vallée et de s'en aller à la recherche d'autres îles, dans la crainte qu'ils ne fussent chassés de leur territoire par d'autres tribus. Mais à la paix, les canots furent démontés, et maintenant la charpente en est soigneusement conservée dans une maison bâtie exprès pour en être retirée en cas de besoin.

Plus de huit cents hommes, femmes et enfans, m'assure Wilson, ont, à sa connaissance, quitté l'île Madison et d'autres îles des groupes de Washington et des Marquises pour chercher de nouvelles terres. Jamais il n'a plus été question de ces aventuriers, si ce n'est dans un seul exemple. Quatre canots partirent de Nooaheeva, c'est-à-dire, de l'île Madison, cherchant une nouvelle terre sous le vent; ils rencontrèrent les îles de Roberts au nord-ouest, où ils vont chaque année recueillir les plumes de la queue de l'oiseau du tropique qui fré-

quente ces îles. Là resta un de leurs canots, les autres remirent à la voile dans la direction du vent. Après être restés quelque temps dans l'île, qui ne produit que des cocotiers et quelques autres arbres, les naturels du premier canot se décidèrent tous à regagner Nooaheeva, excepté un homme et une femme qui demeurèrent et se bâtirent une hutte. On ne sait ce qu'est devenu le canot. L'homme mourut, la femme fut trouvée et recueillie par des naturels qui abordèrent dans l'île pour chercher des plumes. Trois ou quatre jours après le départ des canots pour ces voyages de découverte, les prêtres viennent en tapinois dans les maisons des habitans de la vallée d'où sont partis les aventuriers, et d'une voix imposante leur annoncent qu'ils ont trouvé une terre où abondent les arbres à pain, les cochons, les cocotiers, ainsi que toutes choses désirables, invitant d'autres indigènes à suivre les premiers, et désignant la direction qu'il faut prendre pour rencontrer cette île bienheureuse. De nouveaux canots sont construits, et de nouveaux aventuriers se confient à l'Océan pour ne jamais revenir.

Demandez-leur comment ils savent que ces îles existent, ils vous répondent qu'ils l'ont appris de leurs dieux. Ces îles dont l'existence leur paraît certaine sont au nombre de six. J'en ai mentionné deux plus haut, Vavao et Ootoopoo. Les autres

sont : Hitahee, au sud de Santa-Christiana, qu'ils disent n'être qu'une petite île; Nookuahee et Kappenoa, sous le vent de l'île Madison, dont elles sont éloignées de quatre jours de marche; et enfin Pooheka, île très belle et qu'ils prétendent être située à l'ouest des îles de Roberts.

Les naturels comptent plus de vingt différentes espèces de bananes : la manière dont ils les font mûrir est aussi commode et aussi simple qu'expéditive. Ils creusent en terre un trou rond et carré d'environ trois pieds de profondeur, dont le fond est parfaitement uni, et la dimension proportionnée à la quantité de bananes qu'on veut y mettre. Ils recueillent alors une noix huileuse, ressemblant beaucoup à notre noix ordinaire, qu'ils brûlent aussi pour s'éclairer. Ces noix sont pilées, mêlées à la terre et étendues au fond du trou. On les recouvre alors d'une couche de gazon, et l'on revêt semblablement les parois; ensuite on tasse les paquets de bananes vertes, par dessus lesquelles on étend une dernière couche de gazon, pour empêcher qu'elles ne soient en contact avec la terre, dont on recouvre le tout. Quatre jours après cette opération, lorsqu'on les retire, elles sont parfaitement mûres et d'une belle couleur jaune.

Le *torra* est une racine d'un goût piquant, excellente lorsqu'elle est bouillie ou grillée. Les naturels la broient, la mêlent avec l'huile du cocotier,

et en font une pâte qu'ils estiment fort. Ils cultivent cette plante avec beaucoup de soin.

La canne à sucre pousse dans l'île à une hauteur extraordinaire; il n'est pas rare d'y voir des tiges de quatorze pieds de haut, ayant dix ou douze pouces de circonférence. Le seul usage qu'ils en fassent est de la mâcher et d'en avaler le jus.

Le *kava* est une racine possédant une vertu éminemment enivrante, et dont les chefs se complaisent à boire des décoctions. Ils chargent des gens de basse classe du soin de la mâcher pour eux : ces gens la crachent dans un vase de bois, après quoi on la mélange d'une petite quantité d'eau, puis le jus est versé dans une coupe artistement polie faite d'une coquille de coco, qui circule parmi les chefs. Cette boisson les rend stupides et leur inspire une horreur extrême pour le bruit : elle les prive de leur appétit et les réduit presque à un état de torpeur; elle a aussi l'effet de faire tomber leur peau par écales blanches, affaiblit leurs nerfs, et sans doute leur impose une vieillesse prématurée. Ils appliquent le nom de *kava* à tout ce qui se mange ou se boit d'une nature échauffante ou piquante. Ils appellent *kava* le rum et le vin, ainsi que le poivre, la moutarde et même le sel, dont la nature et l'usage leur sont tout-à-fait inconnus, ainsi que notre salive. Une eau minérale d'un goût très fort, dont plusieurs sources se trouvent dans l'île, et

qui est fort renommée parmi les naturels pour la guérison des scrofules et de quelques autres maladies, est nommée par eux *kava-de-vie*.

L'arbre à pain a été si souvent et si minutieusement décrit par d'autres voyageurs, que sa description ici pourrait être regardée par certaines personnes comme entièrement inutile. J'ai en effet peu de choses neuves à dire sur ce sujet ; cependant, et pour le cas où la description de cet arbre ne serait pas désagréable à quelques lecteurs de ces pages, qui d'ailleurs sont principalement écrites pour l'instruction de mon fils, n'est-il pas convenable que je cherche à l'instruire de tout ce que j'ai moi-même pu apprendre ? L'arbre à pain de cette île pousse avec une vigueur extraordinaire en vastes bosquets répandus dans chaque vallée. Il est haut de cinquante ou soixante pieds, s'étendant vers le faite en larges branches qui charment la vue par leur aspect, et forment un délicieux abri contre les rayons du soleil ; le tronc a d'ordinaire six pieds de circonférence, et les premières branches sont à environ douze pieds du sol ; l'écorce est unie, et pour peu qu'elle reçoive une légère entaille, donne passage à un jus laitieux, assez agréable au goût, qui exposé au soleil forme une espèce de glu que les naturels emploient pour attraper non-seulement les oiseaux, mais encore un petit rat dont l'île est infestée. Les feuilles de cet arbre sont

longues de seize pouces et larges de neuf, profondément dentelées, à peu près comme celles du figuier. Le fruit, à l'époque de la maturité, est de la grosseur de la tête d'un enfant, vert, et divisé par des lignes très fines et d'innombrables figures hexagones.⁷ Le fruit est de forme un peu elliptique; il a une peau mince et tendre, un trognon gros et dur avec de petites graines remarquables renfermées dans une substance spongieuse entre le trognon et la partie mangeable, laquelle se trouve près de la peau. On le mange cuit sous la cendre, bouilli ou grillé, et on le fait cuire en entier, par quartiers ou coupé en tranches.

Quel que fût le genre de préparation, tous mes gens trouvaient ce fruit excellent, et plusieurs même le préféraient beaucoup à notre pain tendre, auquel il ressemblait assez pour le goût. C'était encore un mets exquis lorsqu'on le coupait par tranches, et qu'on le faisait frire dans le beurre ou dans la graisse. Il ne se garde que trois ou quatre jours après avoir été cueilli; mais les naturels ont une manière de le conserver pendant plusieurs années, qui consiste, lorsqu'il a été cuit sous la cendre, à l'envelopper de feuilles et à l'enfouir dans la terre. Il devient ainsi très aigre, et semble alors meilleur aux naturels que toute autre nourriture. L'arbre à pain est tout pour les habitans de ces îles. Le fruit les nourrit eux et leurs cochons toute

l'année, et ils le récoltent en telle abondance qu'ils peuvent en mettre une partie de côté pour les temps de disette. L'arbre leur procure un ombrage agréable et frais; les feuilles servent à couvrir leurs habitations; avec l'écorce intérieure des petites branches ils fabriquent l'étoffe de leurs vêtements; le jus qui en découle les met à même de détruire les rats qui les infestent; du tronc sortent leurs canots, les charpentes de leurs maisons, et même leurs dieux.

Décrivez à un des naturels de l'île de Madison un pays où abondent toutes les choses que nous regardons comme souhaitables, et quand vous aurez fini, il vous demandera s'il produit l'arbre à pain. Un pays sans cet arbre n'est rien pour eux; pour eux la saison du fruit est un temps de joie et de fête. Elle commence en décembre pour durer jusqu'en septembre de l'année suivante; et pendant tout ce temps la plus grande abondance règne dans l'île. Ils cueillent quelquefois les fruits lorsqu'ils sont à l'extrémité des branches, au moyen d'un long bâton fendu par un bout avec lequel ils saisissent la queue et la tordent adroitement, puis ils les reçoivent dans leurs mains sans les laisser presque jamais tomber à terre. D'ordinaire cependant ils ont plutôt un petit filet dont la gueule se tient ouverte au moyen d'un cerceau, et qui est monté au bout d'une perche; avec cette perche,

ils détachent le fruit de la branche et le reçoivent dans le filet.

Les jeunes pousses des racines sont soigneusement recueillies pour être gardées comme élèves dans un lieu disposé à cet effet, jusqu'à ce que leur grandeur permette de les transplanter. Il faut plusieurs années avant qu'elles portent fruit.

Le même jour, Mowattaech, chef des Happahs, de la tribu de Nicekées et gendre de Gattanewa, vint, accompagné de plusieurs d'entre ses frères, avec le mouchoir blanc que je leur avais envoyé, pour traiter avec moi de la paix. Je les reçus avec affabilité, et leur reprochai doucement leur imprudence d'avoir voulu combattre contre nous. Ils exprimèrent le plus vif regret de leur folie passée, et l'espoir que je leur permettrai à l'avenir de vivre en aussi bonne intelligence avec moi que vivaient Gattanewa et les siens, assurant qu'ils étaient disposés à faire en retour tout ce que j'exigerais d'eux. Je leur dis alors que, comme je leur avais offert la paix et qu'ils l'avaient refusée, et m'avaient mis dans la nécessité de les punir, il était juste que nous reçussions quelque compensation de notre peine. Nous manquions de cochons, ils en avaient en abondance : je leur demandai qu'ils m'en fournissent un jour de chaque semaine de quoi nourrir mes gens, et je m'engageai à leur donner en échange du fer ou d'autres objets qui leur

seraient fort utiles. Gattanewa et plusieurs de sa tribu qui étaient présens parurent charmés des conditions offertes aux Happahs, dirent qu'ils vivraient désormais en frères avec eux, et remarquant que je ne leur avais pas encore présenté ma main, la prirent affectueusement et la placèrent dans celle de Mowattaeeli. Après un court silence, Mowattaeeli observa que nous devions beaucoup souffrir de la pluie dans nos tentes, puisqu'elles ne paraissaient pas capables de nous garantir de l'humidité. Oui, dit Gattanewa, et c'est à nous de veiller à ce que le hekai (titre qu'ils me donnaient tous) et les siens soient logés commodément tant qu'ils resteront dans notre île. Que chaque tribu vive en paix avec lui, et bâtisse une maison pour le recevoir : les habitans de la vallée de Tieuhoy donneront l'exemple.

Cette proposition fut généralement approuvée : aussitôt des naturels allèrent préparer les matériaux nécessaires pour commencer le lendemain la construction de l'édifice. Ce fut aussi le lendemain que les Happahs promirent d'envoyer leur tribut et de se mettre à l'ouvrage. Dans le courant de la journée les autres chefs des Happahs vinrent avec leurs drapeaux et souscrivirent aux conditions proposées. Les deux jours suivans je reçus des envoyés de la part de toutes les tribus de l'île, à l'exception de la tribu guerrière des Typées, dans la vallée

de Vicchée, et de celle des Hatecaahcottwohos, dans la vallée lointaine de Hannahow. Les premiers se croyaient suffisamment défendus par leur force, leur valeur et leur position; les autres par leur nombre et leur distance. Les premiers avaient toujours été victorieux dans toutes leurs guerres et faisaient la terreur de leurs ennemis; les autres étaient leurs femmes alliés. Ces deux peuplades n'avaient jamais été battues : leurs prêtres les instruisaient à croire qu'elles ne le seraient jamais, et c'était par leur continuelle vanterie qu'ils avaient toujours garanti leur vallée des incursions d'un ennemi.

Toutes les tribus, sauf ces exceptions, souscrivirent aux termes proposés; elles nous envoyèrent d'abondantes provisions; et depuis cette époque, pendant plusieurs semaines, nous ne manquâmes de rien. Aux principaux personnages de chaque tribu je donnais toujours un harpon, objet de fer qui leur était le plus précieux; aux autres nous jetions des morceaux de cercles de fer pour lesquels ils prenaient un extrême plaisir à se battre. Ceux qui n'attrapaient rien n'en paraissaient pas moins contents; ceux qui étaient assez heureux pour attraper un grand morceau le partageaient généralement avec les autres; et jamais en aucun cas le mode de paiement n'amena parmi eux ni querelle ni dispute. Le partage se faisait à l'amiable

entre les parties intéressées, sans aucune intervention de ma part ou de celle des chefs. Tous paraissaient certains de recevoir leur part; et il y avait seulement lutte parmi eux, au moment où les morceaux étaient jetés, à qui se saisirait du morceau le plus grand pour avoir le plaisir de le partager avec d'autres. Je leur ai jeté souvent des cercles entiers, et il n'était pas rare qu'un naturel en prit trois, passant son corps dans un et ses deux bras dans les autres, puis qu'il cherchât à fuir hors de notre camp. Mais il était bientôt rejoint par les autres qui tous tenaient à la main un bout d'écorce long de six à huit pouces, et indiquant la longueur du morceau de fer qu'ils réclamaient comme leur propriété. Lorsque ces cercles avaient été mis en pièces et que chacun avait reçu sa part, ils se séparaient tous bons amis. C'était de cette façon que s'arrangeaient toujours leurs affaires sans querelle, sans confusion, sans disputes. Durant le séjour que nous fîmes dans l'île, je n'ai jamais été témoin ni entendu parler du moindre différent entre individus, si ce n'est une fois, encore étaient-ils de vallées et de tribus différentes. La plus grande harmonie règne parmi eux; ils vivent comme frères affectueux d'une seule famille, et l'autorité de leurs chefs ne semble être que celle de pères sur leurs enfans.

S'ils ont quelque manière de punir les offenses,

et si jamais une punition est nécessaire parmi eux, je ne saurais le dire; j'en doute cependant, car je n'ai jamais vu chez eux infliger de punition, ni ouï dire qu'il y eût lieu d'en infliger une.

Leurs arbres à pain, excepté ceux qui sont taboués, sont sans enclos; leurs plants, plus petits et plus délicats, ainsi que leurs racines, ne sont entourés d'un mur que pour être garantis des déprédations des cochons. Leurs demeures sont ouvertes par devant; et leur mobilier, dont différentes parties leur sont très précieuses, n'est nullement enfermé. Leurs cochons errent dans toute la vallée; leurs filets et leurs vêtemens sont toujours étendus sur le rivage ou sur l'herbe. Ils ne prennent aucune précaution contre les voleurs, et j'en conclus que le vol est chose inconnue chez eux. J'ai souvent eu la preuve que les naturels, et particulièrement les femmes qui fréquentaient nos marins, les volaient comme étrangers. Mais ces insulaires-là étaient de basse classe, et de ces gens qui ne sont honnêtes en aucun lieu du monde.

Pendant que les charpentiers, les tonneliers, les armuriers, les voiliers, etc., travaillaient dans le camp, il est naturel de supposer qu'une foule de petits outils et des objets de grande valeur se trouvaient à la portée des naturels. Comme depuis le lever jusqu'au coucher du soleil nous étions sans cesse entourés par eux, il nous eût été im-

possible d'empêcher ou de découvrir les vols, s'ils eussent été enclins à voler. Mais, si nombreux que fussent autour de nous les naturels, nous aidant toujours dans nos travaux, se mêlant parmi nos ouvriers, s'asseyant des heures entières auprès d'eux, examinant avec la plus grande attention leurs différens travaux, portant, maniant et considérant des outils de tout genre, entrant dans nos tentes et nos maisons, remplissant pour nous mille services domestiques, nous accompagnant à la guerre, portant à notre place nos armées, nos vêtemens, nos provisions, et s'absentant des jours entiers avec ces précieux objets, eh bien ! nul d'entre nous, pendant notre séjour dans l'île, ne s'est jamais aperçu que rien lui manquât. Quelques colifichets furent seulement dérobés aux marins par de jeunes filles, et sans doute ce fut par vengeance des tours qu'ils leur avaient joués. Le linge de mes officiers et de mes gens qu'on lavait à un ruisseau très fréquenté par les naturels des deux sexes, et distant d'un demi-mille de nos tentes, était souvent étendu de manière à pouvoir être volé sans que nous vissions les voleurs ; nous n'en perdîmes cependant pas une seule pièce, et je suis disposé à croire qu'il n'existe pas sous le soleil un peuple plus honnête et plus doux.

On a fait aux insulaires l'injure de les appeler sauvages : c'est un terme mal appliqué. En effet ils doi-

vent occuper une haute place sur l'échelle des êtres humains, de telle manière que nous les considérions sous les rapports physiques ou moraux. Nous les avons trouvés braves, généreux, probes et affables, fins, spirituels et intelligens; enfin la beauté, les proportions régulières de leurs corps répondent aux qualités parfaites de leurs âmes. Ils ont bien plus que la taille ordinaire des hommes, rarement moins de cinq pieds onze pouces, mais plus communément six pieds deux ou trois pouces¹, et sont d'ailleurs bien proportionnés. Leur figure est remarquablement belle, leur œil vif et perçant, leurs dents plus blanches que l'ivoire, leur physionomie ouverte et expressive, réfléchissant chacune de leurs sensations; leurs membres pourraient servir de modèles à un statuaire, et n'ont pas moins de force et d'agilité que de belle apparence. La peau des hommes mûrs est d'une couleur de cuivre très foncée, mais celle des jeunes gens et des filles est seulement d'une couleur un peu brune. Les hommes sont dans cette île aussi beaux que dans toute autre partie du monde; mais les femmes, malgré leur visage intelligent et ouvert, leurs beaux yeux et leurs dents blanches, leur finesse et leur vivacité, sont beaucoup moins belles que les hommes. Cependant leurs jambes et surtout leurs mains

¹ Le pied anglais ou américain n'est que de onze pouces français.

sont mieux proportionnées que celles des femmes des autres pays; mais une démarche disgracieuse et des pieds mal faits, défaut qui provient de ce qu'elles ne portent aucune chaussure, leur ôtent beaucoup d'attraits. Elles sont très fines, très coquettes, très infidèles : la finesse indique un esprit plein d'intelligence et susceptible de culture; la coquetterie est, dit-on, naturelle à tout leur sexe dans tout pays; la fidélité ne leur paraît pas nécessaire, puisque leurs maris ne l'attendent pas d'elles. Entrez dans leurs maisons, vous pourrez y voir des exemples de la vive affection, soit d'un mari pour sa femme, soit d'une femme pour son mari, soit des pères et mères pour leurs enfans, ou des enfans pour leurs pères et mères; mais dans notre camp ils se rencontraient comme des étrangers. Toute femme était absolument maîtresse d'agir à sa guise, et pouvait disposer en liberté de tout ce qui lui appartenait personnellement.

La vertu, parmi eux, telle que nous l'entendons, était inconnue; et ils n'attachaient aucune honte à un procédé qu'ils regardaient, non-seulement comme naturel, mais encore comme un amusement inoffensif et qui ne faisait de mal à personne. Beaucoup de parens s'estimaient honorés de la préférence accordée à leurs filles, et témoignaient leur satisfaction par des présens de cochons et de fruits qui devaient leur sembler d'une extrême munificence.

A l'égard des vierges jeunes et timides, nulle contrainte n'était employée par leurs parens pour les disposer à faire toute espèce de sacrifice ; mais de douces et tendres persuasions , appuyées par des récompenses , étaient souvent adoptées pour triompher de leurs craintes. Entre les femmes de l'île et les simples matelots, tout était en communauté ; chaque femme passait dans les bras de chaque homme d'une même compagnie et souvent même de tout l'équipage ; chaque homme changeait de compagne de temps à autre pour en prendre une nouvelle qui lui convînt davantage , et jamais l'attachement qui s'établissait entre eux n'était de nature à faire couler leurs larmes au moment de la rupture.

Avec les femmes d'une classe supérieure, la chose était différente ; les liaisons une fois formées étaient durables ; et quoique ces belles insulaires prissent plaisir, lorsque l'occasion se présentait, à faire de petites infidélités à leurs amans, ne croyant pas être le moins du monde répréhensibles, elles témoignaient cependant une vive tendresse à la personne qu'elles avaient choisie, et je suis sûr que plus d'une séparation occasiona des pleurs de véritable chagrin.

Mais je dois, par égard pour la justice, répéter qu'en s'oubliant quelquefois, comme je l'ai dit plus haut, elles ne paraissaient pas croire qu'elles fis-

sent la moindre injure à leurs amans : c'était d'ordinaire pour les payer de la même monnaie, pour leur rendre la pareille. Elles étaient toujours flattées de la préférence qu'on leur donnait ; et cette préférence, jointe au charme tout-puissant d'une dent de baleine, disposait toujours les plus jolies femmes à nous accorder leurs plus chères faveurs. Quand elles avaient obtenu ce cadeau, elles ne pouvaient s'empêcher souvent de s'en vanter auprès de leurs amies, et la chose finissait par arriver aux oreilles de la dame qui croyait avoir plus de droits à la dent : celle-ci se vengeait alors de son côté d'une manière qu'on devine, moins pour mortifier son amant que pour vexer la dame qui avait usurpé ses prérogatives.

A vrai dire la jalousie n'est pas chose tout-à-fait inconnue dans l'île, mais ce sentiment n'est propre qu'aux femmes qui épient aussi soigneusement la conduite de leurs amans, que les plus jaloux don Juan celle de leurs épouses. Elles paraissent fort offensées lorsque leur amant témoigne quelque attention à une autre femme, elles veulent qu'il leur appartienne exclusivement. Est-ce intérêt de leur part, comme si les petits cadeaux que leur infidèle donne à une autre amante dussent avec le temps leur revenir à elles-mêmes ; ou bien est-ce simplement l'usage, qui dans cette île accorde aux femmes un privilège qu'on regarde comme exclusivement ré-

servé aux hommes dans d'autres pays? je l'ignore. Peut-être d'ailleurs ces deux motifs sont-ils réunis.

Les jeunes filles de l'île Madison sont les femmes de tous ceux qui peuvent acheter leurs faveurs, et une belle fille est considérée par ses parens comme un avantage qui leur assure pour un temps richesse et abondance. Lorsqu'elles sont avancées en âge et qu'elles ont des enfans, elles forment des liaisons plus stables, et semblent alors aussi fermement attachées à leurs maris que les femmes de toute autre contrée. En effet, j'ai souvent eu le plaisir de remarquer la vive affection que se portent des maris et femmes, et les tendres soins qu'ils prodiguent toujours à leurs enfans. Mais les jeunes filles de douze à dix-huit ans courent en toute liberté : cette période de leur vie est une période de plaisir sans bornes. Absolument maîtresses de leurs actions, nullement retenues par des occupations domestiques, elles passent le temps à danser, à chanter et à se parer pour se rendre plus attrayantes aux yeux des hommes, à qui elles accordent indistinctement leurs faveurs, sans être arrêtées par la honte ou par la crainte des conséquences. Cette terrible maladie qui est devenue si funeste à l'espèce humaine leur est inconnue; aussi les insulaires s'abandonnent-ils sans aucun frein à leurs passions, vivant au milieu de la débauche la plus absolue.

L'habillement des femmes est gracieux et même assez modeste ; il a été déjà en partie décrit , mais une description plus détaillée ne peut être désagréable. Il se compose de trois choses seulement : la coiffure, la robe et une espèce de tablier ; la première s'appelle *pahhee*, la seconde *cahu*, et le troisième *ahuwahee*. Le *pahhee* consiste en un morceau d'étoffe-papier très fine et très blanche, d'un tissu à jours et ressemblant beaucoup à une espèce de gaze que nous nommons *toile d'araignée*. Cette coiffure, artistement disposée, tandis que les cheveux sont rattachés par un nœud sur le derrière de la tête , est fort gracieuse. Le *cahu* est une longue et large pièce d'étoffe, d'un tissu fort et serré, qui enveloppe le corps et descend jusqu'à la cheville, tandis que les deux coins supérieurs sont noués avec élégance sur une épaule, laissant voir le bras opposé, ainsi qu'une partie du sein, quelquefois le sein tout entier. Les femmes portent avec beaucoup de grâce cette sorte de robe, plaçant le nœud tantôt sur une épaule et tantôt sur l'autre ; aujourd'hui cachant avec soin leurs charmes et demain les montrant à plaisir. Quelquefois le nœud se trouve devant, et alors toute la gorge est au vent ; d'autres fois il se trouve par derrière, de sorte que vous contemplez un dos bien fait, de belles épaules, une taille des plus minces.

L'*ahuwahee* est encore une pièce de la même

éttoffe, assez large pour faire deux fois le tour de la taille, assez longue pour tomber jusqu'au gras de la jambe, et faisant l'office d'un tablier. Comme tout cet habillement est de couleur blanche, et généralement tenu dans une extrême propreté, il donne aux femmes de cette île un air de grâce et de modestie qu'on ne trouve pas chez les autres femmes qui comme elles sont encore dans l'état de nature. Leurs ornemens consistent en colliers et en pendans d'oreilles ou d'ivoire ou de dents de baleine. Elles ont aussi une autre espèce d'ornement fait d'un bois très noir et susceptible de devenir fort poli; sa forme est celle de la lettre Z; ses extrémités sont garnies de perles, de graines et de petites dents. Les femmes portent aussi quelquefois autour du cou un petit concombre sauvage qui abonde dans l'île, ou un gros fruit rouge qui pousse sur un arbre et de loin ressemble à des graines de poires sèches. L'odeur de ce fruit est agréable, et tel est sans doute le motif qui le leur a fait adopter comme parure. Elles aiment encore à s'attacher au cou de gros bouquets de fleurs odoriférantes; et se parent la tête, quand un tabou ne le leur défend pas, de riches panaches faits avec des plumes de coq. En outre elles se couvrent le corps d'huile de cocotier mélangée d'une peinture rouge faite avec la racine d'une espèce de safran indien qui est fort estimé dans l'île et cultivé avec beau-

coup de soin. Au moyen de cette peinture elles font aisément disparaître la couleur jaune de leur teint, qui devient alors aussi clair et aussi beau que celui de nos plus jolies dames ; alors les roses fleurissent sur leurs joues ; et telle est la transparence de leur peau , qu'on peut distinguer au travers leurs petites veines bleues. J'eus un jour l'occasion de visiter une tribu qui depuis long-temps n'avait été tabouée. La beauté et la gaité des femmes m'étonnèrent, et je remarquai plusieurs jeunes filles si bien faites, si jolies , si blanches de peau , qu'elles ne laissaient rien à désirer.

Conformément à la demande des chefs , je traçai le plan du village qui devait être bâti. La ligne sur laquelle devaient être placées les maisons était déjà marquée par notre barrière de barils à eau. Elles devaient avoir la forme d'un croissant , être construites extérieurement à l'enclos, réunies les unes aux autres par un mur long de douze pieds et haut de quatre ; longues elles-mêmes de cinquante pieds, larges et hautes en proportion , enfin bâties suivant la coutume de l'île.

Le 3 novembre 1813, plus de quatre mille naturels des différentes tribus se réunirent au camp avec des matériaux de construction , et avant la nuit ils eurent achevé une habitation pour moi , une autre pour mes officiers, un magasin pour nos voiles, un atelier pour les tonneliers , un hôpital

pour nos malades, un corps-de-garde et même un hangar sous lequel la sentinelle fit sa faction ; tous ces bâtimens se fermaient par des murs, comme je l'ai dit plus haut. Nous supprimâmes alors notre barrière de barils, et prîmes possession de notre charmant village, qui avait été bâti comme par enchantement.

On ne saurait imaginer avec quelle régularité travaillaient ces insulaires, sans chefs pour les guider et néanmoins sans confusion, presque sans bruit. Ils s'acquittaient de leur besogne avec promptitude et adresse. Chacun paraissait être à son affaire, et les différentes tribus semblaient lutter entre elles à qui achèverait le plus tôt et le mieux la maison qu'elles s'étaient chargées de construire.

Quand le village fut bâti, je distribuai aux travailleurs quelques harpons, et leur jetai comme à l'ordinaire plusieurs vieux cercles de fer afin qu'ils s'en disputassent la possession. Tous furent parfaitement heureux et contens ; et ce fut la cause d'un grand plaisir pour Gattanewa et pour son peuple quand je louai plus que toutes les autres la maison qu'ils avaient construite.

Il paraît étrange qu'un peuple, qui ne vit sous aucune forme de gouvernement que nous ayons jamais pu apercevoir, qui n'a point de chefs dont l'autorité se fasse réellement sentir, qui n'est ni stimulé par l'espoir des récompenses, ni maintenu par la crainte

des châtimens, puisse concevoir et exécuter avec la rapidité de l'éclair des ouvrages qui nous étonnaient. Les insulaires paraissent agir tous avec un même esprit, avoir la même pensée, obéir à la même impulsion. Ils ne peuvent être comparés qu'aux castors, à qui un instinct permet d'entreprendre et de terminer des travaux qui réclament notre admiration. De toutes les difficultés qu'ils surmontèrent, celle qui m'étonna davantage fut la manière dont ils transportèrent la pièce de canon au sommet d'une montagne. J'ai depuis, avec beaucoup de peine et au risque de me casser le cou, parcouru la route qu'ils suivirent, ou plutôt je suis descendu dans les précipices immenses et j'ai franchi les rocs perpendiculaires qu'on rencontre à chaque pas dans les montagnes, au faite desquelles ils sont parvenus à conduire le canon, et je n'eusse jamais cru possible que des hommes, manquant tout-à-fait de moyens artificiels pour s'aider dans leurs travaux, eussent été capables d'accomplir une œuvre si vraiment digne d'Hercule.

Je m'informai de quelle manière ils s'étaient partagé le travail entre eux, pour que chacun y pût contribuer. Ils me dirent qu'ils avaient porté le canon par vallées, en d'autres termes que le peuple d'une vallée s'était engagé à porter la pièce jusqu'à une certaine distance, où elle devait être reçue et portée par celui d'une autre, et ainsi de suite jus-

qu'au faite de la montagne. Ce furent tous les renseignemens que je pus recueillir à ce sujet. Nul doute qu'ils n'eussent recouru à quelque méthode pour que chacun contribuât également à l'œuvre en question, car il fut remarqué que de temps à autre ils se relayaient, et qu'un certain nombre d'entre eux s'occupait uniquement du transport de l'affût. Ils nous ramenèrent la pièce, sans que j'eusse besoin d'en témoigner le désir, quand ils crurent qu'on n'aurait plus à s'en servir. Le canon n'était pour nous d'aucune valeur. Nous avions en effet beaucoup de canons, et j'aurais mieux aimé qu'il demeurât au sommet de la montagne comme monument de la force surnaturelle des insulaires.

Ainsi que je l'ai déjà remarqué, ils n'ont pas de chefs qui paraissent prendre aucune autorité sur eux. Ils n'ont que des patriarches qui exercent simplement la douce influence d'un bon père sur ses enfans. Gattanewa possède beaucoup de terres, et ses fermiers le paient en nature. Quand il lui faut faire des présens, il leur demande ce qui lui est dû en cochons, cocos, bananes et fruits à pain; les contribuables s'assemblent devant sa maison, l'un avec deux cocos ou plus, l'autre avec un paquet de bananes, celui-ci avec des fruits à pain, un quatrième avec un cochon, une canne à sucre ou une racine de tarra. Lorsque tous sont réunis, Gattanewa, son fils ou son petit-fils, se met à leur tête,

et ils s'avancent en rangs vers notre camp, au nombre de deux ou trois cents. De la même manière nous recevions les contributions de toutes les autres tribus, avec cette différence que toutes les tribus, excepté celle de la vallée de Tieuhoy, étaient toujours précédées par un individu qui portait un drapeau blanc. Lorsque je demandai à Gattanewa pourquoi cet usage n'était pas adopté par le peuple de sa vallée, sa réponse fut : Tout le monde sait que nous sommes amis.

Bien qu'aucune marque de respect ne fût témoignée à Gattanewa; quoiqu'il se mêlât parmi la foule sans y être remarqué; quoiqu'il tînt le gouvernail et quelquefois la rame dans son propre canot; quoiqu'il pêchât lui-même le poisson pour sa famille, et l'aidât dans tous les travaux domestiques; quoiqu'il eût la réputation d'être un des plus habiles et des plus adroits ouvriers de l'île, cependant Gattanewa avait un rang, et ce rang était connu et respecté. Toucher le haut de sa tête ou une chose qui avait été sur sa tête, c'était un sacrilège. Passer par-dessus sa tête, c'était commettre une indignité qui ne s'oubliait pas. Gattanewa et tous les membres de sa famille dédaignaient de prendre un chemin qui était quelquefois fermé, comme d'entrer dans une maison ordinairement close par une porte. Tout devait être libre et ouvert devant eux. Jamais ils ne passaient sous

rien de ce que peuvent élever les mains des hommes, tant qu'il y avait possibilité de passer autour ou par-dessus. J'ai souvent vu Gattanewa parcourir toute la longueur de notre barrière, plutôt que de passer entre nos barils à eau, et au risque de sa vie escalader des murs peu solides au lieu d'entrer par la porte. La natte sur laquelle reposait Gattanewa était tellement respectée qu'elle ne pouvait être touchée par une femme, pas même par son épouse ou par les membres de sa famille, dont les nattes à leur tour devaient être respectées pour les gens d'une classe inférieure. Il y a des femmes, et même quelques-unes sont les plus belles de l'île, dont les parens sont considérés comme riches et honorables, mais qui n'osent ni marcher ni s'asseoir sur une natte. Elles ne sont pas de sang royal, et c'est une prérogative qui semble réservée à celles qui en sont.

Gattanewa avait plusieurs domestiques qui le servaient lui et sa famille, qui apprêtaient le repas, puisaient de l'eau, etc. Il ne paraissait cependant pas qu'il eût droit d'exiger leurs services : il leur donnait la nourriture, mais ils ne restaient chez lui qu'autant qu'ils le voulaient bien. Ils se mêlaient à sa famille, occupaient la même chambre; et un étranger, en entrant dans la maison de Gattanewa, ne l'aurait pas distingué d'un de ses domestiques.

Tandis que notre village se bâissait , toutes choses avaient été retirées de la frégate; nous avions déposé la poudre et les provisions à bord de nos prises. Par mon ordre , on avait fumigé le vaisseau avec du charbon de bois, afin d'y détruire les rats , que nous trouvâmes morts et en grand nombre , quand nous ouvrîmes les écoutilles , autour des grands pots dans lesquels nous avions allumé le feu. Nous en ramassâmes plusieurs tonneaux que nous jetâmes à la mer; et on calcula que , sans compter les petits qui furent étouffés dans les nids et que nous ne pûmes pas trouver, nous n'en détruisîmes pas moins de douze à quinze cents. Toutes les réparations dont la frégate avait besoin se faisaient avec rapidité, et nous espérions déjà que nous ne manquerions d'aucun des matériaux nécessaires; mais quand nous voulûmes la repeindre, nous vîmes que nous n'avions pas d'huile. Nous attrapâmes deux énormes requins, et nous tâchâmes d'employer l'huile que nous parvînmes à extraire de leur foie, mais elle ne valait rien. Nous essayâmes ensuite de l'huile du poisson noir qui ne valait pas davantage. Heureusement nous avions à bord de nos prises un peu d'huile de baleine; et nous trouvâmes que nous pouvions nous en servir presque aussi avantageusement que de celle qu'on désigne d'ordinaire sous le nom *d'huile de graine de lin* ; mais nous n'en eûmes que la quantité pour peindre

le dehors, non le dedans du vaisseau. Nous obviâmes cependant à cette disette au moyen des noix huileuses dont j'ai déjà parlé, et que les naturels emploient pour faire mûrir leurs bananes et pour s'éclairer. L'huile qu'elles renferment, facile à extraire, est d'une qualité tout-à-fait supérieure pour l'usage auquel nous la destinions. Les naturels des îles Sandwich, où cette noix abonde, se servent de l'huile qu'ils en tirent pour teindre leurs étoffes; et les navires touchent à ces îles pour s'en approvisionner en cas de besoin.

Nous trouvâmes notre cuivre fort endommagé en plusieurs endroits un peu au-dessous de la surface de l'eau; mais nous pûmes, grâce aux matériaux que nos prises nous avaient fournis, faire les réparations nécessaires, en donnant au vaisseau une légère inclinaison. Lorsqu'on examina la quille on s'aperçut qu'elle était couverte d'une grande quantité de morailles, ainsi que d'herbe et de mousse, qu'elle avait sans doute prises aux îles Gallapagos. Pour la nettoyer, et pour dégager le navire de ces obstacles qui devaient beaucoup nuire à la vitesse de sa marche, nous eûmes recours aux naturels qui, plongeant, les enlevèrent sans peine avec des coquilles de cocos. Dès que le contre-maître eut complètement remis en état les agrès de la frégate, il s'occupa, ainsi qu'un certain nombre de mes gens, à terre, où nous avions formé une



Noukahiwa.

(Océanie.)

espèce de corderie , à fabriquer des câbles de grosseur convenable au moyen des lignes à baleines et des autres petits cordages trouvés à bord de nos prises, et à transformer en petits cordages le chanvre provenant de nos vieux câbles hors de service. Tout se passait avec ordre et régularité ; chacun travaillait le plus utilement possible , et pouvait cependant se livrer au plaisir et au repos.

Temaa Tipee, de la vallée de Shoueme , n'avait pas été si exact que les autres tribus à envoyer ses subsides , et son exemple avait en quelque sorte occasionné du retard de la part des autres. Je jugeai donc nécessaire de lui faire savoir que j'avais remarqué sa négligence ; c'est pourquoi j'envoyai un de mes gens lui demander s'il était disposé à continuer ses relations amicales avec moi , attendu qu'il était parfaitement libre de choisir entre la paix et la guerre. A son retour, mon envoyé m'apprit que Temaa Tipee ne désirait rien plus ardemment que la paix , et qu'il aurait été plus ponctuel à remplir ses engagemens si les Happahs n'eussent pas refusé aux gens de sa tribu passage à travers leur vallée. Je craignis que ce ne fût un mensonge , pensant que les Happahs ne devaient pas oser agir si contrairement à mes désirs. Il avait cependant promis de m'apporter plus exactement à l'avenir ses subsides par eau ; et le lendemain du jour qu'était revenu le messager, il aborda en effet vis-

à-vis notre village avec six grands canots chargés de cochons et de fruits. Sa plainte relativement aux Happahs m'avait décidé à députer aussitôt un ambassadeur vers eux , avec menace de châtimement , en cas qu'ils cherchassent encore querelle aux tribus avec lesquelles j'étais en paix. Ils nièrent positivement avoir refusé le passage , et appuyèrent leur assertion par un nouvel envoi de vivres.

A l'arrivée de Temaa Tipee , je prétendis donc qu'il avait menti. Mais il m'assura que , comme il s'en retournait de notre camp vers sa vallée , les Happahs ne l'avaient pas menacé seulement , mais encore lui avaient jeté des pierres , l'appelant lâche et disant qu'ils le chasseraient de ses domaines. Après plus ample information je découvris que je me trompais sur la tribu qui l'avait traité si cavalièrement. C'était la tribu guerrière des Typees de la vallée de Vieehee , qui avait excité tant de crainte dans les esprits des Shouemes. Ces deux tribus avaient toujours été alliées l'une de l'autre ; leurs vallées n'étaient séparées que par une petite éminence ; elle s'étaient mêlées par des mariages au point de ne former qu'un seul peuple. Les principaux villages des Shouemes étaient situés près de la mer , et tout-à-fait exposés à nos attaques ; tandis que ceux des Typees étaient regardés comme garantis par leur éloignement de la mer , ainsi que par les forêts impénétrables et les montagnes per-

pendiculaires qu'il fallait franchir pour en approcher. Les premiers consultaient la prudence ; les autres sentaient leur force et leur sûreté , et perdant de vue la situation désavantageuse des Shouemes , attribuaient leur conduite à la seule lâcheté , et les méprisaient comme une tribu dégénérée , désormais indigne de leur alliance.

Temaa Tipee me demanda ma protection , que je lui promis. Il voulut en outre que nous changeassions de noms. Je lui dis que , de mes deux noms , j'en avais déjà changé un avec Gattanewa , mais que l'autre était à son service aussi longtemps que lui et sa tribu nous resteraient fidèles. Tous ceux qui étaient présens jurèrent fidélité , et je donnai au chef le nom de David , recevant en échange celui de Temaa Tipee. Tavee (car c'est ainsi qu'il prononçait David) et tous les siens furent enchantés d'un pareil honneur , et depuis cette époque jusqu'à celle de notre départ , ils se conduisirent d'une façon irréprochable , ne laissant jamais passer trois ou quatre jours sans nous envoyer des présens. Tavee était un des plus beaux hommes de l'île , aimant beaucoup à parer sa personne ; un morceau d'étoffe rouge , quelques grains de verre ou une dent de baleine avaient pour lui des charmes irrésistibles , et pour se procurer ces objets il offrait en retour tout ce qu'il possédait de plus précieux. Ainsi , sa femme était , dit-on , d'une

beauté remarquable, et lui le plus tendre des maris; cependant Tavee m'offrit plus d'une fois sa femme pour un collier.

Quelque temps après, j'envoyai demander aux Typees s'ils voulaient vivre en paix avec nous, et leur dire que nous étions disposés à rester en bonne intelligence avec toutes les tribus de l'île, mais que cette disposition ne venait pas de crainte, puisque j'étais assez puissant pour anéantir leurs forces réunies; j'ajoutai que, s'ils désiraient la paix, j'étais prêt à traiter avec eux aux mêmes conditions qu'avec les autres tribus, et que j'exigeais seulement un échange de cadeaux comme preuve de leurs intentions amicales. Ils répondirent qu'ils désiraient savoir quel besoin ils avaient de notre amitié, ou pourquoi ils nous enverraient des cochons et des fruits. Si j'étais assez fort, ils n'ignoraient pas que je viendrais les prendre; en ne le faisant pas, je reconnaissais donc mon infériorité; il serait bien assez temps de renoncer à la possession de leurs biens lorsqu'il leur faudrait sortir de leur vallée. Je voulais éviter autant que possible d'en venir aux hostilités avec cette peuplade; mais je craignais que le mauvais exemple n'engageât les autres à changer de conduite à notre égard.

Leur réponse me fut transmise en présence de Gattanewa, de Mouina et d'autres chefs des tribus amies. Mouina écumait de rage, et demandait que

la guerre fût aussitôt déclarée; mais Gattanewa prit un air sérieux et triste : après un silence de quelques minutes il me dit qu'il leur enverrait son fils pour les engager à contracter amitié avec nous. Même, ajouta le vieillard, j'irai en personne; ils ne connaissent pas les terribles effets des *bouhies* : il ne faut pas qu'ils soient victimes de leur ignorance. Je lui dis d'envoyer plutôt son fils; qu'il était lui-même trop âgé pour entreprendre un si long voyage, et que j'attendrais son retour avant de prendre aucune résolution. Il revint au bout de deux jours, et fut chargé par les Typees de dire à Gattanewa et à tous les habitans de la vallée de Tieuhoy qu'ils étaient des lâches; que nous avions battu les Happahs parce que les Happahs étaient des lâches; que, quant à moi et à mes gens, nous étions des lézards blancs, de la simple poussière, incapables de résister à la moindre fatigue, ne pouvant ni supporter la plus légère chaleur ou le manque d'eau, ni franchir les montagnes sans Indiens pour nous aider et pour porter nos armes. Cependant nous parlions de châtier les Typees, une tribu qui n'avait encore jamais reculé devant l'ennemi, et même suivant la promesse des dieux ne devait jamais reculer. Ils nous défiaient de venir dans leur vallée, et disaient que nous verrions alors qu'ils ne redoutaient pas nos bouhies comme les avaient redoutées les lâches tribus des Tacehs, des Happahs

et des Shouemes. Maintenant, dit Gattanewa, je consens à la guerre, ils méritent d'être punis.

Bientôt après, Mouina vint au village bouillant de colère, et d'un ton péremptoire demanda que les hostilités commençassent. Mais il fallait que les tribus apprissent à m'obéir aveuglément, loin de me donner des ordres. Je jugeai donc à propos de blâmer la conduite de Mouina, crainte qu'elle ne devînt contagieuse et qu'il ne fût difficile de maintenir les Indiens dans une subordination qui seule pouvait faire notre salut. Je lui répliquai, en conséquence, que je n'avais pas besoin de ses avis, et que je ferais la paix et la guerre quand je le jugerais convenable, sans les consulter. Je lui enjoignis en outre de ne pas revenir à notre village avant d'avoir appris à se conduire plus respectueusement. Il se retira de quelques pas dans la foule, et se retournant dit avec froideur qu'il croyait que j'étais un grand lâche. Oubliant que c'était un simple sauvage qui avait prononcé ce mot, je pris un mousquet et le poursuivis. Quand je l'eus atteint et menacé, en lui appuyant le canon sur la poitrine, d'une mort immédiate s'il répétait ce qu'il avait dit, une vive frayeur se peignit sur son visage. Je lui ordonnai de sortir aussitôt du camp et de ne jamais y remettre les pieds.

Je demandai alors à Gattanewa combien il pourrait équiper de canots de guerre. Dix, me répondit-

il, et chaque canot portera trente hommes; les Happas pourront en fournir autant. Avant que nous ne soyons prêts, il nous faudra six jours, ajouta-t-il; mais si Opootee le désire, nous allons nous mettre immédiatement à l'ouvrage. Je lui répliquai que telle était en effet ma volonté, en même temps que j'envoyais aux Happahs l'ordre de préparer leurs canots pour aller en guerre contre les Typees. Je leur donnai, ainsi qu'aux Tacehs, à entendre que j'avais l'intention d'attaquer l'ennemi par terre et par mer, que j'enverrais une forte partie de mes gens dans des chaloupes et même un vaisseau pour protéger leur débarquement, et que le reste des guerriers de l'une et l'autre tribu iraient par terre tenter l'attaque du côté où les Typees étaient le plus faibles. J'espérais ainsi les terrifier par le formidable armement qui s'avancait contre eux, remettant à une époque reculée le commencement des hostilités réelles, tant je désirais que cette époque n'arrivât jamais.

Tout alors annonçait la guerre autour de nous; les Tacehs et les Happahs ne pouvaient ni parler ni penser d'autre chose, et je trouvais politique d'entretenir cet enthousiasme, attendu qu'il me garantissait leur amitié. Néanmoins, craignant qu'ils ne changeassent de dispositions à notre égard, je conçus le dessein de bâtir un fort qui devait non-seulement protéger notre village et le havre, mais

encore mettre les Taeehs à l'abri de nouvelles incursions; et ce fort, qui les protégerait efficacement, nous offrait en outre cet avantage, que nous les tiendrions tout-à-fait en notre pouvoir s'ils venaient à se déclarer nos ennemis.

L'endroit que j'avais choisi est donc à peu près connu, aussi bien que le but que je me proposais. Nous avions quantité de vieux barils à eau, qui, remplis de terre, devaient former un excellent parapet, et de petits canons que nous pouvions commodément monter. Mais avant de commencer l'exécution de ce projet, je crus nécessaire d'obtenir le consentement des tribus de la vallée. J'avais formé depuis quelque temps le projet de laisser mes prises à l'ancre devant cette île, et le fort devait en conséquence les protéger. De plus, je pensais que la possession de l'île Madison pouvait devenir un jour importante pour mon pays, et je voulais la lui annoncer d'une manière incontestable.

Dans ces vues, je fis venir Gattanewa, et lui demandai, ainsi qu'aux gens de sa tribu qui s'étaient réunis, s'ils consentaient à ce que j'élevasse le fort en question. Ils répondirent qu'ils étaient charmés de mon dessein, puisque je serais à même par la suite de les protéger encore plus efficacement, et me prièrent que je leur permisse de nous aider dans la construction. Je leur demandai ensuite s'ils

seraient toujours fidèles au pavillon américain, et nous aideraient à combattre nos ennemis. Ils répliquèrent qu'ils s'étaient entièrement mis à notre discrétion; que nos ennemis seraient leurs ennemis; qu'ils accueilleraient toujours mes compatriotes comme des frères parmi eux, et qu'au contraire ils repousseraient toujours nos ennemis autant que possible. Je les avais souvent informés que nous étions en guerre contre la Grande-Bretagne; je leur expliquai ensuite la nature de notre gouvernement; sur quoi Gattanewa dit que nous pourrions être non-seulement amis et frères, mais encore compatriotes. Je leur promis qu'ils deviendraient tels, et que nous les adopterions dès que le fort serait bâti de manière que nous pussions tirer le canon en l'honneur de la circonstance.

Les Indiens, aidés et conduits par quelques-uns de mes gens, nivelèrent le faite de la colline; le parapet de barils à eau remplis de terre fut formé; des embrasures furent laissées entre chaque baril; des canons furent amenés à terre et montés; enfin notre fort fut achevé le 14 juillet. Il pouvait recevoir seize pièces d'artillerie, mais je ne crus pas nécessaire pour le moment d'en faire placer plus de quatre. Pendant la durée des travaux tout le monde avait montré beaucoup de zèle, et les tribus amies, qui chaque jour venaient nous apporter des présens, se mettaient aussi à l'ouvrage. Leurs

chefs demandaient à être mis sur le même pied que les Tacehs, et tout promettait harmonie entre nous. Ils parlaient souvent de guerre contre les Typees, et je leur répondais que j'attendais seulement qu'ils eussent réuni et équipé leurs canots. Mais puisque je suis sur le sujet des canots de guerre, il faut que je rompe encore ici le fil de ma narration pour les décrire, aussi bien que les autres dont se servent les naturels.

Les canots de guerre de cette île diffèrent à peine de ceux que j'ai déjà décrits comme appartenant aux naturels d'Ovahooga ou de Jefferson. Ils sont plus larges, plus élégans et très ornés, mais la construction est la même; ils ont environ cinquante pieds de long, deux de large, et une profondeur proportionnée; ils sont formés de plusieurs pièces de bois, et chaque pièce, bien plus, chaque rame a son propriétaire particulier. Les planches qui forment les côtés appartiennent à différentes personnes; et quand un canot est dépecé il se trouve éparpillé dans toute la vallée et divisé peut-être entre vingt familles. La construction d'un canot de guerre se conduit avec autant d'ordre et de régularité que toutes leurs autres opérations. Ces canots appartiennent seulement aux familles riches et respectables, et il est rare qu'elles s'en servent, à moins d'un cas de guerre ou d'une partie de plaisir, ou bien lorsque les principaux d'une tribu

rendent visite à une autre. Dans ces circonstances ils sont richement décorés avec des mèches de cheveux d'homme mêlées à des touffes de barbe grise, lesquelles sont disposées en guirlandes depuis l'avant jusqu'à l'arrière. Ces ornemens sont très estimés parmi eux; et une touffe de barbe grise dans cette île a la même valeur que les plumes d'autruche, de héron ou du plus bel oiseau. Le siège qu'occupe la personne qui tient le gouvernail est orné de feuilles de palmier et d'étoffe blanche; cette personne elle-même porte un riche habillement et de superbes panaches. Le chef est assis sur une sorte d'estrade au milieu du canot, tandis qu'un troisième individu occupe encore une place d'honneur à l'avant, qui est décoré de branches de cocotier auxquelles sont suspendus des coquillages à perles. Ces canots ne vont jamais qu'au moyen de pagaies, et les hommes qui les manient, assis deux à deux, donnent leurs coups avec une extrême régularité, poussant de temps en temps des cris pour marquer la mesure et s'exciter les uns les autres. Lorsque ces canots sont réunis en flotte et mis en mouvement, avec tous leurs rameurs à l'ouvrage, ils présentent un coup d'œil magnifique et guerrier. Ils firent plusieurs fois des espèces de parades en ma présence, et dans toutes ces revues les naturels parurent s'enorgueillir de la beauté et de la splendeur de leurs guerriers. Ces flottes ne

sont cependant pas aussi rapides qu'on pourrait le croire, car nos chaloupes les surpasseraient aisément en vitesse.

Les canots de pêche sont plus larges et plus profonds : ils ont la plupart six pieds de largeur et de profondeur. Les naturels les dirigent avec des pagaies qui ressemblent davantage à des rames, et qu'ils manient presque de la même manière. C'est au moyen de ces canots qu'ils visitent les petites baies de la côte, où ils pêchent au filet, au harpon et à la ligne. Ils ont encore d'autres canots plus petits, qui ne sont ordinairement que des quilles de canots plus grands, dont les côtés ont été en partie enlevés; ils s'en servent pour pêcher dans le havre. Les canots destinés à faire le trajet d'une île à une autre, trajet qu'entreprennent souvent les naturels, sont semblables pour la construction aux grands canots pêcheurs, et réunis deux à deux au moyen de poutres placées en travers. On les nomme canots doubles; ils sont munis d'une voile triangulaire, qui n'est autre chose qu'une natte, ressemblant pour la forme à la voile qu'on appelle *épaule de mouton*, mais placée en sens divers, de telle sorte que l'hypothénuse devient le bas de la voile. Ils manœuvrent aussi pendant les calmes au moyen de pagaies, et semblent capables de tenir long-temps la mer. Les canots construits dans le seul but d'aller à la découverte de nouvelles terres

sont encore de plus grande dimension, mais n'ont point d'autres agrès. Enfin les insulaires se servent aussi quelquefois d'une espèce de radeau, qu'ils construisent en quelques instans, assez semblable à celui dont se servent les naturels des îles Sandwich pour traverser le ressac. Mais le radeau mérite à peine qu'on en parle, puisque ce sont simplement les petits garçons et les petites filles qui s'en servent pour naviguer dans le havre.

Le 19 novembre 1813, le pavillon américain fut déployé sur notre fort; les pièces d'artillerie que nous y avions transportées le saluèrent de dix-sept coups de canon, et le salut fut répété par tous nos navires à l'ancre. Nous prîmes possession de l'île pour les États-Unis, et nous l'appelâmes *île Madison*; le fort fut appelé *fort Madison*; le village, *Madisonville*; et la baie, *baie Massachusetts*. La déclaration ci-dessous, constatant la prise de possession, fut lue et signée par toutes les personnes présentes, après quoi nous bûmes à la prospérité de la nouvelle île dont nous venions d'enrichir notre patrie. Le but de cette cérémonie avait été déjà expliqué aux naturels, et nous le leur expliquâmes encore. Tous furent enchantés de devenir, comme ils le disaient, des Melleেকেes, et demandèrent si leur nouveau chef était un aussi grand homme que Gattanewa.

Déclaration.

« Les présentes font connaître au monde que moi , David Porter, capitaine de marine au service des États-Unis d'Amérique , et commandant la frégate *l'Essex* , j'ai , pour lesdits États-Unis , pris possession de l'île appelée par les naturels *Nooheevah* , généralement connue sous le nom d'île de sir *Henry Martin* , mais à présent nommée *île de Madison* ; qu'à la requête et avec l'aide des tribus amies habitant la vallée de Tieuhoy, aussi bien que des tribus habitant les montagnes , que nous avons soumises et rendues tributaires de notre pavillon , j'ai fait construire le village de Madison , composé de six belles maisons , d'une corderie , d'une boulangerie et autres dépendances , pour la défense duquel , ainsi que pour la protection des naturels alliés , j'ai bâti un fort propre à recevoir seize canons , où j'en ai établi quatre , et que j'ai appelé *fort Madison*.

« Nos droits sur cette île , fondés sur une priorité manifeste de découverte , de conquête et de possession , ne peuvent être contestés. Mais les naturels , pour s'assurer de notre part une protection dont ils avaient tant besoin , ont demandé à être admis dans la grande famille américaine , dont le gouvernement républicain approche beaucoup du leur. C'est pourquoi , voulant contribuer à leur

intérêt et à leur bonheur, aussi bien que rendre incontestables nos droits à la propriété d'une île très importante sous de nombreux rapports, j'ai pris sur moi de leur promettre qu'ils seraient adoptés par les États-Unis; que notre chef serait leur chef; et en retour ils m'ont assuré que ceux de leurs frères américains qui les visiteraient à l'avenir recevraient un accueil amical et hospitalier parmi eux; qu'ils leur fourniraient en abondance toutes les espèces de provisions que renfermait leur île; qu'ils les protégeraient contre tous leurs ennemis, et autant que possible empêcheraient les sujets de la Grande-Bretagne d'aborder dans leur île jusqu'à ce que la paix ait été faite entre les deux nations...

« Durant notre séjour dans l'île, de riches présents nous ont été envoyés par toutes les tribus dont voici la liste :

« Six tribus dans la vallée de Tieuhoy, appelées *les Taeehs*, savoir, les Hoattas, les Maouhs, les Houneeahs, les Pakeuhs, les Hekuahs, les Harrouhs;

« Six tribus des Happahs, savoir, les Niecekees, les Tattierows, les Pachas, les Keekahs, les Tekaahs, les Muttawhoas;

« Trois tribus des Maamatwuahs, les Maamatwuahs, les Tioahs, les Cahahas;

« Trois tribus des Attatokahs, les Attatokahs, les Takeeahs, les Paheutahs;

« Une tribu des Niecekes ;

« Douze tribus des Typees, les Poheguahs, les Naeguahs, les Attagiyas, les Cahunukohas, les Tomaraheenahs, les Tieheymahues, les Mooaeekas, les Atterhows, les Attestapwyhunahs, les Attahacoes, les Attetomohoyes, et les Attakakahaneuahs ;

« Lesquelles ont pour la plupart demandé à être prises sous notre protection, et nous ont paru disposées à acheter à tout prix une amitié qui leur promet autant d'avantage que la nôtre.

« En conséquence, et pour que la possession de cette île ne puisse nous être contestée par la suite, j'ai enterré dans une bouteille, au pied du fort Madison, une copie de la présente déclaration, ainsi que plusieurs pièces de monnaie au coin des États-Unis.

« En témoignage de quoi j'ai ici apposé ma signature le 19 novembre 1813,

« DAVID PORTER. »

Le 24, comme je m'étais avancé avec une chaloupe jusqu'à l'entrée du havre dans lequel nous étions mouillés, trouvant que la matinée était belle et la mer calme, je résolus d'aller examiner une baie qui, d'après les renseignemens que j'avais recueillis, devait se trouver à l'ouest : retournant donc à la frégate pour y prendre des armes et donner ordre à une partie de mes gens de m'accompagner

dans les autres chaloupes, je me dirigeai vers l'endroit que je voulais atteindre, et j'arrivai au bout d'une heure et demie dans la baie qu'on m'avait indiquée. Nous calculâmes que la distance de cette baie à celle des Massachusetts était d'environ huit milles; les côtes entre ces deux baies sont généralement inaccessibles : nous remarquâmes seulement deux berges et quelques criques, mais qui ne paraissaient offrir ni abri ni aucun avantage. La baie, dont nous ne pûmes soupçonner l'existence avant d'en être fort près, a son entrée étroite et forme deux criques, dont la plus orientale présente le meilleur abri et le lieu de débarquement le plus commode, mais paraît être inhabitée et même manquer d'eau, puisque je ne pus apercevoir aucun courant. Nous abordâmes dans la crique occidentale, près du village, et à l'embouchure d'un beau ruisseau qui serpentait à travers la vallée, et dont la profondeur est assez grande pour que les plus larges canots des insulaires puissent y pénétrer. Tandis que nous débarquions, le rivage se couvrit de naturels qui semblaient disposés à nous traiter de la manière la plus amicale; mais craignant d'être importuné par leur grand nombre, je traçai une ligne sur le sable, à quelque distance de nos chaloupes, et leur dis qu'elles étaient tabouées. Pour plus de sûreté, je fis charger toutes les armes, de manière à pouvoir nous en servir

dès la première alarme, et des sentinelles furent commises à leur garde.

Bientôt le chef de la tribu vint m'inviter à me rendre sur la place publique, car tel est dans tous les villages l'endroit qui sert à la réception des étrangers. Les femmes et les jeunes filles arrivaient de tous les côtés au-devant de nous, parées de leurs plus beaux atours. Elles étaient, à ce qu'il paraît, libres de toutes les interdictions portées par les tabous; leur corps était couvert d'huile de cocotier, et leur peau peinte en rouge et en jaune, de même que leurs vêtemens. Quelques-unes étaient aussi peintes d'une couleur verdâtre, et j'appris qu'elles voulaient ainsi conserver la finesse et la beauté de leur peau. Elles paraissaient en prendre un soin tout particulier, portant toutes une espèce d'ombrelle faite de feuilles de palmier, afin de se garantir des effets du soleil. Grâce à ce genre de coquetterie, elles étaient beaucoup supérieures en attraits aux femmes de notre vallée, et la différence était si grande qu'elles semblaient former une race tout-à-fait distincte. Plusieurs des jeunes filles, pour nous faire honneur sans doute, ou se rendre plus attrayantes à nos yeux, se lavèrent dans le ruisseau, jetèrent de côté leurs habits de couleur et se montrèrent bientôt vêtues d'étoffe d'une blancheur éclatante. Je puis dire, sans exagération, que je n'ai jamais vu de femmes plus parfaitement belles

de formes, de traits et de teint, ou dont le visage et les manières annonçassent davantage une aimable innocence. Toutes paraissaient à leur aise, toutes étaient même gracieuses, et luttaient par leurs attentions et leurs prévenances à qui nous semblerait plus agréable. Elles formaient un cercle autour de nous, tandis que les femmes d'un âge plus avancé étaient assises autour d'elles. Les hommes nous témoignaient toute espèce d'égards, et cherchaient à nous convaincre de leur amitié en nous apportant des cocos, en nous faisant cuire à leur manière des cochons et des fruits d'arbres à pain que nous trouvâmes excellens.

Voici comment ils nettoient et font cuire les cochons : un trou de grandeur convenable est creusé en terre, le fond et les côtés sont garnis de pierres, puis on y allume du feu, et on recouvre le tout avec d'autres pierres. On égorge alors le cochon, et quand les pierres sont suffisamment chaudes, on le passe dessus dans tous les sens, de manière à griller les soies. On le porte ensuite au ruisseau pour y être éventré et proprement lavé. Alors on retire du trou le premier lit de pierres et le feu ; puis on couvre soigneusement celles du fond et des parois de feuilles au milieu desquelles on place le cochon, après lui avoir rempli le ventre de pierres chaudes pareillement enveloppées de feuilles. On recouvre le tout de feuilles sur lesquelles on

place les pierres qui restent encore. On met encore par-dessus un dernier lit de feuilles qui sont elles-mêmes recouvertes avec la terre qu'on a tirée du trou. Après une heure, le cochon est parfaitement cuit, et nulle espèce de cuisson ne saurait donner à la viande un goût meilleur, un air plus appétissant et plus propre. Le fruit de l'arbre à pain s'apprête de la même façon.

Lorsque le cochon fut cuit à point, il nous fut servi dans le cercle et nous prîmes plaisir à en donner les morceaux les plus fins aux jeunes filles qui parurent charmées de cette attention. Après quoi, nous étendîmes nos politesses aux autres femmes, et nous partageâmes le reste entre les hommes, ne nous en réservant qu'une petite portion. Là se trouvait une fille de Gattanewa; elle était femme du chef qui vint au-devant de nous à notre arrivée, et ne paraissait pas moins bien disposée à notre égard que son mari; elle m'embrassa comme son père, me rappelant plusieurs fois que je l'étais puisque j'avais changé de nom avec Gattanewa; mais dans l'effusion de sa tendresse filiale, elle me communiqua une bonne partie de la peinture rouge et jaune dont ses membres étaient badigeonnés. Elle insista pour que je renvoyasse mes chaloupes et mes gens et restasse avec eux jusqu'au lendemain : toutes les raisons que j'alléguai comme nécessitant mon retour au vaisseau furent par elle

trouvées mauvaises. Les autres se joignirent à ses instances, et afin de m'engager à rester, ils me promirent les plus belles nattes pour dormir et les plus jolies filles du village pour chanter pendant que je m'endormirais. Après notre repas, toutes les femmes chantèrent en chœur et s'accompagnèrent en battant des mains; ces chants, qui durèrent une demi-heure, n'étaient pas sans harmonie.

Je demandai le sujet des paroles, et j'appris de Wilson que c'était l'histoire des amours d'un jeune homme et d'une jeune femme de leur vallée : ils célébraient leur attachement mutuel et leur beauté, décrivaient avec ravissement les superbes colliers et les pendants d'oreilles dont elle était parée, ainsi que la grosse dent de baleine qu'il portait au cou. Ils entonnèrent ensuite une courte chanson, qu'ils parurent composer à mesure qu'ils la chantaient, et où je pus clairement distinguer ces mots : *Opotee, ti ties, peepees.....* Porter, des cadeaux, des grains de verre...; après quoi ils tâchèrent de nous amuser par des tours d'adresse.

Ainsi les hommes dansaient d'une façon singulière, tandis que les jeunes filles se livraient à une sorte de jeu très connu en Amérique, où elles déploient une merveilleuse dextérité, lequel consiste à former successivement différentes figures au moyen d'un corde dont les deux bouts sont atta-

chés. La corde destinée à cet usage est faite des fibres du cocotier, et généralement portée par les jeunes filles, qui aiment beaucoup ce genre d'amusement, autour de leur cou, à moins qu'elle ne soit adroitement roulée en un très petit paquet, et alors insérée dans le trou de l'oreille, où elle offre aux jeunes filles le double avantage d'être à leur portée lorsqu'elles veulent s'en servir, et d'empêcher que ce trou ne se referme. Il est vraiment merveilleux de voir quelle variété de formes prend cette corde entre leurs mains, et avec quelle promptitude elles passent d'une figure à une autre. Quelquefois elles lui font représenter un réseau, et l'instant d'après ce n'est plus qu'un simple cordon. Quelquefois les mailles sont cônées, puis deviennent polyèdres au bout d'un moment.

Les heures s'écoulèrent rapidement au milieu de ces bons insulaires, et le soir arriva sans que personne de nous s'en aperçût. Il nous fallait donc retourner en toute hâte au navire, et nous leur dîmes adieu, avec promesse de revenir bientôt et d'apporter ample provision de *pepees* et d'autres *ti ties*, tant convoités par eux.

Cette baie, comme je l'ai déjà observé, offre un abri sûr. L'entrée est étroite, l'eau profonde, l'abordage facile; mais je ne crois pas qu'il fût prudent d'y pénétrer avec un grand vaisseau, attendu que la nature des lieux rendrait la sortie

dangereuse. Les rocs formant cette vallée sont escarpés et inaccessibles, mais les basses terres fertiles et absolument couvertes de végétation. Le village est beau, régulièrement divisé en rues, et tout le pays extraordinairement pittoresque. J'appelai cette baie, en l'honneur du lieutenant Lewis de la marine des États-Unis, qui l'a découverte le premier, *baie de Lewis*.

De retour à la frégate, j'ordonnai à un de mes principaux officiers de prendre le commandement du *New-Zélandais*, pour le conduire aux États-Unis, après avoir transporté à bord de ce vaisseau toute l'huile de mes autres prises, ce qui devait compléter sa cargaison. Tous les objets non nécessaires furent envoyés à terre, et nous ne négligeâmes rien pour qu'il partît le plus tôt possible.

§ 14.

Ile de Madison. Guerre Typee.

Les Taeahs, les Happahs et les Shouemes se plaignirent de nouveau vers cette époque d'insultes et d'agressions de la part des Typees. Ceux-ci avaient menacé une de ces tribus de la chasser hors de son territoire, et poursuivi à coups de pierres et injurié autrement plusieurs individus des deux autres peuplades. Les Taeahs et les Happahs

demandaient impatiemment la guerre, et même murmuraient tout haut de ce que les Typees, quand toutes les autres tribus de l'île avaient formé alliance avec moi, fussent tolérés dans leur insolence et se dispensassent de nous envoyer des subsides. Par suite de ces circonstances, les tribus éloignées commençaient à ne plus apporter leurs contributions, et les autres ralentissaient beaucoup leur zèle, prétendant que nous avions presque épuisé toutes leurs provisions, tandis que les Typees vivaient dans l'abondance. Conduisez-nous contre les Typees, disaient-ils, et nous pourrons alors vous nourrir à leurs dépens; vous les avez long-temps menacés; leurs insultes ont été grandes; vous avez promis de nous protéger contre eux, et cependant vous permettez qu'ils nous maltraitent; vous permettez, tandis que toute autre tribu est devenue votre tributaire, qu'ils triomphent avec impunité! Nos canots sont prêts, nos guerriers impatiens; et pour moins de provocations, si vous n'aviez pas été ici, nous aurions déjà commencé les hostilités. Laissez-nous donc punir les Typees; qu'ils soient contraints d'accepter les conditions auxquelles nous sommes soumis, et toute l'île sera alors en paix, chose inouïe jusqu'à ce jour, mais qui devra nous procurer des avantages aisés à concevoir. Tels étaient les sentimens exprimés par les chefs et guerriers des Taechs et des

Happahs. Bavee semblait résolu à ne prendre aucune part à la querelle ; il était séparé de nous par la vallée des Typees , qui par conséquent auraient pu facilement se venger. Lui et son peuple pensaient donc que le plus sage était de souffrir les insultes , et d'éviter de leur mieux les pierres , non pas toutefois sans m'adresser leurs plaintes de temps à autre ; mais ils ne paraissaient pas vouloir nous seconder activement dans la guerre.

Voyant qu'il était absolument nécessaire de punir les Typees , ou que sinon la bonne intelligence qui régnait entre les autres tribus et nous serait rompue , et que par suite notre sûreté serait compromise , je résolus de tâcher d'en venir à une négociation , et de déployer un appareil de force capable d'intimider les rebelles.

Le 29 novembre j'annonçai aux Taeehs et aux Happahs que j'irais le lendemain déclarer la guerre aux Typees , d'après le plan que j'avais adopté ; et je prévins Gattanewa qu'il eût à se rendre à bord de *l'Essex-Junior* , avec deux autres naturels qui devaient remplir les fonctions d'ambassadeurs. A l'arrivée du vaisseau dans la baie des Typees , ils devaient aller leur offrir les mêmes conditions de paix que tous leurs frères avaient acceptées. *L'Essex-Junior* fit voile dans l'après-midi , et je partis moi-même le jour suivant à trois heures du matin avec cinq chaloupes et dix canots de guerre. Nous ar-

rivâmes au lieu d'abordage des Typees peu après le lever du soleil, et nous fûmes rejoints par dix autres canots montés par les Happahs; *l'Essex-Junior* arriva bientôt après et jeta l'ancre. Les sommets de toutes les montagnes environnantes étaient couverts de guerriers Taeehs et Happahs, armés de lances, de bâtons et de frondes; le rivage était bordé d'Indiens alliés venus par mer ou par terre. Nos forces ne se montaient pas à moins de cinq mille hommes; mais nous n'apercevions ni les Typees ni leurs demeures; car sur toute sa longueur, qui n'était pas moindre d'un quart de mille, la berge formait une espèce de plaine à peu près large de cent verges. Un taillis haut et presque impénétrable, entrecoupé de marais, bordait cette plaine; et la seule rive par laquelle il semblât possible de parvenir aux habitations était un étroit sentier serpentant à travers les marécages. Les canots furent amarrés le long du rivage, ceux des Taeehs à droite, ceux des Happahs à gauche, et nos chaloupes au centre. Nous n'attendions plus pour agir que l'arrivée de *l'Essex-Junior* qui amenait nos renforts, notre interprète, nos ambassadeurs et Gatānewa. Dès que ce vaisseau fut mouillé, je me rendis à son bord pour presser le débarquement de notre monde, ordonnant en outre au capitaine d'amener avec lui quinze hommes qui, joints aux vingt que j'avais déjà, devaient suffire pour forcer

ces rebelles à entendre raison. De retour sur le rivage, je trouvai tous nos amis en armes ; les Typees s'étaient glissés dans les broussailles et assaillirent de pierres nos gens pendant qu'ils mangeaient tranquillement leur déjeuner. Ainsi que les Taeehs et les Happahs, ils étaient sur leurs gardes, mais n'avaient aucunement commencé les hostilités. J'avais ramené avec moi un de ceux que j'avais l'intention d'employer comme ambassadeur ; il avait pris femme parmi les Typees, et jouissait du privilège de pouvoir impunément les visiter. Je le munis d'un drapeau blanc, et l'envoyai dire aux Typees que je venais leur offrir la paix, mais que j'étais préparé à la guerre ; que j'exigeais seulement qu'ils se soumissent aux mêmes conditions que les autres tribus, et que si je parvenais à gagner leur amitié, je m'estimerais encore plus heureux que si je réussissais à les punir.

Quelques instans après le départ de mon député, il revint en courant, la frayeur peinte sur le visage, et m'informa qu'il avait rencontré dans le taillis une troupe de Typees qui, malgré le drapeau de parlementaire qu'il leur montrait, l'avaient à force de coups obligé à rebrousser chemin, menaçant de le mettre à mort s'il s'avisait de revenir vers eux. Un moment après la vérité de ce récit nous fut confirmée par une pluie de pierres qui partirent des buissons ; mais l'un d'eux,

qui traversait le sentier, reçut à la jambe une balle qui força ses amis de l'emporter. Dès lors il y eut guerre ouverte : le lieutenant Downes était arrivé avec ses hommes ; je donnai ordre de marcher. Mouina, oubliant sa querelle avec moi, se plaça, suivant son habitude, au premier rang ; nous pénétrâmes dans le taillis, où nous fûmes à chaque instant assaillis de traits et de pierres que lançaient différens corps d'ennemis placés en embuscade. Nous pouvions entendre siffler à nos oreilles les frondes, les pierres, les traits, mais nous n'apercevions pas ceux qui nous attaquaient ainsi ; pas un ennemi ne se montrait, pas un mot n'était prononcé. Rester en place nous eût été fatal, battre en retraite aurait convaincu les Typees de nos craintes et de notre incapacité à les punir ; notre seul moyen de salut était de marcher en avant et de traverser le taillis, que je savais ne pas être fort étendu.

Nous avions déjà parcouru l'espace d'un mille, et nul de nous n'était blessé ; mais nous n'avions pas motif de croire que nous eussions fait plus de mal à l'ennemi qui se cachait toujours derrière les arbres, quoique notre feu fût continuel. Nous parvînmes enfin à une petite clairière sur le bord d'une rivière ; mais de l'autre côté de l'eau se trouvait un buisson d'où partit une volée de pierres, dont une blessa si grièvement le lieutenant Downes

à la jambe qu'il tomba. Nous avions laissé derrière nous des troupes d'ennemis que nous n'avions pu déloger : il eût donc été imprudent de ne le confier qu'à des Indiens pour le faire transporter vers nos chaloupes ; d'un autre côté , j'avais peur d'affaiblir ma troupe en lui donnant une escorte de mes gens ; et revenir sur nos pas aurait été regardé comme une défaite par nos alliés. Ils n'avaient pris aucune part à l'action, étaient restés assis et observaient en silence nos opérations ; ils étaient toujours échelonnés sur les montagnes, et leur fidélité ne nous semblait pas douteuse. Mais une défaite eût fait notre ruine. J'étais venu avec des forces trop peu considérables pour réduire aisément l'ennemi, car les renseignemens qu'on m'avait donnés sur la nature des lieux étaient complètement inexacts ; mais puisque je m'étais mis en marche, il fallait vaincre à tout prix. Les Taeehs commençaient à nous abandonner : tout dépendait de notre seul courage, et il ne fallait pas perdre de temps à délibérer.

Je fis conduire M. Downes au rivage par cinq de mes gens ; cet incident, outre qu'il avait été nécessaire de laisser un corps pour garder les chaloupes, réduisit ma troupe à trente-quatre hommes. A mesure que nous avançons, le nombre de nos alliés diminuait, et le courageux Mouina lui-même, le premier à braver le danger, commençait à reculer. Tant qu'il avait marché en tête, il nous avait,

par la finesse de sa vue qui était étonnante, mis en garde contre les traits et les pierres, de manière que nous pouvions les éviter ; mais alors les pierres et les traits tombaient avec trop de violence pour qu'il les évitât lui-même.

Nous arrivâmes bientôt à un gué, où l'on traversait la rivière ; mais dans les épaisses broussailles qui bordaient la rive opposée, les Typees réunis en grand nombre firent halte et nous accablèrent de leurs projectiles. Là notre marche fut quelques instans interrompue ; car les bords de la rivière, extrêmement rapides des deux côtés, l'étaient encore davantage du nôtre, ce qui devait rendre notre retraite difficile et dangereuse si nous étions battus. Le courant était rapide, l'eau profonde, le guéage malaisé et périlleux, attendu que pendant le trajet nous ne pouvions nous défendre. Vainement nous tentâmes avec notre mousqueterie de nettoyer les buissons de la rive opposée, les pierres et les traits nous arrivaient toujours en plus grand nombre. Voyant que nous ne pouvions débusquer l'ennemi, je fis tirer une décharge générale ; et poussant trois cris de joie, nous nous précipitâmes dans la rivière. Nous atteignîmes bientôt l'autre bord et continuâmes notre marche, rendue encore plus difficile en cet endroit par le taillis, qui était tellement mêlé qu'il nous fallait quelquefois, pour avancer, marcher sur les mains et les genoux. Nous fûmes

tourmentés comme à l'ordinaire par les Typees pendant un quart de mille environ à travers des broussailles que j'aurais en toute autre circonstance regardées comme impénétrables. Mouina, ainsi que deux ou trois naturels, étaient restés avec nous, les autres n'avaient point traversé la rivière.

Nous atteignîmes bientôt un petit espace où ne croissaient pas les buissons; les naturels avaient cessé de nous harceler, et nous espérions gagner avant peu leur village, qu'on m'avait dit ne pas être à grande distance. Enfin, débarrassés des marécages, nous sentîmes renaître en nous la vie et le courage; mais cet enthousiasme fut de courte durée, car, levant les yeux, nous aperçûmes une forte et longue muraille haute de sept pieds, bâtie sur une éminence qui barrait notre chemin, et flanquée par ses deux extrémités de broussailles impénétrables. L'instant d'après, nous fûmes assaillis par une telle grêle de pierres, accompagnée des plus horribles cris, qu'il nous sembla probable que nous allions là combattre leurs principales forces, et que nous rencontrerions une vigoureuse résistance si nous tentions d'escalader le mur.

Il arriva heureusement qu'un arbre qui me servait d'abri contre les pierres me permit, à moi et à deux de mes hommes, de tirer avec nos mousquets sur ceux qui se montraient au-dessus du mur pour nous envoyer leurs projectiles. Ce fut le seul

avantage que nous pûmes tirer de nos mousquets. Les autres entretenaient en pure perte un feu continu. Voyant que nous ne pouvions déloger l'ennemi, je donnai ordre de tenter l'assaut. Mais quelques-uns de mes gens avaient usé toutes leurs cartouches; et peu en avaient encore plus de deux ou trois. Ces tristes nouvelles jetèrent le découragement parmi toute notre troupe. Sans munitions, nos mousquets devenaient inférieurs aux armes des Typees; et si nous ne pouvions plus avancer, il n'était pas douteux qu'il nous faudrait combattre pour revenir sur nos pas. Notre seul moyen de salut était donc de garder notre position jusqu'à ce que nous pussions nous procurer des munitions nouvelles, et de ménager, en attendant, les quelques coups qui nous restaient.

Je communiquai mes intentions à mes gens, je les exhortai à épargner leur poudre autant que possible, et j'envoyai un lieutenant avec quatre hommes vers le rivage, pour y prendre une chaloupe et aller chercher à bord de l'*Essex* un supplément de munitions. Depuis l'instant de son départ nous ne fûmes occupés qu'à éviter les pierres qui nous étaient lancées avec plus de force que jamais et en plus grand nombre. Notre feu s'était nécessairement ralenti; nous tirions néanmoins quelques coups de temps à autre pour apprendre à l'ennemi que nous ne songions pas

encore à la retraite. Ma troupe était alors réduite à dix-neuf hommes, il n'y avait pas d'autre officier que moi; les Indiens m'avaient tous abandonné excepté Mouina; et pour ajouter au danger de notre critique situation, trois des hommes qui me restaient furent renversés par des pierres.

Mouina me suppliait de battre en retraite, criant *mattee! mattee!* Les blessés me priaient de permettre que leurs compagnons les transportassent au rivage, mais je ne pouvais leur donner l'escorte dont ils avaient besoin. Ne voyant aucun espoir de réussir contre les Typees tant qu'ils se maintiendraient dans leur avantageuse position, je tâchai de les faire sortir par une feinte retraite, et ainsi de reprendre l'avantage. Car revenir sans avoir remporté aucun avantage aurait, je crois, provoqué contre nous une attaque des Happahs. Je fis connaître mon dessein, j'ordonnai qu'on prît soin des blessés; puis je commandai que tout le monde prît la fuite jusqu'à ce que nous fussions cachés dans le taillis, et alors qu'on s'arrêtât.

A peine avions-nous fait quelques pas en arrière, que les Indiens se précipitèrent sur nous avec d'horribles hurlemens. Le premier et le second qui avancèrent furent tués de très près; ceux qui tâchèrent d'emporter leurs camarades furent blessés. Ainsi reçus par nous, ils abandonnèrent les morts, et se retirèrent précipitamment derrière leur mur. Nous

n'avions pas un moment à perdre pour gagner la rive opposée de la rivière. Profitant de la terreur répandue parmi les Typees, nous continuâmes notre retraite. Mais à peine avions-nous passé la rivière, que nous fûmes attaqués de nouveau. Là cependant ils s'arrêtèrent, et nous regagnâmes le rivage accablés de fatigue, harassés d'avoir si long-temps marché et combattu, rapportant une haute opinion de l'ennemi que nous avions rencontré, et songeant presque avec effroi aux difficultés que nous aurions à vaincre pour le soumettre.

A mon arrivée, je trouvai de retour la chaloupe qui était allée chercher à bord de *l'Essex-Junior* un renfort d'hommes et un supplément de munitions. Je désirais sonder les Typees avant de recourir aux moyens extrêmes, comme aussi convaincre nos alliés que nous pouvions tout renverser devant nous.

Prenant l'air et le langage d'un vainqueur, quoique je me regardasse plutôt comme vaincu, j'ordonnai à un de mes ambassadeurs de se rendre au fort des Typees, pour leur dire qu'avec une poignée d'hommes nous les avions repoussés dans leurs retranchemens, que nous avions tué deux de leurs guerriers, que nous en avions blessé plusieurs, et que maintenant nos forces étaient suffisantes pour les chasser hors de leur vallée; mais que je ne voulais pas leur faire de mal, et leur offrais encore

les conditions que j'avais d'abord proposées. Ils chargèrent l'envoyé de me répondre qu'ils avaient tué mon principal guerrier (ils croyaient que M. Downes était mort), blessé plusieurs de mes gens, et forcé tous les autres à fuir. Il était vrai, disaient-ils, que nous avions tué deux des leurs, et blessé plusieurs autres; mais, vu la supériorité de leur nombre, qu'était-ce comparé au mal qu'ils nous avaient fait? Ils avaient des guerriers en réserve, nous n'en avions pas. Si nous étions capables de les chasser hors de leur vallée, à quel propos le leur envoyais-je dire? Je devais savoir qu'ils ne me croiraient pas avant que je ne l'eusse pu faire. Ils ajoutèrent qu'ils avaient compté nos chaloupes, qu'ils savaient quel nombre d'hommes chacune pouvait porter, et qu'ils connaissaient aussi bien ma force que moi-même. D'autre part ils connaissaient leurs propres ressources et le nombre de leurs guerriers; enfin ils méprisaient nos bouhies plus que jamais; nos bouhies souvent ne faisaient pas feu, tuaient rarement, et les blessures qui en provenaient n'étaient pas si graves que celles d'un trait ou d'une pierre. Ils n'ignoraient pas, dirent-ils encore, que ces armes nous seraient complètement inutiles s'il venait à pleuvoir. Ils nous défiaient donc de recommencer le combat, et nous assuraient qu'ils ne reculeraient pas au-delà de l'endroit où nous les avions laissés.

Épuisé de lassitude et découragé par l'apparence formidable de la forteresse ennemie, comme d'ailleurs mes gens étaient aussi fatigués et que le nombre des blessés les effrayait, je résolus de laisser les Typees tranquilles pour le moment, afin de mieux les châtier plus tard. Les Happahs étaient alors descendus des collines avec leurs armes; les Shouemes se montraient de l'autre côté, et l'unique sujet de conversation parmi les insulaires était que les Typees avaient battu les hommes blancs. Nous n'étions plus qu'une poignée, et des milliers d'Indiens nous entouraient: quoiqu'ils protestassent de leur amitié, je n'osais y croire.

J'ordonnai donc à tous mes gens de s'embarquer et de naviguer vers *l'Essex-Junior*, curieux que j'étais de connaître l'état du lieutenant Downes. A peine étions-nous arrivés au vaisseau, que les Typees s'élancèrent sur nos alliés qui étaient restés en arrière et les forcèrent à se jeter dans leurs canots ou même à la mer. Ce voyant, nous sautâmes dans nos chaloupes et gagnâmes en toute hâte l'endroit du rivage vers lequel ils fuyaient; bientôt nos alliés poursuivirent alors les Typees et tuèrent d'un coup de pierre un de leurs guerriers qu'ils emportèrent en triomphe. Comme l'ennemi ne voulait pas nous combattre dans un lieu découvert, et que j'étais las d'escarmoucher à travers les broussailles, je retournai à la baie de Massachu-

setts avec mes chaloupes, donnant ordre à *l'Essex-Junior* de nous suivre quand le vent le lui permettrait.

La conduite des naturels amis, et particulièrement des Happahs, après cette défaite supposée de mon parti, me démontra d'une manière évidente qu'il fallait absolument prouver notre supériorité par une éclatante victoire sur les Typees. Il n'était pas douteux que toutes les tribus ne dussent se ranger du côté des vainqueurs, comme font toujours les sauvages; et je croyais fermement que le salut de mon équipage, aussi bien que les intérêts de mon gouvernement, seraient compromis par le moindre retard dans la reprise des hostilités.

En conséquence je résolus de retourner à l'ennemi dès le lendemain, et avec une force à laquelle je pensais qu'il ne pourrait résister. Je désignai deux cents hommes, pris tant sur *l'Essex* que sur *l'Essex-Junior* et sur les autres prises, pour faire partie de l'expédition. Je commandai que les chaloupes fussent prêtes à partir avec eux le matin du jour suivant, et surtout que chacun tint nos desseins secrets, ne voulant pas être importuné par le bruit et la confusion de l'une ou de l'autre tribu des Indiens, qui toutes deux nous avaient toujours été complètement inutiles. Mais le soir on découvrit que les chaloupes faisaient eau, et alors il nous fallut débarquer dans l'île, et nous résigner

à aller par terre. Nous avions un beau clair de lune, et j'espérais que nous gagnerions la vallée des Typees bien avant le jour. Conduits par des guides que nous supposions bien connaître les localités, espérant d'ailleurs que peu d'Indiens nous accompagneraient, et pouvant ainsi nous avancer en silence, nous pensions qu'il nous serait possible de surprendre l'ennemi à l'improviste et de lui faire plusieurs prisonniers, ce qui sans doute le disposerait à traiter avec nous, et nous éviterait la nécessité d'une plus grande effusion de sang. L'équipage de *l'Essex* formait le corps principal; les autres s'étaient divisés en plusieurs troupes, pour marcher comme éclaireurs, sous le commandement de leurs officiers respectifs. Avant de donner le signal du départ, je fis prévenir Gattanewa de mes intentions, afin que ni lui ni les siens ne fussent alarmés de mes mouvemens. Je commandai à l'avant-garde de faire halte dès qu'elle serait arrivée au sommet de la montagne jusqu'à ce que je l'eusse rejointe avec le corps principal. J'avais formé le projet de camper en cet endroit pour la nuit, dans le cas où nos hommes ne pourraient supporter la fatigue d'une plus longue marche. Plusieurs furent contraints de s'arrêter avant que nous eussions atteint le faite, ce que nous ne fîmes qu'en trois heures, et avec beaucoup de peine. Mais, après quelques instans de repos, la lune

répandant une vive clarté, et nos guides nous informant (non sans erreur) que nous n'étions plus qu'à six milles de l'ennemi, nous recommençâmes à marcher. Plusieurs Indiens nous avaient rejoints, mais je leur avais ordonné de faire silence, attendu qu'il nous fallait traverser un village Hap-pah, et j'avais peur que s'ils nous découvraient ils n'allassent avertir les Typees. Pas un mot n'était prononcé depuis un bout de notre colonne jusqu'à l'autre; nos guides marchaient en tête, et nous suivions en silence, tantôt escaladant des rochers énormes, tantôt gravissant les flancs escarpés des montagnes, puis traversant des ruisseaux, des taillis, des marais, ou passant au bord de précipices dont la profondeur nous faisait quelquefois frémir. A minuit nous pûmes entendre battre le tambour dans la vallée des Typees, nous distinguâmes même leurs chants, et le nombre des lumières que nous aperçûmes de différens côtés me portèrent à croire qu'ils se réjouissaient. J'en demandai la cause aux Indiens, et ils m'apprirent que les Typees célébraient la victoire qu'ils avaient remportée sur nous, et suppliaient leurs dieux de leur donner de la pluie, afin que nos bouhies nous devinssent inutiles.

Nous atteignîmes bientôt le sentier qui conduisait du haut des montagnes dans la vallée. Mais les Indiens nous dirent qu'il serait impossible de

le descendre avant le jour ; que la montagne était presque perpendiculaire ; qu'en plusieurs endroits nous serions obligés d'avoir la précaution de nous baisser, et que même en plein jour il faudrait qu'ils nous aidassent pour que nous pussions continuer notre route sans péril. Sachant par expérience que si les naturels trouvaient le chemin mauvais, il devait, à plus forte raison, l'être pour nous ; comme d'ailleurs mes gens étaient extrêmement fatigués, et ne se souciaient pas de s'exposer la nuit à se casser le cou ; comme plusieurs, et des plus vigoureux, avaient été par lassitude forcés de rester en arrière, je conclus qu'il serait plus prudent d'attendre le lever du soleil pour tenter la descente. Nous étions maîtres des chemins de la vallée, et pouvions empêcher les Happahs de prévenir les Typees ; nous occupions le faite d'une montagne qui se prolongeait entre les vallées des deux tribus, d'où, à l'abri d'une surprise, nous devions repousser aisément toute attaque tentée de l'un ou de l'autre côté. Ce qui ajoutait encore à l'avantage de notre position, un courant d'eau passait à peu de distance.

J'avais laissé quelques hommes en observation sur une colline qui m'avait paru commander le pays environnant ; mais quand j'eus pris une nouvelle détermination, je leur envoyai l'ordre de venir nous rejoindre ; et après avoir placé des sen-

tinelles, nous nous couchâmes sur nos armes. Je sommeillais lorsqu'un Indien vint m'apprendre que la pluie commençait à tomber par torrens, et que nos bouhies allaient être, comme il s'exprimait, *mattee-mattee* ! Cette pluie fit bientôt pousser de grands cris de joie dans la vallée, et les tambours battaient de toutes parts. Je recommandai à mes gens de bien prendre soin de leurs armes et des munitions ; mais telle fut au bout de quelques instans la violence de l'orage, que je perdis l'espérance de conserver un fusil et une cartouche en état de nous servir. Jamais, dans le cours de ma vie, je n'ai passé nuit plus triste et plus désagréable ; je crois même que peu de gens ont pu voir la pareille. Un vent froid et piquant accompagnait ce déluge, car c'était vraiment un déluge, et nous glaçait tout courage dans le cœur. Manquant de place pour nous échauffer en faisant de l'exercice, osant à peine bouger crainte que les flancs rapides des montagnes ne fussent un chemin qui nous conduisît dans l'autre monde, car les rochers étaient alors devenus si glissans que nous pouvions à peine nous tenir debout, nous attendîmes tous avec anxiété le retour du jour ; et les premiers rayons du matin, quoique le vent et la pluie continuassent encore, nous remplirent d'allégresse, malgré nos craintes relativement à l'état des mousquets et des munitions. Nous étions tous aussi mouillés que si

nous avions passé la nuit sous l'eau, et nous n'osions espérer qu'il en fût autrement d'un seul mousquet, d'une seule cartouche. Les Indiens ne cessaient de crier que nos *bouhies* étaient hors d'état, et nous suppliaient de nous retirer à temps; mais, malgré mes craintes à ce sujet, je cherchai à leur persuader que l'eau ne pouvait les endommager. Aussitôt que le jour fut assez grand, je visitai mes hommes et j'examinai leurs armes. Elles étaient moins avariées que je ne devais le craindre; mais la moitié des cartouches était mouillée à ne pouvoir servir.

Le village des Typees était situé d'un côté de la montagne, comme je l'ai déjà dit, et celui des Happahs de l'autre. Quand il fit assez jour pour que nos regards plongeassent dans la vallée de ces derniers, nous fûmes surpris de l'immense hauteur à laquelle nous étions parvenus au-dessus d'eux, aussi bien qu'effrayés de la pente rapide des rochers qu'il nous fallait descendre pour aller les attaquer. Des traces de pas indiquaient bien le commencement de la route à suivre, mais elles disparaissaient bientôt. Les Indiens me déclarèrent d'ailleurs que la montagne était encore trop glissante pour qu'on pût risquer à la descendre. C'est pourquoi, comme mes gens étaient accablés de fatigue, de faim et de froid, je résolus d'établir mon quartier dans le village Happah jusqu'au jour

suivant , afin que nous rétablissions nos forces , et dans l'espérance que le temps nous deviendrait plus favorable. Le chef arriva bientôt , et je lui communiquai mes intentions, lui ordonnant de retourner parmi les siens et de nous faire préparer des maisons , des cochons et des fruits : toutes choses qu'il promit de nous fournir.

Avant de quitter le sommet de la montagne , je fis tirer plusieurs coups afin de montrer aux naturels que nos mousquets n'étaient pas aussi endommagés qu'ils l'avaient cru ; car je pensais que dans le moment , si les Happahs eussent partagé cette opinion , ils n'auraient pas hésité à tenter une attaque contre nous. Je jugeai donc plus sage , pour éviter tout différent , de leur montrer que nous étions encore formidables. J'avais aussi d'autres raisons pour faire tirer : je savais que les Taeehs et les Happahs nous accompagneraient dans la vallée des Typees ; et comme j'avais remis notre descente au jour suivant , je jugeai qu'il valait mieux les prévenir de notre approche de manière qu'ils eussent le temps d'éloigner leurs femmes et leurs enfans , leurs cochons et leurs effets les plus précieux. Car quoique je voulusse me défendre , châtier cette tribu rebelle et la contraindre à la soumission , je voulais que les innocens ne souffrissent pas et que leurs propriétés fussent garanties du pillage et de la destruction. Je savais que mes pro-

pres gens seraient assez occupés à combattre sans avoir le temps de songer à piller, mais les Indiens qui nous accompagnaient ne songeraient qu'à emporter le butin. En outre, je désirais leur faire concevoir une haute idée de notre force, et par ce moyen les intimider et les ramener au devoir sans répandre de sang.

Je fis donc ranger mes hommes sur une seule ligne, et ils tirèrent tous en même temps; les Typees ne nous avaient pas encore aperçus, et ne soupçonnaient pas même que nous fussions si près. Aussitôt qu'ils entendirent la détonation et découvrirent notre troupe qui, grossie d'une multitude d'Indiens des deux tribus, dut leur paraître fort nombreuse, ils crièrent, battirent du tambour et soufflèrent dans leurs cornets de guerre, de toutes les parties de la vallée; lequel tapage, augmenté du grognement des cochons qu'ils commencèrent à emmener, des plaintes des femmes et des gémissemens des enfans, se changea bientôt en un horrible vacarme.

Après avoir déchargé nos mousquets, qui partirent mieux que je ne m'y attendais, nous descendîmes avec beaucoup de peine dans le village des Happahs, et nous fûmes conduits vers la place publique. Autour de cette place étaient plusieurs maisons vides, que leurs habitans avaient abandonnées pour nous. J'y logeai mes officiers et mes

gens, assignant son quartier à l'équipage de chaque vaisseau, après quoi je pris possession de celle que je m'étais réservée, faisant arborer en face le drapeau américain. Lorsque j'eus placé les sentinelles et pris toutes les précautions que la circonstance exigeait, j'allai me reposer, sans avoir besoin de recommander aux autres de suivre mon exemple. Mais il n'y avait pas apparence qu'on nous fît cuire des cochons ou qu'on dût nous apporter des fruits, et toute la bienveillance des naturels à notre égard ne semblait pas devoir s'étendre au-delà de la cession momentanée de leurs demeures. Ils emportaient tout, et nous abandonnaient absolument à nos propres ressources. Je demandai une natte pour me coucher, mais il se passa du temps avant que je l'obtinsse. J'eus besoin d'une pièce d'étoffe pour me couvrir, tandis que mes hardes séchaient. ce fut avec une peine extrême que je me la procurai; la plupart de mes gens se plaignaient de la faim et ne trouvaient rien à manger, bien que la vallée abondât en cochons et en fruits. Les Hap-pahs étaient rassemblés autour de nous, armés de bâtons et de lances; et les femmes, qui d'abord étaient arrivées en foule, commençaient à nous abandonner. Tout annonçait d'hostiles dispositions de la part des Hap-pahs, et nos amis les Tae-hs nous engageaient à nous tenir sur nos gardes.

J'ordonnai à chacun de mettre ses armes à sa

portée, de manière à pouvoir se réunir aux autres dès le premier signal. J'envoyai alors chercher le chef de la tribu, et je lui demandai si son intention était de nous traiter en ennemis. J'ajoutai qu'il était nécessaire que nous eussions quelque chose à manger, et que j'attendais de son peuple des cochons et des fruits ; que si nous ne recevions pas de vivres, je serais obligé d'envoyer mes gens tuer leurs bestiaux et couper leurs arbres à pain, attendu qu'ils étaient trop fatigués pour prendre la peine d'y monter. Je lui déclarai aussi qu'il fallait que les siens déposassent leurs lances et leurs bâtons. Comme on ne me satisfaisait pas sur ce dernier point plus que sur les autres, je fis arracher et mettre en pièces plusieurs de leurs bâtons et de leurs lances, après quoi j'envoyai tuer des cochons et abattre des cocotiers et des bananiers, jusqu'à ce que nous en eussions une quantité suffisante. Je leur reprochai alors leur conduite inhospitalière, je comparai leur réception à celle de Gattawewa, et j'en appelai à Tavatta et à Mouina, qui nous avaient rejoints, de la vérité de mes paroles.

Les chefs et les naturels de la tribu des Happahs commencèrent enfin à s'effrayer; ils nous amenèrent et nous firent cuire des cochons en plus grande abondance que nous n'en avions besoin. L'amitié se rétablit entre eux et nous. et les femmes revinrent.

Quand la nuit approcha, des sentinelles furent placées en lieux convenables, et des feux allumés devant chaque maison. Les Taeehs demeurèrent avec nous, les Happahs se retirèrent. Tous ceux d'entre nous qui n'étaient pas de garde se livrèrent au sommeil; et le lendemain, au point du jour, nous partageâmes également les munitions, et l'on se forma en colonne pour marcher en avant. Chacun avait mis ses armes en état, chacun était reposé et plein d'ardeur, chacun portait avec lui des provisions pour la journée.

Après avoir atteint le faite de la montagne où nous avons passé une si désagréable nuit, nous fîmes halte pour prendre haleine, et nous considérâmes pendant quelques minutes cette délicieuse vallée qui allait bientôt devenir une scène de désolation. Du haut de cette montagne, nos regards s'étendaient au loin dans chaque direction, et tout présentait un aspect également enchanteur. La vallée, longue d'environ neuf milles et large de trois ou quatre, était de toutes parts, excepté du côté du rivage où nous avons débarqué précédemment, entourée de collines élevées. Du sommet de rocs taillés à pic s'élançait une magnifique cascade qui formait ensuite une belle rivière, laquelle arrosait la vallée et allait se jeter ensuite à la mer. Des villages étaient parsemés çà et là; les arbres à pain et les cocotiers n'étaient pas moins nom-

breux que pleins de vigueur; des plantations bien disposées, encloses par des murs de pierres, étaient en bon état de culture; enfin tout annonçait industrie, abondance et bonheur. Jamais de ma vie je n'ai vu spectacle plus délicieux, ou éprouvé un sentiment plus pénible, qu'en pensant alors qu'il me fallait faire la guerre à ce peuple héroïque et heureux.

Peut-être censurera-t-on ma conduite comme légère et injuste. En sûreté, au coin du feu, et sous la protection des lois, qui sont toujours la sauvegarde des citoyens, peut-être examinera-t-on les motifs qui me firent agir, pour trouver que j'ai trop sévèrement agi. Mais qu'on réfléchisse un moment à notre situation particulière... Nous n'étions qu'une poignée d'hommes parmi de nombreuses tribus guerrières, exposés à chaque instant à être attaqués par elles, et tous taillés en pièces; notre unique espoir de salut était de les convaincre de notre immense supériorité; et, d'après ce que nous avions déjà vu, il fallait que nous attaquassions ou que nous fussions attaqués. J'avais reçu plusieurs provocations insultantes; ces naturels refusaient notre amitié; ils assaillaient et injuriaient sans cesse nos amis, parce qu'ils étaient tels; et des plaintes nombreuses m'étaient adressées à ce sujet. J'avais long-temps supporté ces plaintes, mais ma modération était appelée lâcheté. Je leur avais offert la

paix, et mes offres avaient été toujours rejetées avec un dédaigneux mépris. Si je leur envoyais des ambassadeurs, ils les renvoyaient après les avoir battus. Ils avaient commencé les hostilités et croyaient avoir eu l'avantage sur nous. Un simple fil nous unissait avec les autres tribus, et ce fil une fois brisé, notre destruction était presque inévitable. Elles nous craignaient et étaient nos amies. Si elles n'avaient plus motif de nous craindre, si elles ne nous croyaient plus invincibles, au lieu d'avoir à combattre une seule tribu, nous serions sans doute en guerre avec toutes les tribus de l'île. Les Happahs se considéraient comme un peuple conquis, mais n'attendaient que la première bonne occasion pour secouer le joug. Les Shouemes et quelques autres, sinon soumis par nos armes, l'étaient du moins par la crainte d'en ressentir les terribles effets. Nous avions réussi à leur faire croire que nulle force ne pouvait nous résister. Mais s'ils avaient pensé que les Typees étaient capables de nous vaincre, ils eussent bientôt conçu l'espoir de nous détruire en réunissant tous leurs efforts. Une coalition nous aurait été fatale... mon désir était de prévenir ce malheur... et je ne voyais pas comment j'y parviendrais, à moins de réduire les Typees avant qu'ils ne pussent s'entendre avec les autres tribus. En imposant à tous les insulaires des conditions pa-

reilles, j'espérais établir une paix générale et assurer la tranquillité future de l'île.

Les guerres ne sont pas toujours justes, et il arrive même rarement qu'elles ne soient pas accompagnées d'excès. Cependant, quoique je regrette la dureté avec laquelle des raisons de défense personnelle, qui prévalent partout, m'obligèrent de traiter ces téméraires et incorrigibles Indiens, ma conscience m'acquitte de tout reproche d'injustice; et si des excès furent commis, les Typees auraient pu les éviter en cessant les hostilités. Eux-mêmes s'attirèrent les maux dont ils eurent à souffrir, et le sang de leurs proches et de leurs amis doit retomber sur leurs propres têtes. S'ils n'eussent opposé aucune résistance, personne n'aurait été tué; s'ils avaient voulu la paix, la paix leur eût été accordée. Mais, fiers de l'honneur d'être les plus grands guerriers de l'île, ils se croyaient invincibles, et se flattaient d'insulter les autres avec impunité.

Une nombreuse troupe de Typees était rangée sur le bord opposé de la rivière qui coulait au bas de la montagne, et nous défiait de descendre. Derrière eux était un village fortifié, ceint de gros murs en pierres. De toutes parts battaient les tambours et retentissaient les cornets de guerre, et bientôt ils furent prêts à nous repousser par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir. Je donnai

ordre de descendre, et Mouina s'offrant pour nous servir de guide, je voulus qu'il nous conduisît vers le principal village; mais trouvant mes hommes qui avaient gravi la montagne plus fatigués que je ne m'y attendais, je fis faire halte avant de traverser la rivière, pour donner le temps aux traînards de nous rejoindre. Là nous fûmes assaillis par une grêle de pierres lancées de derrière les broussailles et les murs. Mais comme nous pouvions nous en garantir, grâce à ces mêmes broussailles, et que nous étions peu fournis de munitions, je ne permis à personne de tirer.

Après quelques instans de repos, je commandai à nos éclaireurs de passer la rivière, et je suivis moi-même avec le corps principal. La pluie de pierres tombait toujours; mais avant que nous fussions tous hors de l'eau, le village fortifié fut pris sans aucune perte de notre côté, tandis que les ennemis eurent deux morts et plusieurs blessés. Ils reculèrent, mais seulement jusqu'à d'autres murailles situées plus haut, d'où ils continuèrent à lancer leurs pierres et leurs traits. Trois de nos gens furent blessés, et les Typees perdirent assez de monde avant que nous pussions les déloger. J'envoyai dans différentes directions des détachemens battre les bois, et un autre fort fut pris après quelque résistance. Mais ceux qui s'en étaient emparés, après l'avoir gardé une demi-heure, acca-

blés enfin par le nombre , furent contraints de faire retraite vers le corps principal.

Nous attendions dans le premier fort tombé en notre pouvoir le retour de nos autres détachemens ; une multitude de Taechs et de Happahs étaient avec nous , ou bien rôdant dans le village , cherchant à piller ; un de mes officiers avait chassé une troupe d'ennemis de derrière une forte muraille , où il s'était alors posté : tout à coup une troupe plus considérable encore , qui se tenait en embuscade , s'élança au milieu des balles de nos soldats , et vint jusque dans le fort nous assaillir de traits. Taechs et Happahs , tous prirent la fuite ; les Typees approchèrent à portée de pistolet ; mais dès notre première décharge ils se retirèrent précipitamment , et essayèrent de nouveau le feu des nôtres , comme ils l'avaient déjà essuyé pour parvenir jusqu'à nous. Aucun ne tomba cependant . mais plusieurs durent être blessés. Les projectiles , lancés du milieu des broussailles , pleuvaient sans cesse sur nous , et malgré le grand nombre d'ennemis que nous tuâmes et blessâmes en cet endroit , telle était la résistance qui nous était faite , que nous commencions à croire qu'il nous faudrait ainsi disputer le terrain pas à pas pour parvenir au bout de la vallée. Il devenait donc nécessaire de ménager nos munitions : nos détachemens étaient de retour , et plusieurs n'avaient plus de cartou-

ches. Je les exhortai à en être désormais moins prodigues, et après leur en avoir donné de nouvelles, je défendis qu'on tirât du corps principal, à moins que nous ne fussions attaqués par des bandes nombreuses. Laissant alors dans une maison de l'endroit quelques hommes et nos blessés, en postant quelques autres derrière un mur, je dis à Mouina de nous guider vers le plus proche village. Avant de nous mettre en route, j'envoyai un ambassadeur annoncer aux Typees que nous cesserions les hostilités quand ils n'opposeraient plus de résistance; mais que tant qu'ils nous lanceraient des pierres, je détruirais leurs villages. Ils ne tinrent aucun compte de ce message.

Nous continuâmes donc notre route à travers la vallée; chemin faisant nous rencontrâmes plusieurs beaux villages auxquels nous mîmes le feu, et enfin nous arrivâmes à leur capitale, qu'on pouvait réellement appeler ainsi. Il nous avait fallu pour arriver jusque-là gagner en combattant chaque pouce de terrain; là ils firent une résistance plus terrible encore que partout ailleurs. La place fut cependant bientôt emportée, et ce fut avec un vif regret que j'y mis le feu. Telles étaient la beauté et la régularité de ce village, qu'en le voyant nous demeurâmes frappés d'admiration. Les places qu'il renfermait surpassaient beaucoup en élégance toutes celles que nous avions encore vues. Nombre de

leurs divinités furent détruites; plusieurs grands et beaux canots de guerre, qui n'avaient jamais servi, furent brûlés dans les maisons où ils étaient à l'abri; quantité de leurs tambours, qu'ils avaient été forcés d'abandonner, devinrent la proie des flammes; et nos Indiens se chargèrent de butin, après avoir détruit les arbres à pain, les autres arbres et toutes les pépinières qu'ils purent trouver.

Nous étions alors parvenus à l'extrémité de la vallée, à environ neuf milles du rivage, et au bas de la chute d'eau déjà mentionnée. Le jour s'avancait; nous avions encore beaucoup à faire, et il fallait que nous revinssions cependant au fort que nous avions d'abord pris. Nous y rentrâmes quatre heures après en être sortis, laissant derrière nous une scène de ruine et de désolation. J'espérais enfin que les Typees renonceraient à toute idée de résistance; mais à mon retour au fort, j'appris que ceux de nos hommes qui ne nous avaient pas accompagnés avaient été continuellement assaillis de pierres pendant toute la durée de mon absence; mais comme ils étaient à l'abri et à court de munitions, ils n'avaient pas tiré sur les ennemis.

Ce fort était situé au milieu de la vallée. Nous retirer par la route que nous avions suivie pour venir eût été chose impossible; il nous fallut donc gagner le village, dans l'espérance que de ce côté

la montagne serait moins difficile à gravir. Plusieurs de mes gens étaient accablés de fatigue ou commençaient à souffrir de faim, et je donnai ordre qu'on s'arrêtât pour prendre du repos et quelque nourriture. Après une demi-heure de halte, je confiai nos blessés aux soins des Indiens; nous reformâmes nos rangs, et nous continuâmes de descendre la vallée, détruisant sur notre passage plusieurs autres villages, où il nous fallut toujours escarmoucher avec l'ennemi. A l'attaque d'un de ces villages situés au bas d'une colline, les Typees firent rouler d'en haut d'énormes quartiers de roc, dans le dessein de nous écraser, mais ils ne nous firent aucun mal.

Le nombre de villages détruits se monta à dix, et le butin emporté par les Indiens fut considérable, car nous étions trop occupés à combattre pour les empêcher de piller, s'il eût été possible de le faire. Les Typees combattirent jusqu'au dernier moment, et même inquiétèrent d'abord notre queue de colonne tandis que nous revenions; mais quelques hommes que nous avions laissés en embuscade les firent bientôt renoncer à ces tentatives. Nous parvînmes enfin à ce fameux fort qui nous avait arrêtés lors de notre première expédition. et quoique j'eusse admiré en beaucoup de circonstances la force et l'adresse des insulaires, je ne les avais jamais supposés capables de conce-

voir et d'exécuter un ouvrage comme celui-là, si solidement bâti et si propre à la défense. Il formait un segment de cercle, avait environ cinquante verges d'étendue, était construit de grosses pierres, épais de six pieds à la base, et s'amincissait graduellement jusqu'au sommet pour être plus fort et plus durable. A gauche était une étroite ouverture par où ne pouvait pénétrer qu'une personne à la fois, et qui servait de porte de sortie aux Typees. Mais pour en approcher, il fallait parcourir au pied même du mur une moitié de sa longueur, attendu que d'impénétrables broussailles barraient le passage de tout autre côté. Les flancs et le derrière étaient pareillement défendus, et la droite était flanquée d'une autre fortification non moins habilement construite.

En cette citadelle consistait la force des Typees. Leur champ de bataille ordinaire avec les autres tribus était la plaine qui s'étendait près du rivage; et quoiqu'ils eussent souvent eu à repousser les guerriers de plusieurs tribus réunies, ils n'avaient jamais encore été contraints de se retirer au-delà de la rivière qui coule, si on s'en souvient, à un mille du fort.

Il n'y avait que trois routes pour pénétrer dans cette vallée : une à l'ouest, celle par où nous descendîmes la montagne, la seconde à l'est, et la dernière du côté de la mer. Avant nous, jamais leurs

ennemis n'avaient osé les attaquer du côté de l'ouest, à cause de l'impossibilité certaine d'effectuer la retraite dans le cas où l'on serait repoussé; la route de l'est établissait communication entre leur vallée et celles de leurs amis; enfin le côté du rivage était défendu par une forteresse réputée imprenable, et avec raison, tant que les assaillans ne devaient pas être secondés par l'artillerie. Lorsque je reconnus la force de cette citadelle, je me félicitai des heureuses circonstances qui m'avaient décidé à diriger l'attaque par terre, car je crois que de l'autre côté nos tentatives auraient échoué.

J'avais tout d'abord résolu de ne pas revenir avant d'avoir détruit cette place, et j'allais en conséquence essayer de mettre à exécution mon projet. Abattre la muraille en ôtant les pierres une à une, cet ouvrage aurait demandé trop de temps, et croyant que par nos efforts réunis nous pourrions la renverser tout entière d'un seul coup, j'ordonnai aux Indiens et à mes gens de mettre leurs épaules contre le mur et d'essayer si nos forces communes pourraient le mettre à bas; mais il était construit avec tant de solidité, que nous ne l'ébranlâmes seulement pas. Nous le laissâmes donc subsister comme monument de l'habileté des Typees. Cette fortification paraissait d'ancienne date, et le temps seul peut la détruire. Nous parvîmes à faire dans le mur une petite brèche.

au moyen de laquelle nous poursuivîmes notre route vers la mer , route que nous connaissions déjà , puisque nous l'avions parcourue une fois ; mais qui était devenue encore plus difficile à cause d'un grand nombre d'arbres qui avaient été abattus et mis en travers du chemin , autant pour empêcher notre venue que pour embarrasser notre retraite. Il en était de même sur les bords de la rivière.

Lorsque je parvins au rivage je rencontrai Tavee et plusieurs naturels de sa tribu , ainsi que les chefs des Happahs. Tavee portait un drapeau blanc , et de pareils emblèmes de paix flottaient sur les différentes collines autour de sa vallée. Il désirait savoir si mon intention était de venir parmi les siens , quel jour il faudrait qu'il m'envoyât des présens , et de quelle nature ces présens devraient être. Il me demanda ensuite si je voudrais encore être son ami ; me rappela que j'étais Temaa Typec , chef de la vallée de Shoueme , et que son nom était Tavee. Je l'assurai de mon amitié , et l'engageai à retourner chez lui pour apaiser les craintes des femmes , qui , me disait-il , étaient en proie à la plus vive terreur , redoutant une attaque de ma part. Les chefs des Happahs m'invitèrent à regagner leur vallée , m'assurant qu'abondance de toutes choses y était préparée pour nous.

Gattanewa vint me saluer sur le versant de la colline que je gravissais. Le cœur du vieillard était plein , il ne put parler ; il plaça mes deux mains sur sa tête , appuya son front sur mes genoux ; et après une courte pause , se relevant , il mit ses mains sur ma poitrine , s'écria : Gattanewa ! Puis les pressant sur la sienne , dit : Opootee ! pour me rappeler que nous avions changé de nom.

Quand j'eus atteint le sommet de la montagne , je m'arrêtai pour contempler une vallée que le matin nous avions vue dans toute sa beauté , pleine d'abondance et de bonheur. Une longue ligne de ruines fumantes marquait alors , d'une extrémité à l'autre , la trace de notre passage ; les collines opposées étaient couvertes de malheureux fugitifs que nous avions chassés de leurs foyers ; enfin c'était partout l'horreur et la désolation. Peuple héroïque et infortuné , victime de ton courage et d'un orgueil mal entendu ! tandis que les instrumens de ta punition versaient des larmes de pitié sur tes malheurs , des milliers de tes compatriotes , bien plus ! des frères d'une même famille , se réjouissaient de ta détresse !.....

Je ne fatiguerai pas plus long-temps le lecteur du récit de cette expédition. Nous passâmes la nuit avec les Happahs , qui nous fournirent abondamment tout ce dont nous avions besoin ; et le lendemain , au point du jour , nous partîmes pour

Madisonville, où nous arrivâmes vers huit heures, après une absence de trois nuits et deux jours, espace de temps pendant lequel nous avons parcouru plus de soixante milles, par des chemins où n'avaient encore passé que les naturels. Plusieurs de mes hommes les plus robustes furent long-temps malades des suites de leur excessive fatigue, et un d'entre eux mourut deux jours après son retour.

Le jour de notre arrivée fut tout entier donné au repos; cependant j'envoyai un ambassadeur aux Typees, pour les informer que j'étais encore disposé à faire la paix, et que je ne leur permettrais pas de revenir dans leur vallée, jusqu'à ce que la bonne intelligence fût rétablie entre nous. L'ambassadeur, à son retour, m'apprit que les Typees, à son arrivée, étaient plongés dans une extrême consternation; mais que mon message avait causé parmi eux la joie la plus vive. Ils ne désiraient rien plus que la paix, et achèteraient mon amitié à quelque prix que ce fût. Il m'apprit en outre qu'ils enverraient le lendemain un parlementaire pour connaître mes conditions.

Le lendemain, quand ce parlementaire, qui était un chef, vint me trouver accompagné d'un prêtre, je leur dis que j'exigeais toujours qu'ils se soumissent aux conditions déjà tant de fois proposées, savoir, qu'ils consentissent à échanger des présents, et à faire la paix tant avec nous qu'avec les tribus

alliées. Ils acceptèrent aussitôt ces conditions, et me demandèrent quel nombre de cochons je souhaitais, disant qu'ils en avaient peu perdu, et qu'ils pourraient nous en fournir abondamment. Je leur répondis qu'il m'en fallait quatre cents, en retour desquels ils recevraient les présens accoutumés. Ils assurèrent qu'ils me seraient amenés sans délai.

Des députés m'en furent alors envoyés de nouveau par toutes les tribus de l'île, même les plus éloignées et les moins considérables, avec d'amples cadeaux de cochons et de fruits; et nous n'avions jamais, depuis notre séjour dans l'île, vécu au milieu d'une semblable abondance. J'éprouvai alors un vif regret de n'avoir point de sel, de manière à convertir en provisions de mer une certaine quantité des viandes fraîches que nous recevions chaque jour.

Notre enclos, quoique spacieux, n'était pas suffisant pour contenir tous les cochons qui nous étaient amenés. Il fallut que je les envoyasse à bord des différens vaisseaux en aussi grand nombre que la place le permettait. Malgré cette précaution, quoique j'en fisse tuer à terre pour la nourriture quotidienne de l'équipage, la multitude des cochons devint bientôt telle que nous fûmes obligés de les chasser hors de l'enclos et de les laisser courir dans la vallée, après les avoir marqués en leur

coupant l'oreille droite et en leur fendant la gauche. D'ailleurs je prévins les habitans de mes intentions et de la marque, afin qu'ils ne les tuassent pas, mais qu'au contraire ils en prissent soin, les nourrissent et les engraissassent. Le nombre de ceux que je marquai ainsi pour les abandonner ensuite ne doit guère être moindre de cinq cents; mes vaisseaux en étaient tous pleins, nous ne pouvions en mettre davantage à bord, et une quantité suffisante nous restait encore dans l'enclos pour subvenir à nos besoins tant que nous séjournerions dans l'île. Je me félicitai de pouvoir en laisser dans cette vallée; car ce fut en quelque sorte une compensation pour tous ceux que nous avaient d'abord fournis les habitans.

La paix se trouvant alors établie dans l'île, et la meilleure harmonie régnant, non-seulement entre nous et les Indiens, mais encore entre les différentes tribus, elles fréquentaient notre village, mêlées les unes aux autres, avec cordialité, et les divers chefs avec les prêtres venaient chaque jour me visiter. Ils étaient tous contents qu'une paix générale eût été conclue, qu'ils pussent alors visiter tous en sûreté les différentes parties de leur île; et beaucoup de vieillards m'assurèrent qu'avant cette époque ils n'étaient jamais sortis de la vallée où ils étaient nés. Ils exprimaient sans cesse leur étonnement et leur admiration que j'eusse pu obtenir

de si grands résultats en si peu de temps, et étendre assez loin mon influence pour leur donner une si complète protection, non-seulement dans la vallée de Tieuhoy, mais encore parmi les tribus avec lesquelles ils avaient été en guerre depuis une époque reculée, et qu'ils avaient jadis considérées comme des ennemis naturels. Je les informai que je les quitterais bientôt pour revenir après l'expiration d'une année. Je les exhortai à rester en paix les uns avec les autres, et leur assurai que si, à mon retour, je les trouvais en guerre, je châtierais les plus coupables. Tous me jurèrent solennellement de rester en bonne intelligence, non-seulement avec moi et mes gens, mais aussi entre eux. Les chefs, les prêtres et les principaux des tribus affectaient de désirer vivement d'établir une parenté avec moi par un échange de noms avec quelque membre de ma famille. Les uns voulaient porter le nom de mon frère ou de mon gendre, les autres celui de mon fils ou de mon beau-frère, etc., et quand la ligne masculine fut épuisée, ils me demandèrent comment se nommaient mes parentes, prenant les noms des femmes aussi bien que ceux des hommes de ma famille. Le nom de mon fils, cependant, fut convoité plus que tout autre; et plusieurs vieillards, dont de longues barbes grises rendaient la figure vénérable, se faisaient appeler *Pickineenee Opotee*. Le mot *Pickineenee* avait été

introduit parmi eux par les marins des vaisseaux qui avaient touché à leur île.

§ 15.

Ile de Madison. Cérémonies religieuses, coutumes, etc.

Comme je n'avais plus à m'occuper que des réparations de mon vaisseau, qui allaient bon train, et du chargement sur le *New-Zélandais* de l'huile du Greenwich, du *Seringapatam* et du *sir Andrew Hammond*, je pus faire de temps à autre de petites excursions dans les différentes parties de la vallée, et visiter les naturels dans leurs habitations, ce qui ne m'avait pas été possible jusqu'alors, attendu que mes différentes occupations m'avaient retenu à notre village. Dans ces occasions je recevais toujours un accueil hospitalier et amical de la part des naturels des deux sexes. Des cocos, et tout ce qu'ils possédaient, m'étaient offerts, et je revenais rarement vers les miens sans plusieurs petits *tie-ties*, comme gages de bienveillance. Je prenais ordinairement avec moi des graines de diverses espèces, dont j'étais pourvu, par exemple des graines de melons, de citrouilles, de pois, de fèves, d'oranges, de citrons, etc.; ainsi que des noyaux de pêches, du blé et du maïs, qui étaient plantés dans des enclos, et aux places qui leur convenaient

le mieux, les naturels nous aidant toujours à enlever les mauvaises herbes et à disposer le terrain. La nature des différentes sortes de légumes et de fruits que chaque espèce de graines devait produire leur était expliquée, et ils promettaient tous d'en prendre le plus grand soin et d'empêcher que les cochons ne les détruisissent. Je les engageai à ne cueillir aucun fruit avant d'avoir consulté Wilson pour savoir s'il était mûr. Parmi toutes les graines que nous avions semées, aucune ne leur causa plus de plaisir que le froment, qu'ils appelèrent *maïé*. C'est le nom qu'il donnent au fruit de l'arbre à pain. Ils ne voulurent cependant pas croire d'abord que ce fût avec cette graine que nous faisons notre pain (qu'ils nommaient aussi *maïé*, et quelquefois *potatoe* ¹), jusqu'à ce que j'en eusse écrasé entre deux pierres, pour leur montrer la farine. Cette vue produisit parmi eux les plus joyeuses exclamations de *maïé ! maïé ! maïé !* et tous se mirent à nettoyer des endroits pour semer le grain, et à m'apporter des feuilles ou des coquilles de cocos, demandant que je leur en donnasse, et ajoutant qu'ils le serreraient dans leur maison pour le planter plus tard.

Lorsque nous abordâmes dans cette île, nous offrîmes aux naturels notre biscuit de mer, mais ils ne voulurent pas le manger, déclarant qu'il était

¹ *Potatoe*, patate, pomme de terre.

fait avec du corail, et non comparable au fruit de l'arbre à pain. Mais quand notre four fut en activité à terre, et que nous fabriquâmes du pain frais pour l'équipage, les insulaires, et surtout les femmes, trouvèrent ce mets délicieux; et il n'y avait pas de périls qu'ils ne courussent, pas de faveur qu'elles ne fussent disposées à nous accorder pour en obtenir un petit morceau. A l'heure de nos repas, ils venaient à la nage et par bandes nombreuses entourer nos navires, attendant avec une rare patience que les marins leur jetassent quelques bribes de pain, quoique le havre fût infesté d'une multitude de grands requins affamés, et qu'un homme eût été dévoré par eux peu après notre arrivée. On pouvait, moyennant un morceau de pain, acheter un de leurs colliers, si haut prix qu'ils y attachassent; et les chefs, après avoir parcouru plusieurs milles à travers les montagnes pour nous apporter des présents de cochons et de fruits, s'en retournaient contents lorsque je leur donnais un petit pain sortant du four.

Je tâchai de leur faire comprendre la valeur des graines que je plantais, et leur expliquai les différentes sortes de fruits qu'ils recueilleraient un jour, les assurant de leur goût exquis; enfin, pour les exciter à les cultiver avec beaucoup de soin, je leur promis qu'à mon retour je donnerais une dent de balcine pour chaque citrouille et chaque melon

mûrs qu'ils m'apporteraient. Aux chefs des tribus éloignées, à qui je distribuai aussi des semences, je fis même promesse. Je leur laissai en outre plusieurs cochons anglais de race supérieure, qu'ils convoitaient depuis long-temps. De plus je confiai aux soins de Wilson quelques boues et quelques chèvres, et comme j'avais quantité de jeunes tortues des îles Gallapagos, j'en distribuai plusieurs parmi les chefs et je permis à un grand nombre de s'échapper dans les broussailles et parmi les herbes.

Dans une de mes excursions, je fus conduit au lieu principal des cérémonies religieuses de la vallée. Ce lieu est situé vers le haut de la vallée des Hawhoux, et je regrette vivement de n'avoir pu prendre un dessin exact de l'endroit, attendu qu'il surpasse beaucoup en beauté tout ce que le capitaine Cook a décrit dans ce genre, et tout ce qui est représenté dans les planches qui ornent ses voyages. Dans un vaste et beau bois de cocotiers, d'arbres à pain, de toas ¹ dont les naturels fabriquent leurs lances et leurs bâtons, et d'une grande variété d'autres arbres que je ne connais pas, lequel est situé en bas d'une montagne escarpée et au bord d'un ruisseau, on voit sur une plate-forme construite à la manière accoutumée

¹ Arbre dont les naturels fabriquent plus particulièrement leurs armes de guerre.

une divinité faite d'une pierre très dure, de la hauteur ordinaire d'un homme, mais du reste plus grandement proportionnée. Le dieu est représenté accroupi, mais d'ailleurs n'est pas mal exécuté. Ses oreilles et ses yeux sont grands, sa bouche large, ses bras et ses jambes courts et petits; au total c'est une statue telle qu'on peut s'attendre à en voir chez un peuple où l'art de la sculpture est dans son enfance. Rangés à droite et à gauche, aussi bien que par devant et par derrière, sont plusieurs autres dieux, de taille presque pareille, et faits de bois d'arbre à pain. Ils n'ont pas de proportions plus parfaites que l'autre, et paraissent fabriqués d'après le même modèle. Ils en sont sans doute des copies, et le dieu de pierre peut servir comme modèle de perfection pour toutes les sculptures de l'île, telles que les dieux domestiques, les ornemens des manches d'éventails, les échasses; car toute représentation de la figure humaine est faite d'après le même plan.

De chaque côté de ces dieux sont deux obélisques, élégamment construits en bambous, parmi lesquels des feuilles de cocotiers et de palmiers sont entrelacées. Ils sont en outre décorés de banderolles d'étoffe blanche, qui leur donnent un aspect tout-à-fait pittoresque. Ces obélisques ont environ trente-cinq pieds de haut; vers leurs bases étaient suspendues des têtes de cochons et de tortues

comme offrandes à leurs dieux, à ce que j'appris. A droite de ce bois, et seulement éloignés de quelques pas, étaient quatre splendides canots de guerre, fournis de tous leurs agrès, et décorés de cheveux humains, de coquillages et de banderolles blanches. Leurs avants étaient tournés vers la montagne, et à l'arrière de chaque était une figure d'homme, tenant la pagaie qui sert de gouvernail, complètement habillé, et orné de plumes, de pendans d'oreilles dont la forme imitait celle des dents de baleine, enfin de toutes les parures à la mode dans l'île. Un des canots était plus splendide que les autres, et situé plus près du bois. Je demandai quel était l'illustre personnage assis à l'arrière, et j'appris que c'était le prêtre qui avait été tué peu auparavant par les Happahs.

En cet endroit l'air était infecté par suite des nombreuses offrandes qui y avaient été faites; mais, attiré par la curiosité, j'allai examiner les canots plus en détail, et je trouvai au fond de celui du prêtre les corps de deux Typees qui avaient péri dans la dernière expédition, en état de pourriture, ainsi que plusieurs autres carcasses humaines encore couvertes de chair.

Les autres canots, m'apprit-on, appartenaient à différens guerriers qui avaient été tués ou étaient morts depuis peu de temps. Je demandai pourquoi on avait placé leurs effigies dans ces canots, et sur-

tout pourquoi on mettait les cadavres des Typees dans celui du prêtre. On me répondit, suivant la traduction de Wilson, qu'ils allaient au ciel et qu'ils ne pouvaient y aller sans canots. Comme le canot du prêtre était fort large, il n'avait pas la force de le conduire lui-même; d'ailleurs c'était justice qu'il ne prît pas cette peine, puisqu'il était dieu.

En conséquence on avait déposé dans un canot les corps des Happahs et des Typees qui avaient été tués depuis sa mort, pour qu'ils le menassent au lieu de sa destination; mais il n'avait pas encore pu se mettre en route, attendu que son équipage n'était pas complet; il fallait qu'il fût de dix hommes, et il n'était encore que de huit. Ils ajoutèrent que le tabou ordonné en conséquence de sa mort durerait jusqu'à ce qu'il commençât son voyage, ce qu'il ne pourrait faire avant qu'ils n'eussent tué deux ennemis de plus pour compléter l'équipage. Je demandai s'il prenait des vivres avec lui. Ils répondirent affirmativement, et me montrant quelques cochons rouges dans un enclos, ajoutèrent qu'ils lui étaient destinés, ainsi qu'une grande quantité de fruits d'arbres à pain et de cocos qui seraient recueillis sur les arbres du bois. Je demandai si le trajet était long: ils répondirent négativement; et me désignant un petit enclos carré en pierres, ils m'apprirent que c'était leur ciel et que le prêtre n'avait que cette distance à parcourir. Ce

lieu, observèrent-ils, était taboué pour tout le monde excepté pour les prêtres.

Gattanewa était présent lorsque ces détails me furent donnés par quelques serviteurs du prêtre, qui avaient la garde du lieu et demeuraient dans des maisons construites exprès sur la lisière du bois. Quelque temps auparavant j'avais été, sur ma requête, taboué par Gattanewa, d'où résultait pour moi le privilège de visiter et d'examiner tous les endroits consacrés à la religion. J'usai donc en cette circonstance de mon droit, et je me promenai dans le bois parmi les dieux, accompagné des gardiens du lieu. Wilson ne put m'y suivre, et je ne pus faire de question sur beaucoup de sujets, mais j'observai qu'ils traitaient tous leurs dieux avec peu de respect, prenant souvent leurs longues oreilles, me faisant remarquer leurs larges bouches, leurs nez plats et leurs grands yeux, enfin me montrant par signes toutes leurs difformités. Je leur fis dire par Wilson qu'ils me semblaient traiter leurs dieux d'une façon tout-à-fait indécente. Ils répliquèrent que ces dieux-là n'étaient que les simples serviteurs de leur véritable divinité, comme eux-mêmes étaient ceux du prêtre; que je n'avais pas encore vu cette divinité, la plus grande de toutes, qu'elle était dans une petite maison qu'ils me montrèrent, située au coin du bois. Comme j'exprimais le désir de la voir, après une courte

délibération entre eux, ils me l'apportèrent sur une branche de cocotier; mais combien fut grande ma surprise quand j'aperçus que cette divinité était simplement un chiffon d'étoffe attaché à un morceau de lance, long d'environ quatre pieds! Elle ressemblait en quelque sorte à un enfant enveloppé de langes; la partie destinée à figurer la tête était ornée d'une multitude de bandelettes d'étoffe, longues d'un pied. Je ne pus m'empêcher de rire à l'aspect singulier du dieu qu'ils adoraient, et tous imitèrent mon exemple avec beaucoup de bonne humeur, tandis que quelques-uns caressaient et berçaient le dieu, comme une petite fille eût fait de sa poupée.

Ils me demandèrent ensuite si je désirais voir quelques-unes de leurs cérémonies religieuses, et sur ma réponse affirmative, ils s'assirent en rond et placèrent le dieu à terre, avec la branche de cocotier sous lui.

Un d'entre eux resta dans le cercle devant le dieu; et aussitôt que les autres commencèrent à chanter et à battre des mains, il se mit à danser de toute sa force, exécutant quantité de cabrioles grotesques; puis, ramassant le dieu et le faisant sauter plusieurs fois sur ses épaules, il le reposait à terre, après quoi suivit une pause. Ils entonnèrent alors une autre chanson; et le danseur, avec non moins d'impétuosité que la première fois,

après avoir promené le dieu autour de la compagnie, l'emporta hors du cercle, et de nouveau le posa à terre; alors il le changea de place à plusieurs reprises, puis vint le replacer sur la branche de cocotier en dedans du cercle. Après une courte pause le danseur adressa d'un air inquiet plusieurs questions aux chanteurs; et lorsque tous eurent répondu affirmativement, il prit le dieu sur la branche et le reporta dans la maison. Je demandai à Wilson ce que signifiaient les chants des naturels : il me dit qu'ils chantaient les louanges de leur dieu; mais il ne put m'en apprendre davantage. Par ses questions le danseur demandait à ce dieu s'il n'était pas le plus grand de tous les dieux, s'ils ne devaient pas sacrifier leurs vies pour le conserver, et si leur race ne serait pas complètement détruite dans le cas où ils le perdraient. Ils me montrèrent quantité de plumes et d'autres ornemens qui appartenaient à leur divinité; et en face de la maison où elle était gardée, était une espèce de chaise à porteur, décorée de feuilles et d'étoffe d'une manière fort bizarre qui servait à transporter le dieu pour quelque cérémonie.

Je tâchai de découvrir s'ils avaient idée d'un état futur de récompense et de châtiment, et quelle était la nature de leur ciel. Quant au ciel, ils croyaient que c'était une île située quelque part au milieu des nuages, et abondante en toutes choses.

désirables; que ceux de leurs semblables tués à la guerre et emportés par leurs amis allaient dans cette île, pourvu qu'ils eussent un canot et des provisions; mais que ceux qui sont emportés par les ennemis n'y arrivent jamais, à moins qu'on ne puisse réunir un nombre d'ennemis suffisant pour y conduire son canot. C'était par cette raison qu'ils désiraient si vivement former un équipage pour leur prêtre que les Happahs avaient tué et emporté. Ils n'ont ni récompenses ni châtimens en ce monde, et je n'ai pu savoir s'ils en attendaient dans l'autre. Leur religion d'ailleurs n'est qu'un jeu, qu'un amusement pour eux; et je doute fort qu'ils donnent jamais à la religion une pensée sérieuse. Leurs prêtres et jongleurs s'acquittent en leur nom de toutes les cérémonies; ce qu'ils leur disent, ils le croient, et ne prennent pas la peine de rechercher si cela est bien ou mal. Si un prêtre leur annonce qu'il pleuvra avant une certaine époque, ils y comptent; s'il ne pleut pas suivant sa prédiction, ils n'y songent plus. Les naturels ont grandement foi aux charmes et aux enchantemens; ils sont persuadés que par de tels moyens ils peuvent obtenir la mort de leurs ennemis, et opérer la guérison des maladies et des blessures les plus dangereuses. Les prêtres sont leurs principaux médecins et chirurgiens; ils perdent grand nombre de leurs patients; mais le peuple n'est pas moins convaincu de

leur habileté. Les insulaires n'aiment pas se donner de la peine, et moins que toutes les autres nations la peine de penser. Ils sont fort crédules et adopteraient aussi aisément une religion qu'une autre. Je leur expliquai la nature du christianisme de manière qu'ils pussent la comprendre ; ils m'écoutèrent avec une profonde attention, parurent charmés de la nouveauté d'une religion pareille, et avouèrent que notre dieu devait être plus grand que les leurs. Si alors un prêtre catholique se fût trouvé avec nous, il aurait converti tous les habitans de la vallée. Il est difficile d'obtenir une notion exacte de leurs croyances religieuses. Je doute qu'un naturel sur mille soit capable d'en expliquer la nature ; les prêtres eux-mêmes paraissent fort embarrassés sur ce point. Tawattaa conçut beaucoup d'attachement pour le chapelain de notre équipage. Le chapelain tâcha de savoir par lui quels étaient les points fondamentaux de leur religion, et entre autres choses lui demanda si d'après leur croyance le corps ou seulement l'âme était transféré dans l'autre monde. Le prêtre, après avoir long-temps réfléchi, répondit enfin que la chair et les os restaient en terre, mais que tout l'intérieur du corps s'en allait au ciel. Au reste, à en juger par son air, la question parut grandement l'embarrasser, et un champ tout-à-fait nouveau sembla s'ouvrir à ses réflexions.

J'imagine, d'après ce que j'ai vu et appris de ces insulaires, que leur religion est la même que celles des îles de la Société et de Sandwich, religion qui échappa à l'intelligence non-seulement du capitaine Cook, mais encore de tous les gens savaus qui l'accompagnaient, et qui, comme on peut naturellement le supposer, a surtout échappé à la mienne. Leurs prêtres sont leurs oracles; ils sont considérés presque comme les égaux des dieux; à quelques-uns même ils sont supérieurs, et après leur mort on les range sur la même ligne que la divinité principale. Outre les dieux du cimetière ou moraï, car ils appellent ainsi le bois dont j'ai parlé plus haut, ils ont leurs dieux domestiques, ainsi que d'autres petits dieux suspendus à leur cou, et généralement faits d'os humains. D'autres encore sont sculptés sur les manches de leurs éventails, sur leurs échasses, sur leurs cannes, et plus particulièrement sur leurs bâtons de guerre. Mais tous ces dieux ne sont pas tenus en haute estime; ils se vendent, s'échangent. se donnent avec autant d'indifférence que tout autre objet, par exemple que les plus précieuses reliques, les crânes et les autres os de leurs parens.

Lorsque nous faisons la guerre aux Typees, les Happahs et les Tacchs recherchaient avec soin dans les maisons de leurs ennemis les crânes de leurs ancêtres qui avaient été autrefois tués dans des

combats, sachant où ils étaient déposés. Ils en retrouvèrent beaucoup, et dans ce cas parurent se réjouir vivement d'avoir enlevé à l'ennemi une relique si inestimable. Un des nôtres, voyant un naturel avec trois ou quatre crânes à sa ceinture, les lui demanda, et ils lui furent immédiatement donnés, quoiqu'ils eussent appartenu à son père, à son frère et à d'aussi proches parens. Le lendemain plusieurs insulaires vinrent à notre village échanger des crânes contre des harpons. Un vieillard qui s'était rendu près de moi comme représentant d'une des tribus de l'île, et qui voulait me faire un cadeau, mais n'avait rien autre chose à me donner, détacha de son cou un collier d'os taillés en forme de dieux, et m'assura que c'étaient les os de sa grand'mère.

En religion ces peuples sont de véritables enfans; leurs morais sont leurs lieux d'amusemens, et leurs dieux leurs joujoux. J'ai vu Gattanewa avec tous ses fils, et plusieurs autres naturels, assis des heures de suite à frapper des mains et à chanter devant une multitude de petits dieux de bois alignés dans de petites maisons construites exprès, et ornés de morceaux d'étoffe. C'était des maisons du genre de celles qu'aurait pu élever un enfant, longues d'environ deux pieds et hautes de dix-huit pouces, enfin groupées par dix ou douze comme un petit village. A côté on voyait plusieurs canots

munis de pagaies, de filets, de harpons et d'autres instrumens de pêche, et le tout était enfermé par une ligne qu'on avait tracée pour indiquer que l'endroit était taboué. Dans l'intérieur du cercle étaient Gattanewa et d'autres insulaires, comme de grands enfans, chantant et battant des mains, quelquefois riant et causant, ne paraissant donner aucune attention à leur cérémonie. Il me demanda si ce que je voyais n'était pas magnifique; et ce fut dans cette occasion qu'il me taboua, afin que je pusse approcher des dieux et les examiner plus à mon aise. Toute la cérémonie de mon tabouage fut terminée lorsque Gattanewa eut ôté de son oreille un morceau d'étoffe blanche pour l'attacher à mon chapeau en guise de ruban. Je gardai plusieurs jours cette marque distinctive; et si simple qu'elle fût, toutes les personnes près de qui je passais s'écriaient : Tabou ! et évitaient de me toucher. Je demandai à Gattanewa quel était le but de l'hommage qu'il rendait ainsi à ses dieux; il me dit qu'il allait incessamment partir pour la chasse des tortues, et que pour réussir il lui fallait prier plusieurs jours et plusieurs nuits de suite, temps pendant lequel il serait taboué, et n'oserait pas entrer dans une maison habitée par des femmes.

Le blanc parmi ces peuples est regardé comme sacré. Un drapeau blanc est un emblème de paix; un drapeau blanc désigne dans l'île les endroits

taboués et saints. Les insulaires marquent aussi les places tabouées avec des paquets, de longs bâtons gros de la moitié du poing, dont l'écorce est arrachée et mise au bout. Il y a de ces bâtons sur toutes les plates-formes de pierres dont les femmes n'ont pas la permission d'approcher, et cet usage semble plus généralement adopté que l'autre. Les bâtons employés dans de telles occasions sont d'une espèce de bois blanc et fort léger, que les naturels emploient pour obtenir du feu par frottement, et dont l'écorce leur sert à fabriquer des cordages de belle et bonne qualité.

Il me reste maintenant à parler de leur économie domestique, de leurs meubles, ustensiles et instrumens. J'ai déjà décrit leurs maisons de manière à faire comprendre qu'ils renferment peu de pièces, et qu'une famille, si nombreuse qu'elle soit, n'occupe qu'une chambre à coucher qui est commune. Cette chambre est couverte d'herbes sèches, sur laquelle sont étendues des nattes pour les principaux personnages; les serviteurs et les autres dorment sur l'herbe tout simplement, à moins qu'ils ne possèdent des nattes. De précédens voyageurs ont avancé que les femmes de cette grande nation, répandue sur les îles de la mer du Sud, ne peuvent ni prendre part aux repas des hommes, ni jamais manger du cochon. Il y a une exception à faire pour cette île : hommes, femmes.

enfans mangent ensemble , bien que chacun ait sa nourriture dans une écuelle séparée , et les femmes n'ont défense de manger du porc que pendant la durée des tabous. Alors même elles en mangent si les hommes ne sont pas présens , ou seulement s'ils veulent avoir la complaisance de tourner la tête et ne pas paraître s'en apercevoir ; ce qui se fait généralement. Parmi les tribus non tabouées, j'ai vu hommes et femmes manger ensemble du cochon , par exemple , à la baie de Lewis. Comme je l'ai remarqué, hommes et femmes sont les uns et les autres extrêmement avides de cette viande ; et à voir leur avidité , on croirait que les cochons sont très rares parmi eux ; ils le sont en effet sous un certain rapport : cependant ces animaux abondent dans l'île , mais les naturels en tuent rarement pour l'usage quotidien de leurs familles ; ils les réservent pour leurs festins , et en ces occasions les tuent souvent par cinq ou six cents à la fois. Si un parent meurt , ils font un festin pour la circonstance et réservent leurs cochons pendant des années , afin que leur festin soit abondant , car c'est surtout l'abondance qui en constitue la splendeur.

Je donnai à Gattanewa quelques cochons de race anglaise , et l'engageai à ne pas les tuer qu'ils ne fussent devenus nombreux. Il me dit qu'il suivrait mon conseil ; qu'il avait l'intention de donner un festin pour sa mère , mais qu'il ne le donnerait

que lorsqu'il aurait cent cochons anglais, mais qu'alors il les tuerait tous. Quand un mariage a lieu, ils font aussi un festin, et c'est en ce festin que consiste toute la cérémonie. L'union n'est pas indissoluble : les parties contractantes peuvent se séparer dès qu'elles ne s'aiment plus, pourvu qu'elles n'aient pas eu d'enfans. Les filles se marient rarement avant dix-neuf ou vingt ans, et leur vie licencieuse les empêche d'avoir des enfans avant cette époque. Tant qu'elles ne sont pas mariées, elles sont libres de se livrer à qui leur plaît ; mais une fois mariées, le droit de les donner à qui bon lui semble appartient au mari. Les femmes de l'île, à la différence de celles de presque toutes les autres nations indiennes, ne sont soumises à aucun travail. Leurs occupations sont purement domestiques : à elles la fabrication de l'étoffe, le soin de la maison et des enfans. Les hommes cultivent la terre, prennent le poisson, construisent les habitations et les canots, défendent leurs familles ; ils sont tous ouvriers ; et comme ils ont peu de besoins, ils excellent dans les connaissances qui leur sont nécessaires pour y subvenir. A la vérité il y a certains états où ils n'ont pas la même habileté ; le tatouage, par exemple, et la fabrication des ornemens destinés aux oreilles : quelques personnes se dévouent exclusivement à ces états pour y devenir très habiles. On trouve aussi

parmi eux des barbiers et pour ainsi dire des prêtres de profession.

Leur mobilier consiste en nattes supérieurement travaillées, calebasses, corbeilles, coupes à kava et faites avec des noix de cocos; berceaux pour les enfans, fabriqués au moyen d'une poutre élégamment creusée; caisses aussi creusées dans une pièce de bois massive; écuellen et dressoirs construits de manière que les rats ne puissent atteindre les différens objets qu'on y dépose. Leurs plumes et autres objets précieux, qui autrement seraient endommagés par les rats, sont suspendus dans des paniers aux toits de leurs maisons, au moyen de cordes qui passent par le fond d'une calabasse renversée, de sorte que ces animaux ne peuvent y mettre la dent. Leurs instrumens aratoires sont simplement des bâtons pointus, avec lesquels ils creusent la terre; ceux de pêche consistent en filets, en harpons de bois et d'os, en lignes et en hameçons de coquillages, qui, ainsi que les harpons, méritent une description particulière.

Avec les hameçons faits du coquillage où se trouve la perle, on pêche sans avoir besoin d'appât. Ils se composent de deux pièces, dont l'une est presque aussi longue que le doigt. Le coquillage à perles, qui a naturellement un grand et beau poli, attire le poisson par son brillant, sert d'abord d'appât, et ensuite comme de jambe à l'hameçon,

au bout duquel est attaché un morceau d'os pointu, mais sans crochet qui en forme la pointe. A l'endroit où l'os et le coquillage se joignent, ils enserrant quelques longues soies de cochon, destinées à donner à l'hameçon lorsqu'on l'agitiera dans l'eau l'apparence d'un poisson. Au trou par lequel l'os tient au coquillage est attachée la ligne, qui l'est encore à l'extrémité supérieure du coquillage dont la forme est recourbée, figurant ainsi une corde à l'arc qu'il présente. Lorsque le poisson saisit cet appât trompeur et qu'il est piqué par la pointe de l'os, cette corde, dès qu'on retire la ligne, le fait tellement tenir à l'hameçon qu'il peut rarement s'en dépêtrer. L'invention est ingénieuse et a été adoptée par tous les insulaires de la mer du Sud.

Le harpon est presque droit lorsqu'il est fait d'os ou de buis; les deux pointes s'écartent l'une de l'autre dans des directions contraires : d'un côté est une coche qui sert à l'attacher à un bâton au moyen d'une faible liure; le côté opposé a une saillie contre laquelle repose le bout du bâton; au milieu du harpon est un trou dans lequel passe la corde qui sert à le retirer. Quand le poisson est percé, le bâton se détache, et le harpon devient une espèce de nœud coulant qui retient merveilleusement l'animal. Les naturels donnent cependant la préférence à nos crampons de fer, qui en

effet se présentent à leurs yeux sous la forme la plus précieuse que puisse prendre le fer, puisqu'on les emploie surtout à percer le poisson-soleil et le poisson-diable qui fréquentent les côtes et les baies de l'île. Quoique ces poissons soient peu agiles et qu'il faille peu d'adresse pour les prendre, certains insulaires s'occupent exclusivement de cette affaire, et s'enorgueillissent beaucoup de l'habileté qu'ils y déploient. Les fils et petits-fils de chefs sont ceux qui excellent le plus à manier le harpon. A l'avant de chaque canot est une place élevée où se tient le harponneur, et pour percer le poisson il s'élance de toute sa force avec l'haméçon, et l'enfonce tout entier, ce qui paraît être une manière gauche et très impropre de se servir du harpon de fer; mais telle était leur mode pour ceux d'os et bois, mode qui exigeait une force extraordinaire pour les enfoncer dans le poisson; et quand ils changèrent d'instrumens, ils conservèrent leur vieil usage. Ils mènent souvent à la pêche les jeunes harponneurs pour les exercer à frapper, et font ordinairement choix d'un temps où la mer est grosse, afin de les accoutumer à savoir se tenir droits sur l'avant du canot, ce en quoi consiste presque tout leur art. C'est avec la peau du poisson-diable qu'ils confectionnent leurs tambours. Cette peau, ainsi que celle des requins, qu'ils disposent en conséquence par morceaux oblongs sur

de petites planches , leur servent de râpes et de limes pour travailler le bois en différentes formes.

Ils se rasent la tête , ou plutôt leurs barbiers la leur rasent avec une dent de requin , des coquillages , et maintenant plus communément avec un morceau de cercle de fer dont un côté est affilé de manière à enlever les cheveux sans trop faire de mal. La barbe des jeunes gens et les poils qu'ont sous les bras les hommes et les femmes s'arrachent au moyen de coquilles ; et il y a certaine partie du corps où les dames respectent aussi peu l'ouvrage de la nature. Les dames parfois , mais je ne sais à quelle occasion , se rasent la tête ; j'incline cependant à croire que ces occasions sont rares , car la plupart d'entre elles portent leurs cheveux ou très longs ou très courts , ou même impitoyablement écourtés ; mais on en voit peu qui aient la tête rasée. Les hommes disposent leurs cheveux de tant de manières différentes que je n'ai pu découvrir aucune mode dominante , excepté parmi les jeunes gens , qui semblaient seuls s'y conformer. Cette mode consiste à diviser la chevelure de manière à en former de chaque côté de la tête un nœud qui est retenu par des bandes d'étoffe blanche , avec un goût et une élégance qui défieraient l'art des plus habiles coiffeurs de nos pays. Les vieillards portent quelquefois leurs cheveux courts : quelquefois ils ont la tête entièrement rasée ; d'autres

fois ils ne conservent sur le haut de la tête qu'une longue mèche de cheveux, qu'ils laissent tomber ou qu'ils relèvent en nœud. Mais cette dernière coiffure est seulement adoptée par eux lorsqu'ils font un vœu solennel, comme de venger la mort de quelque proche parent. Dans ce cas ils ne coupent jamais la mèche avant que leur vœu ne soit rempli. Outre les dents de requin et les cercles de fer qu'ils emploient en guise de rasoirs, ils font usage d'un tison ardent pour se brûler leur barbe et le poil des différentes parties de leur corps, ou se les arrachent avec des coquillages qui leur servent de ciseaux.

Ils se tatouent au moyen d'un instrument d'os, assez semblable à un peigne, mais qui n'a des dents que d'un côté. On couvre l'extrémité de ces dents d'une couleur noire faite d'écorce de coco brûlée mise en poudre et délayée avec de l'eau ; puis on enfonce l'instrument dans la chair au moyen d'une pesante pièce de bois qui fait l'office d'un marteau. L'opération est extrêmement douloureuse, et des ruisseaux de sang jaillissent à chaque coup ; mais l'amour-propre leur donne la force de supporter cette torture, et ils se laissent même attacher tandis qu'on la leur inflige, afin que leur agonie ne puisse pas interrompre l'opérateur. Les hommes commencent à se tatouer dès qu'ils sont capables d'endurer la douleur, généralement à l'âge de dix-

huit ou dix-neuf ans, et leur tatouage n'est guère complet que lorsqu'ils parviennent à leur trente-cinquième année. Les femmes commencent environ au même âge, mais n'ont que les jambes, les bras et les mains tatoués, ornement qui est toujours exécuté avec une rare élégance. Quelques légères lignes sont tracées sur leurs lèvres. Certaines femmes ont même l'intérieur des lèvres tatoué; mais je n'ai jamais compris le motif de cette coquetterie, car, pour qu'on s'en aperçoive, il faut qu'elles tournent exprès leurs lèvres. J'ai remarqué que chaque tribu de l'île était tatouée d'une manière différente, et j'ai ouï dire que chaque ligne avait un sens et donnait à celui qui en était orné certains privilèges dans leurs festins. L'opération du tatouage occasionne parfois des ulcères qui suppurent et ne se guérissent qu'après plusieurs semaines; cependant elle n'a jamais de suites sérieuses et ne laisse aucune cicatrice.

Fleurieu, dans sa description des Marquises, dit que les hommes ont l'habitude de placer une ligature autour de l'extrémité d'une certaine partie du corps, ce qui prouve qu'ils ne sont pas sujets à la circoncision. Le même usage se pratique dans l'île d'Ooahoogah, ainsi que dans celle de Madison. Néanmoins tous les naturels sont circoncis, non à la manière des Juifs, mais en ce qu'ils ont le prépuce fendu. L'instrument avec lequel se fait cette

opération est une dent de requin. Ce sont les prêtres qui opèrent les enfans, et dans ces circonstances les pères et mères donnent des festins dont l'abondance est proportionnée à leur richesse. L'opinion de Fleurieu relativement à ces ligatures n'est pas plus exacte. Il suppose que c'est un raffinement de volupté, dont le but unique est de conserver à la partie toujours cachée la grande irritabilité qu'elle perd quand elle cesse de l'être. Ces ligatures sont mises par un raffinement de pudeur, non de sensualité. L'extrémité non couverte de ce membre est la seule partie qu'ils croient devoir être honteux de montrer, et lorsqu'elle est cachée au moyen des ligatures susdites, ils peuvent ne plus cacher rien sans violer la décence. Ils ne portent ordinairement ces ligatures que lorsqu'ils sont tout-à-fait nus ; mais alors, et fussent-ils éloignés des regards d'autrui, comme par exemple quand ils pêchent et qu'ils sont presque toujours dans l'eau, ils ne s'en dispensent jamais, et jamais rien ne les déciderait à s'en dispenser. Est-ce donc dépravation ? est-ce manque de modestie ? ou n'est-ce pas plutôt un exemple de décence donné à l'homme civilisé, qui, sans se croire aucunement obligé de rougir, expose aux yeux une partie qu'un véritable sauvage cache avec tant de soin ?

Les femmes emploient encore les dents de requins à se déchirer le corps, pour montrer l'excès

de leur chagrin , surtout après la mort d'un mari. Mais , comme celles des autres parties du monde , en pareille occasion leur chagrin , s'il est excessif , n'est pas durable. J'ai vu une femme dont les blessures n'étaient pas encore cicatrisées... c'étaient de profondes blessures qu'elle s'était faites au cou , à la poitrine et au bras , parce qu'elle avait perdu son mari qu'un requin avait dévoré. Elle se présenta à notre village , et , comme les autres , trafiqua de ses faveurs.

Leurs instrumens pour la fabrication de l'étoffe consistent en un batteur et une poutre très unie , l'un et l'autre de cette espèce de bois dur dont on fait les bâtons de guerre. Le batteur est à peu près long de dix-huit pouces ; un des bouts est arrondi et sert de poignée ; le reste est carré et couvert dans cette partie de légères rainures. Pour fabriquer l'étoffe , il ne s'agit absolument que de battre sur la poutre une certaine écorce jusqu'à ce qu'elle atteigne le degré d'extension voulu ; il faut seulement qu'elle soit mouillée de temps en temps , et on la tient d'une main , tandis que de l'autre on fait jouer le batteur. Cette occupation est dévolue aux vieilles femmes , qui en un jour peuvent fabriquer trois vêtemens extérieurs ou *cahoos*. L'étoffe est extrêmement unie et régulière , presque aussi forte que le coton et la toile , mais ne peut résister qu'à un seul lavage. On la porte une se-

maine environ avant de la laver ; après le lavage , on la rebat de nouveau pour lui rendre ce qu'elle peut avoir perdu de lustre et de solidité. Ainsi une femme , sans beaucoup travailler , se confectionnera en un jour des vêtemens pour six semaines. Si cette étoffe se perce d'usure ou se déchire par accident , il suffit de mouiller les bords de la fente et de battre doucement les deux côtés l'un sur l'autre. L'usage de l'aiguille leur est complètement inconnu ; cette manière si simple de raccommoder leurs vêtemens leur permet de se passer d'aiguille , et pour les faire ils n'ont pas besoin d'y recourir davantage , puisque chaque partie de leur habillement se compose de pièces d'étoffe carrée.

Pour transformer les dents de baleine en pendans d'oreilles , les coquillages à perles en hameçons , enfin pour travailler toute espèce de coquilles , les os et l'ivoire , un morteau de cercle de fer pour scie , du sable et une pierre de corail sont leurs seuls outils. Le morceau de fer est employé avec du sable , sans être dentelé , de la manière dont nos scieurs de pierre coupent leurs moellons , et le corail sert à polir. Les mêmes outils , joints à un *tokay* , dont j'ai déjà parlé , sont employés à la confection des lances , bâtons de guerre , cercueils , berceaux et divers ustensiles de ménage. Avant l'introduction du fer dans l'île , des dents de requin faisaient l'office de scie , et une sorte de do-

loir en pierre remplaçait le tokay de fer. Aujourd'hui même, l'attachement des naturels aux outils de pierre est tel, que beaucoup d'entre eux les préfèrent au fer. Je les ai souvent vus jeter de côté une hache, et se servir d'une pierre aiguë pour couper de petits arbres, apointir des pieux, etc.

Je demandai à Gattanewa vers quelle époque le fer avait été introduit dans l'île pour la première fois. Il me répondit que, bien des années après la venue d'Haïi, qui leur avait apporté des cochons, des hommes de la même couleur qu'eux-mêmes, mais non tatoués, et portant de longs cheveux noirs, étaient venus dans un vaisseau à deux mâts, et avaient mouillé dans une baie appelée Anahoo, de l'autre côté de l'île, apportant avec eux quelques clous qu'ils échangèrent contre des cochons et des fruits. Les clous étaient tellement estimés par les naturels, et trouvés par eux si utiles, qu'ils accouraient de toutes parts pour qu'on leur percât des coquillages et d'autres corps durs, et donnaient chacun un cochon aux propriétaires de ces clous pour qu'ils leur en permissent l'usage pendant quelques heures.

Les cercueils sont faits d'une pièce massive de bois blanc, creusée comme une auge, et dans des proportions telles pour la profondeur, la longueur et la largeur, que le cadavre n'y puisse entrer qu'avec peine. Ils sont d'ailleurs polis et travaillés

avec un soin qui prouve de quel respect les insulaires honorent les restes de leurs amis. Quand une personne meurt, on dépose le cadavre dans un cercueil; on élève dans une maison, d'où se retirent les habitans, une estrade sur laquelle on place le cercueil; ou bien une petite maison de grandeur à contenir le cercueil est construite en face d'un des bâtimens taboués, sur la plate-forme de pierre, et on y porte le cercueil. La première cérémonie se pratique pour les cadavres de femmes, la seconde pour ceux d'hommes. Des gardiens sont désignés pour dormir auprès et les défendre. Quand la pouriture a détaché la chair des os, on les nettoie soigneusement, m'a-t-on dit; quelques-uns sont gardés comme reliques, les autres déposés dans les morais.

Leurs éventails, dont ils sont très soigneux, sont faits avec une rare élégance et consistent en une natte soigneusement travaillée, de forme demi-circulaire et attachée à un manche qui représente d'ordinaire quatre figures de leurs dieux, placées deux à deux et dos à dos, les uns au-dessus des autres. Les éventails sont fabriqués d'une espèce d'herbe raide, ou peut-être de feuilles de palmier, et les manches sont de bois de sandal, d'ivoire, de toa ou d'os humains. Les éventails ont beaucoup de valeur, et ils prennent beaucoup de peine pour les entretenir propres, les blanchissant de temps

en temps avec de la chaux ou quelque autre matière semblable. Cet accessoire de leur costume, ai-je osé dire, est commun à toutes les îles Marquises et Washington. En effet, nous en avons vu plusieurs à Rooahoogah.

Fleurieu, dans sa relation du voyage du capitaine Marchand, donne la description suivante des éventails vus par ce navigateur pendant son séjour à Christiana : « Parmi les ornemens, nous pouvons encore compter de larges éventails faits de fibres tressées de quelque écorce d'arbre ou de grosses herbes qu'ils blanchissent souvent avec de la craie, et dont ils se servent pour se rafraîchir; et des parasols formés de larges feuilles de palmier qu'ils ornent avec des plumes de différentes formes et de couleurs variées. »

Cette description n'est aucunement propre à donner une idée exacte du travail fini, je puis dire élégant, qu'on remarque dans ces éventails à un degré qui ne se retrouve dans aucun autre ouvrage des insulaires. Fleurieu met beaucoup de soin et d'exactitude à décrire leurs échasses; mais il se trompe encore dans ses conjectures relativement à l'usage qu'en font les naturels. Il suppose qu'ils s'en servent pour traverser les courans d'eau, qu'il pense être occasionés par les fréquentes inondations auxquelles il croit l'île sujette. Je puis assurer à Fleurieu qu'ils ne montent sur ces échasses que

par amusement. Peut-on imaginer un seul instant que des hommes qui sont amphibies, qui passent la moitié du temps dans l'eau, qui ont l'habitude de se baigner à presque chaque courant, qui ne portent presque aucun vêtement, et sont tout-à-fait nus depuis le haut des cuisses jusqu'en bas, emploieraient un expédient si ridicule pour franchir les insignifiants ruisseaux d'une île dont la circonférence n'excède pas vingt lieues, des ruisseaux qui la plus grande partie de l'année sont à sec, et ne suffisent qu'à peine à l'approvisionnement d'un navire ?

Ces échasses, comme je l'ai déjà dit, n'ont qu'un but d'amusement. Les naturels s'en servent dans leurs exercices gymnastiques; ils courent avec et tâchent de se devancer les uns les autres. Elles sont curieusement faites; et comme Fleurieu, lorsqu'il a écrit sa description de celles de l'île Christiana, en avait une paire sous les yeux; comme cette description s'applique exactement à celles de l'île Nooaheevah ou Madison, je prends la liberté de citer ici cet élégant écrivain.

« Le soin que prennent les insulaires de bâtir leurs maisons sur des plates-formes de pierre pour qu'elles soient à certaine hauteur du sol, a déjà indiqué que l'île doit être exposée à des inondations. et l'usage qu'ils font d'échasses confirme cette opinion. Ces échasses, auxquelles les voya-

geurs anglais paraissent n'avoir fait aucune attention, sont faites de manière à montrer que les inondations ne sont pas régulières, mais varient d'élévation; et le besoin, qui est le père de l'industrie, a suggéré aux habitans de Christiana une méthode aussi simple qu'ingénieuse, d'après laquelle ce secours, qui leur est nécessaire pour entretenir des communications entre eux pendant la saison pluvieuse, peut être employé aussi bien dans les plus hautes eaux que dans les plus basses. A cet effet, chaque échasse est composée de deux pièces : l'une, de bois dur, et d'un seul morceau, peut être appelée *le marchepied*; l'autre est un bâton de bois léger plus ou moins long, suivant la taille de la personne qui doit en faire usage. Le marchepied est long de onze ou douze pouces, épais d'un pouce et demi; et sa largeur, qui est de quatre pouces par le haut, est réduite à un demi-pouce par le bas. La partie de derrière est concave, de manière à s'appliquer exactement sur le bâton auquel le marchepied est attaché à la hauteur voulue par celle des eaux, avec des cordes faites de l'écorce du cocotier : la corde d'en haut passe à travers un trou oblong, percé dans l'épaisseur du marchepied, tandis que celle du bas serre par plusieurs tours la partie plus mince et l'assujettit contre le bâton. La partie saillante, que je nommerai *le sabot*, et sur laquelle le pied pose en

travers, s'élève à mesure qu'elle s'éloigne du bâton; ce sabot est épais d'un pouce et demi, et sa forme est à peu près celle d'une proue de navire ou d'un bec d'oiseau. Le dessous de cette espèce d'étrier est légèrement cannelé sur toute sa surface; les cannelures, qui commencent de chaque côté pour se réunir et se croiser au milieu, forment une foule de losanges. Le dessus est presque plat pour recevoir le pied, et pareillement orné de rainures peu profondes qui forment des suites régulières d'angles saillans et d'angles rentrans. Le sabot est soutenu par le buste d'un corps humain, dans l'attitude d'une cariatide, exécuté d'une manière grotesque, et qui ressemble beaucoup à un support d'espèce égyptienne. Au-dessous est une seconde figure du même genre, mais plus petite, dont la tête est placée sous la poitrine de la plus grande; les mains de cette dernière sont posées à plat sur l'estomac, et son corps se termine par une longue queue qui forme la partie basse et pointue du marchepied. Les bras, aussi bien que les autres parties du corps des deux figures, sont angulairement cannelés, comme le dessus du sabot.

« Les insulaires se servent fort adroitement de leurs échasses, et dans une course disputeraiient la palme à nos plus habiles bergers franchissant avec les leurs les bruyères de Bordeaux. Les peines que se donnent les naturels pour les orner de sculp-

tures prouvent qu'ils y attachent un grand prix , car cet ouvrage, exécuté sur un bois très dur et avec les mauvais outils qu'ils emploient, doit exiger beaucoup de travail et demander un temps infini. On voit souvent les naturels s'amusant à prendre l'habitude de marcher avec des échasses ; cet exercice entre dans leurs jeux , et constitue une partie de leur gymnastique. »

§ 16.

Ile de Madison. Départ de l'île. Arrivée à Valparaiso.

Les seuls quadrupèdes que nous trouvâmes dans l'île sont des cochons, des rats, des chats et des chiens. Je n'ai même pas vu de chats, mais j'ai ouï dire qu'on en rencontrait de sauvages dans les bois où ils s'étaient retirés, abandonnant les habitations des naturels. J'ai seulement aperçu deux chiens, et ils appartenaient à M. Maury ou à ses gens. Mais j'ai appris qu'il y en avait quelques autres du côté oriental de l'île. Au reste, ces deux espèces d'animaux ne sont nullement estimées par ces insulaires. Les chats paraissent leur être familiers; mais ils ont grand peur des chiens : deux gros dogues surtout que nous avions à bord leur causaient d'excessives frayeurs.

Suivant la tradition de Gattanewa, qui est peut-être le plus grand historien de la nation, des chats

furent, il y a une quarantaine d'années, pour la première fois apportés à Christiana, par un dieu appelé *Hitahiti*, d'où ses compatriotes en ramenèrent quelques-uns dans leurs canots. Les insulaires par qui les chats furent ainsi ramenés dirent que Hitahiti était venu à Christiana dans un canot aussi grand qu'une petite île; qu'ils n'avaient encore jamais vu un navire pareil, ni supposé qu'il pût en exister un semblable. Ils ajoutèrent que ce dieu avait tué un homme, et d'après cette circonstance je suis porté à croire que le dieu en question pourrait bien ne pas être autre que le capitaine Cook ¹, qui mouilla à cette île en 1773 avec *la Résolution*, dans la baie qu'il nomma d'après son vaisseau, mais qui avait été auparavant, en 1595, appelée par Mendana *la Madre de Dios*. Le lendemain du jour qu'il jeta l'ancre, un des naturels voulut dérober quelque chose sur le navire, et fut tué à cause de son obstination à ne pas lâcher prise. Cette circonstance est rapportée dans le récit du voyage du capitaine Cook, et l'époque correspond si exactement aux traditions des insulaires, qu'il est hors de doute que ce fut lui qui laissa des chats dans l'île, quoique ce fait ne soit pas mentionné dans son journal.

¹ Cook se rendait alors à Taïti, et il n'est pas improbable que la fréquente répétition, par les gens de son équipage, du nom de cette île qui se rapproche beaucoup de Hitahiti, n'ait fait donner ce nom-là même au capitaine.

Il semble fort extraordinaire que les naturels de cette île n'aient conservé aucune tradition relative au séjour de Mendana parmi eux, car il ne peut y avoir de doute quant à la baie où il mouilla. Le capitaine Cook, quoiqu'il ait ôté à cette baie le nom qu'elle avait reçu des Espagnols, dit qu'elle est la même que celle qu'avait visitée Mendana; et quand même il ne l'aurait pas déclaré d'une manière aussi formelle, la ressemblance de leurs descriptions empêcherait toute équivoque. Cook dit d'abord : « Le 6 avril nous découvrîmes une île à environ neuf lieues de nous, tandis que nous étions par 9 degrés 20 minutes de latitude, et par 138 degrés 14 minutes de longitude. Nous en aperçûmes bientôt une autre, plus étendue que la première, et peu après une troisième, puis une quatrième; c'étaient les Marquises, découvertes en 1595 par Mendana. Après diverses tentatives infructueuses pour trouver un ancrage, nous vîmes enfin en face le port de Mendana, et nous mouillâmes par trente-quatre brasses d'eau, à l'entrée de la baie. »

Cook donne alors la description suivante de la baie où il mouilla : « Le port de *Madre de Dios*, qui fut nommé par nous baie *Résolution*, est à peu près situé vis-à-vis le milieu du côté occidental de Christiana, sous la partie la plus élevée de l'île. La pointe sud de la baie est un roc escarpé qui se

termine par un sommet à pic. La pointe nord n'est pas si haute, et beaucoup moins raide. Dans cette baie sont deux criques sablonneuses, dont chacune est traversée par un courant d'eau excellente. Pour faire du bois et de l'eau, la crique septentrionale est la plus commode; nous y vîmes la petite cascade mentionnée par Quiros, pilote de Mendana; mais le village est dans l'autre crique.»

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de citer aussi le navigateur espagnol; il suffit de montrer que le capitaine Cook fut persuadé que la baie où il mouilla était celle de *la Madre de Dios*, ainsi nommée par Mendana, pour convaincre tout le monde que c'était en effet la même. Il paraît seulement étrange que les naturels n'aient conservé aucune tradition sur la visite de ce dernier navigateur, quoique l'époque en fût aussi marquée par le sang de leurs compatriotes. Néanmoins deux siècles sont presque une éternité pour ces insulaires; et pendant cet espace de temps, quelque circonstance qui nous est inconnue peut avoir détruit leurs souvenirs.

Aucun peuple n'est plus fermement attaché au sol natal que les naturels de Nooaheevah; aucune persuasion, aucune offre de récompense, pas même les dents de baleine, ne peuvent les décider à quitter leur île chérie, leurs amis, leurs parens. Et les seules fois où j'ai remarqué la colère for-

tement empreinte sur leurs visages furent lorsque par amusement je proposai à leurs enfans ou à leurs frères de les emmener en Amérique. De fait, j'eusse été content qu'un ou deux de leurs jeunes gens eussent bien voulu s'en venir avec moi, si j'avais été sûr de pouvoir les rendre ensuite à leur île natale. Mais la crainte de n'être pas à même de le faire m'empêcha de mettre à mes sollicitations autant d'instance que j'en eusse mis dans ce cas. A la vérité, ils n'ont pas la même aversion à quitter leur île pour aller à la découverte d'autres terres. Mais ils croient par tradition que ces terres ne sont pas habitées par des blancs ; que ce sont des îles qui abondent en fruits d'arbres à pain , cocos , tarra , kava , et autres productions tant estimées par eux ; qu'elles appartiennent à la grande nation dont ils font partie , qui parle la même langue avec de légères variations , qui a même religion et mêmes coutumes , qui use des mêmes armes et des mêmes ornemens , enfin qui est disséminée parmi les innombrables îles répandues dans l'océan Pacifique. Un Nooaheevan , un insulaire de Sandwich , un Taitien et un Nouveau-Zélandais , sont tous de la même nation ; et leur langage , leur extérieur ne diffèrent pas tant que ceux des peuples de divers comtés de l'Angleterre.

Les naturels de Nooaheevah sont supérieurs à tous les autres pour les belles proportions de leur

corps. J'ai eu à bord de mon vaisseau des individus de ces trois autres nations, et ils ne peuvent entrer en comparaison ni pour la grâce ni pour l'intelligence de la physionomie. L'insulaire de Sandwich, le Taïtien et le Nouveau-Zélandais avaient long-temps résidé parmi les blancs; ils avaient pris leurs vices et se nourrissaient des mêmes alimens qu'eux; ils n'étaient plus en état de nature. Comme nous, ils avaient été corrompus; et tandis que l'honnête et innocente figure du Nooaheevan rayonnait de douceur, de bonté et de pénétration. les yeux baissés et l'air sombre des autres marquaient leur infériorité et leur abâtardissement. Le crime, que leurs relations avec nous leur avaient appris à connaître, était déjà empreint sur leurs physionomies; les intimes pensées de leurs âmes ne se laissaient plus lire sur leurs traits, comme sur ceux d'un simple Nooaheevan.

Puisque j'en suis sur ce sujet, il peut ne pas être déplacé de mentionner ici certaines traditions de ces peuples, au moyen desquelles on aurait sans doute une idée de la manière dont ces îles se peuplèrent. Diverses conjectures ont été faites sur ce point. Quelques personnes ont supposé que leurs habitants vinrent de l'occident. mais l'opinion générale est qu'ils partirent plutôt de l'orient, car généralement on est peu disposé à admettre que Dieu ait créé l'espèce humaine, si grandes et si distinctes

qu'en soient les variétés, autre part que dans le paradis.

Je crois que cette île ne fut pas habitée dès le commencement du monde, parce que son aspect général indique qu'il s'est écoulé peu de siècles depuis qu'elle fut lancée hors des flots par des volcans. Sa surface n'est pas moins irrégulière que celle des îles qui composent le groupe des Gallapagos; mais elle est évidemment plus ancienne et plus couverte de verdure, ce qui a nécessairement produit des courans d'eau et l'a rendue plus propre à la résidence de l'homme. On peut en dire autant de toutes les îles Marquises ou Washington. En abordant ce sujet, j'espère montrer qu'on doit avoir toute confiance, non-seulement dans les traditions historiques des insulaires, mais encore dans leurs désignations d'îles qui jusqu'à présent sont restées inconnues aux navigateurs.

On a vu, par les récits dont m'a favorisé Gattanewa, que Oataia et Ovanova sa femme vinrent d'une île nommée *Vavao*, située un peu au-dessus de Nooaheevah, et qu'il peuplèrent cette dernière. Il amena, dit-on, une variété de plantes avec lui; et ses quarante enfans, à l'exception d'un seul, Po ou la Nuit, furent appelés d'après ces plantes. Dans le groupe des îles des Amis est une belle île appelée *Voaa*, qui produit tout ce que produisent Tongatabou et les autres îles du groupe, dont les

productions diffèrent peu de celles de Nooaheevah. Les îles des Amis sont par environ 35 degrés à l'ouest du groupe Washington, et cette circonstance peut être par quelques personnes considérée comme un obstacle insurmontable à la navigation des premières vers les secondes, d'après la supposition que les vents dans cette partie du monde soufflent toujours de l'est. S'il en était ainsi, et qu'il n'y eût pas d'îles intermédiaires, la difficulté d'aller si loin sous le vent avec des canots, même parfaits, serait grande, et peut-être aurait-il été tout-à-fait impossible de jamais en triompher. Mais il n'en est pas ainsi : les vents, quelquefois pendant plusieurs jours de suite, soufflent du nord-ouest aussi bien que du sud-ouest, et rendent aisée la navigation d'un groupe à l'autre. C'est ce que j'ai moi-même éprouvé en quittant ces îles, car en l'espace des trois premiers jours, j'ai fait 9 degrés de longitude à l'est, les vents soufflant principalement du nord-nord-est au nord-ouest. Une continuation de vents aussi favorables m'eût permis d'aller en douze jours des îles des Amis aux îles Washington. Mais il n'est pas présumable que les vents nord-ouest ou sud-ouest durent jamais si long-temps ; qu'importe ? Il n'était pas nécessaire que Oataia fit le trajet avec tant de rapidité. Il avait une multitude d'endroits où il pouvait s'arrêter parmi les îles des Amis et dans l'archipel situé sous le vent,

aussi bien que sur la plupart des autres îles répandues sur sa route. En effet on y parle la même langue, et les habitans sont de la même nation. Lorsqu'il arrivait à une île, on pouvait lui révéler l'existence d'une autre plus loin sous le vent; et son esprit aventureux le conduisit de la sorte d'île en île, jusqu'à ce qu'il atteignît Nooaheevah. Des mois, des années même peuvent lui avoir paru courts, tandis qu'il poursuivait ses recherches, naturellement fier de l'honneur d'avoir été plus loin qu'aucun de ses compatriotes, et de la gloire de fonder une nouvelle colonie.

Sans doute il visita successivement toutes les îles du groupe Washington, et donna la préférence à Nooaheevah à cause de sa grandeur et de sa beauté. Son fils aîné s'appelait Po ou Nuit.

En face de la vallée où il se fixa, est une île que les naturels nomment *Ooapo*, c'est-à-dire : *il fait nuit*. Ne pouvons-nous conclure de là qu'il y établit son premier-né? Mais on pourrait objecter que dans des embarcations aussi frêles que les doubles canots des insulaires des mers du sud, il serait impossible d'accomplir une aussi longue navigation que celle des îles des Amis à Nooaheevah.

D'après les récits du capitaine Cook, il paraît que les naturels de ce groupe sont remarquables pour leur habileté dans la navigation; qu'ils se guident le jour au soleil, et la nuit aux étoiles; et

que quand ils ne peuvent apercevoir ni les étoiles ni le soleil, ils ont recours aux points d'où les vents soufflent sur leurs canots. Mais si alors les vents viennent à changer, ils s'égarent tout-à-fait, manquent souvent le port qu'ils voulaient atteindre, et quelquefois on n'entend plus reparler d'eux. Il n'est pas probable qu'ils périssent toujours dans ces mers où il y a tant d'îles; et d'ailleurs on peut les supposer capables de marcher pendant quelques heures d'après de simples calculs, quitte à corriger ensuite leur route si elle fut erronée, à la première vue du soleil ou des étoiles.

Le capitaine fit plusieurs essais relativement à la vitesse de leurs canots, et trouva, avec les brises qui soufflent généralement dans cette mer, qu'ils pouvaient parcourir sept ou huit milles par heure, ce qui doit être regardé comme une très bonne marche. Dans ce cas, et rien ne permet de concevoir des doutes, toute difficulté relative au passage de Oataia allant de Vavao à Nooaheevah semble aplanie; car les canots de Nooaheevah, quoique moins parfaits que ceux de quelques autres îles, sont capables de tenir la mer pendant un long espace de temps.

Le cocotier, comme je l'ai déjà remarqué, passe pour avoir été apporté d'Ootoopoo, île que les naturels supposent située quelque part sous le vent de la Magdalena.

Aucun de nos navigateurs n'a encore découvert une île de ce nom, ainsi située. Mais en examinant la carte de Tupia, ce naturel de l'île d'Ulitea qui l'a laissée entre les mains de Cook lors de son premier voyage, nous trouvons, presque à la place assignée à Ootoopoo par les naturels de Nooaheevah, une île appelée *Ootoo. Po*, qui signifie *nuit*, *noir* ou *ténébreux*, peut être une addition de nos insulaires ou une omission de la carte de Tupia. Cette carte, quoique non dressée avec le soin qu'on demanderait à des hydrographes de profession, fut néanmoins établie par sir Joseph Banks sous la direction de Tupia, et rendit de grands services à Cook et à d'autres navigateurs pour trouver les îles que cet insulaire a désignées. Il en avait lui-même visité plus de quatre-vingt, dont il donne les noms, et entre autres il a nommé les îles qui composent le groupe des Marquises comme les nomment les naturels. Attendu que cela eut lieu pendant le premier voyage de Cook, et que ces îles n'étaient connues des Européens avant cette époque que sous les noms de saints qui leur avaient été donnés par les Espagnols, ce doit être, non d'après ces derniers, mais par quelques navigateurs d'entre les insulaires, qu'il a été instruit de leur existence.

Tupia, quoique le plus grand voyageur de sa nation, ne prétend pas s'être jamais avancé aussi

loin. Cependant les relations entre les plus éloignées de ces îles ne semblent pas difficiles aux naturels, et ne sont pas rares, si extraordinaires qu'elles puissent nous paraître. Mais nous sommes enclins à oublier que ces îles sont situées dans un océan rarement troublé par des tempêtes, et à qui sa remarquable sérénité a valu la dénomination de *Pacifique*. On ne peut révoquer en doute l'existence d'Ootoo ou Ootoopoo. Tupia a reçu d'autres navigateurs, relativement à cette île, des renseignemens qui lui ont permis de la marquer sur sa carte il y a près de cinquante ans; et la position que lui assigne maintenant Gattanewa diffère peu de celle que Tupia lui assignait.

Quant à Nookuahe et Kappenooa, qui sont situées à quatre jours de route de l'île Madison, je ne sais comment les naturels peuvent avoir découvert qu'elles existaient. Mais ils disent avoir, par un jour clair et des hauteurs de l'île de Robert, aperçu l'île de Pooheka, et prétendent qu'ils voient souvent la fumée s'en élever. Quatre jours de route, suivant le calcul fait par le capitaine Cook, placeraient Nookuahe et Kappenooa par environ douze degrés à l'ouest de l'île Madison; or, presque en cet endroit, Tupia a placé une île qu'il appelle *O-Heerapatto*. Le capitaine Marchand et le capitaine Ingraham de Boston avant lui ont tous deux découvert de fortes apparences de terre sous leur

vent et vers l'ouest-sud-ouest, dans leur route de la partie méridionale à la partie septentrionale du groupe Washington, et presque à la place que les naturels assignent à l'île Pooheka. Il est incontestable qu'il existe une terre de ce côté. Pendant deux jours consécutifs les nuages restèrent arrêtés à un point de l'horizon, et plusieurs de nos marins déclarèrent qu'ils apercevaient distinctement une terre. Aucun navigateur connu n'a encore exploré cette partie de l'Océan, et, sauf les renseignemens fournis par Tupia et par les naturels de Nooaheevah, nous ne connaissons rien de cette portion du monde. Peut-être un groupe d'îles de non moindre importance que celui dont nous parlons ici existe-t-il; et je regrette que l'objet de ma croisière ne me permette pas de m'écarter assez pour éclaircir un point de géographie si intéressant.

Le 9 décembre j'avais à bord toute ma provision d'eau et de bois; le pont de la frégate était couvert de cochons, ainsi que d'une immense quantité de cocos et de bananes que nous devions à la libéralité de nos amis Nooaheevans, et qui pouvait nous durer trois ou quatre mois.

Je jugeai alors nécessaire de restreindre la liberté que j'avais jusqu'à ce jour laissée à mes gens, et j'ordonnai que, pour hâter le départ du vaisseau, chacun resterait à bord et se mettrait de bonne heure à l'ouvrage pour ne le quitter que

tard. Cependant trois de mes hommes, voulant échanger un baiser d'adieu avec leurs belles, gagnèrent la nuit l'île à la nage ; mais ils furent arrêtés au moment où ils abordaient, et ramenés vers le vaisseau. Je les fis mettre aussitôt aux fers, et je résolus de prévenir toute nouvelle désobéissance à mes ordres par le châtimement le plus exemplaire. Le lendemain ils passèrent par les verges et travaillèrent enchaînés avec les prisonniers. Cette sévérité excita des mécontentemens et des murmures parmi l'équipage, mais empêcha efficacement la même faute de se renouveler.

Nooaheevah avait bien des charmes pour un marin, et je savais que si une partie de mes gens étaient disposés à rester dans l'île, ils ne s'échapperaient de la frégate qu'au moment de mon départ. Ma rigueur produisit l'effet désiré ; quelles que fussent leurs dispositions, aucun d'entre eux ne jugea convenable de s'évader, excepté un nègre paresseux que j'avais pris à bord par charité à Tumbez, et dont l'absence, tant cet être nous était insignifiant, ne fut remarquée qu'après que nous eûmes remis à la voile. Cependant les choses auraient pu prendre une tournure plus sérieuse : les gens de l'équipage ne considéraient pas les choses sous le même point de vue que moi ; après avoir été si long-temps libres, ils trouvaient dur d'être privés de leur liberté ordinaire. Ils étaient remuans,

mécontents, malheureux. Les jeunes filles bordaient le rivage du matin au soir, me suppliaient à chaque instant de lever le tabou mis sur les hommes, et, pour exprimer leur chagrin et d'une façon risible, portaient leurs doigts à leurs yeux après les avoir trempés dans la mer, de manière que l'eau salée coulât le long de leurs joues : d'autres ramassaient un copeau de bois, et le tenant comme une dent de requin, déclaraient qu'elles allaient de désespoir se déchirer le corps ; celles-ci menaçaient de se fendre la tête avec un brin d'herbe, celles-là de se noyer ; et toutes étaient déterminées à s'infliger quelque terrible punition, si je ne permettais pas à leurs amans de venir à terre. Les amans ne prenaient pas la chose avec autant de bonne humeur : leur situation, disaient-ils, était pire que l'esclavage ; et un Robert-White déclara à bord de *l'Essex-Junior* que l'équipage de *l'Essex* avait formé la résolution de ne pas lever l'ancre, ou que, s'ils étaient forcés de mettre le navire en marche, ils s'insurgeraient trois jours après le départ.

Lorsque cette chose me fut rapportée, je crus devoir agir avec éclat ; car, vu la diversité de caractères qui se trouve toujours dans l'équipage d'un vaisseau de guerre, il faut qu'une mesure soit forte pour que le résultat en soit énergique. J'avais bien laissé mes gens exhaler leur mécontentement par des murmures, c'était le moins à quoi je pusse

m'attendre ; mais une menace de ce genre dépassait toutes les bornes. Je rassemblai tous mes gens sur le pont, et après avoir exposé combien il était nécessaire de nous préparer à pouvoir mettre à la voile le plus tôt possible, je leur appris que telle était la seule cause pour laquelle j'avais restreint leur liberté, et que mon intention n'avait nullement été de les punir, puisque leur conduite avait toujours mérité, non des reproches, mais au contraire des éloges. Je leur représentai combien les conséquences seraient sérieuses si tous oubliaient le sentiment de leurs devoirs et le respect qu'ils devaient à mes ordres, au point de suivre l'exemple de ceux qui subissaient maintenant leur peine pour avoir été à terre malgré ma défense. Tous parurent convaincus de la nécessité d'une stricte subordination. Je les informai alors du bruit qui avait circulé, leur assurant que, quoique n'y ajoutant pas foi, si pareille chose arrivait, je n'hésiterais pas à mettre le feu à la sainte-barbe pour les envoyer tous dans l'autre monde. J'ajoutai : « Peut-être ce bruit n'est-il pas dénué de tout fondement..... Voyons : qui sont ceux qui veulent, et ceux qui ne veulent pas obéir à mes ordres ? Vous qui consentez à partir, passez à droite ; passez à gauche vous qui prétendez rester ici. » Tous se rangèrent à droite. J'appelai alors White ; il s'avança en tremblant. J'appris aux autres que c'était lui qui avait mis en circulation

un propos aussi injurieux pour la réputation de l'équipage, et l'indignation se peignit sur chaque figure. Un canot indien se trouvait naviguer près de la frégate : j'ordonnai au coupable d'y descendre et de ne jamais reparaitre devant moi. Puis chacun retourna gaiement à son ouvrage.

Les prises *le Seringapatam*, *le Sir Andrew Hammond* et *le Greenwich* furent soigneusement amarées sous le fort et confiées au commandement du lieutenant Gamble, qui, avec l'aspirant de marine Seltus et vingt-un hommes, consentit à rester jusqu'à notre retour, ou jusqu'à ce qu'ils reçussent de moi des ordres ultérieurs. Dans mes instructions au lieutenant, je l'exhortai à se maintenir par tous les moyens possibles en bonne intelligence avec les naturels, et à tâcher d'introduire parmi eux la culture des différentes espèces de grains que je lui laissai. Mon but en le faisant ainsi demeurer avec ces vaisseaux était de m'assurer la possibilité de réparer mes avaries au cas où j'aurais à soutenir une action le long de la côte. Et pour éviter qu'il prolongeât inutilement son séjour dans ces lieux, je lui recommandai d'abandonner l'île cinq mois et demi après mon départ, s'il n'entendait plus parler de moi après l'expiration de ce terme. Toutes ces instructions, qui étaient fort détaillées, et dont j'avais gardé copie, il m'a fallu les détruire lors de ma capture, ainsi que plusieurs

parties de mon journal de cette époque , attendu qu'il n'eût été nullement convenable qu'elles tombassent entre les mains de l'ennemi ; d'un ennemi qui a poussé le manque de procédés jusqu'à m'enlever toutes mes cartes et tous mes dessins!....

Je donnai aussi à M. King, un autre de mes officiers , l'ordre de se rendre aux Etats-Unis avec *le New-Zélandais* , et je me préparai à partir avec la frégate et *l'Essex-Junior* , amplement pourvu de toutes provisions , et laissant neuf mois de vivres à bord des prises.

La baie de Massachusetts est une des plus belles du monde. Elle offre ancrage sûr , bon abri et débarquement facile ; on y trouve des endroits propres à faire de l'eau , des rafraîchissemens en abondance , un accueil toujours affable et hospitalier de la part des naturels. La sortie en est facile ; l'accès n'est pas plus malaisé qu'on ne souhaiterait qu'il fût si on voulait le défendre. Des vents légers et variables empêchent que les grands navires ne puissent pénétrer dans le havre sans être remorqués. D'ailleurs il est libre de tout danger , peut être aisément défendu , et présente pour le mouillage une profondeur d'eau variant de quatre à trente brasses au choix.

Avant de quitter la baie , je donnai à M. Downes les ordres suivans ; et comme il n'était pas absolument nécessaire que nos deux navires fissent route

ensemble, je naviguai sans m'inquiéter de *l'Essex-Junior*. Cependant nous marchâmes si près l'un de l'autre, que pendant plusieurs jours de suite nous ne nous perdîmes de vue que l'espace de quelques heures.....

« En cas de séparation, vous gagnerez avec le vaisseau que vous commandez l'île de Mocha, à la hauteur de laquelle vous croiserez jusqu'à ce que je vous joigne, ce que je ferai aussitôt que possible. Si vous capturiez quelques bâtimens, il serait bien de les conduire à Mocha, ou à l'île de Sainte-Marie, jusqu'à notre rencontre.

« Il vous faudra empêcher par tous les moyens en votre pouvoir que l'ennemi n'apprenne notre présence le long de la côte, attendu que mon intention est actuellement de croiser entre Mocha et Valparaiso aussi long-temps que dureront mes provisions. Si tout ce temps s'écoulait sans que vous me vissiez, de manière à pouvoir penser que j'ai fait naufrage ou que j'ai été pris, vous irez à Valparaiso renouveler vos provisions; et si après un temps raisonnable vous ne recevez pas de mes nouvelles, vous agirez alors comme bon vous semblera.....

« *Signé* D. PORTER.

« 9 décembre 1813. »

En quittant l'île de Madison, je pus passer entre

l'île de Hood et la Dominica; et grâce à la continuité des vents de nord-ouest, je me trouvai, le 18 décembre 1813, par 131° de longitude ouest.

Je ne fatiguerai pas le lecteur du détail de ma route pendant le mois qu'il me fallut pour gagner la côte du Chili. La première terre que nous aperçûmes fut l'île de Mocha, d'où nous vîmes jeter l'ancre à Sainte-Marie. De là, après avoir rempli nos barils à eau, et jeté un coup d'œil dans le port de la Conception, où nous ne vîmes qu'un vaisseau anglais, nous allâmes croiser vers Valparaiso.

§ 17.

Capture de l'*Essex*.

Je jetai l'ancre le 3 février 1814 dans la baie de Valparaiso; j'échangeai des saluts avec les batteries du port, et j'allai à terre présenter mes respects au gouverneur, qui le lendemain me rendit ma visite, accompagné de sa femme et de plusieurs de ses officiers.

Je donnai l'ordre à l'*Essex-Junior* de croiser en face de la baie, afin d'intercepter les vaisseaux marchands de l'ennemi, et de m'avertir de l'apparition de ses navires de guerre. Pendant ce temps-là, nous fîmes à l'*Essex* toutes les réparations dont il avait besoin pour reprendre la mer; mais ces travaux n'étaient pas si considérables que je ne pusse

permettre chaque jour à une partie de l'équipage d'aller s'amuser à terre. Comme les habitants de Valparaiso se montraient de plus en plus hospitaliers à notre égard, et que je n'avais pu lors de ma première visite leur rendre leurs politesses, je voulus en la présente occasion m'acquitter de mon ancienne dette. C'est pourquoi, dans la journée du 7, j'invitai les officiers du gouvernement, leurs familles et toutes les notabilités, à une fête à bord de *l'Essex*. Pour que le lieutenant Downes pût être de la partie, je l'autorisai à jeter l'ancre, mais de manière que son vaisseau commandât encore au loin la vue de la mer.

Les danses se prolongèrent jusqu'à minuit; après quoi le lieutenant retourna à son poste, leva l'ancre, et reprit sa croisière. Au point du jour, comme nous finissions à peine de réparer le désordre qu'avait naturellement occasioné sur *l'Essex* une si nombreuse compagnie, M. Downes me prévint par un signal qu'il apercevait en mer deux vaisseaux ennemis. La moitié de mes gens était alors à terre; je fis tirer un coup de canon pour qu'ils revins-
sent à bord, et après avoir ordonné qu'on préparât le navire pour l'action, je pris une chaloupe pour gagner *l'Essex-Junior* et m'avancer en reconnaissance. Les deux vaisseaux signalés avaient l'apparence de deux frégates. Je commandai alors au lieutenant Downes de pénétrer dans le port et de

prendre une position où nous pourrions mutuellement nous défendre l'un l'autre.

De retour à *l'Essex* vers sept heures et demie, seulement un peu plus d'une heure après que l'ennemi eut été aperçu, je trouvai le navire complètement prêt à livrer bataille; tout le monde était à bord et à son poste. Au reste nous n'avions qu'à nous tenir sur la défensive. A huit heures les vaisseaux anglais entrèrent dans le havre; et tandis que *le Chérubin*, l'un des deux, restait en arrière, l'autre, qui était *la Phæbé*, capitaine Hillgar, vint mouiller entre *l'Essex* et *l'Essex-Junior*, à quelques verges du premier; elle était tout-à-fait préparée pour l'action.

Le capitaine Hillgar était une de mes vieilles connaissances : il envoya demander des nouvelles de ma santé, et je répondis par les complimens d'usage. Mais trouvant que *la Phæbé* m'approchait plus que je ne pouvais le permettre en bonne prudence ou malgré la plus stricte neutralité, je crus devoir faire observer au capitaine que si son intention était de m'attaquer, je ne serais pas embarrassé de me défendre; et pour donner du poids à mes paroles, je rassemblai tous mes gens sur le pont, et leur donnai ordre, s'ils voyaient bouger l'ennemi, de s'élancer aussitôt à l'abordage de *la Phæbé*. Il est impossible de décrire quelle fut la consternation de nos ennemis, quand ils virent chaque of-

ficier et chaque homme de *l'Essex* prêts à sauter à leur bord avec un sabre et une paire de pistolets. Ils avaient été informés par la chaloupe d'un vaisseau anglais mouillé dans le port que *l'Essex* était en grande confusion, par suite de la fête qu'il avait donnée, et que la plus grande partie de son équipage était à terre. Mais le capitaine Hillgar leva les deux mains au ciel, et protesta avec une extrême véhémence que son intention n'avait jamais été de m'attaquer dans un port qu'il regardait comme neutre.

Il fit bien, car *la Phœbé* était alors complètement en mon pouvoir. J'aurais pu la détruire en un quart d'heure. La tentation était forte; et la conduite équivoque de l'ennemi aurait pu justifier une attaque de ma part, attaque à laquelle j'étais autorisé par le soin de ma défense personnelle. Mais je fus désarmé par ces assurances du capitaine Hillgar; et en conséquence je prévins Downes de ne point engager d'hostilités sans mes ordres, attendu que je voulais laisser à l'ennemi la faculté de sortir de sa fâcheuse position. Bientôt, en effet, *la Phœbé* alla jeter l'ancre du côté oriental du havre, de façon que son artillerie pût m'atteindre sans que la mienne fût à portée de lui causer aucun mal. En outre *le Chérubin* se rapprocha; mais alors j'ordonnai à *l'Essex-Junior* de prendre une

position qui plaçât *le Chérubin* entre son feu et celui de *l'Essex*.

Au bout de quelques jours, une assez bonne intelligence s'établit non-seulement entre les capitaines et moi, mais encore entre les officiers et les équipages des vaisseaux respectifs. Personne, à en juger par les apparences, n'eût supposé que nous étions en guerre, tant notre conduite à l'égard les uns des autres semblait indiquer que nos deux nations étaient unies par une étroite alliance. A notre première entrevue, je profitai de l'occasion pour dire au capitaine Hillgar qu'il était fort important que j'apprisse de lui s'il avait l'intention de respecter la neutralité du port. Il me répondit, avec emphase et fierté, que l'honneur lui commandait de suivre le noble exemple que j'avais donné dans le courant de la conversation; il me demanda, après que nous eûmes familièrement causé du motif qui l'avait amené dans cette mer, de la longue chasse qu'il m'avait donnée, et de mon dessein en venant à Valparaiso, il me demanda ce que je comptais faire de mes prises, à quelle époque je remettrais à la voile, et différentes autres questions du même genre. Je lui répliquai que je lèverais l'ancre lorsqu'il donnerait au *Chérubin* l'ordre de s'éloigner, et que par conséquent il dépendait de lui d'avancer ou de reculer l'époque de mon départ; que d'ailleurs, ayant eu le bonheur de le rencontrer, je

m'estimerais surtout fort heureux si je pouvais me mesurer avec lui. J'ajoutai que, comme *l'Essex* était moins fort que *la Phœbé*, je ne serais pas justifiable devant mes compatriotes d'avoir perdu mon vaisseau, si je faisais défi à mon adversaire; mais que, s'il me défiait, et surtout s'il éloignait *le Chérubin*, je n'hésiterais pas à engager l'action.

A ces observations et autres semblables, le capitaine Hillgar répondait que le résultat d'une action navale était toujours fort incertain; qu'il dépendait d'une foule de circonstances, et que la perte d'un mât ou d'un agrès décidait souvent l'issue d'un combat. Il ajoutait que, malgré l'infériorité de mon navire, si cependant je pouvais m'approcher du sien à certaine distance, je lui causerais de grands dommages. C'est pourquoi il aimait mieux s'en remettre au hasard du soin de nous amener l'un en face de l'autre, attendu qu'il ne voulait aucunement renoncer à l'avantage de sa force supérieure, avec laquelle il pouvait me tenir en respect jusqu'à ce que d'autres navires arrivassent, et dans tous les cas m'empêcher de faire encore du mal au commerce britannique. En ce qui touchait mes prises, je lui déclarai que, sans m'être d'aucune utilité, elles me causeraient au contraire de l'embarras, que je remettrais à la voile avec elles et les détruirais à la première occasion convenable. Il me dit que je n'oserais pas le faire

tant qu'il serait en vue. Nous verrons, répondis-je.

Comprenant que le capitaine Hillgar était résolu à tirer parti contre moi de tous les avantages que lui donnait sa force supérieure, sachant aussi que d'autres navires parcouraient l'océan Pacifique à ma poursuite, je me décidai en secret à user de tous les moyens possibles pour le forcer à me combattre avec un seul vaisseau. En conséquence, quelques jours après la conversation ci-dessus rapportée, comme les deux navires britanniques avaient pris le large, je sortis moi-même du havre, traînant à la remorque une de mes prises, *l'Hector*, auquel je mis le feu quand je fus à portée de leurs canons; puis je leur échappai, malgré tous leurs efforts pour me couper la retraite. Cette insulte eut l'effet désiré : dans l'après-midi du 27, *le Chérubin* était à deux ou trois milles du port, et *la Phœbé* se dirigeait vers l'entrée du havre. A cinq heures elle mit en panne, à petite distance de moi, son avant tourné vers la pleine mer, raccourcit ses voiles, tira un coup de canon au vent, et hissa un pavillon sur lequel était écrit une devise en réponse à la mienne, que voici : « Dieu, notre pays et la liberté ! Tyrans, vous les offensez. »

Tout mon équipage regarda cette conduite de notre adversaire comme un défi. Je n'hésitai pas un moment à l'accepter comme tel. Je fis aussitôt hisser ma devise, je tirai un coup de canon et

levai l'ancre. *La Phœbé* se mit également en route, me voyant partir. Je la suivis, augmentai mes voiles, et je commençais déjà à la presser vivement, lorsque, à mon extrême surprise, elle prit le vent et alla rejoindre son compagnon *le Chérubin*. A cette vue mon indignation fut au comble, je fis tirer deux coups de canon contre *la Phœbé*, mais inutilement : elle continua sa course; c'est pourquoi je rentrai dans le port. Quand elle eut rejoint l'autre frégate, toutes deux me donnèrent la chasse; et après que j'eus jeté l'ancre, elles entrèrent bravement ensemble dans le port.

Comme je ne pouvais donc espérer d'en venir aux mains avec l'ennemi d'une manière qui ne me fût pas complètement désavantageuse; comme rien ne me forçait de rester plus long-temps à Valparaiso, et que d'ailleurs j'aurais encore plus tard moins de chance de salut, puisque plusieurs autres bâtimens britanniques devaient arriver d'un jour à l'autre dans ces parages, je résolus de me remettre en mer le plus tôt possible. Je désignai un lieu de rendez-vous à *l'Essex-Junior*, et je fis tous mes préparatifs de départ, attendu que mon intention était de laisser *le Chérubin* et *la Phœbé* me donner la chasse, afin que *l'Essex-Junior* pût s'échapper pendant ce temps-là. Le 28 mars 1814, lendemain du jour où j'avais pris cette détermination, un vent favorable souffla du nord-ouest, je

levai l'ancre et partis. Mais bientôt une horrible bourrasque assaillit le vaisseau et brisa le grand mât de hune, précipitant les hommes qui étaient en haut à la mer où ils furent noyés. Les deux frégates anglaises me donnèrent alors la chasse, pendant que je cherchais, forcé par la perte de mon mât, à regagner le port. Mais comme la manœuvre nous était extrêmement difficile, je ne pus parvenir à gagner la partie du havre qui était neutre, et il me fallut mouiller dans une petite baie du côté oriental. Là les frégates nous eurent bientôt rejoints, et l'action s'engagea.

On sait, d'après le titre de ce chapitre, quelle fut l'issue de cette action, la capture de *l'Essex*. C'est pourquoi je pense qu'il est inutile d'entrer dans de longs développemens.

Mais je dois dire que si nous succombâmes enfin, ce fut après une héroïque résistance, et je le puis, car cinquante-sept de nos hommes furent tués ou moururent des suites de leurs blessures; soixante-six furent plus ou moins grièvement blessés, enfin trente-un disparurent, sans que je sache ce qu'ils sont devenus. Cinq ou six fois le feu prit à *l'Essex*, et quand nous le rendîmes à l'ennemi, il était en si pitoyable état que je doute qu'il ait pu être envoyé en Angleterre. Si ce navire ainsi que *la Phœbé* ne tombèrent pas à fond jusqu'au lendemain qu'ils allèrent mouiller dans le port de Valparaiso, on

peut dire que ce fut un miracle. Le premier lieutenant de *la Phœbé* périt dans l'action ; et le commandant du *Chérubin*, le capitaine Tucker , reçut plusieurs graves blessures : enfin le combat dura deux heures et demie.

Aussitôt après ma capture, j'obtins du commodore Hillgar qu'il désarmerait ma prise, *l'Essex-Junior*, et qu'il me permettrait de m'embarquer sur ce vaisseau avec ceux de mes officiers et de mes hommes qui avaient survécu au carnage, pour retourner aux États-Unis. Le commodore consentit à m'accorder un passe-port au moyen duquel le vaisseau ne pourrait être capturé une seconde fois. Il était petit, et nous savions que pendant la traversée nous aurions beaucoup à souffrir : nous espérions cependant arriver sains et saufs jusque dans notre patrie, tant nous avions un vif désir de lui consacrer de nouveau nos services. Cet arrangement ne devait nous occasioner aucune dépense extraordinaire, puisque *l'Essex-Junior* était abondamment pourvu de provisions pour le voyage.

Après être restés quelque temps soit à bord de *la Phœbé*, où nous fûmes toujours traités avec égards, soit à terre, où les Chiliens cherchèrent par toutes les attentions imaginables à adoucir notre malheureux sort, nous nous embarquâmes donc sur *l'Essex-Junior*. En prenant congé du capitaine Hillgar, après l'avoir remercié de ses bons traite-

mens, je ne pus m'empêcher de lui dire que, de même que je saisis toutes les occasions de lui rendre justice sous ce dernier rapport, de même je n'hésiterais pas à publier combien avait été indigne sa conduite en m'attaquant de la manière qu'il l'avait fait. Les larmes lui vinrent aux yeux, et me prenant la main : « Mon cher Porter, dit-il, vous ignorez quelle responsabilité pèse sur moi en ce qui concerne votre navire. J'étais peut-être un homme mort si je ne l'eusse capturé. » Je ne demandai pas alors d'explication de ces singulières paroles, et il ne m'en donna aucune. J'eusse mieux aimé cependant pouvoir rejeter sur son gouvernement que sur lui-même l'odieux de ses procédés !

Lorsque nous quittâmes Valparaiso nous fîmes tous nos efforts pour regagner les États-Unis le plus promptement possible, afin que, notre désastre étant connu, on envoyât des navires intercepter au passage *le Chérubin* et *la Phœbé*. Favorisés par le vent, nous arrivâmes à la hauteur de Sandy-Hook en cinquante-trois jours. Là nous rencontrâmes un vaisseau de guerre anglais, commandé par le capitaine Nash, qui d'abord me traita avec une extrême politesse, examina les papiers de *l'Essex-Junior*, me donna des journaux de date récente, m'envoya des oranges, enfin mit ses services à ma disposition.

Ce qui nous importait davantage, il visa notre

pas-se-port et nous laissa continuer notre route. Mais nous marchions momentanément dans la même direction que lui : environ deux heures après , il envoya demander de nouveau les papiers du navire , les examina une seconde fois , et le résultat de ce second examen fut que l'équipage d'une chaloupe , un officier en tête , vint prendre possession de *l'Essex-Junior*. J'exprimai mon étonnement d'une pareille façon d'agir : on m'apprit que le capitaine Nash avait ses motifs. On ajouta que le capitaine Hillgar n'avait pas le droit de faire un pareil arrangement ; qu'il fallait que notre passe-port retournât à bord du *Saturne* , et que *l'Essex-Junior* fût en conséquence détenu. Je protestai que la moindre détention serait une violation du contrat de la part de l'Angleterre , et je déclarai que je me considérerais comme prisonnier du capitaine Nash , comme libéré de tous mes sermens. J'offris alors mon épée , assurant à l'officier auquel je l'offrais que je la remettais dans les mêmes sentimens que je l'avais remise au capitaine Hillgar. Il refusa de la recevoir , alla à bord du *Saturne* , et revint , disant que le capitaine Nash exigeait que *l'Essex-Junior* ne s'éloignât point du *Saturne* pendant toute la nuit. Je dis alors : Je suis votre prisonnier ; je ne me regarde plus comme engagé par mon contrat avec le capitaine Hillgar , que vous avez violé , et j'agirai en conséquence.

La matin suivant à sept heures, comme le vent soufflait faiblement du sud, et que les vaisseaux étaient à trente ou quarante milles de la partie orientale de Long-Island, éloignés l'un de l'autre d'une portée de fusil, je résolus de tenter mon évacion. L'ennemi ne paraissait nullement disposé à lâcher *l'Essex-Junior* et je crus agir dans mon plein droit. Je fis donc mettre en mer une chaloupe où je descendis avec quelques-uns de mes gens et des armes, laissant au lieutenant Downes une lettre qu'il devait remettre après mon départ au capitaine anglais, dans laquelle j'exposais que « le capitaine Porter avait fini par reconnaître que les officiers britanniques non-seulement manquaient d'honneur, mais encore se souciaient peu de l'honneur les uns des autres; qu'il était armé et prêt à se défendre vigoureusement contre les chaloupes que l'on pourrait envoyer à sa poursuite. »

Alors je m'éloignai du vaisseau, naviguant de manière que *l'Essex-Junior* se trouvât en ligne directe entre *le Saturne* et ma chaloupe, et lorsqu'on s'aperçut de ma fuite j'étais presque à une portée de canon. En ce moment, une forte brise s'éleva, et *le Saturne* nous donna la chasse avec toutes ses voiles déployées. Mais heureusement un épais brouillard vint couvrir la mer, je changeai de route, et ainsi j'échappai à toute poursuite:

Durant le brouillard, j'entendis une canonnade,

et quand il se fut éclairci, je vis *le Saturne* poursuivant *l'Essex-Junior*, qu'il eut bientôt atteint. Après avoir parcouru plus de soixante milles, soit à la voile, soit en ramant, je réussis enfin avec beaucoup de peine et de danger, à gagner la ville de Babylone, dans Long-Island, où, fortement soupçonné d'être un officier britannique, je subis un interrogatoire minutieux; et comme mon histoire était passablement extraordinaire, on ne la crut pas. Mais quand je montrai ma commission, tous les doutes furent levés, et dès lors il n'y eut personne qui ne m'accueillît à bras ouverts. Je retournai par terre à New-York; et la réception qui me fut faite par les habitans, ainsi que par ceux de tous les autres endroits que je traversai, ne sortira jamais de ma mémoire.

L'Essex-Junior, après avoir été détenu tout le jour qui suivit ma fuite et racheté du capitaine Nash par le lieutenant Downes, fut enfin congédié et arriva le jour suivant à New-York.

§ 18.

Aventures du lieutenant Gamble.

On a vu dans le chapitre précédent quelle avait été pour moi l'issue malheureuse d'une croisière commencée sous de si favorables auspices. Il me reste maintenant, pour que la relation de ce voyage soit

complète, à appeler l'attention du lecteur sur les événemens qui arrivèrent au lieutenant Gamble, que je laissai le 13 décembre 1813 devant l'île Madison, avec les prises *le Greenwich*, *le Sir Andrew-Hammond*, *le Seringapatam* et *le New-Zélandais*, vingt-deux hommes d'équipage et six prisonniers de guerre.

Pendant les premiers jours qui suivirent mon départ, le lieutenant Gamble fit travailler ses gens à transporter l'huile des autres vaisseaux sur *le New-Zélandais*, qu'il expédia le 26 décembre pour les États-Unis, comme je lui en avais donné l'ordre. Mais ce navire ne parvint pas au lieu de sa destination; lorsqu'il ne lui fallait plus pour arriver à New-York qu'un jour de marche, il fut pris par un croiseur anglais...

En somme, je n'avais eu qu'à m'applaudir sous presque tous les rapports de la relâche que j'avais faite à Nooaheevali. Mais lorsque j'eus quitté l'île, les choses prirent une tournure bien différente; d'abord, le temps, qui s'était presque continuellement maintenu beau, devint tout à coup horrible; des vents de nord-ouest se mirent à souffler avec tant de violence, que plusieurs fois les vaisseaux, dans la baie même, rompirent leurs câbles et faillirent être jetés à la côte. Durant près de quatre mois et demi, du 17 décembre 1813 au 1^{er} mai 1814, époque du départ de Gamble, à peine si un seul

jour se passa sans pluie , et souvent même la pluie tomba par torrens. Si ces temps humides furent favorables à mes compatriotes, en ce que les différens légumes qu'ils avaient plantés poussèrent mieux et plus rapidement, ils payèrent bien cette faveur, car ils ne cessèrent jamais d'être les uns ou les autres malades de la dyssenterie.

Ensuite la bonne intelligence qui avait jusque-là régné entre eux et les naturels ne tarda guère à être troublée, non que ce fût la faute du lieutenant Gamble cependant ; au contraire, il fit de son côté tous les sacrifices possibles pour conserver leur amitié. Mais les insulaires, instruits par Wilson, devenu traître à nos intérêts, et par des femmes que les marins recevaient chaque nuit à bord, malgré toute défense, avaient bientôt appris que leur nombre ne s'élevait pas beaucoup au-delà d'une vingtaine. C'est pourquoi, pensant qu'ils seraient à l'avenir supérieurs en forces lorsqu'ils n'auraient plus à combattre que contre un si petit nombre ; persuadés d'ailleurs, et je ne sais pourquoi, qu'Opotee ne reviendrait pas les punir, ils cessèrent de payer avec régularité à mon lieutenant les contributions que je leur avais imposées, tuèrent sans scrupule les cochons que nous avions laissés dans l'île, dérobèrent à nos gens tout ce qu'ils purent leur prendre, firent plusieurs fois mine de vouloir attaquer nos vaisseaux, enfin re-

commencèrent à belligérer les uns contre les autres. Gamble était pour ainsi dire obligé chaque jour de descendre dans l'île avec sa petite troupe armée jusqu'aux dents, soit pour courir après les voleurs et reconquérir les objets volés, soit pour se procurer des vivres, soit pour rétablir la concorde parmi les insulaires.

Mais ce qui rendait plus que tout le reste la position du lieutenant embarrassante et difficile, c'était l'indiscipline et le mauvais vouloir de la plupart des marins qu'il avait sous ses ordres : plusieurs désertèrent, se cachèrent dans l'île, et il lui fallait toujours les poursuivre long-temps avant de pouvoir les reprendre. D'autres poussèrent l'insubordination plus loin : dans la nuit du 18 fév. 1814, vers deux heures du matin, l'homme qui était de quart sur *le Greenwich* s'aperçut que la chaloupe de ce bâtiment avait disparu. L'alarme fut aussitôt donnée ; et, après avoir compté son monde, le lieutenant reconnut que quatre matelots s'étaient évadés. L'un d'entre eux avait déjà déserté une fois, un autre avait été sévèrement puni pour vol. Il semble à peine croyable d'abord que des gens, même appartenant à la plus basse classe de la société, entourés de sauvages, et sans la possibilité d'atteindre avec une simple chaloupe une partie civilisée du monde, se soient ainsi abandonnés à la merci des vagues. Telle est pourtant l'exacte

vérité. Ils avaient emporté avec eux trois mousquets et presque toutes les cartouches qui se trouvaient à bord du *Greenwich*; et à bord du *Seringapatam*, cinq autres mousquets, cinq barils de poudre, tous les outils du charpentier, des câbles, un pavillon anglais, une boussole, divers vêtemens, quelques provisions de bouche et plusieurs autres objets de moindre valeur. Le lieutenant Gamble donna aussitôt l'ordre de mettre à la mer la seule des chaloupes restant avec laquelle il pouvait ne pas désespérer de rejoindre les fugitifs; mais ils avaient eu la précaution d'y pratiquer une voie d'eau, de sorte qu'elle était hors de service. Comme il n'avait pas assez de monde pour équiper deux chaloupes, qu'il ignorait quelle route avaient suivie les coupables, et qu'il ne savait à qui se fier de ses gens, Gamble abandonna pour le moment tout projet de poursuite. Le lendemain, pendant qu'il déjeunait, des matelots qui étaient sur le pont crièrent que les naturels venaient en nombre immense pour les attaquer. Il y monta aussitôt et vit en effet une multitude d'insulaire à petite distance de notre camp. En pareille circonstance, il n'y avait pas un moment à perdre. Les canons furent chargés à mitraille et pointés sur eux, et les matelots qui étaient à terre reçurent l'ordre de revenir avec leurs mousquets à bord du *Greenwich*; mais avant qu'ils eussent quitté le rivage, Gamble dé-

couvrit que les naturels venaient simplement apporter des fruits , et qu'ils étaient tous sans armes. Cependant , ne pouvant s'expliquer un si grand concours de monde rassemblé dans un but en apparence aussi simple , il ordonna que les mèches fussent allumées , que chacun restât à son poste , et alla lui-même à terre s'informer de ce dont il s'agissait. A son débarquement , un des chefs vint à sa rencontre et lui déclara qu'ils apportaient des fruits d'arbres à pain et des paquets de bananes pour les lui offrir en cadeau. Gamble accepta, mais toujours sans pouvoir découvrir le motif d'une générosité si extraordinaire. Depuis mon départ, jamais plus de cinquante naturels à la fois ne s'étaient présentés au camp ; mais ce jour-là leur nombre s'élevait au moins à deux ou trois cents. Peut-être pensaient-ils que nos vaisseaux devaient incessamment quitter l'île , et en conséquence ils nous apportaient ces fruits comme un dernier gage de bienveillance et d'amitié. Cette explication paraît d'autant plus probable , que peu de temps après le lieutenant Gamble apprit qu'une personne mal-intentionnée , sans doute Wilson l'interprète , avait répandu parmi les naturels qu'Opotee ne reviendrait pas , et que les Américains avaient l'intention , sous quelques jours , de partir avec deux des vaisseaux alors à l'ancre dans la baie de Massachusetts...

Mais un danger bien plus terrible attendait encore le lieutenant, et mes lecteurs avoueront que sans la fermeté et la résolution qu'il déploya, ainsi que ses compagnons d'infortune, ils n'auraient pas survécu à pareille catastrophe. Comme c'est par-là que se termine son séjour dans l'île, je crois devoir remarquer ici que la température de l'atmosphère, presque sans aucune variation, se tint à 83 degrés de Fahrenheit, et ne dépassa jamais le 85°.

Le 3 mai 1814, Gamble découvrit que la voile de la chaloupe avait été volée par quelqu'un de ceux qui étaient à bord du *Greenwich*, et ses soupçons parurent devoir se porter avec assez de fondement sur un nommé Belcher. Le lendemain il apprit d'un matelot que la plupart de ses gens avaient résolu de se révolter ou de prendre la fuite sur un des vaisseaux, et que le même Belcher et quatre des prisonniers de guerre étaient les principaux auteurs du complot.

Pour le moment, il résolut de ne pas donner à cette affaire plus d'attention que ne l'exigeait la stricte prudence; et en même temps, pour prévenir tout malheur, de faire passer toutes les armes qui étaient à terre, et tous les mousquets, les pistolets, les sabres et les munitions du *Seringapatam*, à bord de son propre navire. Le 6, les choses prirent une tournure plus alarmante : un changement subit, qu'il fut aisé de remarquer

sur la physionomie des matelots, indiqua évidemment qu'une terrible explosion allait bientôt avoir lieu. En effet, le lendemain 7, comme le lieutenant était à bord du *Seringapatam*, surveillant le travail de ses gens occupés à différens ouvrages, il lui arriva de donner un ordre à un matelot. Celui-ci ne répliqua rien, mais n'obéit pas; et lorsque Gamble renouvela son commandement, le drôle déclara à haute voix qu'il n'obéirait pas et qu'il ne voulait plus travailler. A peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche, que tous ceux qui se trouvaient sur le pont jetèrent en l'air leurs chapeaux et firent la même déclaration. Un d'entre eux tira de son sein un énorme couteau, et dit à ses complices de s'emparer du lieutenant, tandis que ce dernier, voyant qu'on menaçait sa vie, se préparait à sauter dans une chaloupe alors amarrée au vaisseau. Mais, sans lui en laisser le temps, six ou sept des mutinés le saisirent avec une grande violence et le renversèrent sur le pont. Ils lui lièrent alors bras et jambes et le jetèrent rudement à fond de cale, où il fut bientôt rejoint par ses infortunés compagnons, les aspirans Feltus et Clapp. Pendant qu'on le garrottait sur le tillac, Gamble leur demanda quel était leur but en le traitant de cette manière; on lui répondit en levant sur lui une barre de fer, que s'il disait un autre mot il allait avoir la tête brisée. Non inti-

midé par cette féroce menace , Gamble répéta sa question. La réponse fut qu'ils avaient été assez long-temps détenus comme des prisonniers dans cette maudite île, et qu'ils étaient maintenant résolus à reconquérir leur liberté. Quand les trois officiers furent sûrement enfermés à fond de cale, les mutinés poussèrent trois cris de joie et hissèrent le pavillon anglais. Ils se divisèrent alors en deux bandes : l'une alla à terre enclouer les canons du fort et prendre toute la poudre ; l'autre se rendit à bord *du Greenwich* et *du Sir Andrew Hammond* pour enclouer aussi les pièces et enlever les petites armes , ainsi que les divers objets précieux qui s'y trouvaient. Après ces exploits, ils envoyèrent chercher Robert White , qui avait été par moi chassé de *l'Essex* pour avoir excité l'équipage à la révolte ; et quand ils l'eurent pris à bord, ils déployèrent quelques-unes des voiles, levèrent l'ancre, et grâce à une brise légère sortirent de la baie. Gamble et ses deux compagnons d'infortune, pouvant à peine respirer dans leur prison, demandèrent à plusieurs reprises qu'on leur permit de monter dans la cabine, faveur qui fut d'abord accordée aux deux derniers. Gamble lui-même, à la sollicitation de Clapp, y fut ensuite amené. On l'assit sur une chaise, entre deux matelots qui furent chargés du soin de sa garde, et qui tenaient chacun un pistolet chargé et armé.

Le lieutenant les pria encore de lui indiquer ceux qui avaient pris part à la révolte. Ils lui répondirent que le nombre s'en élevait à douze ou quatorze , et les lui nommèrent. Gamble eut la satisfaction de reconnaître que parmi les coupables il n'y avait pas un seul Américain.

Vers huit heures du soir , après beaucoup de difficultés , le vaisseau fut hors la baie. Alors le pistolet d'un des hommes qui gardaient Gamble partit , et la balle passa au-dessous de la cheville du lieutenant , à travers son talon gauche. Il ne put découvrir si ce fut par accident ou à dessein ; mais à peine la chose était-elle faite que plusieurs mousquets furent dirigés contre sa poitrine , et il dut aux sollicitations des deux gardiens qu'ils ne fussent pas tirés. A neuf heures la grande voile fut déployée et annonça aux officiers qu'une chaloupe était prête à les recevoir. Gamble représenta aux révoltés leur indigne barbarie de l'abandonner dans une chaloupe découverte , sans armes ni munitions pour se défendre contre les naturels ; et après quelques instans de délibération , ils consentirent à lui donner deux mousquets et un baril de cartouches. Feltus , Clapp et deux autres marins étrangers au complot étaient déjà descendus dans la chaloupe , et en traversant le vaisseau , Gamble vit chacun armé d'un mousquet et d'une paire de pistolets. Leur situation

dans la chaloupe était encore des plus précaires. Ils se trouvaient à trois milles au moins de l'entrée de la baie ; la chaloupe était à demi pleine d'eau ; Clapp s'occupait exclusivement du soin de la vider ; et quoique affaibli par la perte de son sang, quoique sa blessure le fit cruellement souffrir, Gamble était obligé de tenir le gouvernail, tandis que les trois autres ramaient de toutes leurs forces. Cependant, après avoir travaillé deux heures, ils eurent le bonheur de pouvoir atteindre le *Greenwich*.

Le lendemain 8, Gamble et les dix hommes qui restaient avec lui s'occupèrent activement à transporter les voiles et autres objets précieux du *Greenwich* sur le *Sir Andrew Hammond*, ainsi que les provisions qui étaient demeurées à terre dans le camp ; leur dessein était de quitter l'île au plus tôt avec ce dernier navire.

Le 9, après avoir eu à soutenir contre les naturels un terrible combat, dans lequel il perdit encore deux hommes, Gamble fit dans la soirée mettre le feu au *Greenwich*. Comme tout était prêt pour le départ, le câble du *Sir Andrew Hammond* fut coupé, et avec une bonne brise soufflant de terre, il sortit de la baie. La nuit était noire, et la marche du vaisseau fut principalement guidée par les flammes du *Greenwich*.

Dans la matinée du jour suivant, Gamble se vit

dans la triste nécessité d'abandonner l'ancre qui était encore dans l'eau, attendu que son équipage n'avait pas la force suffisante pour la lever jusque sur le navire; et, en voulant hisser la chaloupe, elle se brisa en deux; de sorte qu'il fut obligé de tenir la mer avec un vaisseau en très mauvais état, sans chaloupe ni ancre pour s'aider en cas de détresse. Il ordonna cependant qu'on déployât les voiles et se mit en route.

Comme il ne leur restait que six cartouches, et que d'ailleurs c'était chose impossible que de gagner le continent, Gamble crut devoir, après mûre délibération, naviguer vers les îles de Sandwich, dans quelques-unes desquelles il espérait trouver secours. Il était probable, en effet, que l'équipage de son vaisseau trouverait à s'y compléter au moyen de ceux des navires américains qui avaient l'habitude de fréquenter ces îles, ou que du moins l'assistance qui lui serait donnée le mettrait à même de parvenir jusqu'à Valparaiso.

Rien d'extraordinaire ne signala le trajet de ces neuf infortunés jusqu'à ce qu'ils atteignirent l'île d'Owyhée, le 23. Le temps s'était maintenu beau, et aucun accident n'était venu retarder leur route. Tandis qu'ils doublaient l'extrémité méridionale de l'île, une multitude de naturels vint au devant d'eux dans des canots, apportant quelques fruits qu'ils échangèrent. Ils apprirent au lieutenant Gamble

que Tamahamaah, leur roi, résidait à la baie Tacigh; mais celui-ci ne jugea point à propos de rendre visite à Sa Majesté. Après être resté quelques jours à la hauteur de cette île, dans l'espoir infructueux d'obtenir des vivres, il côtoya plusieurs autres îles du groupe, et dans l'après-midi du 31 arriva à l'entrée de la baie Whyateetee, située dans la partie sud-ouest de l'île de Woahou. Il y pénétra bientôt, secondé par des insulaires qui vinrent l'aider dans la manœuvre de son navire. Là, il eut le bonheur de rencontrer plusieurs de ses compatriotes, parvint à monter un équipage presque complet de matelots américains, et même, s'étant rendu à terre, il fut informé qu'un navire avait, le 22, jeté un coup d'œil dans le havre, puis s'était remis aussitôt en marche. Or, d'après la description qui lui fut faite de ce navire, il ne put douter que ce ne fût le *Seringapatam*, sur lequel le lecteur ne doit pas avoir oublié que les révoltés quittèrent l'île de Nooaheevah.

Le 4 juin 1814, au coucher du soleil, des naturels vinrent annoncer au lieutenant qu'ils avaient aperçu au large une voile étrangère : Gamble à cette nouvelle sentit tout le danger qu'il courait, et résolut de quitter au plus tôt l'île de Waohou. En conséquence il fit faire dès le lendemain les réparations les plus urgentes dont avait besoin son vaisseau, et leva l'ancre le 11, après s'être procuré

différentes provisions. Maha, chef de cette île, une des plus riches du groupe, et environ quarante de ses gens, prirent passage sur notre navire, avec différens cadeaux qu'ils allaient offrir au roi Tamaahmaah. Il y avait quelque temps en effet que la violence de la mer les empêchait de porter leur tributs dans leurs canots, et en conséquence ils avaient saisi avec empressement l'occasion que leur présentait le *Sir Andrew Hammond*.

Mais les infortunes de mes compatriotes, dans cette partie éloignée du monde, n'étaient pas encore terminées. Le 13 au point du jour ils découvrirent de nouveau, à la hauteur d'Owyhée, une voile étrangère qui s'avancait vers eux. Se trouvant trop près pour prendre la fuite, supposant d'ailleurs que c'était un bâtiment américain qu'on attendait à Woabou, Gamble se décida à naviguer vers lui. Lorsqu'il en fut à moindre distance, l'idée lui vint que ce pouvait être *le Seringapatam* : c'est pourquoi, voulant essayer de le reprendre aux révoltés, il fit charger autant de canons que la poudre et les boulets qu'il avait à bord le lui permettaient. A sept heures et demie le navire étranger fit un signal au haut de son mât de misaine; mais manquant de lunettes et de porte-voix, Gamble ne put ni le distinguer, ni demander ce qu'il signifiait. Au reste les doutes du lieutenant cessèrent bientôt; à huit heures le vent tomba et l'étranger hissa les

couleurs américaines, d'où Gamble conclut avec raison que c'était un vaisseau de guerre ennemi. Peu après en effet il reçut une bordée; et l'équipage du navire britannique, le *Chérubin*, capitaine Tucker, un de ceux qui avaient capturé l'*Essex*, prit immédiatement possession du *Sir Andrew Hammond*.

Dans l'après-midi du 15 le *Chérubin* et sa prise allèrent jeter l'ancre dans la baie Ranheina, à l'île de Mowée, afin d'y faire du bois et de l'eau. Vers ce temps, Gamble fut fort surpris d'apprendre que ses gens avaient été dépouillés de la plus grande partie de leurs vêtemens, et que même plusieurs de leurs malles avaient été forcées. Il fit, mais sans résultat, des représentations au capitaine Tucker relativement à cette indigne conduite. Les malheureux naturels aussi qui avaient pris passage sur le navire américain, à l'exception de Maha et de quatre ou cinq autres, furent forcés de se précipiter à la mer; et ils eussent certainement péri s'ils n'eussent été recueillis par des pêcheurs, car les vaisseaux étaient alors à six milles au moins de la terre.

Je dois ne pas passer ici sous silence que les cochons et les légumes achetés à Woahou par le lieutenant Gamble avant son départ furent payés en cercles de fer neuf, et que quand les cercles furent pesés à l'agent de Tamaahmaah dans cette

île, l'agent pria Gamble de les porter lui-même à Tamaahmaah, attendu que les cochons et les légumes vendus appartenaient au roi. En conséquence, lorsque les vaisseaux arrivèrent à Mowée qui était dans le voisinage de la résidence de Tamaahmaah, Gamble expliqua ces faits au capitaine Tucker, et demanda instamment que les cercles fussent envoyés à terre. Mais celui-ci refusa son assentiment à une si juste proposition, prétendant que tout ce qui était sur *le Sir Andrew Hammond* devait être regardé comme prise de guerre, d'où il suivit que non-seulement Tamaahmaah fut injustement privé des cercles de fer, mais encore que les pauvres naturels eurent sans doute à payer deux fois le même tribut. J'ignore quels étaient les motifs de la conduite du capitaine anglais ! Peut-être cependant doit-on croire qu'il voulait ôter tout crédit aux Américains auprès des naturels des îles Sandwich. Si tel était son but, il pouvait s'éviter cette peine ; car Tamaahmaah sait trop bien quels sont ses véritables amis pour être dupe d'un pareil artifice.

Les vaisseaux se dirigèrent alors vers l'île d'Atooi. Le motif en était que le capitaine Tucker avait été instruit qu'un bâtiment américain était mouillé à cette île. Le 18 au point du jour, comme nous arrivions en vue de l'île, une voile fut en effet découverte, et à neuf heures *le Chérubin* l'eut

capturée. C'était *le Caron*, capitaine Whittemore ; mais heureusement il n'avait point alors de cargaison , et son capitaine se trouvait à terre.

Dans la matinée du 19 une autre voile fut signalée ; *le Chérubin* lui donna immédiatement la chasse. Elle fut bientôt jointe et forcée de se rendre. Au bout de quelques heures cependant, et bien que le capitaine fût Américain , on lui permit , comme c'était un bâtiment portugais, de continuer sa route.

Le Chérubin alla mouiller alors quelques jours, en compagnie du *Caron* et du *Sir Andrew Hammond*, à la hauteur de la baie Whymea , dans l'île d'Otooi. Le 22 le capitaine Tucker envoya ses deux prises à Rio-Janciro, par la route de Valparaiso ; et comme il jugea convenable d'y embarquer M. Clapp, afin de le faire juger par la cour de la vice-amirauté, M. Gamble fut en conséquence , à son extrême regret , séparé de ce précieux ami. *Le Chérubin* se dirigea ensuite vers l'île de Woahou ; mais des vents légers et un courant contraire l'empêchèrent d'y arriver avant le 28.

Il paraît que d'abord l'intention du capitaine anglais était de visiter la baie Whyateetee, et de tenter si le roi de l'île lui ferait bonne ou mauvaise réception. Mais ce roi était Maha, qui avait été si indignement traité à bord du *Sir Andrew Hammond*, lors de la capture de ce navire. C'est

pourquoi, sachant bien qu'il avait exaspéré le roi d'Ootoi, de même que Maha et les parens de ses quarante compagnons, en les privant de leurs provisions de bouche et de leurs cercles de fer; en outre, réfléchissant que quelques-uns de ceux qu'il avait forcés de se jeter à la mer pouvaient avoir gagné l'île de Woahou, et que dans ce cas ils auraient excité un juste ressentiment contre lui, il jugea prudent de ne pas toucher à Woahou et navigua directement vers Owyhée.

Le lecteur concevra aisément que la situation du lieutenant Gamble, à bord du *Chérubin*, n'était pas des plus agréables. Ne pouvant prendre aucun exercice à cause de sa grave blessure, enfermé parmi des étrangers à fond de cale d'un vaisseau de guerre, si éloigné de son pays natal qu'il pouvait désespérer d'y jamais revenir, ou que du moins l'époque où il y reviendrait ne paraissait nullement prochaine, il n'est pas étonnant qu'il regrettât même d'avoir quitté l'île de Nooaheevah, et que dans le fond de son cœur il soupirât après Gattawewa et sa tribu. Quant aux compagnons d'infortune du lieutenant, ils se plaignaient souvent qu'on leur refusait la quantité de nourriture qui leur était nécessaire.

Après avoir touché le 6 juillet à Owyhée, le *Chérubin* jeta l'ancre le 10 dans la baie Ranheina, à l'île de Mowée, et aussitôt tout l'équipage s'oc-

cupa de transporter à bord le bois, l'eau, les fruits et les cochons dont le navire avait besoin. Le lendemain, le lieutenant Gamble reçut la permission de se rendre à terre, mais le temps était si chaud, et la surface de l'île singulièrement échauffée par l'ardeur du soleil rendait la promenade si désagréable, qu'il fut bientôt forcé de revenir à bord.

Le jour suivant, *le Chérubin* leva l'ancre, et, poussé par une légère brise, se dirigea au nord-ouest vers l'île de Woahou; de là, il se rendit à l'île d'Otooï, puis à celle d'Oneehow, et enfin quitta les îles Sandwich pour gagner Valparaiso.

Durant le passage, il n'arriva rien d'extraordinaire, rien qui mérite la peine d'être mentionné, si ce n'est peut-être que *le Chérubin* fit ce trajet en dix semaines, tandis que les navires marchands les plus lourds le font ordinairement en six. Pendant toute la route, le temps avait été si favorable que ce fut l'opinion générale à bord qu'on aurait dû apercevoir le continent dix-huit jours après avoir quitté les îles Sandwich : circonstance d'où l'on peut naturellement conclure que le capitaine Tucker n'avait pas les connaissances maritimes que doivent toujours posséder les officiers de son grade.

Le 16, à six heures du matin, on aperçut terre du haut du grand mât : comme *le Chérubin* était alors par 14 degrés 58 minutes de latitude sud, et

par 147 degrés 48 minutes de longitude ouest, ce ne pouvait être que l'île du Prince de Galles. Telle fut du moins l'opinion générale des gens de l'équipage. Le même jour, l'île Récréation fut aperçue au sud-est par 15 degrés 13 minutes de latitude sud, et par 148 degrés 53 minutes de longitude ouest. Cette île fut découverte en 1712 par Roggewin, et, suivant toute probabilité, n'a été que rarement ou jamais visitée depuis.

Le 17, terre fut encore signalée : c'était Miatea, une des îles de la Société, que le capitaine Tucker, par une singulière erreur, prit d'abord pour Taïti. Il paraît au reste que son intention était d'aller mouiller à cette dernière île, pour s'y procurer des rafraîchissemens. Après trois jours de recherche, il fut assez heureux pour trouver la baie Matavaï, qui cependant est presque aussi connue des navigateurs que le port de New-York.

Le Chérubin arriva le 23 août à Valparaiso. Lorsque le navire approchait, le lieutenant Gamble fut extrêmement désappointé de voir le vieux drapeau espagnol flotter sur les forts; mais une chaloupe qui bientôt vint au-devant du *Chérubin* apporta l'heureuse nouvelle que les patriotes travaillaient toujours au grand œuvre, et qu'ils comptaient dans quelque temps arborer de nouveau leur étendard. Le vice-roi du Pérou avait refusé de sanctionner les préliminaires de paix rédigés par le capitaine

Hillgar, entre les gouvernemens du Pérou et du Chili, surtout parce que d'après un des articles les patriotes étaient obligés de recevoir tous les navires étrangers sous pavillon royal. Outre plusieurs bâtimens espagnols, étaient alors mouillés dans le port de Valparaiso le *Sir Andrew Hammond*, le *Caron*, un brick anglais, et le *Montezuma*, une des prises de l'*Essex*. Les deux premiers étaient arrivés depuis trente-quatre jours des îles Sandwich, et Gamble eut le bonheur de retrouver son ami Clapp, avec qui il alla à terre dans l'après-midi. Parmi les étranges nouvelles qu'ils entendirent débiter dans le port, il y en avait une bien propre à gagner les esprits des patriotes : le roi d'Angleterre, après avoir envoyé vingt mille hommes de troupes aux États-Unis, sous le commandement de lord Wellington, avait créé le susdit lord empereur de l'Amérique septentrionale, en récompense de sa bonne conduite !!

Comme le capitaine Tucker, contrairement à tout principe de raison et d'humanité, ne voulait pas permettre au capitaine Whittemore de quitter un instant le vaisseau tandis que les autres prisonniers étaient libres d'aller à terre et même de prendre des logemens dans la ville, le lieutenant Gamble jugea convenable d'en porter plainte au gouverneur, par l'intermédiaire du vice-consul américain, afin que cette injustice cessât. J'avoue que je

n'ai jamais pu découvrir quels étaient les motifs de cette tyrannie extraordinaire. Le capitaine Whittemore avait invariablement tenu la conduite d'un gentilhomme, et n'avait en aucune occasion mécontenté le commandant du *Chérubin*. Il est cependant une circonstance qui sans doute eut beaucoup d'influence sur l'esprit du capitaine anglais : Whittemore avait dans l'île d'Ootoi une assez forte somme d'argent dont Tucker chercha long-temps à se rendre maître, mais sans pouvoir jamais y parvenir.

Malgré que les apparences fussent d'abord défavorables, au bout d'un jour ou d'eux le capitaine Whittemore obtint du commandant du *Chérubin* la permission d'aller à terre; mais on eut soin de le prévenir que cette indulgence était entièrement due à l'intervention du gouverneur. Encouragé par cet exemple de douceur, Gamble s'aventura à solliciter la même grâce pour ses gens, qui avaient été déjà détenus quatre mois à bord du vaisseau sans la moindre liberté, répondant lui-même de leur bonne conduite et de leur exactitude à rentrer dans leur prison à heure dite; mais le capitaine Tucker refusa positivement.

Quant au capitaine Whittemore, il ne jouit pas long-temps du privilège qu'il avait obtenu : le cinquième jour qu'il allait à terre, il ne put, par suite d'un accident imprévu, revenir à bord précisément

au coucher du soleil; et, comme bien on pense, la permission lui fut aussitôt retirée.

La nuit du 1^{er} octobre 1814, toute la ville fut jetée dans une alarme subite, et tout le peuple courut aux armes, à cause de quelques nouvelles secrètes qui étaient récemment arrivées de Santiago. Le jour suivant, on sut d'une manière positive qu'un général patriote, O'Higgins, après avoir complètement battu une armée ennemie bien supérieure en nombre et l'avoir presque taillée en pièces, avait poussé la trahison jusqu'à livrer toutes ses troupes aux royalistes, qui en conséquence pouvaient d'un instant à l'autre entrer dans Santiago.

Ces décourageantes nouvelles excitèrent la plus grande consternation à Valparaiso; et pour ajouter à l'infortune des habitans, un ordre que reçut le gouverneur du président du Chili portait qu'il eût à enclouer tous les canons des forts, à jeter les boulets à la mer, à mettre le feu aux magasins à poudre, à incendier les vaisseaux, à brûler la ville, et ensuite à se diriger aussi promptement que possible avec toutes ses troupes sur Santiago. Un pareil ordre ne pouvait manquer de produire un deuil général. Les malheureuses femmes erraient par la ville, presque folles en songeant que leurs maris allaient peut-être les quitter pour toujours; de toutes parts retentissaient les cris du plus hor-

rible chagrin. Le désespoir et la mort étaient peints sur tous les visages ; car chacun , connaissant la vindicative férocité des royalistes , s'attendait à voir confisquer ses biens , à être banni ou même condamné à mort. Le danger enfin paraissait si pressant , que le lieutenant Gamble fut vivement engagé à retourner à bord du *Chérubin* , afin de mettre sa propre personne en sûreté.

Après en avoir délibéré avec les autorités principales , le gouverneur exécuta en partie l'ordre qu'il avait reçu : il encloua les canons et jeta les munitions à la mer ; après quoi il se rendit avec ses troupes à Calleatto pour y attendre des ordres ultérieurs. Les habitans de Valparaiso , se trouvant alors tout-à-fait privés de défense , commencèrent à penser qu'il fallait faire de nécessité vertu , et , à peu d'exceptions près , arborèrent les couleurs des royalistes , faisant les plus grands préparatifs pour recevoir avec pompe le nouveau gouverneur. Le 5 il fut annoncé publiquement que l'armée des patriotes avait été totalement battue , et que le président du Chili , ainsi que don Luvis Carrera son frère , s'étaient sauvés avec trois cents hommes et une grande somme d'argent. Les royalistes entrèrent bientôt à Santiago , et déférèrent les plus grands honneurs à un jeune homme qui avait été puni et emprisonné par les patriotes pour avoir livré leurs secrets à l'ennemi. Le 6 , ce personnage

était attendu à Valparaiso. Le vieux drapeau espagnol fut de nouveau déployé, et le vice-consul américain, avec plusieurs autres patriotes, furent obligés d'aller à sa rencontre pour l'escorter à son entrée dans la ville. Les rues furent jonchées de fleurs, et les fenêtres de presque toutes les maisons pavoisées d'étendards royalistes. A midi, l'illustre jeune homme, qui quelques jours avant avait reçu trois cents coups de fouet, comme traître, par ordre des patriotes, entra accompagné de deux cents cavaliers, tous criant *vive le roi!* cris que répéta la multitude avec enthousiasme. Cependant aucun désordre ne fut commis, et la canaille se refusa le plaisir de piller les demeures des gens honnêtes. Le lendemain, le nouveau gouverneur arriva de la Conception dans un sloop de guerre espagnol, et reçut l'accueil le plus flatteur. Tous les citoyens envoyèrent leur adhésion au nouvel ordre de choses, excepté M. Romenes, qui voulut soutenir sa réputation de patriote et rester parfaitement neutre. Seul il montra la vraie fermeté d'un esprit résolu. Les autres, avec la dextérité ordinaire aux lâches, abandonnèrent au plus vite tout sentiment d'honneur pour gagner la bienveillance des rapaces tyrans qui leur étaient imposés. Le soir, le vice-consul américain donna une fête magnifique en l'honneur de l'arrivée du gouverneur, et Gamble fut invité à y assister. Parmi les

différentes personnes qui étaient réunies à cette fête, il reconnut le gouverneur : c'était un petit homme d'environ trente-cinq ans, que rien ne distinguait à l'extérieur. Il avait passé presque toute sa vie dans la marine espagnole, et commandait alors un sloop de guerre.

Le 9, le capitaine Tucker fit pavoiser un navire aux couleurs de toutes les nations, et eut soin que le drapeau américain trempât dans l'eau. A dix heures du matin il tira avec ses prises un grand salut en réponse à vingt-un coups de canon qu'avaient tiré le sloop espagnol et les forts de la ville. Le gouverneur donna un dîner et un bal, auxquels ne furent invités ni M. Romenes ni le lieutenant Gamble, parce qu'ils n'étaient pas allés présenter leurs hommages à son excellence. Enfin la ville fut illuminée trois nuits de suite.

Le 15, au point du jour, on signala en mer trois navires; et bientôt deux frégates anglaises, *le Tage* et *le Breton*, avec un sloop, *le Raccoon*, vinrent jeter l'ancre dans la baie. Les frégates revenaient d'une croisière de quatre mois parmi les îles de Gallapagos et Washington sans avoir rencontré de bâtimens d'aucun genre; et même leurs équipages, depuis plus de six semaines, avaient été à court de vivres. Plusieurs de leurs hommes étaient dangereusement malades, et presque tous convalescens. Le lendemain, Gamble obtint la permission de vi-

siter *le Breton*, afin de se procurer quelques nouvelles touchant l'île de Nooaheevah. Le capitaine de ce navire lui apprit que l'aspirant de marine Feltus et tous ses compagnons, excepté Ross, avaient été sans aucun doute massacrés par les naturels, avant même que *le Sir Andrew Hammond* fût sorti de la baie où il était mouillé. Ross se sauva dans les montagnes et y resta quelque temps caché ; mais enfin, menacé de mourir de faim, il fut obligé de s'abandonner à la merci d'un vieux chef, qui le prit avec bonté sous sa protection. Le traître Wilson se plaignit que les gens du lieutenant Gamble l'avaient volé, et déclara qu'il ignorait absolument que l'intention des naturels fût de massacrer le jeune Feltus et ses amis. Les canons avaient tous été retirés du fort, et les maisons démolies. Les restes du *Greenwich* étaient encore visibles ; mais, à l'exception de quelques morceaux de cuivre, les insulaires n'avaient rien arraché à la carcasse. Un des quatre coquins qui avaient déserté dans une chaloupe avant la révolte de Nooaheevah s'enrôla dans l'équipage du *Breton* à Christiana. Ses trois compagnons, qui avec lui avaient réussi à gagner ce port, visitèrent également ce navire, mais ne voulurent pas s'enrôler...

Le 18, à deux heures après midi, les prises levèrent l'ancre et sortirent de la baie ; à six heures *le Chérubin* les suivit. Pendant la longue relâche que

ces navires avaient faite à Valparaiso il n'était pas tombé de pluie; le temps était chaque jour devenu plus doux et plus agréable. Les seuls légumes que put se procurer le capitaine Tucker pour l'approvisionnement de ses vaisseaux furent des pommes de terre, des choux et différentes espèces de salade; pour tout fruit il n'y avait que des oranges. L'état de trouble dans lequel se trouvait alors le pays avait sans doute empêché les Chiliens de donner à la culture de leurs jardins des soins qu'ils n'auraient pas négligés en des circonstances plus favorables.

Peut-être mes lecteurs ne seront-ils pas fâchés que je rapporte ici une anecdote comique mentionnée dans le journal de M. Gamble. Quelques jours avant de quitter Valparaiso, le capitaine Tucker rassembla tout son équipage sur le pont, et prononça un éloquent et magnifique discours. Il déclara que l'Angleterre était alors en paix avec tout l'univers, car l'Amérique était trop méprisable pour être regardée comme ennemie; que le roi Georges avait l'intention de fouetter les Américains comme un maître d'école fouetterait ses écoliers (là les marins rirent beaucoup); et que les états seraient bientôt ramenés sous la puissance de leur roi légitime, etc., etc.

Durant le passage à Rio-Janeiro, où se rendaient le *Chérubin* et ses deux prises, il n'arriva rien de très important. En approchant du cap Horn, le

thermomètre descendit peu à peu de 58 degrés à 36 degrés, et le temps devint orageux : il tomba presque continuellement de la grêle ou de la pluie. Par 56 degrés 15 minutes de latitude sud, et 73 degrés 49 minutes de longitude ouest, le soleil se leva un peu avant quatre heures du matin, et ne se coucha qu'après huit heures du soir, de sorte que le jour était au moins de dix-huit heures. Le 7 novembre l'île de Diego Ramirez fut en vue, et le 8 le *Chérubin* pénétra heureusement dans l'océan Atlantique. Je n'ai pas besoin de décrire quelle fut la joie du lieutenant Gamble quand la perspective de revoir bientôt son pays natal vint s'offrir à son esprit. Depuis six mois il était retenu à bord du *Chérubin* comme prisonnier de guerre : aussi rien d'étonnant qu'il désirât alors plus que jamais être délivré de l'autorité capricieuse d'un ennemi dont la conduite envers ses prisonniers n'était déterminée par aucun principe d'honneur.

Le 10 une violente rafale fit perdre les prises de vue. Le même jour, par une maladresse du pilote, le navire faillit être submergé; la cale fut en partie remplie d'eau, et les pompes travaillèrent deux heures sans interruption. Après une nuit très orageuse, on aperçut au point du jour le *Sir Andrew Hammond*; mais le *Caron* resta toujours invisible. L'inquiétude fut grande relativement au sort de ce navire, qui n'avait à son bord que neuf

hommes, dont seulement deux étaient matelots. — Le 18 le thermomètre remonta à 58 degrés. A cinq heures du soir une voile fut signalée paraissant naviguer vers le nord; et le matin suivant *le Caron* rejoignit, après une absence de dix jours. La blessure du lieutenant Gamble était alors assez bien guérie pour qu'il pût marcher sans béquille, et c'était ce qu'il avait l'habitude de faire sur le gaillard d'arrière. Mais où peuvent s'arrêter les caprices absurdes d'un sot! Dans la soirée du 25, tandis qu'il se promenait, suivant son ordinaire, il reçut l'ordre de descendre à fond de cale, sans que rien de sa part eût provoqué une telle mesure. Je laisse le lecteur faire lui-même les réflexions.

Le 27, à deux heures après midi, une voile fut signalée au nord-ouest, éloignée d'environ seize lieues. On reconnut bientôt que c'était un fort navire qui se dirigeait vers *le Chérubin*, toutes voiles déployées. A quatre heures du soir, *l'Achille*, de soixante-quatorze canons, approcha *le Chérubin* et ordonna au capitaine Tucker de venir à bord. Au retour de la chaloupe, le lieutenant Gamble apprit que *l'Achille* venait de Rio-Janeiro, où il avait été donner la chasse à une frégate américaine, *la Guerrière*, qu'on avait aperçue plusieurs fois à l'entrée du havre. Mais *la Guerrière* était alors en armement à Philadelphie. Gamble apprit par la même voie que les bâtimens américains *le Paon* et

la *Guêpe* avaient capturé deux navires britanniques, dont un avait à bord plusieurs mille livres d'espèces. Le 29 le *Chérubin* et ses prises mouillèrent dans le havre de Rio-Janeiro.

Le jour suivant, le lieutenant Gamble fut assez heureux pour obtenir la permission de loger en ville. Son premier soin fut d'adresser au ministre américain une note dans laquelle il lui exposait sa situation. Il fut reçu dès le lendemain de la façon la plus amicale par M. Sumpter, qui l'engagea à lui faire souvent l'honneur de le visiter, mais qui osa le flatter à peine de la possibilité de retourner promptement aux États-Unis. Néanmoins, comme il y avait alors à Rio plus de soixante Américains prisonniers de guerre, outre Gamble, on pouvait espérer que quelque bâtiment neutre obtiendrait l'autorisation de les reconduire dans leur pays, avec passe-port de l'amiral britannique alors en charge. Le temps était devenu excessivement chaud, et le thermomètre se tenait généralement de 84 à 88 degrés. Le capitaine Whittemore et ses officiers, Gamble et son ami Clapp, allèrent à terre le 22; et M. Sumpter leur procura des chevaux afin qu'ils vinssent le visiter à sa maison éloignée de la ville d'environ trois milles.

Après avoir été détenus un mois à bord du *Chérubin* dans le havre, le reste des prisonniers de guerre fut débarqué. M. Sumpter, après plusieurs

tentatives infructueuses, réussit enfin à acheter un petit bâtiment pêcheur, du port de quatre-vingts tonneaux, pour les transporter aux États-Unis. Le 8 février 1815, la chaleur était devenue tellement accablante qu'il était presque impossible de sortir, la moyenne température de l'air étant de 89 degrés. Aucune pluie n'était tombée depuis quelques jours, et la poussière des rues ainsi que l'embrasement de l'atmosphère empêchaient les citoyens de se promener à pied ou à cheval avec le moindre plaisir, excepté lorsque les brises de mer soufflaient dans la baie. A son extrême étonnement et regret, M. Sumpter reçut ce jour-là du consul général britannique la notification qu'il lui était défendu de laisser partir un bâtiment neutre, d'après des instructions qui lui avaient été envoyées d'Angleterre à la date du 28 décembre dernier. Personne ne douta de la fausseté de cette allégation, car on ne pouvait croire que l'amiral Dixon et le consul général fussent tellement étrangers à tout sentiment d'honneur, qu'ils laissassent M. Sumpter employer son temps et son argent à acheter un bâtiment, qu'ils établissent eux-mêmes et en forme la neutralité de ce bâtiment, et puis un mois après, lorsqu'il était à la veille de partir, qu'ils violassent ces stipulations solennelles, simplement à cause d'instructions reçues quarante-deux jours avant. Si on admet que des instructions de ce genre furent

réellement reçues le 28 décembre, comme l'alléguait le consul général, alors ne devait-il pas, lui ou l'amiral Dixon, instruire M. Sumpter de ce fait, avant de lui permettre d'acheter le bâtiment, avant même de le déclarer eux-mêmes neutre. Pour ma part, j'avoue que je ne puis voir dans cette affaire autre chose que la violation honteuse d'une convention écrite, officiellement arrêtée entre les représentans légaux de deux nations différentes.

Le 25 arriva d'Angleterre un brick, apportant les préliminaires de paix entre ce pays et les États-Unis d'Amérique, et le 17 mars 1815 le lieutenant Gamble et le capitaine Whittemore arrêterent leur passage sur un navire suédois faisant voile pour Portsmouth. Le navire mit à la voile le 22, mais le premier ne put s'embarquer à cause d'un grave dérangement de santé, et le capitaine Whittemore fit seul le voyage. Comme cependant son médecin lui conseillait de quitter le pays le plus tôt possible, Gamble résolut de s'embarquer pour l'Angleterre sur un paquebot britannique, et fit les préparatifs nécessaires pour son départ. Mais le ministre anglais refusa de lui donner un passeport, et il fut encore obligé de rester. Le 10 avril 1815, cependant, il arrêta de nouveau son passage sur le vaisseau suédois *la Bonne-Espérance*; et après un autre délai de six semaines, il eut enfin le bon-

heur de partir pour le Havre-de-Grâce, lieu de la destination de ce vaisseau.

On peut à présent regarder le lieutenant Gamble comme arrivé au port, et je devrais sans doute remercier ici mes lecteurs de leur indulgence. Mais, pour quelques-uns d'entre eux qui désireraient accompagner le lieutenant jusqu'aux États-Unis, puisqu'ils l'ont déjà suivi si long-temps, je vais résumer en quelques lignes cette partie de son journal avant de terminer ce volume.

La Bonne-Espérance était pesamment chargée, et, de plus, mauvaise voilière : il n'y avait donc pas à attendre une prompte traversée. Ce bâtiment ne faisait ordinairement que de deux à quatre nœuds par heure ; ensuite, vu les vents et les courans contraires, il était plus éloigné de trois cents milles, sept jours après son départ, que lorsqu'il était mouillé à Rio-Janeiro. Au bout de seize jours, cependant, il regagna la latitude de son départ, et le 14 juin, à minuit, il passa la ligne équinoxiale. La lueur phosphorique de la mer, dans la soirée du 25, excéda de beaucoup tout ce que Gamble avait encore vu dans ce genre. La surface de l'eau brillait d'un vif éclat, et le sillage du navire, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, ressemblait à une vaste nappe de feu.

Mais, avec le temps, une perspective plus douce vint ranimer l'esprit abattu de Gamble ; car *la*

Bonne-Espérance, comme le limaçon, peu lesté mais sûr, le conduisit en vue du pavillon américain : et le lendemain, se trouvant à la distance de quinze jour du Havre, il eut le bonheur de passer à bord du vaisseau *l'Olivier Elswarth*, qu'ils rencontrèrent sur leur route, et qui se vendait aux États-Unis. Le capitaine de ce bâtiment le traita de la manière la plus polie, et le 27 août 1815 notre héros eut l'inexprimable joie de revoir enfin la terre natale après deux ans et dix mois d'absence.

FIN DU VOYAGE DE DAVID PORTER.

PAULDING.

(1825-1826.¹)

PRÉLIMINAIRE.

Cette croisière du schooner *le Dauphin* (*Dolphin*) dans les îles de l'océan Pacifique, et notamment aux îles Mulgrave, ayant été accomplie par un Américain, nous croyons devoir la réunir à celle du capitaine David Porter, bien que postérieure à celle-ci d'environ dix années. Un seul volume comprendra de la sorte les découvertes ou les travaux de deux marins de la même nation qui, pour ainsi dire, ont navigué vers les mêmes parages, comme le lecteur va en juger par la traduction abrégée ou analytique de l'ouvrage du lieutenant Paulding, publié à New-York en 1831. Nous aurons soin de laisser autant que possible le récit à la première personne, afin de conserver davantage la forme et l'intérêt de l'original.

¹ Cette relation, par sa date, appartiendrait au livre sixième, chapitre III, de notre première série : nous expliquons dans le préliminaire notre motif pour la placer ici de préférence.

CROISIÈRE, à bord du schooner des États-Unis *le Dauphin*, dans les îles de l'océan Pacifique, et notamment aux îles Mulgrave, en 1825-1826.

Dans l'année 1824, l'équipage d'un navire baleinier appartenant à l'île de Nantucket, et appelé *le Globe*, se mutina dans l'océan Pacifique, par 8 degrés de latitude sud et 160 degrés de longitude du méridien de Greenwich ¹, massacra ses officiers et conduisit le bâtiment aux îles Mulgrave, où les chefs de la révolte se proposaient de le brûler et de fonder un établissement. Ils débarquèrent une grande partie des munitions, des voiles, des agrès, etc.; mais quelques hommes de l'équipage, qui n'avaient point pris part à la révolte, profitèrent du moment où les autres étaient à terre pour couper les câbles à la chute du jour, et, mettant à la voile, ils gagnèrent le large par une bonne brise.

Dès que les mutinés s'aperçurent que le bâtiment s'éloignait, ils se mirent à sa poursuite; mais s'apercevant qu'il les dépassait en vitesse, ils renoncèrent bientôt à lui donner la chasse et retournèrent à terre. Les instrumens de marine de toute espèce ayant été portés à terre par ordre

¹ 162 degrés 20 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

des mutinés, les marins embarqués sur *le Globe* furent condamnés à traverser un vaste océan, parsemé d'îles, de rochers et de récifs, où les courans sont nombreux, violens et variables, sans autre guide pour diriger leur course que les étoiles et la connaissance des vents qui règnent dans ces parages.

Les îles Mulgrave sont situées par 6 degrés de latitude nord et 173 degrés de longitude est du méridien de Greenwich ¹. La traversée du *Globe* fut longue; mais enfin il arriva sain et sauf à Valparaiso, où l'équipage informa le consul américain des événemens, dont quelques détails avaient déjà transpiré. Malheureusement, à cette époque, toutes les forces navales que nous avions dans cette station étaient nécessaires pour la protection de notre commerce sur la côte occidentale de l'océan Pacifique; et ce ne fut que quelques mois après le retour du *Globe* aux États-Unis, qu'on prit des mesures pour tirer vengeance du crime commis par les révoltés. Il fut rendu compte au secrétaire de la marine de toute cette affaire; et, en 1825, il ordonna au commodore Hull, qui commandait alors notre escadre dans l'océan Pacifique, d'expédier le schooner *le Dau-*

¹ M. Duperrey a établi la pointe méridionale de ce groupe par 6 degrés 7 minutes de latitude nord, et 169 degrés 36 minutes de longitude est de Paris.

phin à la recherche des mutinés qui étaient restés dans les îles Mulgrave.

En conséquence, le 18 août 1825, le *Dauphin* mit à la voile de Chorrillos, sur la côte du Pérou, sous le commandement du capitaine Perceval, qui reçut l'ordre, avant de quitter la côte, de relâcher aux endroits où il pourrait se procurer les rafraîchissemens qui seraient nécessaires pour sa croisière. Le lendemain nous entrâmes dans le port de Casma, où nous jetâmes l'ancre. Casma est un mauvais port, parce qu'il est tellement exposé aux vents du sud que souvent un haut et dangereux ressac s'élance sur la seule partie du rivage où à certaines époques il est possible de prendre terre. Une vallée couverte de ronces et de broussailles s'étend à quelques milles de la mer. Elle ne renferme ni habitations ni habitans; un désert sablonneux, coupé de montagnes et de vallons la sépare du petit village indien de Casma, situé à quelques milles dans les terres. Ce village est bâti dans une vallée d'une lieue de tour environ, qui est arrosée par un petit ruisseau. Le sol en est riche, mais mal cultivé. Les habitans sont tous Indiens; on en peut porter le nombre à environ un millier. Ils demeurent dans des cabanes misérables; et les relations qui existent depuis des siècles entre eux et les Espagnols ne paraissent pas avoir amélioré leur sort sous aucun rapport.

Le port de Santa , dans lequel nous relâchâmes ensuite , est formé par quelques petites îles situées un peu au sud et à environ un mille du continent. La petite ville qui porte le même nom contient environ deux mille habitans, qui sont à peu près tous Indiens. Elle est bâtie à 9 degrés de latitude sud , dans la vallée de Santa , qui peut avoir trente milles de tour. Le sol est riche , l'aspect agréable ; elle est arrosée par un ruisseau profond et rapide, qui prend sa source dans les Andes, à cent milles de la côte. Avant la révolution de l'Amérique espagnole c'était une vallée florissante, habitée par une nombreuse population, qui produisait du riz, du froment et d'autres espèces de céréales pour l'exportation. On en tirait souvent des troupeaux considérables de bestiaux pour Lima. Elle abonde en fruits , tels qu'oranges, limons, raisins et autres d'une espèce délicieuse. On y rencontre un grand nombre de fermes considérables, de chacune deux cents acres, et qui avant la révolution ¹ appartenaient à de riches propriétaires. Toutes sont maintenant en ruine, et beaucoup inhabitées. Le climat de Santa est doux et sujet à peu de variations. Là, comme dans presque tout le reste du Pérou, il ne pleut jamais sur les bords de l'océan

¹ Il s'agit ici de la révolution péruvienne qui eut lieu en 1816, et à laquelle le Pérou et le Chili durent leur émancipation, que consolida ensuite la victoire d'Ayacucho.

Pacifique , et tout ce qu'il y a de terre en culture est arrosé par des ruisseaux. Nous nous procurâmes facilement du bois à Santa; et deux ou trois sources , voisines de la mer , nous fournirent en abondance de l'eau saumâtre.

Le 24 août nous jetâmes l'ancre dans la rade de Huanchaco. C'est un village indien et le port de la ville de Bolivia qui portait autrefois le nom de Truxillo. Ce port est ouvert à la mer , et quelquefois la lame se précipite avec une telle violence sur la côte qu'elle rend toute communication impossible avec les vaisseaux qui sont à l'ancre. Les Indiens fabriquent une sorte de radeau qu'ils nomment *balsa*, avec lequel ils traversent la lame dans des cas de nécessité absolue, et quand toute autre embarcation n'essaierait pas impunément de le faire. Ce radeau consiste simplement en deux bottes de longs rouleaux , bien compactes , qui s'amoinrissent par un bout , et liés ensemble de manière à ce que leurs extrémités les plus minces se réunissent en décrivant à peu près la forme de la poupe d'une chaloupe. Il y a au milieu un espace suffisant pour qu'un homme puisse s'y asseoir avec sécurité. La longueur en est à peu près de cinquante pieds et la largeur de deux ou trois. Ce radeau n'est que pour un seul homme , qui le dirige à l'aide de la rame. J'ai été

témoin de l'adresse extraordinaire avec laquelle les Indiens manœuvrent leur balsa.

Nous ne séjournâmes que quelques heures à Huanchaco, et continuâmes notre course au nord. Le 25 août nous arrivâmes aux îles Lobos, situées par 6 degrés de latitude et distantes d'environ cent milles du continent. Ce ne sont que des rocs arides, s'élevant en quelques endroits à cent pieds de hauteur, et n'offrant aucune apparence de végétation. A l'aide de nos lunettes nous distinguâmes une grande quantité d'habitans sur ces rocs inhospitaliers; et supposant que c'étaient des malheureux marins dont le bâtiment avait été brisé sur ces rochers, nous eûmes d'abord la pensée d'aller leur porter secours; mais après un plus mûr examen, il fut reconnu que c'étaient des Indiens de la côte, qui étaient venus là sur un radeau pour s'y livrer à la pêche.

Avant d'aller reconnaître ces pêcheurs, nous abordâmes à une petite île plus voisine de nous. Sur le flanc d'une montagne de trente à quarante pieds de hauteur, nous distinguâmes une quantité considérable de veaux marins. Notre approche jeta l'alarme parmi eux et les mit en fuite; mais, en tournant la montagne, nous les surprîmes à l'improviste et en tuâmes bon nombre. Quelques-uns d'entre eux ne pesaient pas moins de cinq ou six cents livres. Dès que nous en approchions, ils grognaient et

montraient les dents comme des chiens furieux, et la longueur de ces dents nous avertissait de nous tenir à une respectueuse distance. Le nord des îles Lobos offre un bon port, où nous rencontrâmes un petit bâtiment qui attendait des retours pour sa cargaison, qu'il avait débarquée à un endroit de la côte appelé Lambayaca.

Le 24 août nous jetâmes l'ancre à Paita, par 5 degrés de latitude sud : c'était le dernier point où nous pouvions relâcher. Nous eûmes heureusement la facilité de nous y procurer tous les rafraîchissements qui pouvaient être nécessaires pour notre croisière. Cependant nous n'obtînmes qu'à grand-peine, et surtout à grands frais, une provision de bonne eau. Paita est située sur une baie profonde; elle a un bon port formé par deux langues de terre qui s'avancent dans la mer; elle est entourée, du côté de terre, par plusieurs lieues de sables stériles. C'est le port d'une ville bâtie dans l'intérieur des terres et appelée Pieura. Des vallées éloignées lui fournissent ce qui est nécessaire à la consommation de ses habitans ou aux voyageurs que le commerce y attire. Elle s'approvisionne d'eau à une petite rivière qui se jette dans la mer près d'un petit village indien appelé Colan.

Le 2 septembre nous mîmes à la voile de Paita et naviguâmes dans la direction des îles Gallapagos. Dans la matinée du 6 nous fûmes en vue de celle de

Hood, et quelques heures après nous jetâmes l'ancre sur la côte occidentale, dans un petit port appelé la baie de Gardener ¹, le seul qui existe dans cette île. Elle est haute et montagneuse, couverte sur tous les points de cendres volcaniques, qui forment en plus d'un endroit d'énormes masses. Nous y débarquâmes une partie de notre équipage pour y faire la chasse aux tortues, qui y sont très nombreuses et d'une taille remarquable. Nous en tuâmes dans le courant de la journée environ une centaine; mais le soir, au moment où nous réunissions notre monde pour retourner à bord, nous nous aperçûmes qu'il nous manquait deux hommes. Nous nous répandîmes de différens côtés à leur recherche; mais la nuit vint avant que nous eussions découvert leurs traces. Une partie de l'équipage resta à terre pour continuer à parcourir l'île en tous sens, et l'autre alla rejoindre *le Dauphin*.

Le lendemain nous commencions à concevoir les plus vives alarmes au sujet de nos compagnons, que nous n'avions pas revus depuis la veille au matin, et qui avaient dû cruellement souffrir dans une île qui manque absolument d'eau. Enfin vers le midi nous les aperçûmes. Ils étaient dans un état de détresse effrayant. Ils nous racontèrent qu'à plusieurs reprises, ils avaient étanché leur soif en tuant les tortues qui se rencontraient

¹ Jardinier.

sur leur route, et en buvant au réservoir dont la nature a muni ce singulier animal. Depuis, un marin m'a raconté que, ayant été abandonné par un vaisseau baleinier dans ces îles avec plusieurs autres de ses camarades, ils y avaient passé plusieurs mois, et que durant tout ce temps ils n'avaient eu d'autre moyen pour se procurer de l'eau que d'ouvrir les tortues et de boire celle qu'ils trouvaient en elles. Cette eau est renfermée dans une poche qui ressemble à une vessie, et qui est adhérente à leur estomac. La largeur de la vessie est proportionnée à la grosseur de l'animal, et il en est qui contiennent jusqu'à deux ou trois gallons ¹. Nous fûmes étonnés de la familiarité des oiseaux. Ils s'envolaient à peine quand nous approchions d'eux à quelques pas, et il nous arriva plus d'une fois d'en prendre avec la main. Nous attrapâmes avec la plus grande facilité des gannets ², généralement d'une blancheur éclatante et de la grosseur d'une oie. Un oiseau, que pour la forme et le plumage on aurait volontiers confondu avec l'oiseau moqueur de notre pays, se promenait à quelques pas devant nous, et nos gens tuèrent un grand nombre de tourterelles avec de petits bâtons. L'île de Hood a évidemment une origine volcanique. Sa surface est couverte de broussailles

¹ Le gallon anglais équivaut à trois litres de France.

² Sorte d'albatros.

rabougries de toute espèce , parmi lesquelles on rencontre de loin à loin quelques arbres de quatre à cinq pouces de diamètre. Le *cactus* est de tous les végétaux celui qui paraît le mieux s'y plaire. Il y en a une grande variété d'espèces : nous en remarquâmes une qui dépasse en hauteur toutes les autres productions de l'île , et qui croît comme un arbre d'une élévation considérable. Cette sorte de cactus est la nourriture des tourterelles. Quand les baleiniers ou d'autres visiteurs relâchent aux îles Gallapagos pour y faire la chasse à ces animaux , ils coupent le soir un grand nombre de ces arbres , et le lendemain matin ils sont sûrs de trouver les tourterelles paissant sur leurs feuilles , quand bien même la veille ils n'en auraient vu aucune dans le voisinage. Les guanans ne sont pas les moins dignes de remarque parmi les habitans des Gallapagos. Ils sont d'une grosseur extraordinaire. Ils ont deux ou trois pieds de long , et ressemblent , pour la forme , aux lézards. Leur couleur varie du gris au noir de geai. Ils sont faciles à prendre , et tout-à-fait inoffensifs ; on en mange souvent , et ils sont excellens , à ce qu'on assure. Ils ont sur le haut de la tête une magnifique crête jaune et noire qui , au soleil , brille du plus bel éclat.

Entre l'île de Hood et la petite île qui forme le port , il y a un passage pour les bâtimens , mais très étroit , et avec un courant très rapide au milieu ,

ce qui en rendrait le passage fort périlleux, surtout si le vent n'était pas tout-à-fait favorable.

Le 10 septembre, à une heure après midi, nous nous remîmes en route et relâchâmes cinq heures après à l'île de Charles, où nous jetâmes l'ancre dans la baie d'Essex. Le Roc Terrible, ainsi appelé par le commodore Porter, est un point excellent pour reconnaître la terre, et paraît avoir été fort bien nommé. Il s'élève à l'est de la baie d'Essex; c'est une masse de rochers escarpés de cinquante à cent pieds de hauteur.

L'île de Charles est haute et montagneuse comme celle de Hood, et couverte, comme elle, de buissons rabougris. A la distance d'un mille de la côte, on trouve une petite source, à laquelle conduit un sentier tracé sur le sommet des montagnes par les voyageurs qui sont venus à la chasse des tourterelles, dont on ne se procure dans cette île qu'une petite quantité et avec beaucoup de peine.

Nous quittâmes cette île le jour même de notre arrivée, faisant voile vers le groupe des Marquises¹, dont nous aperçûmes les plus méridionales dans la matinée du 26 septembre 1825. Elles étaient toutes montagneuses, mais couvertes de végétation, et formaient un agréable contraste avec

¹ Ou Nouka-Hiva. Il a été longuement question de ce groupe dans la relation de David Porter, sous la désignation d'*îles Washington*.

la stérilité des Gallapagos. Nous côtoyâmes bientôt la Dominica, admirant les belles petites vallées qui se présentaient successivement à nos yeux, où des villages de huttes recouvertes en feuilles de palmier qu'ombrageaient des massifs de hauts cocotiers, et de larges arbres à pain, nous offraient de nombreux tableaux d'une tranquillité champêtre bien propre à faire concevoir les plus favorables idées de l'heureuse condition des habitans. Arrivés à une petite baie où la vallée était plus peuplée que partout ailleurs, nous mîmes une chaloupe en mer, et nous y pénétrâmes. La rive était déjà couverte d'habitans de tous les âges, hommes et femmes, qui nous invitaient par les gestes les plus expressifs à débarquer, tandis que la plupart d'entre eux chantaient et dansaient pour témoigner leur joie. Sur les rochers et les collines d'alentour se tenaient des groupes de femmes portant de jolies coiffures d'étoffe blanche, et des robes de différentes couleurs qui flottaient au vent, tantôt cachant et tantôt laissant voir leurs membres bizarrement peints. Lorsque les insulaires reconnurent que nous ne voulions pas aller à terre, les hommes et les jeunes garçons se jetèrent à l'eau avec tout ce qu'ils avaient à nous offrir, et s'approchèrent en nageant de notre chaloupe. Un chef, qui avait sur la tête une couronne de feuilles sèches de cocotier, vint avec eux, et sur notre invitation entra

dans la chaloupe, où il resta jusqu'à notre départ, paraissant donner de temps à autre des ordres à ceux qui allaient et venaient sans cesse. Ils nous eurent bientôt apporté des monceaux de cocos et de bananes, pour lesquels nous leur donnâmes en retour différens colifichets, tels que des grains de verre. Le chef tint ses yeux constamment fixés sur nos armes à feu, et finit par nous donner à entendre au moyen de signes qu'un pistolet lui serait un cadeau fort agréable. Nous ne pûmes satisfaire son désir; mais il prit fort bien notre refus, et même alors que notre provision de petits présens était épuisée, ses gens continuèrent à nous apporter des fruits, sans attendre de notre part aucun retour.

Quand ils furent bien convaincus que nous n'irions pas à terre, les femmes descendirent des collines et s'assemblèrent sur les rochers près de nous, de manière à nous montrer leurs visages avec plus d'avantage et à nous charmer par la mélodie de leurs voix. En effet, elles chantèrent toutes en chœur, marquant la mesure en frappant des mains, et s'arrêtant plusieurs fois pour recevoir les applaudissemens des hommes et nous inviter à débarquer. Lorsque nous fûmes sur le point de partir, plusieurs habitans de l'île, hommes et femmes, s'élancèrent à la nage vers la chaloupe, et insistèrent tellement pour venir à bord avec nous,

qu'il nous fallut presque user de violence pour nous en débarrasser.

Nous poursuivîmes notre route dans l'après-midi, et le lendemain nous arrivâmes à l'île Rouahouga ¹, dépendant du même groupe. Nous n'aperçûmes le long des côtes aucune habitation, mais seulement cinq ou six habitans qui à notre vue s'enfuirent dans les montagnes. C'est pourquoi le même jour nous fîmes voile vers l'île Nooaheevah, peu éloignée de la précédente. Doublant l'extrémité nord-ouest de cette île, nous découvrîmes un havre spacieux, appelé *baie de Comptroller*. Il a environ trois milles de profondeur, et comme il est intérieurement divisé par deux pointes de terre longues d'un mille qui partent du rivage, il forme trois petits havres, au lieu d'un seul. Nous ne fûmes pas plus tôt remarqués par les naturels, qu'ils démarrèrent un grand nombre de larges canots et se dirigèrent vers nous avec rapidité. En quelques minutes nous fûmes entourés de canots contenant de six à huit hommes chacun; deux embarcations même ne tardèrent pas à nous rejoindre et vinrent se placer chacune d'un côté de notre vaisseau; alors ceux qui les montaient grimpèrent le long des flancs, s'accrochèrent comme des singes aux moindres bouts de corde et se mirent à crier alternativement, les uns : « Méchans, méchans, les Typees! »,

¹ Rouahouga ou Rooahooga.

en nous montrant les insulaires qui nous avaient envahis du côté droit ; et les autres , ceux qui étaient à notre gauche : « Méchans, méchans les Happahs ! », en désignant les premiers. Il nous fut aisé de comprendre ce dont il s'agissait. L'île était divisée en deux tribus qui toutes deux cherchaient à nous prévenir l'une contre l'autre, afin que nous allussions de préférence mouiller dans leur baie. Les deux baies étaient belles ; mais comme celle des Happahs était la plus peuplée et la plus voisine , nous dûmes la choisir. Rien de plus pittoresque que la vallée happah ! une plaine d'une ou deux lieues de circonférence et de forme semi-circulaire s'étendait jusqu'aux montagnes, et était couverte d'un beau sable blanc jusqu'à un mille du rivage ; cette plaine était parsemée de cocotiers et d'arbres à pain, plantés les uns assez près des autres pour former un ombrage continu sans avoir l'air d'une épaisse forêt. De tous côtés, au milieu de ces arbres, se trouvaient les habitations des naturels, couvertes en feuilles de palmier. A l'extrémité de la plaine, les montagnes s'élevaient à pic, opposant une barrière insurmontable aux incursions d'autres tribus. Le sol monte légèrement vers la gauche, mais il est presque nu et n'ajoute rien à la beauté du paysage. A droite, une haute montagne et une pointe de terre qui s'avance dans la baie séparent les Happahs des tribus qui habitent au-dessous

d'eux dans cette direction. Rien ne peut égaler la joie apparente des naturels quand ils nous virent mouiller en face de leur village. Toute la tribu, qui probablement ne dépassait pas cinq cents âmes, s'élança vers le rivage, témoignant son allégresse par des danses et des chants. Plusieurs centaines se précipitèrent à l'eau et vinrent à bord, où tout ce qu'ils virent les frappa, comme on s'en doute, du plus vif étonnement.

Le lendemain nous prîmes une chaloupe et nous allâmes visiter la baie des Typees, dont la tribu passe pour la plus guerrière de l'île. Dès que nous fûmes aperçus, ils accoururent en grand nombre sur le rivage, et bientôt ils eurent en nageant entouré notre chaloupe. Mais ceux que nous y laissâmes monter se conduisirent avec si peu de cérémonie, que nous ne jugeâmes pas prudent d'aller à terre. Cette baie était plus petite que l'autre. Les Typees habitent principalement sur le flanc d'une montagne qui s'élève en pente douce depuis le bord de la mer. La population de leur tribu paraissait être à peu près la même que celle des Happahs. Leurs maisons forment de longs villages circulaires, situés les uns au-dessus des autres, depuis la baie jusqu'au faite de la montagne, qui est terminée par des rocs inaccessibles.

Un des jours suivans, bien que les dispositions des naturels ne nous eussent pas paru très amicales,

nous abordâmes dans cette partie de l'île, avec l'intention de parcourir la vallée. Nous allâmes d'abord rendre visite au chef de la tribu, qui demeurerait à deux ou trois cents verges du rivage. La hutte royale était aussi simple que possible, et l'accueil que nous y reçûmes pouvait être plus gracieux. Dans une des huttes que nous visitâmes ensuite, toutes aussi misérables que la première, nous aperçûmes deux tambours, seuls instrumens de musique que nous ayons vus dans l'île. Une chose assez remarquable, c'est que jamais ces insulaires ne purent comprendre notre usage de se donner des poignées de main. Quand nous présentions la main à l'un d'eux en signe d'amitié, ils nous regardaient comme ne sachant pas ce que nous voulions, ou bien paraissaient croire que notre but était de tâter leur peau, ce à quoi ils se prêtaient volontiers pour avoir l'occasion de relever nos manches et d'examiner attentivement la nôtre. Les femmes n'ont pas la permission de manger certains mets, tels que la viande du cochon, que les hommes se réservent exclusivement; elles se nourrissent d'une préparation de lait de coco et de fruits d'arbres à pain. Nous avons vu plusieurs fois les naturels prendre leur repas, et nous avons toujours remarqué cette différence dans leur nourriture.

Le 30 septembre nous sortîmes de la baie de

Comptroller pour nous diriger vers celle de Massachusetts¹. Les deux pointes de terre qui forment les havres de ces deux baies sont à sept milles de distance l'une de l'autre. Lorsque nous pénétrâmes dans la dernière, nous fûmes bientôt environnés de canots; et les naturels de tout âge et de tout sexe qui venaient à la nage, ainsi que ceux qui demeuraient sur la rive, ne parurent pas moins réjouis de notre arrivée que ne l'étaient les Happahs. Parmi nos visiteurs se trouvaient entre autres deux matelots anglais qui avaient déserté des vaisseaux baleiniers, et qui résidaient depuis assez de temps au milieu des insulaires pour parler leur langue. Nous ne manquâmes donc pas d'interprètes.

Le havre de la baie de Massachusetts est spacieux et présente un bon mouillage aux plus grands navires. La seule partie cependant où le débarquement ne soit ni difficile ni dangereux est le côté oriental, où une grève de beau sable s'étend sur une longueur d'environ un quart de mille, à l'extrémité de laquelle un petit ruisseau d'eau pure et excellente se jette dans la baie. On peut encore débarquer au-dessus de l'endroit où est situé le monument de Porter; là aussi coule un ruisseau plus considérable même que le premier, mais qu'on n'approche pas sans moins de péril. A l'est et au

¹ Cette baie est célèbre par le séjour qu'y fit en 1814 le capitaine David Porter.

nord de la baie règne un long récif peu éloigné du rivage, sur lequel les vagues se brisent toujours avec force. Lorsque l'on entre dans cette baie, toute la partie habitée de cette section de l'île se présente aussitôt à la vue, et forme une vaste et belle perspective. C'est un espace de pays presque circulaire, où des collines couvertes de fruits et d'habitans s'élèvent en amphithéâtre les unes au-dessus des autres jusqu'à des montagnes hautes et sombres dont les sommets ressemblent à des murailles massives. Ces montagnes nues et stériles, disposées en cercle, contrastent agréablement avec les rangées de collines fertiles qui s'étendent au-dessus d'elles, couvertes de cocotiers et d'arbres à pain, parsemées de huttes et de villages. En outre ces montagnes ne sont pas sans intérêt ni beauté : un nombre immense de petites cascades, réfléchissant les rayons du soleil et ressemblant à des flots d'argent liquide, se détachent sur les flancs sombres des rochers et ajoutent de nouveaux charmes aux campagnes inférieures qu'elles arrosent. Après une pluie, on distingue cinquante et plus de ces splendides chutes d'eau, dont quelques-unes, se laissant apercevoir entre des collines et des arbres, produisent un effet délicieux. Ce qu'on appelle le monument de Porter est une colline ronde de cinquante pieds de hauteur, située à l'extrémité orientale de la baie.

C'était là que le commodore Porter avait établi un fort, dont il ne reste aucune trace.

Chaque fois que nous allions à terre nous ne tardions pas à être entourés d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans. Toutes les beautés de la baie de Massachusetts se rassemblaient en notre honneur, et avaient soin de mettre leurs plus belles parures. Elles portaient sur la tête une espèce de turban d'étoffe rayée, et autour du corps une robe blanche formant de nombreux plis élégamment rattachés sur une épaule, et laissant voir à demi leur sein. Elles se réunissaient par groupes d'une douzaine, chantaient joyeusement, et s'accompagnaient pour ainsi dire en frappant avec leurs mains. Ces dames, pour donner à leurs charmes plus d'éclat, arrosaient d'ordinaire leurs membres avec de l'huile de cocotier qui remplissait l'air de son odeur nauséabonde. La plupart d'entre elles se couvraient en outre de couleur jaune, et en telle quantité que cette couleur mêlée à l'huile dégouttait de toutes les parties de leurs corps. Quelques-unes avaient pour ornement des colliers d'un fruit jaune d'or qui ressemble beaucoup à la pomme de pin, et répand au loin un parfum que nous trouvions fort désagréable. Vus à distance, ces groupes de femmes, avec leurs robes de diverses couleurs qui flottaient au vent, formaient un charmant coup d'œil, et de près c'était un spectacle si

animé qu'on le regardait toujours avec un nouveau plaisir.

Un matin que nous avions été à terre, la curiosité nous attira vers un endroit où un grand nombre de femmes s'occupaient activement à ramasser quelque chose sur les rochers. A notre approche elles discontinuèrent, et même auraient pris la fuite si nous ne les avions retenues en les engageant à reprendre leur occupation. Chacune d'elles était munie d'une grande feuille verte dans laquelle elle recueillait une espèce de belle mousse marine et de petits limaçons destinés aux repas de leur famille. Cette mousse était tendre, mais ne nous parut pas avoir d'autre goût que celui de l'eau salée dont elle était parfois couverte. Les limaçons n'étaient pas plus gros qu'une fève, enfermés dans une dure coquille; et lorsqu'on les mangeait, ils piquaient la langue comme du poivre. Les Anglais que nous trouvâmes dans cette partie de l'île nous dirent que ces espèces de mets étaient fort recherchés par les naturels. Une de ces femmes avait un enfant âgé seulement de quelques mois, à qui elle apprenait à nager en le tenant dans l'eau et en le lâchant parfois. Lorsqu'il était ainsi lâché par sa mère, l'enfant faisait un léger effort pour la ressaisir, et nul doute que par ce moyen il ne dût savoir nager presque aussitôt qu'il pouvoit marcher.

Un autre jour, comme nous parcourions la partie de la vallée la plus populeuse, nous fûmes assaillis tout à coup par de jeunes filles qui, le sourire sur les lèvres et d'une voix douce, nous demandèrent : « N'avez-vous pas besoin de femmes ? » Le père de l'une d'elles nous conduisit à la hutte d'un chef dont la race était la plus noble de toute la tribu. Ce chef était un homme d'une cinquantaine d'années qui paraissait plus civilisé que les autres insulaires. Notre visite lui causa un plaisir extrême. Six mousquets et deux barils de poudre, placés dans l'endroit le plus apparent de sa hutte, marquaient son rang et son importance ; et il nous les montra avec orgueil. Dans un coin, distans de trois pieds et séparés par une natte grossière sur laquelle on pouvait se coucher, étaient deux soliveaux, l'un pour la tête et l'autre pour les pieds. Pendant notre visite entrèrent plusieurs naturels qui se dirigèrent vers les soliveaux sans faire attention à personne, se couchèrent dans l'intervalle qui les séparait, la tête sur l'un et les pieds sur l'autre, puis restèrent à s'éventer et à nous regarder sans prononcer un mot. Au milieu de la hutte était le cercueil du père du chef qui était mort six mois avant : c'était le tronc d'un gros arbre à pain, long de six à huit pieds, soigneusement poli, et le couvercle si bien adapté que l'endroit du contact était presque invisible. Nous donnâmes à la femme du

chef, qui était fort âgée, quelques grains de verre et un mouchoir de coton; et ces cadeaux lui causèrent tant de plaisir qu'elle m'embrassa affectueusement : mais cette faveur dont elle m'honora, je la payai bien; car son corps était tellement couvert de couleur jaune que je fus tout taché. Le soir, lorsque nous retournâmes au navire, nous le trouvâmes rempli de naturels. Les hommes et les femmes, réunis en cercles différens, exécutaient leurs chants nationaux. Ceux des femmes ressemblaient au coassement d'une multitude de grenouilles. Les mouvemens rapides et cadencés de leurs mains, dont elles accompagnaient les diverses modulations de leurs voix, dénotaient une grande vigueur de muscles, et étaient plus agréables que leur musique. Parmi les femmes, il y en avait une qui tirait de son gosier des sons étranges que nulle autre ne pouvait imiter. Ces tours de force semblaient la faire beaucoup souffrir et ne flattaient aucunement nos oreilles; mais tous les naturels s'arrêtaient parfois pour l'écouter, et lorsqu'elle avait fini témoignaient leur surprise par des cris d'admiration.

Le 4 octobre, nous prîmes une chaloupe et nous allâmes visiter la baie de Louis, située à six milles de celle où nous étions mouillés. Cette baie est divisée en deux parties par une pointe de rochers qui s'avance dans la mer. Là, comme partout ail-

leurs où nous avions débarqué, nous fûmes bientôt entourés de naturels qui nous apportèrent toute espèce de fruits. Au moment où nous allions repartir, après avoir passé une ou deux heures en bonne intelligence avec eux, je m'aperçus qu'il me manquait un de mes souliers que j'avais laissés dans la chaloupe parce qu'ils étaient mouillés. Après bien des recherches, nous le trouvâmes dans une fente de rocher où l'avait caché un insulaire qui l'avait pris, ne réfléchissant pas que la possession d'un seul soulier sans l'autre ne lui était d'aucune utilité, ou peut-être se souciant peu que l'objet de son vol fût ou ne fût pas utile, pourvu qu'il satisfît son penchant à voler. Quand je montrai aux naturels le soulier que nous avions retrouvé, ils poussèrent de longs éclats de rire qui me parurent destinés à célébrer l'adresse de leur compatriote, dont j'avais failli être victime. La vallée de la baie de Louis n'est comparable à aucune des autres que nous visitâmes dans cette île pour la beauté et la fertilité; elle est cependant très populeuse, et présente un aspect imposant. Le sol qui vers le rivage est assez uni, y forme bientôt, comme dans la vallée des Typees, une longue suite de collines, étagées l'une au-dessus de l'autre, qui se terminent par une haute chaîne de rochers perpendiculaires.

Lorsque nous revînmes à la baie de Massachu-

setts, nous trouvâmes encore les naturels occupés suivant leur habitude à danser et à chanter sur le rivage. Mais comme pendant notre absence les femmes avaient appris des gens de l'équipage qu'il n'était pas de bon goût d'étendre sur son corps tant d'huile de cocotier et de couleur, nous remarquâmes à notre retour qu'elles avaient renoncé à ce genre de parure, ainsi qu'à ces colliers de fruits jaunes dont l'odeur nous était si désagréable. Ces dames, que lors de notre arrivée dans l'île nous voyions avec plaisir nager autour du vaisseau comme autant de sirènes, devinrent bientôt incommodes. Au bout de quelques jours, elles demandèrent à venir à bord dans nos chaloupes ; puis, voyant que quelques-uns de nos officiers se faisaient porter par les matelots jusque dans les chaloupes, elles témoignèrent le désir qu'on usât à leur égard de la même courtoisie. Nos marins prirent galamment sur leurs épaules deux ou trois d'entre elles ; mais au lieu de les déposer dans l'embarcation, ils les laissèrent impoliment tomber dans la première grosse vague qu'ils rencontrèrent, leur laissant le choix de gagner à la nage ou la chaloupe ou le bord.

En ce qui touche les croyances religieuses, les superstitions et le culte de ces insulaires, nous n'avons pu rien apprendre. On nous conta seulement que les missionnaires des îles de la Société, mus par le généreux désir de convertir au chris-

tianisme les insulaires marquésiens, avaient envoyé dans ces îles, quelques années avant que nous ne les visitassions, un de leurs confrères qui devait résider dans la baie de Massachusetts. Le missionnaire débarqua parmi les sauvages, qui le reçurent avec toute l'hospitalité possible. Mais du reste ils ne firent pas plus attention à lui que si c'eût été le plus pauvre et le plus ignorant matelot cherchant asile parmi eux. On lui permit de fixer sa résidence où il voudrait, et de vivre comme bon lui semblerait. Il commença bientôt à prêcher les doctrines de sa foi. Les naturels l'écoutèrent, s'étonnant de tout ce qu'il disait, mais non moins surpris d'une différence notable qu'ils remarquaient entre cet homme et les autres blancs, et dont rien de semblable chez eux-mêmes ne pouvait leur donner l'explication.

Ils avaient toujours vu les blancs qui visitaient leur île prendre des libertés avec leurs femmes et se mêler avec eux dans tous leurs divertissemens, tandis que cet homme, qui se disait être un envoyé du Grand-Esprit, vivait dans le célibat et ne partageait aucun de leurs plaisirs. Après avoir longtemps discuté entre eux, ils finirent par conclure que le missionnaire était autrement fait et constitué que tous les autres hommes qu'ils eussent jamais vus; et, leur curiosité devenant chaque jour plus vive, ils résolurent avec une légèreté bien

digne de sauvages, de le soumettre à un examen. Mais celui-ci, alarmé d'une atteinte si grave portée à son caractère et à sa liberté individuelle, s'échappa dès la première occasion; et depuis, nulle autre tentative de conversion ne fut tentée à l'égard des insulaires marquésiens.

Dans les îles Marquises, les hommes étaient en général tout-à-fait nus. Peu d'ornemens étaient portés par l'un ou l'autre sexe. Les femmes n'avaient souvent d'autre parure qu'une petite fleur, suspendue au moyen d'une fente à chacune de leurs oreilles. Quelques hommes, mais en fort petit nombre, portaient des colliers de dents de baleine polies et des bracelets de coquillages. Les uns avaient tout le corps tatoué, les autres seulement quelques parties. Le mode de tatouage semblait abandonné à la discrétion de chacun. Ceux-ci faisaient preuve du goût le plus bizarre, en nous montrant avec orgueil des poissons, des oiseaux et toute espèce d'animaux à eux connus, peints sur leurs membres. Ceux-là étaient tatoués de blanc, jusque sur la partie intérieure des lèvres. C'est un art fort estimé parmi eux, et les artistes qui l'exercent sont toujours en grande faveur auprès de leurs compatriotes. Les femmes se tatouent avec plus d'élégance que les hommes. Elles ont toujours les pieds et la moitié des jambes couverts de figures dessinées d'une façon très nette; souvent même

leur main droite et la moitié de leur bras droit sont pareillement ornés. Hommes et femmes portent communément leurs cheveux courts ; et lorsqu'on rencontre des exemples du contraire, les individus qui se distinguent ainsi ont toujours un extérieur repoussant, car leurs cheveux pendent alors en longues mèches horriblement mêlées.

Les hommes sont bien faits, robustes, agiles ; hommes et femmes, presque tous pourraient être considérés comme beaux, s'ils n'avaient pas un teint cuivré qui nous paraît toujours désagréable. Leurs dents sont telles que, pendant notre séjour dans l'île de Nooaheeva, nous n'en vîmes pas une seule mauvaise aux naturels, qui pourtant nous visitaient en grand nombre. Ce fait est d'autant plus remarquable dans les hommes qu'ils sont accoutumés dès leur enfance à briser avec leurs dents la coque des noix de coco.

Chez eux, la pluralité des femmes n'est pas permise dans tous les cas ; les sexes vivent rarement ensemble comme mari et femme jusqu'à ce qu'ils aient atteint le milieu de leur vie. Quand un homme désire se marier, il obtient d'abord le consentement de la femme, qui sollicite celui de ses amis ; lorsqu'elle l'a obtenu, son père tue un cochon, plusieurs cochons s'il est un des chefs de la tribu, et prépare un repas auquel sont invités tous les amis de part et d'autre. Après cette cérémonie, qui

est toujours une grande occasion d'amusement, les parens de la jeune fille lui donnent quelques pièces de l'étoffe dont se font leurs vêtemens, et son mari l'emmène à sa demeure. Les femmes, quoique invitées à ces repas de noces, n'ont pas la permission de manger du cochon que cependant l'on a fait rôtir pour la circonstance. Cette viande est réservée aux hommes seuls. Les naturels ne tuent guère leurs cochons que dans les occasions de mort ou de mariage. Lorsqu'un chef ou un autre individu possédant beaucoup de ces animaux vient à mourir, on fait un grand festin. Les seules armes en usage parmi eux sont les mousquets ; la plupart des riches en possèdent un ou deux.

Toute la surface de l'île Nooaheeva est élevée et montagneuse ; chaque partie que nous visitâmes est composée de cendres volcaniques, et doit évidemment son origine à quelque grande convulsion de la nature. Dans la baie de Massachusetts, nous étions mouillés à 139 degrés 54 minutes 30 secondes de longitude ouest, et à 8 degrés 57 minutes 45 secondes de latitude sud.

Nous quittâmes les îles Marquises le 5 octobre. Le 10 nous découvrîmes l'île Caroline. Cette île est longue de cinq à huit milles, et large d'un quart ou d'une moitié de mille. Elle produit quelques arbres de grande dimension, et d'épais taillis la recouvrent en presque tous les endroits. Nous n'y

aperçûmes aucun animal , aucun reptile , excepté de petits lézards. Elle est de toutes parts entourée d'un banc de corail qui généralement s'étend à plusieurs centaines de verges du rivage. Nous aperçûmes un assez grand nombre d'oiseaux de mer et quelques bécassines de sable. Du côté de l'île vers lequel soufflait le vent , nous trouvâmes un cocotier qui , suivant toute apparence , n'avait été que depuis peu jeté sur le rivage. Sans aucun doute cet arbre venait d'une île habitée , et cependant il est certain qu'elle n'a jamais été découverte , car dans la direction des vents alisés , les îles de la Société sont les seules mentionnées sur la carte comme la plus près de l'île Caroline. Cette dernière île Caroline , à la vérité , est moins éloignée des Marquises que de toute autre terre connue ; mais ces dernières sont distantes de six cents milles d'abord , et ensuite situées un peu hors de la direction générale des vents alisés. Sur le cocotier étaient deux noix que nous plantâmes. L'île Caroline est basse et généralement plate , à l'exception de quelques éminences de sable qui s'élèvent un peu au-dessus du niveau ordinaire ; mais nulle part elle n'a plus de quatre ou cinq pieds d'élévation au-dessus de la mer. L'endroit où nous débarquâmes est situé à 9 degrés 54 minutes 30 secondes de latitude sud , et à 150 degrés 16 secondes de longitude ouest.

Nous remîmes à la voile le 13 du même mois.

marchant à l'ouest, et le 29 octobre nous découvrîmes l'île du Duc de Clarence, à vingt milles de nous. Lorsque nous fûmes à moindre distance, nous distinguâmes un grand nombre d'îlots attachés les uns aux autres par des récifs de corail, et enfermant au milieu d'eux un lac d'une circonférence de plusieurs milles. Ce lac, que nous voyions entre nous et les îlots les plus éloignés, nous fit presque croire d'abord que c'était un vaste groupe, au lieu d'une seule petite île marquée comme un point sur la carte, mais nous reconnûmes bientôt notre erreur. Le lac était de toutes parts abrité contre l'Océan, et si calme qu'on n'apercevait aucune ondulation sur la surface. Les îlots étaient bas, ne s'élevant que de quelques pieds au-dessus des eaux, et tous couverts d'une épaisse forêt de cocotiers. Lorsque nous fûmes à peu de milles de la côte, deux canots se dirigèrent vers nous avec une grande vitesse, et ils furent bientôt suivis d'une vingtaine qui avançaient à force de rames. Comme nous continuions toujours de marcher sous le vent, jusqu'à ce que nous eussions trouvé le long de l'île un endroit propre au mouillage, voulant éviter aux naturels qui nous accompagnaient la peine de ramer, nous jetâmes le bout d'un câble à celui de leurs canots qui se trouvait le plus proche de nous. Les naturels le saisirent avec empressement, mais au lieu de l'attacher à quelque partie

de leur canot, comme nous pensions qu'ils le feraient, ils le tirèrent à eux de manière à s'approcher autant que possible de notre arrière, et nous firent alors signe que nous leur en donnassions encore. Nous laissâmes encore filer une partie du câble, mais ils recommencèrent de nouveau leurs signes. Nous ne jugeâmes pas à propos de les satisfaire cette seconde fois, attendu qu'ils nous semblaient en avoir assez pour le but que nous nous proposions. Quand ils virent que nous ne tenions aucun compte de leur demande, ils prirent un instrument tranchant d'os ou de coquillage, et coupèrent tranquillement la corde dont ils avaient plusieurs brasses dans leur canot, puis s'éloignèrent à force de rames. Mais ils revinrent bientôt, et assez près pour que nous leur jetassions un autre câble, qu'ils nous demandaient par cris et par gestes. Lorsqu'ils reconnurent que c'était peine inutile, ils s'approchèrent tellement de notre navire, que l'un d'eux, homme vigoureux, s'élança à bord, sans paraître le moins du monde avoir peur de nous. Ne faisant attention à personne, ne semblant pas même s'apercevoir que plusieurs de nos officiers lui parlaient, il alla droit à l'arrière où il se mit à lancer très adroitement dans son canot toute chose sur laquelle il pouvait mettre la main. Ce fut en vain que les matelots lui adressèrent des remontrances sur son indigne conduite; leur interven-

tion n'aboutit qu'à le mettre en colère et à lui donner un redoublement d'activité pour l'accomplissement de son dessein. Voyant qu'aucun moyen de douceur ne réussissait, je pris un mousquet et je l'en frappai, en même temps que j'ordonnai à quelques gens de l'équipage d'empoigner le voleur. Mais il saisit mon mousquet, et m'eût jeté moi-même à la mer si l'on n'était venu à mon secours; et avant que nous pussions nous rendre maîtres de lui, s'élançant au milieu des vagues, il regagna son canot. Il s'éloigna alors si rapidement que nous n'aurions jamais pu l'atteindre.

L'île ne semblait produire que des cocotiers, dont les noix doivent être l'unique nourriture des naturels, excepté lorsqu'ils sont assez heureux pour prendre du poisson. Ces naturels nous parurent tous forts et robustes; ils étaient d'une couleur de cuivre très foncée, et la plupart, les vieillards surtout, couverts de cicatrices. Ils portaient leurs cheveux longs et mêlés, mais leur barbe très courte. Il est probable qu'ils se la coupent avec des écailles de poisson, comme la chose se pratique aux îles Marquises, et dans plusieurs autres de la mer du Sud : on serre fortement la barbe entre deux écailles tranchantes, qui font l'office d'une paire de ciseaux. Quelques insulaires, chefs de la tribu sans doute, portaient sur leur tête des couronnes de feuilles de cocotier. Le vêtement dont ils se cou-

vrent les reins est double : c'est d'abord un tissu de feuilles qu'ils mettent sur la peau , et ensuite une natte large de deux à trois pieds , et longue de quatre , élégamment frangée par le bas , qui sert non-seulement de parure , mais encore leur est fort utile pour se garantir des mouches qui dans presque toutes ces îles sont fort importunes.

Le 30 nous remîmes à la voile , et sept heures après , beaucoup plus tôt que nous le pensions , nous découvrîmes l'île du Duc d'York. Cette île a été notée sur la carte comme inhabitée , lorsqu'elle fut découverte par le commodore Byron en 1791 ¹ ; on croira donc bien que nous ne fûmes pas peu surpris , lorsque nous approchions de l'extrémité méridionale , de voir deux canots se détacher du rivage et venir vers nous. Dès que nous allâmes à terre , nous reconnûmes que cette île , comme celle du Duc de Clarence , était formée par la réunion d'un grand nombre de petits îlots liés entre eux par des récifs de corail , et entourant un lac d'une circonférence de plusieurs milles. Parmi les habitants , le nombre des hommes ne s'élevait qu'à une cinquantaine ; ils ressemblaient aux naturels de l'île Clarence pour l'habillement , la couleur , et tout le reste , sinon qu'ils avaient l'air maladif et parais-

¹ M. Paulding commet ici une erreur de date : c'est en 1765 et non en 1791 que Byron découvrit cette île ; elle fut revue en 1791 par le capitaine Edwards , qui découvrit en même temps l'île Clarence.

étaient moins robustes, moins agiles. Leurs canots étaient aussi les mêmes. Rien, non plus, n'indiquait chez eux qu'ils eussent reçu une visite d'hommes blancs avant la nôtre. Enfin, ni l'une ni l'autre de ces deux îles ne produisaient d'arbres à pain, et le fruit du cocotier était la seule nourriture des habitants. On peut donc supposer assez probablement, puisque l'île du Duc de Clarence était habitée lorsque le commodore Byron la découvrit, trente-cinq ans avant l'époque où y aborda *le Dauphin*, que les naturels de l'île du Duc d'York en sont venus. La distance d'une de ces îles à l'autre est seulement de quarante milles environ; et un canot partant de l'une, s'il était poussé par un bon vent, parviendrait bientôt à l'autre. Nous ne vîmes dans l'île ni animal ni oiseau d'aucune espèce; nous y laissâmes deux cochons, un mâle et une femelle, cadeau qui causa aux habitants beaucoup de plaisir. La seule eau que nous pûmes trouver était dans quelques troncs de cocotier dont l'intérieur formait une cavité, et où les naturels en temps de pluie, sinon toujours, allaient chercher ce liquide indispensablement nécessaire.

Nous repartîmes le 31 octobre, naviguant à l'ouest, et le 9 novembre nous mouillâmes près l'île de Byron. Cette île présentait le même aspect que celle du Duc de Clarence. Ses dimensions et sa forme étaient absolument semblables; elle était

pareillement habitée par une tribu entreprenante et guerrière, dont les vêtemens, les armes, les canots et la manière de vivre étaient identiquement les mêmes. Peu de temps après notre arrivée, nous vîmes accourir vers nous une centaine de canots, et le pont de notre navire ne tarda guère à être encombré de naturels. Un vieux chef à formes athlétiques, que notre capitaine avait traité avec beaucoup de bienveillance, lui jeta tout à coup ses bras autour du corps, et dans sa joie l'étreignit avec une telle force, qu'il fut obligé de nous appeler à son secours. Nous eûmes bientôt passé une corde au cou de ce chef, qui fut contraint de lâcher prise, et le capitaine trouvant trop dangereuse la courtoisie des Indiens, donna ordre de les chasser du navire.

Toutes les îles que nous avons visitées depuis notre départ des Marquises étaient presque totalement dénuées d'eau. Comme nous pouvions en manquer d'un jour à l'autre, nous résolûmes de visiter avec soin l'île de Byron dans l'espoir de nous en procurer. La première fois que nous tentâmes d'aller à terre, les naturels nous témoignèrent des intentions si hostiles, qu'il nous fut impossible de débarquer. Le capitaine fit ensuite avec une seule chaloupe, et quelques hommes, une nouvelle tentative qui réussit mieux. Les insulaires le laissèrent bien aborder, ou plutôt il se risqua à faire une

excursion dans l'île sans paraître s'inquiéter d'eux ; mais il ne découvrit qu'une misérable source dont l'eau était stagnante et tout-à-fait mauvaise.

Les hommes de l'île de Byron sont robustes , agiles et bien faits. Ils étaient tous nus et couverts de cicatrices. Quelques-uns portaient sur leur tête des bonnets en herbes tressées , ou des couronnes en feuilles de cocotier. Leur chevelure était longue et mêlée , leur teint très brun. Leur barbe était peu épaisse et frisée comme celle des nègres. Les femmes que nous aperçûmes étaient disgracieuses et presque aussi robustes que les hommes. Leurs canots étaient ingénieusement faits d'un grand nombre de pièces d'un bois léger , qu'ils attachent ensemble avec une espèce de corde que leur fournit l'écorce du coco ; mais ils faisaient eau tellement , qu'un d'entre eux était toujours occupé à la vider. Du reste , leurs canots ressemblaient à ceux des insulaires de Clarence et d'York.

Le même jour , nous dîmes adieu à l'île de Byron , et deux ou trois heures après nous aperçûmes celle de Drummond. De l'endroit où nous allâmes mouiller à l'ouest de l'île , on voyait sur la rive vingt ou trente gros villages , outre un grand nombre d'habitations qui étaient disséminées parmi les arbres d'alentour. Cette île était fort peuplée ; mais , à en juger par son étendue et ses forêts de cocotiers , elle semblait capable de

porter une nombreuse population. Basse et tout-à-fait unie, il était peu probable que nous y trouverions de l'eau. Dès que nous eûmes jeté l'ancre, nous ne tardâmes pas à être entourés par deux ou trois cents canots qui portaient presque tous deux hommes et une femme, celle-ci s'occupant sans discontinuer à vider l'eau. Les naturels, bien différens de ceux des autres îles que nous venions de visiter, étaient fort timides. Ce fut avec peine que nous en déterminâmes quelques-uns à venir jusque sur notre vaisseau; mais leur timidité ne les empêcha point de voler tout ce qu'ils purent nous prendre. Peu satisfaits de nos relations avec ces insulaires, nous levâmes l'ancre.

Après neuf jours de marche nous mouillâmes, le 20 novembre, le long des côtes de la plus orientale des îles Mulgrave. Cette île était basse, toute de corail, et du reste absolument semblable aux îles Caroline, Clarence, York, Byron et Drummond. Les habitans n'étaient pas nombreux, et différaient pour le costume et les manières de tout ce que nous avions vu ailleurs. Dans une excursion que nous fîmes à l'intérieur, nous trouvâmes une lance de baleiniers et quelques morceaux de vieille toile; mais tous nos efforts pour découvrir d'où et de qui étaient venus ces objets furent infructueux. Tous ceux des naturels qui nous visitèrent à bord portaient sur leurs personnes divers ornemens :

c'étaient des couronnes de fleurs, des colliers et des bracelets de coquillages, des paquets de feuilles passés dans leurs oreilles au moyen de fentes, et enfin deux grosses touffes d'herbes attachées autour de leur ceinture, l'une par devant, l'autre par derrière, qui, assez semblables à du chanvre, retombaient jusqu'au-dessous des genoux. Ils ne nous volèrent rien, examinèrent avec curiosité notre vaisseau, et causèrent tranquillement par signes avec les gens de l'équipage. Dans cette île, outre le cocotier, nous vîmes quelques arbres à pain qui poussaient avec un luxe extraordinaire de végétation. Le fruit jaune d'or, dont les femmes de Nooaheeva se faisaient des colliers, y venait aussi en grande abondance, et était mangé par les naturels, qui l'appelaient *bup*. Une espèce de petit rat, avec une touffe de poils sur la queue, y était fort nombreuse et tellement privée, que nous en rencontrions des centaines dans chaque halte.

Devant nous, dans la direction du sud-ouest, était une rangée d'îlots, qui s'étendaient aussi loin que nous pouvions les distinguer du haut de notre grand mât. Après avoir exploré dans tous les sens l'île près de laquelle nous étions mouillés, fait notre provision d'eau, et achevé les réparations dont notre navire avait besoin, nous résolûmes d'examiner les îlots que nous apercevions au sud-ouest.

dans l'espérance que nous y rencontrerions les traces de ceux que nous étions venus chercher de si loin. Bientôt cette espérance se changea en une espèce de certitude. En effet , dans le premier de ces îlots que nous visitâmes nous découvrîmes des couvercles de malles, des pièces d'étoffe et des barres de frêne , qui attestaient que l'équipage du *Globe* avait abordé dans ces îles. Surtout, nous remarquâmes avec intérêt que le soin minutieux avec lequel nous dirigions nos recherches inquiétait beaucoup les naturels, quoiqu'ils voulussent donner à leur figure un air d'apathie et d'indifférence. Non loin du rivage était un joli bois de cocotiers et d'arbres à pain, parmi lesquels s'élevaient quelques huttes. Il y en avait une, haute de dix pieds environ, que surmontait un petit grenier dont l'existence était soigneusement dissimulée au moyen de broussailles, et que fréquentaient un grand nombre d'insulaires, parmi lesquels se mêlèrent plusieurs fois nos matelots. Je ne sais si ce fut une bonne ou une mauvaise fortune qu'ils n'examinassent pas cette hutte, tandis qu'ils examinèrent la plupart des autres; car, comme nous l'apprîmes ensuite, nous y aurions trouvé un des malheureux que nous cherchions; mais cette découverte aurait peut-être occasioné une effusion de sang, et coûté la vie à plusieurs d'entre nous, puisque nous étions bien moins nom-

breux que les insulaires. En effet, Williams Lay, de l'équipage du *Globe*, avait été amené dans cette île par les chefs, pour être traité comme les circonstances l'exigeraient. Il était caché dans le grenier de la hutte, et gardé par un grand nombre de vieilles femmes, qui avaient ordre, s'il faisait le moindre bruit, de le mettre à mort. Il resta plus de trois heures dans cette horrible situation, entendant ses compatriotes causer entre eux du motif qui les avait attirés en ces lieux, sans pouvoir les instruire de sa présence.

Le lendemain 25 novembre, dans une autre petite île, nous trouvâmes un morceau de linge marqué du nom de Rowland Coffin; et en examinant la liste des gens de l'équipage du *Globe*, nous reconnûmes qu'un individu de ce nom en faisait partie. Visitant un autre îlot, nous découvrîmes un squelette, recouvert d'un peu de sable, avec une boîte contenant quelques pièces de monnaie espagnole. Toutes ces découvertes nous faisaient espérer que nous arriverions bientôt à des résultats plus importants si nous pénétrions plus avant dans l'intérieur; mais, pour le tenter, nous n'étions pas en assez grand nombre, car les naturels nous montraient des dispositions assez hostiles. Nous revînmes ce jour-là au vaisseau, comptant retourner à terre le lendemain avec des forces plus considérables. Nous y retournâmes en effet;

mais en approchant du rivage nous le vîmes couvert d'un grand nombre d'habitans. Et quelle fut notre surprise lorsqu'un homme, qui paraissait être de leur race, s'avança vers nous, et se mit à nous crier dans notre langue : « Les Indiens vont vous tuer ; ne débarquez pas, à moins que vous ne soyez prêts à combattre. » — « Qui êtes-vous ? » lui demandai-je. « Williams Lay », répondit-il, de « l'équipage du *Globe*. »

Nous croyions tous rêver ; nos efforts étaient couronnés tout à coup d'un si heureux succès ! Par l'intervention de ce matelot la paix ne tarda guère à être rétablie entre les naturels et nous ; même nous obtînmes d'eux qu'ils nous laissassent emmener notre compatriote. Lay fit alors ses adieux à un vieillard qui avait été son bienfaiteur et lui avait sauvé la vie ; il l'embrassa affectueusement, promit qu'il reviendrait le voir avant de partir, et nous accompagna au vaisseau. Lorsque nous l'interrogeâmes au sujet des autres marins de l'équipage du *Globe* qui étaient restés dans l'île, il nous apprit qu'ils étaient tous morts, à l'exception d'un seul, Cyrus Huzzy, qui était dans une île voisine. Comme lui-même, Huzzy savait, nous dit-il, que nous étions à leur recherche, et que le *Dauphin* était un bâtiment de guerre ; mais les naturels leurs avaient toujours refusé la permission de venir se présenter devant nous, car ils proje-

taient de nous combattre, et pensaient que les hommes blancs leur seraient d'une grande utilité dans le combat. Lay cependant et son compagnon, en leur exagérant nos forces réelles, en leur disant, par exemple, que nos canons pouvaient couler leur île, les avaient dégoûtés de tout projet d'attaque.

Nous ne tardâmes guère à rendre visite à Huzzy. A notre vue le pauvre garçon fondit en larmes, et ce fut avec la joie la plus vive qu'il accepta notre proposition de s'en venir avec nous, joie que tempéra pourtant le chagrin de quitter un chef qui l'avait toujours protégé pendant son séjour au milieu des insulaires. Le chef lui-même versa des pleurs en voyant partir Huzzy, qu'il chérissait comme un fils; et pour qu'il consentît à son départ, nous fûmes obligés de promettre que nous le lui ramènerions. Nous étions mouillés à une petite distance de l'endroit où avaient débarqué le chef des mutins du *Globe* et ses sanguinaires compagnons, où il était tombé sous leurs coups, pour être à leur tour assassinés par les sauvages. C'était un lieu propre à raviver dans les esprits de Lay et de Huzzy les plus cuisans souvenirs de leurs chagrins et de leurs souffrances. Comme nous étions tous curieux d'entendre le récit de la révolte et des événemens qui l'avaient suivie, nous écoutâmes tous avec un religieux silence lorsque Lay prit la parole, à notre sollicitation.

« L'équipage du *Globe*, dit-il, se composait de vingt-cinq à trente hommes ; mais dans ce nombre quatre seulement prirent part au complot, Comstock, Paine, Olivier et le nègre Lilliston. A minuit, avant de descendre dans la cabine pour exécuter leur projet d'assassinat, l'un d'eux se plaça comme sentinelle en haut de l'escalier, avec une hache ; et Comstock dit à un jeune matelot qui était au gouvernail que, s'il arrêtait le moins du monde la marche du navire, il le tuerait aussitôt qu'il serait de retour sur le pont. Il descendit alors et tua le capitaine, qui était endormi, après avoir eu soin d'enfermer dans leurs chambres les autres officiers pour qu'ils n'échappassent pas ; puis, avec ses complices, il coupa le cou au premier et au second, qu'ils jetèrent sans doute à l'eau, puisque nous ne les revîmes pas, et tira au troisième un coup de pistolet.

« Jusqu'à une heure du matin je n'eus aucune connaissance de ce qui se passait. Je dormais dans le gaillard d'avant lorsque Rowland Coffin vint m'éveiller, en me disant qu'il fallait que je montasse sur le pont. Je le suivis, et nous y trouvâmes tout l'équipage rassemblé. Comstock nous raconta ce qu'il avait fait, nous communiqua ses desseins pour l'avenir, et commanda que ceux qui ne l'approuvaient pas se missent d'un côté. Comme nous ignorions le petit nombre de ceux qui s'étaient révoltés et pen-

sions que la moindre résistance nous coûterait la vie, nous jurâmes tous d'obéir à Comstock. Alors il nous ordonna d'attacher une corde autour du corps du troisième officier, et de le tirer hors de la cabine. Nous exécutâmes cet ordre, croyant que le malheureux officier était mort. Mais lorsque Comstock voulut le jeter à la mer, il s'accrocha au vaisseau avec ses mains... pour se laisser bientôt tomber au milieu des vagues, car il entendit Comstock demander une hache pour lui couper les mains. Nous le vîmes quelque temps suivre *le Globe* à la nage, et enfin... disparaître.

« Quand les mutinés eurent ainsi exécuté leur horrible projet, nous allâmes d'abord mouiller au groupe Kingsmill. Chemin faisant, le nègre Lilliston, qui avait été surpris chargeant un pistolet, chose défendue sous peine de mort, fut jugé, condamné, puis pendu, après avoir seulement obtenu quatorze minutes pour faire sa paix avec Dieu. Ensuite nous vîmes directement toucher aux îles Mulgrave. Après notre arrivée ici, nous débarquâmes sur la côte trente ou quarante barils de bœuf et de porc, des voiles, des agrès et quantité d'autres objets. Il s'agissait de construire à terre une grande chaloupe. Mais dès le second jour Comstock et Paine se prirent ensemble de querelle; Paine dit à Comstock de prendre un mousquet et de le suivre à terre pour s'y battre. Celui-ci refusa, mais quitta

cependant le vaisseau , dans la crainte qu'un ennemi ne le tuât pendant son sommeil , et pour plus de précaution alla passer la nuit au milieu des insulaires. Le lendemain , comme il revenait vers une tente que nous avions élevée sur le rivage , Paine et Olivier , qui s'étaient rendus à terre le matin , tirèrent sur lui dès qu'ils l'aperçurent. Comstock eut beau crier de loin qu'il revenait faire la paix avec eux , les autres ne cessèrent pas le feu , et à la troisième ou quatrième décharge il tomba mort : une balle lui avait percé le cœur. Paine prit alors le commandement.

« Nous vécûmes en assez bonne intelligence avec les insulaires tant que *le Globe* resta mouillé près de la côte ; mais lorsqu'ils l'eurent vu s'éloigner et emporter ainsi nos principaux moyens de défense , leur conduite à notre égard cessa bientôt d'être hospitalière. Un jour ils nous volèrent un grand nombre d'outils. Nous allâmes les réclamer ; mais voyant que nous n'avions que des mousquets et point de cartouches , ils refusèrent de nous les rendre , et même , forts de notre faiblesse , ils nous lancèrent des pierres. Comme nous étions obligés de battre en retraite , ils nous poursuivirent et tuèrent un des nôtres. Assez heureux pour regagner notre tente sans autre accident , nous pensions être en sûreté ; mais au bout d'une heure ils revinrent en plus grand nombre , tous armés de pierres , de

bâtons et de lances , et nous entourèrent. « Ils vont nous faire prisonniers ! » dit Paine lorsqu'il les aperçut. Ces mots étaient à peine sortis de sa bouche que les naturels s'élancèrent, non pour nous emmener comme captifs , mais bien pour nous massacrer. Un vieillard et sa femme me prirent chacun d'un côté au milieu du massacre général, et me conduisirent un peu à l'écart dans les broussailles, où je crus qu'ils allaient me tuer ; mais ils se contentèrent de me retenir violemment, et même me protégèrent contre quelques autres qui voulaient m'ôter la vie. Deux insulaires s'emparèrent semblablement de Paine ; je le vis et pensai d'abord qu'ils avaient aussi dessein de le sauver ; mais ils le mirent bientôt à mort. Le massacre fut général ; les femmes , les enfans même y prirent part. Jusqu'au matin suivant je crus que j'avais été seul épargné ; mais ils me conduisirent alors près d'Huzzy, pour nous montrer à l'un et à l'autre que nous n'étions pas seuls de notre race. Après une entrevue de quelques heures on nous sépara. Huzzy fut emmené par celui dont il était devenu l'esclave : c'était un chef qui le traita assez bien , sinon qu'il l'accablait de travail et lui donnait peu à manger. Mon maître était si pauvre, qu'il me laissait presque mourir de faim, tout en m'obligeant à beaucoup travailler. Je devins donc d'une maigreur et d'une faiblesse extrêmes, tellement qu'un des prin-

cipaux chefs eut compassion de moi, me prit auprès de lui, me laissa tout-à-fait libre de mes actions et ne me refusa jamais la nourriture dont j'avais besoin... D'ailleurs, dit Lay en terminant son récit, le maître d'Huzzy et le mien nous permettaient toutes les quinzaines ou tous les mois de passer ensemble une journée. »

Le groupe des îles Mulgrave forme une chaîne circulaire d'étroites bandes de terre qui nulle part n'ont plus d'un mille de large, et dont l'intérieur est occupé par une espèce de mer ayant cent quarante milles de circonférence, remplie d'écueils et de récifs de corail. Toutes les côtes extérieures du groupe sont environnées d'un banc de corail qui le défend contre la violence de l'Océan. Mais en général ce banc n'a que peu de largeur, et à l'endroit où il cesse la mer présente un abîme sans fond. Tout le cercle est brisé en îlots informes, dont les uns s'élèvent de quelques pieds au-dessus des flots; les autres sont assez bas pour que les chaloupes puissent les traverser. Ces îlots varient d'étendue, mais aucun n'a plus de deux milles de long. Ils sont couverts d'épaisses broussailles et d'arbustes rabougris, excepté dans les endroits où les cocotiers élèvent leurs hautes tiges, et où les arbres à pain étendent leurs larges branches. Alors, en effet, le taillis disparaît, et l'îlot offre l'aspect d'une antique forêt où l'on n'a laissé à dessein que quel-

ques arbres , afin de pouvoir se promener sous leur ombrage.

Dans ces îles l'arbre à pain est de deux espèces ; l'une est celle qu'on trouve aux îles de la Société , aux îles Sandwich et dans la plupart des autres îles de l'océan Pacifique : celle-là ne donne point de graines et ne peut se multiplier que par boutures. L'autre espèce vient par semence et est beaucoup supérieure à la première. Ce n'était pas la saison des fruits lorsque nous visitâmes les îles Mulgrave , et à notre grand regret nous ne pûmes nous procurer la graine de ce rare et précieux végétal. Cette deuxième espèce atteint généralement une hauteur bien plus considérable que l'arbre à pain de l'espèce commune. Sa feuille ressemble beaucoup à celle du figuier , et quiconque a vu des figuiers reconnaîtrait aussitôt l'arbre à pain. Son fruit est la production la plus importante des îles Mulgrave , et d'ordinaire il est fort abondant ; mais il ne dure que peu de semaines , et sans doute les naturels n'ont aucun moyen de le conserver ni sec ni cuit , comme la chose se pratique chez la plupart des insulaires de la mer du Sud , puisque nous n'en avons pas aperçu un seul ainsi conservé pendant notre séjour. Le cocotier leur offre ensuite de grandes ressources. Mais lorsque ces deux fruits manquent dans une même année , ce qui arrive quelquefois , ils se trouvent dans une grande di-

sette, et sont réduits à vivre d'un fruit qu'ils appellent *bap*. C'est la nourriture habituelle des plus pauvres; mais les chefs n'en mangent presque jamais. Il pousse sur à peu près toutes les îles de l'océan Pacifique occidental; mais lorsqu'il est sauvage, il est beaucoup inférieur à celui que produisent les arbres plantés à distance les uns des autres. Le goût de ce fruit est assez doux et ressemble à celui du jus de la tige d'un épi de blé quand elle est encore verte.

Tels sont les trois arbres qui, excepté dans certaine saison de l'année où la pêche du poisson est fort abondante, produisent la seule nourriture des habitans de ces îles. Des trois, le *bapier* est peut-être le plus remarquable. En cas de naufrage, les marins sont sûrs qu'il leur fournira, à défaut de tout autre aliment, le moyen de soutenir leur vie; et comme c'est une ressource qui ne manque jamais aux îles Mulgrave, il est d'une extrême utilité de connaître ce fruit lorsqu'on navigue dans l'océan Pacifique. L'arbre qui le produit a généralement de vingt à trente pieds de haut; il pousse quelquefois solitairement, mais plus souvent par groupes. Le diamètre du tronc ne dépasse guère six pouces. Il a l'écorce épaisse et dure, mais son bois est spongieux comme celui du cocotier. Le fruit ressemble exactement à une pomme de pin. Son odeur lorsqu'il est mûr est d'abord agréable, mais si forte qu'elle

devient bientôt nauséabonde : le goût du fruit parvenu à sa maturité a le même effet ; flatteur d'abord comme celui d'une pomme douce et savoureuse, il est bientôt désagréable ; et si on le mange en quelque quantité , il pèse sur l'estomac. Les naturels ne le mangent jamais mûr ; et vert, ils ne le regardent comme mangeable que lorsqu'un duvet qui pousse le long de la tige atteint une longueur de quatre ou cinq pouces. On peut alors le cueillir pour le manger, soit cru, soit cuit entre des pierres chaudes. Presque rien dans ces îles ne saurait intéresser le botaniste ou le naturaliste. Nous y vîmes peu de fleurs et de plantes, et pour tout animal une espèce de petits rats que j'ai déjà signalée ailleurs.

Quand un naturel est malade, ses amis se rassemblent dans la hutte où il est couché, et chantent autour de lui pour apaiser l'esprit en courroux qui lui envoie des souffrances. Il y a pour toutes les maladies un remède unique : c'est une infusion d'une certaine herbe qui se trouve dans les îles. En cas de mort, les amis du défunt pleurent sur son cadavre, et ne le quittent que quand il est tout-à-fait corrompu. Souvent, au milieu de leurs plus belles lamentations, l'un d'eux dit ou fait à dessein quelque chose propre à leur rendre leur gaité ordinaire. Alors ils éclatent tous de rire, comme si leur douleur n'était qu'une affectation

digne de jeunes enfans ; et quand l'accès de bonne humeur est passée , ils recommencent leurs lugubres gémissemens. Quand le corps ne peut être gardé plus long-temps et que le jour de la sépulture est arrivé , on creuse la fosse , le cadavre est posé sur des bâtons et porté à sa dernière demeure par les amis du mort , suivis d'une foule nombreuse qui marche sans ordre , et où quelqu'un ne manque jamais de rompre la tristesse nécessaire en pareille circonstance par une grosse plaisanterie qui , se communiquant de proche en proche , provoque dans toute l'étendue du cortège d'incroyables éclats de rire. Puis les cris de douleur recommencent. Lorsque le cadavre est enfin déposé dans la fosse et recouvert , on lance à la mer , dans la direction du vent , un petit canot avec une voile déployée qu'on a soin de préparer d'avance , et qui est rempli de cocos ou d'autre nourriture. Ce canot emporte loin de l'île l'esprit du défunt , afin qu'il ne soit plus troublé par les vivans. Cette cérémonie est considérée comme indispensable , et jamais on ne la néglige. A la tête de la fosse on plante une noix de coco , et l'arbre qui en provient est tenu pour sacré ; même dans les temps de plus grande disette on ne touche jamais à ses fruits. Les lieux de sépulture sont ordinairement à peu de distance derrière les habitations , et l'on défend expressément aux femmes d'en approcher.

Leurs mariages se concluent sans beaucoup de cérémonies. Lorsqu'un homme a envie de prendre une femme pour épouse, il lui en fait la proposition. Si elle la trouve agréable, elle la communique à ses amis. Ceux-là se réunissent, tiennent une consultation sur la convenance du mariage, et décident s'il aura lieu. La demande de l'homme est-elle rejetée ? il n'en est bientôt plus question. Unis, les époux sont, dit-on, très fidèles et jaloux de la chasteté l'un de l'autre. Voici un exemple de leur susceptibilité sous ce rapport, et de la vengeance terrible à laquelle peut les pousser la jalousie. Un jeune homme avait épousé une jeune femme qu'il supposait être vierge. Mais peu de temps après qu'ils eurent vécu ensemble, il devint évident qu'elle était enceinte; et elle accoucha bien avant l'époque où son mari aurait pu être, d'après la loi de la nature, considéré comme père de l'enfant. Le mari, indigné, arracha l'enfant des bras de sa mère, et en sa présence, devant la porte de leur hutte, lui brisa la tête contre une pierre. En toute autre circonstance, il aurait pour une telle action subi la peine de mort, portée dans ces îles contre quiconque ôte la vie à son semblable; et comme la femme était d'un rang supérieur à celui de l'homme, qu'elle était fille d'un chef, on croyait que le mari serait du moins châtié. Les amis de l'épouse demandaient à grands cris justice contre son mari, telle-

ment qu'il fallut pour juger le cas une assemblée extraordinaire de chefs. Mais la chose mûrement examinée, ils déclarèrent que la femme était seule coupable pour en avoir si impudemment imposé à son mari, et renvoyèrent ce dernier sans même lui adresser un mot de blâme. Il est permis aux hommes d'avoir autant de femmes que bon leur semble; mais comme la nourriture est fort rare, et qu'ils trouvent difficile de nourrir même une seule femme, simples naturels ou chefs, ils n'en ont pas ordinairement un plus grand nombre. A l'époque de notre visite, le chef suprême seulement faisait exception à la règle : il avait six femmes, dont une était particulièrement sa favorite.

Ce chef suprême jouit d'une autorité absolue; mais dans l'administration de la justice, et surtout lorsque la vie d'un individu est mise en question, il recueille pour porter son jugement les avis des chefs inférieurs. Dans ces îles, comme dans tous les pays civilisés ou sauvages, la nation est divisée en plusieurs classes qui se graduent selon leur degré de parenté plus ou moins proche avec le souverain. Les îlots habités sont soumis à des chefs inférieurs qui reconnaissent leur dépendance du chef suprême en lui envoyant un tribut qui consiste en une partie des cocos, des fruits à pain et des baps que produisent leurs états, ou des poissons et des oiseaux qu'ils peuvent y prendre. Le chef suprême

a en effet besoin de ces tributs pour soutenir sa nombreuse maison. Outre ses femmes et ses enfans, il retient habituellement autour de sa personne un grand nombre de ses sujets qui conduisent son canot et lui rendent d'autres services essentiels. Plusieurs des principaux chefs l'accompagnent aussi et le quittent rarement. Mais dans sa maison aucune étiquette ne rappelle à ceux qui la composent les différences de leurs rangs. Tout le monde mange, boit et dort ensemble. Rien dans l'habillement ne distingue les chefs du commun, sinon que les premiers portent quelquefois une natte de paille artistement travaillée qui descend jusqu'aux genoux.

Les hommes portent par devant et par derrière, attachées à la ceinture, de ces touffes d'herbes dont j'ai déjà parlé, et qui ont la longueur et l'air d'une queue de cheval. La plupart de ces queues étaient de couleur rougeâtre, quelques-unes blanches.

Les enfans vont tout-à-fait nus jusqu'à dix ou douze ans, âge auquel on les revêt d'un habillement pareil à celui des hommes. Leurs ornemens consistent en bracelets et en colliers de coquillages, dont ils mettent aussi quelquefois une espèce de couronne sur leur tête; des fleurs, lorsqu'ils peuvent s'en procurer, remplacent souvent les coquillages. La plupart des hommes et quelques femmes ont

aux oreilles de larges fentes dans lesquelles ils insèrent des paquets de feuilles. Les femmes portent de belles nattes blanches ingénieusement tressées, qui ont deux pieds carrés et quelquefois davantage, avec une bordure de figures noires, haute d'un ou deux pouces, exécutées avec de la paille qu'elles teignent au moyen de la cosse du coco. Elles portent ordinairement deux de ces nattes, l'une devant et l'autre derrière, attachées au-dessus des hanches avec une espèce de ceinture élégante. Les ornemens des femmes ressemblent à ceux des hommes.

Ces insulaires n'ont aucune sorte de culte. Ils reconnaissent l'existence d'un grand esprit qu'ils appellent Kenneet, et qui, disent-ils, peut leur envoyer des maladies et la mort : ils n'attendent aucun bien de cette divinité, et, à ce qu'il nous a semblé, n'ont aucune idée de récompenses et de châtimens après cette vie.

Il est parmi eux des espèces de devins dont ils révèrent beaucoup la science et qu'ils croient leur être d'un grand secours. Ils les consultent dans toutes les circonstances critiques. L'art de ces devins consiste à plier, à nouer et à mêler de toutes les façons imaginables une poignée de paille ; quand les brins sont ainsi pliés, noués et mêlés, il faut, pour que l'augure soit favorable, qu'on puisse les tirer sans qu'un seul en amène un autre. Sinon,

l'entreprise en vue est abandonnée. Mais on recommence l'opération le matin suivant et tous les jours ensuite, une seule fois par jour cependant, jusqu'à ce qu'elle réussisse.

Les naturels avaient une grande aversion pour nous entendre siffler, surtout dans l'intérieur de leurs maisons. Ils approchaient toujours et aussitôt de nos gens lorsqu'ils sifflaient, et d'un air épouvanté les suppliaient de finir, disant que cela attirerait dans la hutte des esprits qui les rendraient malades ou leur donneraient la mort. Quand deux insulaires sont ennemis, et que l'un vient à mourir, le survivant ne mange jamais sans jeter une partie de sa nourriture pour apaiser l'âme du défunt.

Leurs huttes ont généralement dix pieds de large sur quinze de long, et la hauteur varie de dix à quinze pieds. Elles contiennent pour ainsi dire deux appartemens : un rez-de-chaussée et un premier étage ; le rez-de-chaussée est à jour de tous côtés, comme un hangar. mais le plancher est un peu plus élevé que le sol, et couvert de petits morceaux du corail le plus propre et le plus blanc qu'on puisse trouver. Le plafond est généralement si bas que, pour entrer dessous, il faut se mettre en double ; et, pour y demeurer, s'asseoir ou se coucher. L'espèce de grenier qui forme l'étage supérieur a le plafond plus haut et le plancher fait

de branches minces et serrées qu'entrelacent des feuilles. Les quatre murs, ainsi que le toit, sont de même construits en branches et en feuillage, rattachés avec une corde qu'ils tirent de la première écorce du coco. C'est dans ce grenier que les naturels serrent leurs provisions et tout ce qu'ils veulent soustraire à la dent des rats. Ils y dorment aussi dans les temps humides. Au milieu du plafond du rez-de-chaussée, et donnant accès dans l'étage supérieur, est une ouverture à travers laquelle une seule personne peut passer à la fois. Ils ont soin de la pratiquer aussi loin que possible des murs, pour que les rats ne puissent pas y arriver.

Leurs canots dénotent une extrême adresse, et seraient rangés à juste titre dans un pays civilisé parmi les échantillons les plus curieux de l'industrie humaine, secondée seulement par des outils tout-à-fait grossiers. Le modèle en est fort singulier, et diffère essentiellement de tout ce qu'on peut voir dans ce genre en Europe ou en Amérique. La construction est si bizarre, et la forme sous tant de rapports si incommode, qu'elles n'ont évidemment pu être adoptées que par nécessité, et faute de matériaux plus convenables. La profondeur d'un canot mulgravien de grandeur ordinaire est de quatre à cinq pieds; sa longueur de trente à quarante. Il est tellement étroit qu'un homme peut à

peine y tenir; parfaitement plat d'un côté, arrondi de l'autre. La hauteur du mât varie de douze à vingt-cinq pieds; et la voile, qui consiste en une natte de paille et qui est attachée le long d'une petite vergue, est fort large en comparaison du canot. Les naturels se placent toujours par le côté plat pour naviguer, et tiennent le mât un peu incliné dans la direction du vent : une corde, qui sert en même temps à le fixer, permet de lui donner, suivant qu'on la lâche plus ou moins, le degré d'inclinaison convenable. Lorsqu'il s'agit de louer, au lieu de virer de bord comme nous le faisons, et de présenter au vent l'autre côté du canot, c'est l'autre extrémité qu'ils lui présentent, faisant l'avant de celle qui naguère était l'arrière. Au milieu du canot sont plusieurs légères barres de bois placées en travers, qui dépassent d'environ dix pieds le côté rond, et l'autre de quatre. Au moyen de branches minces posées sur ces barres dans un sens contraire, ils établissent une espèce de plate-forme. Sur la partie qui s'étend au-delà du côté plat, est une petite cabine destinée à recevoir les objets qui ne doivent pas être mouillés ou vus. L'autre partie de la plate-forme sert à empêcher que le canot ne chavire; souvent plusieurs hommes s'y placent ensemble afin de faire contre-poids. Les naturels dirigent ces canots avec une rapidité surprenante, et lorsqu'il s'agit de prendre le vent,

aucune de nos chaloupes ne pourrait lutter contre eux. Quoique tous leurs outils, avant la visite du baleinier *le Globe*, consistassent en coquillages, les bois qu'ils travaillent sont aussi nets, aussi bien polis que s'ils se servaient d'instrumens d'acier. Mais leurs canots, attendu que les joints des différentes pièces des bois qui les composent ne sont pas recouverts de goudron, prennent tellement l'eau qu'il faut toujours qu'un homme s'occupe à la vider. Ils éprouvent aussi beaucoup de peine à les diriger, car ils n'ont pour tout gouvernail qu'une longue rame plate, et dans les gros temps il faut six ou huit hommes pour la manier. Sur la plate-forme dont j'ai parlé, ainsi que le long du mât, sont disposées leurs lances, qu'ils emportent toujours avec eux, même dans les circonstances les plus ordinaires. En outre les canots sont toujours lestés d'une quantité de pierres rondes, pesant environ une livre chacune, qui forment une partie essentielle de leur armement. Notre charpentier travailla pendant plusieurs jours au canot du principal chef, s'occupant surtout à l'espalmer. Quand il eut terminé cet ouvrage, le chef, outre les remerciemens qu'il lui prodigua, voulait absolument obtenir du capitaine qu'il le laissât dans l'île, promettant qu'on lui procurerait une nourriture abondante et que personne ne lui ferait aucun mal : telle était en effet la récompense la plus belle dont

le chef croyait, d'après sa manière de considérer les choses, pouvoir payer d'utiles services.

Les habitans des îles Mulgrave sont généralement de taille moyenne et bien faits. Leur teint n'est pas si brun que celui des naturels de l'île du duc de Clarence ou de Byron, et leurs physionomies sont plus agréables. Ils nous parurent être d'une race différente, car ils n'ont ni le nez plat ni les lèvres épaisses. Leurs cheveux sont très longs, toujours peignés avec soin, et rattachés sur le haut de la tête. Leur extérieur plaît bientôt lorsqu'on est accoutumé à leur habillement, car ils ont l'air tout à la fois modeste et brave. Leur démarche est belle et majestueuse, ce qu'on croirait à peine quand on pense qu'ils marchent toujours nu-pieds sur des pointes de corail.

Le 9 décembre, à quatre heures de l'après-midi, nous quittâmes les îles Mulgrave, marchant à l'ouest. Le lendemain, au point du jour, nous avions perdu ce groupe de vue, et à dix heures nous apercevions déjà l'île de Pedder. Les habitans de cette île ressemblent sous tous les rapports aux naturels des Mulgrave.

Le 4 janvier 1826 nous passâmes à deux cents verges de l'île Ballard. Ce n'est qu'un rocher d'une circonférence de cinq ou six cents pieds, élevé de deux cents au-dessus du niveau de la mer. Nous n'y vîmes aucun signe de végétation.

Le 9 nous arrivâmes à l'île de l'Oiseau, qui est la plus proche du groupe de Sandwich. C'est un rocher inhabité, d'une lieue environ de circonférence, qui ne s'élève, dans ses parties les plus hautes, qu'à sept ou huit cents pieds au-dessus des vagues. Le seul endroit où le débarquement soit possible est au sud-ouest; de ce côté, en effet, le roc s'abaisse en pente douce vers la mer, tandis que partout ailleurs il est coupé à pic. La végétation y est misérable.

Le 11 nous aperçûmes les îles Sandwich. Dans la soirée du 12 nous distinguâmes l'île d'Oahou, et nous eussions mouillé le jour suivant à Onavoova si nous avions passé entre Atoui et Oahou; mais comme nous doublâmes l'extrémité septentrionale, nous ne jetâmes l'ancre devant Onavoova que le 16. Nous y trouvâmes deux ou trois vaisseaux marchands américains, avec lesquels nous échangeâmes quelques salutations. Comme *le Dauphin* était le premier bâtiment de guerre appartenant aux États-Unis qui fût jamais entré dans un havre des îles Sandwich, cette nouvelle bientôt répandue au loin et le retentissement de notre canon attirèrent sur le rivage un immense concours d'habitans. Avant de se mettre en route pour regagner la côte du Chili ou du Pérou, *le Dauphin* avait indispensablement besoin d'une réparation com-

plète; c'est pourquoi il nous fallut demeurer tout l'hiver aux îles Sandwich.

Le havre d'Onavoova est formé par des récifs de corail qui s'étendent à plus d'un mille du rivage. L'entrée en est étroite et assez difficile; mais l'eau si profonde, qu'il peut recevoir un sloop de guerre. Du reste, on y trouve un pilote; il est parfaitement sûr, et les bâtimens peuvent mouiller tout près de la côte. La mer est toujours fort tranquille dans ce havre lorsque le temps est beau, et comme le fond ainsi que les rives sont presque toujours garnis d'une terre molle, un navire pourrait y être jeté, au milieu d'une tempête, sans souffrir de grands dommages. C'est le rendez-vous des vaisseaux baleiniers qui croisent le long des côtes du Japon et dans le voisinage de ces îles. Les mois de janvier, de février et de mars étant les moins favorables à la pêche de la baleine, ils l'interrompent pendant ce temps, et viennent renouveler leurs provisions aux îles Sandwich. Or, dans tout le groupe, nul port ne leur offre plus d'avantage et de commodité que celui d'Onavoova. Aussi le nombre des baleiniers qui le visitent chaque année s'élève-t-il à plus de cinquante. De là, le commerce de l'île est devenu assez considerable. En retour du bois servant à la réparation des navires, et des fruits, des légumes et des cochons, les naturels reçoivent annuellement des milliers de

dollars, qu'ils échangent ensuite contre de la soie et du coton, des calicots et du linge. Ces échanges continuels approvisionnent à souhait dans cette île deux ou trois magasins, où l'on trouve toute espèce de marchandises; et le négoce a pris un tel degré d'activité, qu'il n'est pas douteux que les propriétaires ne soient récompensés par de vastes profits. Le bois de sandal formait autrefois dans ces îles une branche de commerce considérable et très lucratif; mais les négocians américains en ont acheté en si grande quantité, qu'il y est aujourd'hui devenu fort rare.

Les habitans des îles Sandwich sont doux, affables, intelligens, et capables au plus haut degré de recevoir les bienfaits de la civilisation. Sans doute ils se prêteront avec toute la bonne volonté désirable aux efforts des missionnaires que nos philanthropes ont déjà envoyés pour les convertir au christianisme; et le succès de cette entreprise ne dépend que des hommes qui se sont chargés de la conduire à bonne fin. Les missionnaires encourrent donc ici une grande responsabilité: s'ils se distinguent par leur savoir, par leur amour des arts utiles à la vie, aussi bien que par une piété pratique, ils transformeront aisément les insulaires de Sandwich en bons chrétiens; sinon, ils ne les arracheront jamais à l'ignorance et au paganisme.

Le 11 mai nous remîmes à la voile, nous diri-

geant vers le Chili. Rien de remarquable ne signala notre route jusqu'au 7 juin. Mais ce jour-là nous découvrîmes une île inconnue. Elle n'avait guère plus d'un mille de long, et sa largeur variait de cent verges à un quart de mille. Elle était partout fort basse, très couverte d'arbres et de broussailles, et entourée d'un récif de corail. Nous calculâmes que son extrémité nord-ouest était située à 21 degrés 48 minutes de latitude méridionale, et à 154 degrés 54 minutes de longitude orientale. En l'honneur du commandant de notre escadre dans l'océan Pacifique, nous l'appelâmes île de *Hull* ¹. Elle peut être comprise dans le groupe des îles de la Société.

Le lendemain 8 nous repartîmes, et le jour suivant nous allâmes mouiller à l'île de Ramitaria ². Bien que cette île ne fût marquée sur aucune de nos cartes, nous savions qu'elle avait été découverte depuis trois ou quatre ans.

Le 10, à six heures du soir, nous quittâmes Ramitaria, et le 13, au point du jour, nous découvrîmes l'île de Toubouai. Presque tous les habitans, dont le nombre ne s'élève guère qu'à deux cents, demeuraient au sud-ouest de l'île, dans deux villages séparés, du côté où nous allâmes jeter l'ancre.

¹ C'est ici une véritable découverte de Paulding, et il est juste de la noter.

² Ou Rimatura.

Au dire des derniers navigateurs qui ont visité Toubouai, la population a beaucoup diminué. Elle devait être bien plus considérable lorsque les mutinés du vaisseau *la Bonté* y abordèrent. Ces hommes coupables eurent d'abord le projet de s'établir dans l'île, où ils élevèrent un fort en conséquence; mais bientôt le caractère perfide et les intentions hostiles des naturels les forcèrent d'aller chercher fortune ailleurs. Le seul de ces marins qui vive encore, et qui est à présent le chef de l'île de Pitcairn, dit qu'avant de quitter Toubouai ils se battirent contre les habitans et qu'ils en tuèrent un grand nombre. Suivant lui, la population ne s'élevait pas alors à moins de quinze mille âmes. Le roi de l'île nous apprit d'autre part que des huttes, qu'il nous était aisé de voir sur le côté de l'île opposé à celui où nous étions mouillés, avaient été jadis habitées par une tribu qui avait péri tout entière.

Cette île est très fertile : sur différens points nous vîmes des cocotiers et des arbres à fruits en si grande quantité, que la population, autrefois plus nombreuse, à ce qu'il paraît, pouvait aisément trouver à se nourrir. Nous nous procurâmes, sans beaucoup de travail, du bois et de l'eau de bonne qualité. Les cochons étaient rares; ceux que nous emportâmes à bord nous furent donnés en cadeaux. Les naturels nous donnèrent encore quelques vo-

lailles , mais en échange contre du papier à écrire. Leurs épouses le transformaient en carton , et alors l'employaient à construire des bonnets dont les femmes des missionnaires avaient introduit la mode dans l'île. Les habitans allaient en général le corps nu, excepté une sorte de ceinture qu'ils attachaient au-dessus des hanches. Tous avaient l'air faible et maladif.

Nous quittâmes Toubouai le 22 juin, comptant faire route directement vers le port de Valparaiso; mais le manque de vivres nous força de nous détourner un peu de notre chemin et d'aller toucher à Oparro, la seule île habitée qui se trouvât entre Toubouai et le lieu de notre destination; nous y arrivâmes le 25. Vue de la pleine mer, cette île n'offrait qu'un aspect sauvage et inhospitalier : c'était une masse de montagnes escarpées, haute de mille pieds environ et ayant huit ou dix milles de circonférence. Du côté nord-ouest il n'y avait aucun signe d'habitans. Les rochers sortaient presque perpendiculairement du sein des eaux, et nous sondâmes plusieurs fois sans trouver de fond. En côtoyant l'île au nord et à l'est, nous découvrîmes une vallée où étaient quelques huttes et des champs de taro. Nous envoyâmes aussitôt des gens de l'équipage dans des chaloupes pour recueillir cette plante. Un groupe de naturels, hommes et femmes, entourèrent bientôt nos travailleurs; mais la pro-

messe d'aucune récompense ne put les décider à nous seconder dans notre travail. Presque tous avaient l'air mal portant. Leur costume, différent de tous ceux que nous avons vus jusqu'à ce jour, consistait en une grosse natte d'herbe pesant de dix à quinze livres, qui était jetée sur leurs épaules, tandis qu'une autre natte plus légère leur ceignait les reins. Cette île, nommée *Oparro* par le premier navigateur qui l'a découverte, est appelée *Lapa* par les naturels. Elle est située à 27 degrés 34 minutes de latitude méridionale, et à 144 degrés de longitude orientale. *Oparro* est à environ trois mille six cents milles de Valparaiso.

Nous en repartîmes le 27 juin à deux heures après midi. A cinq heures, le même jour, nous aperçûmes les îles que Quiros a nommées *Los Coronas*. Le 19 juillet nous passâmes en vue de l'île de *Masafuera* sur la côte du Chili, et de celle de *Juan Fernandez*, célèbre par le séjour qu'y fit le matelot anglais *Selkirk*, dont les aventures ont fourni le sujet de *Robinson-Crusoé*. Enfin le 23 nous entrâmes au point du jour dans le havre de Valparaiso.

C'est ainsi qu'avec un bâtiment de cent quatre-vingts tonneaux, et n'ayant que pour environ quatre mois de provisions lorsque nous quittâmes la ville du Pérou, nous avons navigué pendant plus de onze mois à travers un océan presque inconnu, rendant à nos compatriotes, ainsi qu'à la plupart

des peuples que nous avons visités, les plus importants services, outre que nous avons atteint le but principal de notre voyage. Les heureux résultats en seront sentis long-temps par ceux de nos compatriotes qui se livrent à la pêche de la baleine. Et quoique nous ayons subi une infinité de souffrances, de privations et de périls, nous sommes heureux d'avoir servi, avec le secours de la Providence et par ordre de notre gouvernement, à faire éclater cette vérité, que le crime ne reste jamais impuni, même dans les parties du monde les plus éloignées, et que jamais une situation n'est assez critique pour justifier un acte de désespoir.

FIN DE LA RELATION DE PAULDING
ET DU SEIZIÈME VOLUME.

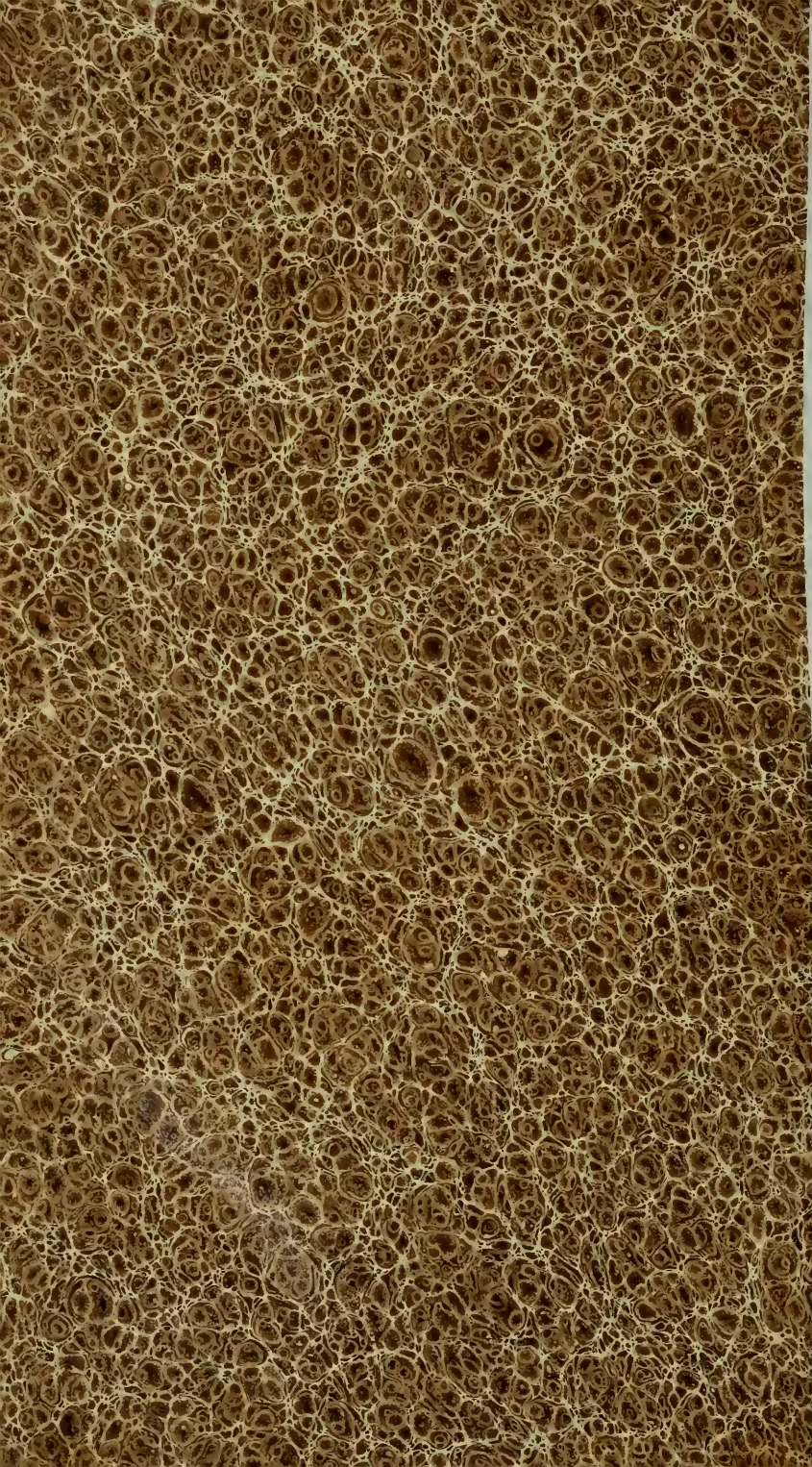
TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE SEIZIÈME VOLUME.

	Pages.
LIVRE SIXIÈME. — CHAPITRE II. — Dix-neuvième siècle.	
PORTER (1812-1814). — Préliminaire.	1
§ 1. Passage de la Delaware aux îles du Cap-Vert, et de là au cap Frio.	2
§ 2. Croisière le long des côtes du Brésil. Arrivée à l'île Sainte-Catherine. Départ. Passage autour du cap Horn. Arrivée à l'île de Mocha.	14
§ 3. Mocha. Arrivée à Valparaiso. Départ.	23
§ 4. Croisière le long des côtes du Chili et du Pérou. Arrivée aux îles Gallapagos.	37
§ 5. Les îles Gallapagos. Prises.	47
§ 6. Ile de Porter. Départ des Gallapagos.	73
§ 7. Arrivée à Tumbez. Retour aux Gallapagos.	86
§ 8. Ile de James. Port Rendez-Vous.	101
§ 9. Iles Gallapagos. Départ pour les îles Washington.	114
§ 10. Passage aux îles Washington.	126
§ 11. Iles Washington. Rooahaoga.	132
§ 12. Ile Madison. Guerre Happah.	149
§ 13. Ile Madison.	210
§ 14. Ile Madison. Guerre Typee.	265
§ 15. Ile Madison. Cérémonies religieuses, coutumes, etc.	306
§ 16. Ile Madison. Départ de l'île. Arrivée à Valparaiso.	339
§ 17. Capture de l' <i>Essex</i> .	358
§ 18. Aventures du lieutenant Gamble.	371
PAULDING (1825-1826). — Préliminaire.	406
Croisière à bord du schooner des États-Unis <i>le Dauphin</i> , dans les îles de l'océan Pacifique, et notamment aux îles Mulgrave, en 1825-1826.	407

FIN DE LA TABLE DU TOME SEIZIÈME.



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

G
161
M77
1833
t.16

Montémont, Albert Etienne de
Bibliotheque universelle des
voyages

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 05 08 02 007 0